

BIBLIOTHECA VALLESIANA

1

EDMOND BILLE

JEUNESSE
D'UN PEINTRE

(1878-1902)

suivi de ses

« HEURES VALAISANNES »

Mémoires présentés par
S. Corinna Bille

1962

Imprimerie Pillet Martigny

Médiathèque VS Mediathek



1011040087

2

BIBLIOTHECA VALLESIANA

1



Maurice Chappaz
à l'occasion de ses 70 "printemps"
avec toute mes affections. Louis D., 24 I 48

BIBLIOTHECA VALLESIANA

1

EDMOND BILLE

JEUNESSE
D'UN PEINTRE

(1878-1902)

suivi de ses

« HEURES VALAISANNES »

Mémoires présentés par
S. Corinna Bille

1962

Imprimerie Pillet Martigny

7A 78.326/1

Il a été tiré de cet ouvrage
cinquante exemplaires H. C. nominatifs
réservés aux amis de la
BIBLIOTHECA VALLESIANA



MEDIATHEQUE
MEDIATHEK
valais wallis

Ouvrage publié avec l'appui de l'Hoirie Edmond Bille,
de la Fondation Pro Helvetia
et d'un groupe d'amis valaisans

Avant-propos

Mon père, à côté de ses crayons, de ses pinceaux et de son diamant de verrier, avait une plume. Il aimait s'en servir avec un plaisir presque physique et préférait, entre toutes, ces plumes dorées à bout carré qu'il faisait assouplir à l'avance par ma mère.

De lui restent d'innombrables lettres et six livres.

En 1952, prisonnier de son lit à la suite d'une cassure de la jambe, il nota quelques impressions d'hôpital intitulées : « Le cheval dans le marronnier », en souvenir d'une image obsédante qui se dessinait d'elle-même dans les branches des arbres devant sa fenêtre. Le cheval qui est justement l'un des symboles de la vie lui est apparu au moment même où il commençait à la perdre, c'est-à-dire à vieillir. Jusque-là, il était demeuré étonnamment jeune et beau. Quand il se releva, ses béquilles ne lui enlevèrent ni son activité créatrice ni son allure de grand seigneur, auréolée d'une cape grise que déployait parfois le fœhn valaisan. Mais ce fut pour lui le début du chemin qui mène aux Alyscamps, au seuil de la mort.

Il a encore beaucoup à exprimer, il a peu de temps et il le sait. A toute heure du jour et de la nuit (il s'éveille avant l'aube), il remplit de notes des carnets. « J'écris mes mémoires », dit-il. Tout son passé lui revient, plus intense qu'auparavant, car il avait déjà évoqué une partie de son enfance dans Ombres portées (Payot, 1931) ; mais des faits, des détails jamais avoués, une façon nouvelle d'aller plus profond dans la vérité le passionnent. Le plan est conçu, les documents rassemblés, les cahiers s'entassent sur sa table. Il dicte ; la fidèle secrétaire, Julie Adam, tape à la machine. Bien des chapitres ont pris forme, certains s'élaborent à peine, d'autres ne portent que leurs titres.

Mais en novembre 1958, mon père tomba malade. Il dormit alors comme il n'avait jamais dormi ; quand il reprenait conscience, la vie qu'il avait tant aimée se dressait devant lui avec une acuité déchirante. Il se faisait lire des chapitres de son manuscrit, il les corrigeait encore. Un jour il me dit :

— Tu finiras d'écrire mes « Mémoires ».

Après sa mort, arrivée quatre mois plus tard, le 8 mars 1959, le manuscrit inachevé circula dans la famille. Encouragés et conseillés par M. André Donnet, directeur de la Bibliothèque et des Archives cantonales, à Sion, à qui nous exprimons ici notre gratitude, nous pûmes envisager, ma mère, ma sœur, mes frères et moi, de le publier selon le vœu paternel. M. Donnet voulut bien en faire le numéro un de l'une de ses nouvelles collections qui forment un peu les archives du Valais moderne. Mais tout avait besoin d'être vérifié, repris, agencé. Travaillant sur les originaux, je me mis à recopier l'ensemble ; je recueillis de même toutes les notes utilisables. Ces mémoires, qui devaient comprendre une vie entière et porter le titre singulier de « Mémoires d'un autre », n'allaient pas plus loin que la vingt-cinquième année, malgré quelques aperçus d'une vie ultérieure. Je les nommai Jeunesse d'un peintre et les divisai en trois parties : « L'enfance », « L'adolescence », « Les vingt ans ». J'y annexai une quatrième : « Les heures valaisannes », plus le chapitre « Histoire d'un dessin » et différents passages d'Ombres portées qui m'aidèrent à construire « Tante Isaline » et complétèrent heureusement le tout.

Dans les « Mémoires » proprement dits, « Les années zéro », « La maison Soule », « Le carnet rose », « Premier départ », « Mon premier mensonge », « Mon père », « Le revenant de la colonie », « Le retour du soldat », « Histoire du Sphinx », « L'emprise du Valais » n'ont pu être revus par Edmond Bille. « Winterthur », « Les Hollandais », « Paris et Le Havre », « Voyage en Italie » étaient même de simples canevas, des brouillons.

L'autre moitié, mon père la considérait plus ou moins achevée. Sans doute, l'aurait-il encore sérieusement reprise.

Il y avait donc des trous. Il a fallu les combler, démêler maintes pages confuses, les élaguer, se battre avec les lourdeurs, les répétitions, les chapitres qui se chevauchaient ! Se battre et pas toujours vaincre. Je désespérai parfois. On ne peut récrire le livre d'un autre !

Je me suis permise d'intervertir deux chapitres, c'est-à-dire de mettre « Le voyage en Italie » (1902) avant l'« Histoire du Sphinx » pour terminer par « L'emprise du Valais » (1901). J'ai tenu à garder plusieurs variantes sur l'histoire neuchâteloise, en effet très curieuse, ambiguë ;

elles repassent comme une toile de fond, chère à l'auteur : « Ma mère était née Prussienne... ». Quant aux centaines de notes que j'ai lues et relues, je croyais pouvoir en loger l'essentiel en marge, mais finalement j'ai préféré, chaque fois que l'occasion se présentait, les intégrer au texte même. J'ai découvert encore, au cœur des dossiers, une épître du pensionnaire Edmond écrite de Winterthur, ainsi que des lettres d'Italie et du val d'Anniviers. De quelle manière mon père pensait-il s'en servir ? Je l'ignore, mais je n'ai pu résister à l'envie de les publier, tant elles sont révélatrices de l'adolescence. De même, quelques pages de son journal intime de Chandolin.

En dernier lieu, je me suis attaquée au plus difficile : l'« Autoportrait » dont seules les trois premières pages étaient ébauchées sous le titre d'avant-propos. Je le poursuivais en liant d'un fil invisible quantité de notes dispersées, portant parfois les mots : « Curriculum vitae » ou « Autoportrait ». Elles résument un peu les goûts et les pensées d'une existence.

D'après le plan que j'ai sous les yeux, ces mémoires devaient commencer par les « Souvenirs d'hôpital » dont j'ai parlé et qui furent à peine esquissés. Ensuite venaient la jeunesse dont nous possédons presque la totalité ; puis « La guerre de 14-18 », « L'Arbalète », une série de portraits : Romain Rolland, P.-J. Jouve, C.-F. Ramuz, Paul Budry, Pierre Kohler, Maurice Jeanneret ; des chapitres : « Le monde du vitrail », « Le Portugal », etc.

Seuls un nom, quelques phrases les signifient, la mort a voué le reste au néant.

Qu'aurait fait mon père de tout cela ? Hélas ! je ne puis le deviner et c'est avec mes moyens limités et beaucoup d'amour, un grand respect, que j'ai tenté de rendre à ce livre un visage. Le plus proche, le plus ressemblant du visage qu'il aurait eu si Edmond Bille avait pu lui donner son expression entière. Je souhaite qu'on y trouve, malgré ses défauts, ce qui m'a frappée ici : la vibration humaine, la sincérité d'une confession.

Veyras sur Sierre, 1962.

S. Corinna Bille

AUTO PORTRAIT

L'auteur de ces mémoires ne s'est pas proposé de tout dire, mais on peut être assuré que tout ce qu'il raconte est vrai, même l'in vraisemblable, même l'inconcevable.

La vie d'un adolescent qui se croit né pour être peintre, dans un pays aux frontières étroites (et depuis longtemps sans histoire), semble calquée sur la vie politique de l'Etat. Elle est, à peu d'exceptions près, incolore et sans saveur, froide comme l'eau de nos sources. Le talent, s'il existe, n'y est pas assez soutenu pour sortir d'une moyenne aimable ; promptement noyé dans un milieu indifférent, attaché aux biens matériels et à sa vie rangée. La poésie, sous toutes ses formes, y reste tempérée comme le climat ; et tandis qu'elle fleurit et se développe sous d'autres latitudes, dans une atmosphère plus inquiète, on la voit rarement dépasser chez nous le stade d'un dilettantisme débile et trop vite satisfait. Quand on rencontre quelques polissons d'esprit comme Paul Budry ou Géa, quelque sensuel comme Bosshard, on peut être sûr qu'ils ont humé plus souvent l'air de Paris que le parfum des printemps de la terre vaudoise. Le cas d'Edmond-Henri Crisinel est l'une des exceptions qui confirment la règle.

On n'oubliera pas que nous touchons ici à la petite histoire d'une époque — à la fin d'un monde — en marge des chasses gardées de la critique d'art. Mais quand on parle des temps 1900, lesquels clôturaient le *stupide* dix-neuvième siècle, nous

n'en remontons pas moins au déluge. Il faut le dire pour mieux comprendre la réaction des parents (les miens si l'on veut) à la vue d'un des leurs qui échappe à la tradition familiale, sous prétexte de dons auxquels, sans l'avouer, tous se refusent à croire. On n'échafaude pas toute une existence sur des goûts tant soit peu excentriques, et l'entourage qui ne craint rien tant que les dérangements s'emploie à remettre le futur « artiste » — le titre devient péjoratif — sur une voie qui l'éloignerait d'une carrière illusoire, semée d'embûches et remplie de mécomptes. La vie de bohème n'est pas faite pour nous ; on sait trop où elle mène !...

Il est juste de reconnaître que les responsables de ces jeunes vies n'étaient alors pas très loin de la vérité.

Temps heureux ! où la crainte du dénuement était le commencement de la sagesse. Les Muses se nommaient : Ordre, Economie, Caisse d'Epargne, Missions... démission et soumission. Avec cela on crée un Etat de tout repos. Malheur à qui s'adonne aux extravagances ; il n'est pas loin de la dépravation.

Il s'ensuit qu'on ne criait pas au génie aussi légèrement qu'aujourd'hui. On peut sourire des travers de cette génération froussarde ; elle n'en était pas moins clairvoyante. Prudemment, elle exigeait des preuves, un brevet, des diplômes, un succès retentissant ; ou mieux, une forte caution étrangère. A Genève, Hodler vers la quarantaine rongait son frein, n'ayant rien de mieux à se mettre sous la dent, lorsqu'il fut découvert par l'Allemagne. Cela est déjà du domaine des miracles. Tant d'autres candidats attendront longtemps et inutilement quelque improbable coup du sort. A l'heure actuelle où la mode conduit le bal, l'aspirant-vedette ne doit pas se refuser aux plus sombres loufoqueries (Buffet et Dali). Ça n'est pas donné à tout le monde ! *Ars longa, vita brevis* ; mais la bêtise survit à tous les cataclysmes.

* * *

On ne devient que ce qu'on est.

Balzac.

A l'époque où je mettais un peu d'ordre dans ces mémoires, je me plaisais à imaginer ce que pourrait être l'histoire d'un



peintre (ce voyage à travers le temps) si, renonçant à la page écrite, on l'eût remplacée par une suite d'images, sans autre texte qu'une date et un sous-titre.

Le cinéma l'a tenté, mais ces vies d'artistes restent artificielles et trop pompeusement commentées. Trop de gros plans, où le héros-acteur supporte mal la grande lumière !

Masereel a, dans la même intention, gravé les planches de son *Livre d'heures*. Ici le bois gravé devenait un témoignage ; mais l'image qui se veut une confession ne s'écarte pas d'un personnage qui est le graveur lui-même. C'est bien là de l'auto-biographie sans paroles. Chaque page ne montre qu'un moment de la vie de l'artiste, un instant précis de son existence, pleine de péripéties, soit, mais où tout s'enchaîne pour n'être qu'un incident dans un temps donné et parfois très court, jalonnant le long voyage d'un homme en marche vers sa destinée.

Nous imaginons autre chose : une suite d'images de la même main, depuis les balbutiements de l'enfance jusqu'au moment où la main et l'esprit se rejoignent pour réaliser, pour permettre au biographe de fouiller dans l'œuvre même et d'en estimer la valeur... ou la vanité. Ceux qui feraient le choix devraient avoir l'audace de ne rien cacher, de ne rien soustraire, ni les erreurs ni les essais ratés, de ne pas renier les départs et les temps ingrats dans la crainte de faire du tort à l'œuvre entière où, finalement, tout s'enchaîne.

C'est, on le voit, faire appel à la plus grande franchise, allant du naïf au cynique. On n'y devrait soupçonner ni le désir vaniteux de paraître, ni l'humilité de comparaître qui peut encore être une forme d'orgueil.

L'existence est un tour du monde, de notre monde, qui pourrait donc être figuré par une suite d'images, car l'image avec son langage direct est le premier peut-être qui s'impose à des yeux qui cherchent, à des sens qui s'éveillent. Cela est surtout vrai pour un peintre dont l'œuvre raconterait les faits et gestes. Mais il faudrait la prendre dès ses plus humbles débuts, depuis ses gribouillis de gosse, et la suivre sans indulgence jusqu'à l'étape finale. Il est très rare de voir l'œuvre entière nous être montrée.

On verrait combien le génie même se trompe souvent pour arriver à l'exceptionnel ou à la grandeur. Écoutons parler Maillol qui disait : « On se fout de Victor Hugo, il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas lire, mais c'est de l'or à côté des autres. C'est comme ses dessins. Il y a toujours quelque chose. On ne comprend pas toujours et finalement c'est Baudelaire qui a raison. Il a dit : « Si Hugo était plus artiste, il serait moins aimé. »

Revenons à l'image. J'ai subi son emprise dès mon éveil à la vie. Mais celle dont je subissais le charme est de l'époque où elle était encore maladroite, plus près de nos cœurs d'enfants, parce que plus humaine, moins soumise à la technique de l'imagerie contemporaine. Je reviendrai plus tard sur ce qui me semble annoncer un nouveau déluge... Je l'ai vue dès son départ, dans les premiers numéros du *Magasin pittoresque* qui ne datent d'ailleurs que du milieu du XIX^e siècle. Elle était une nouvelle invention de l'imprimerie, la découverte d'une Amérique insoupçonnée. Je me souviens, comme d'hier, d'un bois gravé qui montrait un grand navire à voiles prêt à sombrer dans la tempête. Cette vision d'enfer maritime a hanté mon jeune esprit aventureux, comme jamais ne l'a pu faire depuis la photographie la plus audacieuse d'un reportage actuel, ou telle reproduction en couleur des meilleurs chromistes d'aujourd'hui. J'ai donc été conquis par l'image avant qu'elle ne nous devienne odieuse à force de la voir se multiplier et envahir nos derniers refuges. On peut parler d'un *empoisonnement* de l'existence par la photographie, le cinéma et le dernier ensorcellement : la télévision.

Sera-ce la mort ? s'exclame un de nos bons écrivains. La mort de la critique et de l'histoire littéraire ? « Dès que je fais marcher la télévision, m'avoue un père épouvanté, mes gosses ne songent plus à aller dormir. Ils ont entendu l'autre soir, d'un bout à l'autre, tout l'opéra-comique de *L'Auberge du Cheval-Blanc* ! » Que voulez-vous faire d'une race ou comment faire une race d'hommes avec des moutards qui ne s'endorment pas avant l'aube et qui, dans nos fermes, s'il en reste (ceci s'est passé dans une ferme du haut Jura), mènent, avant leur première communion, une vie de fêtards et font la tournée des grands ducs à l'âge où nous faisons notre prière du soir !

« Il n'y a plus d'enfants ! Oh ! la jeunesse d'aujourd'hui ! » entend-on dire avec un accent de regret. Etions-nous donc si drôles et si parfaits enfants de 1884 à 1890 ?

Mais attendons-nous à être poursuivis jusque dans nos retraites les mieux défendues par l'actualité et la ressemblance, avec tous ses tics et ses tares, sans choix ni loi. N'importe quel spectacle entrera dans notre demeure, sans égard. Il y en a tant que cette trouvaille, la télévision, émerveille ! Tant que ces funérailles de la pensée ne troublent en aucune façon.

Notre imagerie, qui se pare de tous les noms d'une technique insatiable, pèse déjà comme une bouleversante et massive Babel sur l'esprit de l'homme-robot d'aujourd'hui. Cette pléthore nous mène à l'extrême limite de l'absurde et du détraquement. Sur le même plan l'automobile, hier reine de la route, sera bientôt inemployable. C'est déjà de la haute école aux yeux de ceux qui concurrençaient les temps bénis où elle était venue prendre à sa porte le sédentaire qui avait pu se croire, grâce au moteur, un homme libre comme l'air. Illusion ! La machine n'a pas fait de l'homme un maître, *mais un esclave*. On se heurte à présent au gigantesque, non à la grandeur, sans se dire, après tout, que les Egyptiens avec leurs Pyramides et leur Sphinx nous dépassent encore. Nous arrivons au faîte qui n'est plus à la taille humaine, et nous touchons au monstrueux dans un climat où nos régions les plus tempérées deviennent méconnaissables. Chercher son équilibre dans ce chaos, ce n'est plus un problème de police, mais une réponse totale de l'individu. Quel Messie pourrait se charger de cette tâche ?

* * *

Je suis né à Valangin sous le signe du Verseau. On dit que les natifs de ce signe apprécient la monotonie en amour ; ce lieu commun mérite, en ce qui me concerne, le plus éloquent démenti. Mais l'eau de ce verseau devait être gelée car nous vivions là dans une de ces Sibéries jurassiennes où la pierre se fend... On évoquait alors l'entrée des Bourbakis, de dure mémoire, sept ans plus tôt. On est toujours le fils de son époque. La mienne fut traversée par la chute du second Empire, le désastre de Sedan,

la trahison de Bazaine à Metz, pour finir par cette entrée d'une armée défaite.

Curieux pays que cette République. Le canton de Neuchâtel, marche de la France, au début du XIX^e siècle, avait été donné par Napoléon I^{er} au maréchal Berthier, en 1806, qui l'a dû rendre après Waterloo. Elle passa ensuite à la couronne de Prusse, lui revenant de droit, puisque conquise par Napoléon. Le prince Berthier n'a jamais mis les pieds dans sa principauté. Il s'agissait surtout pour ce chef d'état-major d'y lever des troupes. Ces soldats vêtus de jaune et de rouge, couleurs de Neuchâtel, ces régiments de « canaris » que Berthier couronna de l'aigle impériale, furent presque anéantis en 1812 à la retraite de Russie, au passage de la Bérésina.

On ne choisit ni le lieu de sa naissance, ni ses prénoms, ni les siens. Il est entendu qu'on doit les aimer tous : parents, village et prénoms. J'étais donc né Suisse dans un pays qui, trente ans plus tôt, avait ceci de particulier qu'il était à la fois canton suisse et principauté prussienne. Le prince ne lâcha pas cette proie toute française de langue et de culture, cette population laborieuse toute à ses montres et à ses vins, singulièrement appréciée, dit-on, par Sa Majesté et son entourage. On imagine bien que quelque chose ne tournait pas rond dans ce canton-principauté. La bagarre qui fit quelques victimes commença en 1830 ; mal préparés, les rebelles furent facilement mis à la raison. Plusieurs participants payèrent chèrement ce putsch raté dans l'œuf. Les horlogers proscrits des montagnes passèrent la frontière et s'installèrent aux alentours de Besançon ; les militants perdirent leur santé (Rösinger et Petitpierre) dans les prisons d'Etat et dans un exil qui leur fut fatal. Mon parent, l'avocat Auguste Bille, un bossu chétif, doué d'une âme d'acier, résista avec belle humeur à deux années d'emprisonnement. L'insurrection de 1848, mieux préparée, mieux commandée, libéra ce canton bicéphale de ses chaînes prussiennes. Mais il restait encore trop d'éléments dans cette nouvelle république qui regrettaient l'ancien régime où certes ils n'avaient rien à perdre. Les choses allèrent si loin qu'en 1856 les royalistes attaquèrent le château, siège du gouvernement, et furent maîtres de la situation. La Prusse devint

menaçante, les tambours roulèrent et ce fut la belle prise d'armes d'une Suisse entière libérée du Sonderbund ; nos troupes occupèrent les bords du Rhin. Les choses s'arrangèrent grâce à Napoléon III. Toute cette période féconde d'ailleurs en traits courageux n'a, semble-t-il, laissé aucune trace dans cet étrange canton qui a fêté en 1898 un cinquantenaire très vaguement belliqueux, tandis qu'à son centenaire, en 1948, on paraissait oublier dans une embrassade générale qu'on devait fêter là la première révolution libératrice.

Il s'ensuit que ma mère, de quelques années plus âgée que mon père, resta sujette prussienne pendant sept ans, mais son frère cadet fut l'un des soldats qui montèrent au pas de charge pour reprendre, aux royalistes, le château. Une gravure romantique de l'époque montre le vaincu de cette fameuse journée, Pourtalès, traversant le lac, debout, manteau flottant, sur une barque de pêcheurs. Il alla jusqu'à Morat où il se savait en sécurité.

Nul, ai-je dit, ne choisit le lieu de sa naissance, mais j'aurais choisi celui-là, où les miens étaient venus par hasard ou forcés par les circonstances. Pourtant ma vie n'a commencé que deux ou trois ans plus tard, après les années zéro que l'on passe dans les langes comme des momies hurlantes dans leurs bandelettes.

* * *

Ce bizarre mélange aboutit à faire de moi un Suisse tardif mais ardent qui ambitionna, bien qu'on ait assuré le contraire, de devenir le représentant de son canton d'adoption dans le Parlement fédéral. Et pourquoi ? Ce sont des choses qu'on n'avoue pas dans les tournées électorales. Peut-être qu'on a tort. Ici encore la vérité seule devient éloquente et persuasive. Pourquoi ai-je joué le jeu d'une candidature au Conseil national et, si l'occasion me semblait propice, aux côtés de Charles Dellberg, le socialiste valaisan ? Je vais vous le confier avec la sincérité d'un enfant : à cause des vingt-deux cantons, du sceau fédéral, des huissiers aux couleurs cantonales, de ces bouquets de fleurs des champs, dont j'aurais reçu l'un : treize œillets blancs, autant d'œillets rouges, les treize dizains et cette suite d'étoiles ! Je

m'imaginai être celui qui répond à l'appel nominal par rang chronologique, je voyais chaque canton dans l'ordre de son entrée dans la Confédération. Les premiers, les petits râblés : Uri, Schwyz, Unterwald, le taureau noir à l'anneau rouge, le drapeau rouge à minuscule croix blanche donné par le pape Jules II, les grandes clefs des deux Obwald et Nidwald. Puis les villes déjà orgueilleuses et trop grandes, source de disputes et de rivalités : Zurich, Berne, Lucerne, surtout Berne qui fit des bailliages et des baillis, mais qui donna au canton de Vaud, en y maintenant l'esprit de la Réforme, une virilité qui n'était pas dans la race et qui en fit des Bernois de Romandie.

* * *

J'ai connu quelque succès d'écrivain. Je crois savoir parler. Un orateur sacré (sans doute un jésuite) m'a dit un jour, après une improvisation : « Vous êtes orateur ». Il m'est arrivé de parler en temps d'élection à des auditoires variés ; il s'agissait de soutenir ma candidature et celle des collègues, sans grand succès je dois l'avouer.

J'ai tâté de la politique, sans doute pensant trouver dans ce domaine réponse à mon désir de tâter de beaucoup de choses, mais j'y ai été surtout le piéton qui ne sait pas faire de l'auto-stop, ou alors qui s'adresse à faux.

Un compliment d'usage me paraît bête, cette plate modestie de noter parmi les qualités de celui dont on parle : « de ne s'être jamais mêlé de *politique* ». Et Victor Hugo ? Et Lamartine ? Et Chateaubriand ? Et Rubens, ambassadeur des Flandres ? Et tant d'autres ! Le faisaient-ils par niaiserie ? Voyez Lamartine pendant les Trois Glorieuses.

J'ai passé surtout au cours des années de guerre pour être, quoique officier, un antimilitariste à propos subversifs (le général Guisan, qui n'était encore que premier-lieutenant, en avait été scandalisé). Mais j'ai connu dans mes écoles militaires et mes services en campagne des heures qui, à distance, comptent dans mes bons souvenirs. Il est vrai que le cheval alors y était pour beaucoup. J'avais tout pour faire un excellent cavalier mais,

quoique mince sous-lieutenant, j'ai toujours, et finalement à l'excès, dépassé le poids convenable d'un homme de cheval...

J'étais né polémiste. J'ai soutenu trop de combats avec ma plume d'amateur pour trouver des raisons de faire de l'antimilitarisme selon les recettes habituelles. Quant à faire de moi un chauvin, qu'on cherche ailleurs ! J'ai écrit dans *Le Carquois vide* ce que je pensais. On y a même vu un pamphlet contre l'armée. Et *L'Arbalète* a risqué de nous brouiller, moi et mes collaborateurs, avec le général Wille, singulièrement plus intelligent que nous ne l'avions cru en Suisse romande. Le général de 1914 a bravé l'opinion et tenu tête, sans faire d'écart, à des adversaires de tout rang. On eût mieux fait de constater que ce général improvisé ou imposé, comme on l'avait soutenu, avait en main une armée mal équipée (nos chars, etc.) et fort peu préparée à la guerre, tandis que le général vaudois de 1939 avait trouvé une armée prête, où le chef jouait sur le velours.

J'ai subi sans réagir, mais sans suivre le mouvement, les parlottes et les écrits des Rollandistes de la première heure. Ils allaient (lisez Jouve !) plus loin que le maître. Mais avec ces Français nés factieux, toujours aux extrêmes, leur vie n'est faite que de passions reniées. Qu'on songe aux trahisons célèbres des hommes et des chefs d'armées en 1814-1815, la trahison des maréchaux. Il n'est pas rare de ne rien retrouver dans le même homme dix ans après (lisez Chateaubriand sur Napoléon, sur la flexibilité du Français).

Pendant la guerre 14-18, Romain Rolland et son entourage d'émigrés ou de réfugiés m'avaient surnommé le Républicain 1848, ce qui de leur part était péjoratif, mais je n'ai été nulle part aussi heureux, ni ne me suis senti aussi libre que dans le Portugal de Salazar, où je fus pendant une dizaine d'années propriétaire d'un paradis campagnard entre Lisbonne et la mer.

* * *

Je ne vois pas beaucoup de ressemblance entre un Français et nous. Le Français parle infiniment mieux, mais souvent il bredouille. Il arrive que leur cinéma, leur théâtre, leur radio me stupéfient. Nous parlons mal. Notre vocabulaire est pauvre. Mais

nous cherchons le mot propre et souvent nous le trouvons. Cela nous permet de réfléchir, de ne pas nous contenter de clichés. Le Français, souvent, réfléchit moins. Je voudrais qu'on nous considérât comme une *race étrangère*, qu'on nous lise, qu'on admette notre art comme tel, qu'on y cherche et qu'on y trouve tout ce qui révèle un être (très différent d'un simple provincial français). Combien ceux-là sont loin de nous ! Ce besoin toujours plus puissant d'être à *la page française*, aux écoutes de Paris, de mettre nos montres à la même heure, de recevoir trop, au lieu de donner peu, mais *autre*, mais *bon*. Souvent la façon dont on aime la France, chez nous, me la ferait détester.

Etre soi-même, si peu que ce soit. N'être la copie de personne. Exister hors du standard de l'époque, en marge de ses lois ou de ses mœurs stupides, loin de son conformisme. La culture n'est-elle pour beaucoup pas autre chose que l'adhésion au tout fait, au préfabriqué, au petit ou grand modèle *made in England* ou Paris ? On déshumanise à grandes enjambées. On passe sur le temps et les hommes avec des bottes de sept lieues. Et l'ogre, ce n'est ni le Russe ni l'Américain ; c'est nous-mêmes qui nous prêtons, qui *forniquons* avec ce qui reste à l'homme d'enthousiasme et de foi ; qui nous donnons à tout ce qui peu à peu tend à tuer cet enthousiasme et cette foi.

J'aime mieux donner ce que j'ai, m'exprimer avec ce qui est ma foi que de remâcher ce que font les autres. Beaucoup se contentent de ruminer, et rien de plus, ce qui est entre toutes les mains. Il m'arrive trop souvent de rencontrer des œuvres ou des reproductions fidèles d'œuvres auxquelles je mets un nom connu ou même illustre. Mais je suis surpris de les voir occuper la couverture grand format de la *Revue CFF* que nos chemins de fer accrochent généreusement dans tous les compartiments. C'est, ma foi, presque aussi bien que le maître : le même vert et bleu violacé, et surtout, ce qui m'amuse, un graphisme qui en fait une véritable compilation. Cela me rappelle une exposition de dames peintres où je m'étais égaré, croyant qu'il s'agissait là, à s'y méprendre, d'un ensemble de Matisse.

De quels bons copistes ne sommes-nous pas entourés ! Ils ont tous une « belle main » qu'on retrouve également dans l'écri-

ture neuchâteloise qu'admirait un peu ironiquement l'abbé Michon : « Ils écrivent comme des notaires », disait-il. Cette « belle main » qui servit si bien Dumas à ses débuts difficiles dans la vie ! Mais ici elle se sert d'un pinceau, elle s'arme d'une palette, elle se jette sur Matisse comme une mouche sur le sucre. Et le mal sévit aussi chez nos écrivains. Mes amis de France, pendant la guerre, s'en amusaient en ajoutant que dans ce pays du bon laitage nos écrits n'avaient que le goût aigre-doux du petit-lait. L'un d'eux m'indigna en me tendant, un jour où je lisais du Ramuz, un livre d'Andréiev : « Lisez-le plutôt dans l'original. » Là il exagérait, mais si vous essayez les autres...

Il va sans dire qu'on ne saurait louer un peintre ou un écrivain de vivre en marge de son temps. Mes reproches ne visent pas notre temps, mais l'exploitation qu'on en tire, mais les modes, telle ou telle si éphémère que c'est faire preuve d'une coupable faiblesse de la confondre avec le génie d'une époque.

Où sera la grande famille humaine quand au lieu d'êtres pensants il n'y aura plus que des fourmis ? Ouvrez nos journaux, regardez les titres, les photos, lisez les textes : ce n'est que remoulages, redites, copies d'une presse qui ne nous est rien, mais qui nous inocule la niaiserie de ses reportages, sa fièvre absurde, sa course : de l'inédit, de l'anecdote inepte, de la photographie indiscreète, de l'image indécente (pas même sexuelle, hélas ! mais ce qui est pire : cruelle). M^{me} Pétain pleurant... Le tourisme organisé, cars à Lurs, etc.

Je refuse ces faiblesses mais, d'autre part, j'ai toujours été, plus ou moins, attiré par mon contraire, par ce qui m'indignait, par ce que je ne pouvais que détester, par ce que toute ma « formation » aurait dû refuser. Tout cela n'est pas exempt de perversité, en tout cas d'une curiosité qui touche au malsain. Et qui va jusqu'à me faire préférer chez les êtres leurs défauts (je ne dis pas leurs vices) à leurs qualités ou soi-disant telles.

Si je m'analyse, je découvre que les commandements du « Grand Architecte de l'Univers » avaient terrifié mon enfance. Je les savais par cœur et, sans m'en douter, peut-être ont-ils pesé exagérément sur mes jeunes années.

Je fais rentrer dans cette période un peu désaxée, l'étrange passion et l'admiration irraisonnée que je portais à Napoléon, alors que me sentant Suisse (plus qu'un homme d'Uri et d'Unterwald), j'aurais dû haïr cet étouffeur des libertés, ce policier, ce fossoyeur de la Révolution, ce fabricant de rois, de ducs et de princes, qui poussait l'amour de l'art jusqu'à voler les tableaux de maîtres et employait David et Isabey à peindre des dessus de tabatières et les muait en ordonnateurs de ses fêtes (on dirait aujourd'hui metteurs en scène). Mais il y eut Sainte-Hélène : l'homme redevint grand.

Au gymnase de Neuchâtel, j'avais commis quelques vers :

*O grand Napoléon, ô général sublime,
En dépit de tes fautes et malgré tous tes crimes,
Tu resteras, ô grand génie,
En tout temps, en tous lieux, l'idéal de ma vie.*

Si ma passion dure toujours, elle est moins aveugle, car j'ai déchanté depuis et changé d'instrument. Les derniers dictateurs, quels qu'ils fussent, je les ai détestés ; j'ai même assisté à leur chute sans regret. Je n'oublierai pas cette arrivée dans un cinéma de Lausanne où l'on voyait deux corps ignoblement défigurés se balançant, la tête en bas, Mussolini et la Pettacci, après l'abominable pendaison. Spectacle odieux, plus écœurant que terrible, et j'entends encore un policier interpellant la caissière à l'entrée : « Non ! criait-elle. Nous ne l'enlèverons pas ! Nous avons la permission de Berne. » J'entrai sans difficulté dans la salle noire surchauffée, bourrée à craquer. Elle avait une odeur de boucherie.

* * *

Je n'ai jamais eu ce que je cherchais à obtenir. La pire des choses : trop montrer à quoi l'on tient. Je n'ai connu que des échecs, je l'avoue en toute bonne conscience, à tous les postes où j'ai été candidat. Au moins n'ai-je jamais fait de bassesses ni de courbettes inutiles. Mais là où j'ai pu postuler, je n'y allais qu'avec

la conviction que je serais à la hauteur de ma tâche. Un de nos bons camarades militaires qui était d'ailleurs mauvais officier aimait à nous dire pour s'excuser : « Je ne me sens pas fait pour ces petits grades. »

Jeune officier et assez fringant, j'avais une ambition : devenir adjudant. On m'a toujours préféré les ronds-de-cuir. Par contre, et à plusieurs reprises, j'ai connu plus haut que mon ambition. C'est ce que j'appelle le miracle de la destinée. Je plains ceux qui ne l'ont pas connu au moins une fois ! Finalement je n'ai été l'élu que de l'inattendu, que de l'exceptionnel.

Protestant et de formation huguenote, j'ai passé presque toute ma vie d'homme dans des pays catholiques et compté des prêtres et un prélat dans mes amis les plus chers. J'ai contribué à faire bâtir un temple bernois, présidé aux destinées d'une communauté protestante dans le bourg des de Courten, grands soldats des gardes du Saint-Siège. Quoique n'ayant jamais abjuré, et même soupçonné de franc-maçonnerie, j'ai décoré de peintures, de mosaïques et de vitraux, plus d'églises catholiques que de temples protestants et j'ai eu moins de peine à me faire admettre dans les églises d'obédience romaine qu'à la cathédrale réformée de Lausanne.

Mes mariages se heurtèrent à des questions religieuses. Ma première demande ne put être agréée, car elle s'adressait à une jeune fille issue d'un milieu darbyste. Un peu plus tard, j'ai dû rompre avec une catholique brésilienne-portugaise, à la suite de l'intrusion de l'Eglise et de ses exigences auxquelles je n'ai pu me soumettre. Au cours de deux mariages qui suivirent, j'ai eu deux familles : l'une élevée protestante, l'autre dans la religion catholique, c'est-à-dire que les enfants demi-valaisans furent baptisés dans la religion de leur mère, condition qui m'a paru s'imposer et que je n'ai pas eu lieu de regretter.

Les plus belles années de ma vie, je les ai passées loin de ma terre natale, d'abord sous le toit d'une cure valaisanne à 2000 mètres au-dessus des hommes qui, je l'avoue, ne m'avaient pas fait beaucoup de mal jusque-là. Enfin, j'ai connu le paradis dans un pays mené d'une forte poigne par un dictateur qui ne me fut jamais antipathique car, vu de profil, il ressemblait

curieusement à ma mère. Mais là s'arrête la ressemblance. On le disait dur pour ses adversaires et j'en ai connu qu'il avait injustement envoyés aux Açores (le baigne politique) et qui nourrissaient à son égard des haines de taille. L'un d'eux refusa de graver une médaille (il était sculpteur) à l'effigie du chef de l'Etat. On dit volontiers de Salazar qu'il sort du peuple ; mais ce peuple, il ne le connaît guère, il le juge sans doute bête, inculte et dangereusement anticlérical. Il fait l'admiration de nos hommes politiques. Quand, à mon retour du Portugal, les nombreux admirateurs de Salazar me demandaient des nouvelles de leur idole, je répondais comme le sculpteur de là-bas : « Tout va bien. On arrête beaucoup et il y a beaucoup de monde en prison. »

Je sens mieux combien ce Portugal était le miroir des pays d'outre-mer. On y retrouve gens, choses, habitudes, gestes, rites, politique de l'Afrique, des Amériques du Sud, surtout du Brésil. Les Portugais ont ramené avec eux, et en eux, leurs conquêtes et leurs découvertes. Et pas toujours le meilleur !

Le Portugal m'a dépaycé à fond. Je me suis dit souvent que, sans quitter l'Europe, j'avais fait le tour du monde que je n'ai jamais pu faire.

* * *

Ma *quinta* avait beaucoup de palmiers. Ils les ont supprimés comme tout ce qui faisait l'exotisme du décor. Ils préférèrent tourner le dos à la mer.

Mon amour pour la mer ! J'ai cru souvent descendre des Danois, des Vikings ; il y a des Bille scandinaves. Dans la campagne, près de Reykjavik, j'ai rencontré des paysannes au regard bleu, aux pommettes larges, qui avaient le même visage que ma sœur Jeanne. Tout enfant, j'ai eu la soif des aventures et jusque dans ma vieillesse le goût des voyages. Je l'ai transmis aux miens : ma fille Anne-Marie en Argentine, mon fils Jacques sur ce bateau maudit : *La Mafalda*.

Mes voyages entrepris sur le tard, au soir de ma vie, n'ont pas dépassé le monde connu des anciens navigateurs et n'allèrent pas au-delà d'une ligne idéale d'Islande aux îles du cap Vert.

Jacques devait sombrer à vingt ans dans ce qui fut au XIII^e siècle le monde inconnu et la mer des ténèbres.

* * *

On assure que les voyages forment la jeunesse. Né casanier, dans une famille de sédentaires, je n'ai passé pour être un grand voyageur que dans un âge qu'on qualifie déjà d'avancé. Je n'ai rien fait pour démentir cette légende et j'ai pu dire dans un dîner de famille, au grand ébahissement de mes auditeurs, que j'étais parmi eux celui qui était allé le plus haut et le plus loin. On a cru que je me vantais, sans comprendre que je faisais allusion à ma bourgeoisie de Chandolin et, d'autre part, à mes croisières aux Canaries et en Islande. Pour aller dans le nord de cette dernière île et en revenir, on doit passer le cercle polaire arctique, la plupart du temps sans le savoir, ce qui d'ailleurs n'a aucun intérêt depuis les voyages sous la glace à travers le point exact du pôle.

J'ai toujours aimé les trains vides, les pays tristes et les hôtels abandonnés. Je ne voyage ni les samedis ni les dimanches, mais parfois un vendredi 13.

Les pays tristes que j'aime sont le Jura neuchâtelois (la Vue-des-Alpes, le Chasseral), les hauts pâturages caillouteux du Valais où les arbres ne croissent plus, l'Unterwald, l'Islande et les Faroër, un archipel peu avenant et austère. Dans sa capitale Torshavn, on ne vend pas des cartes postales et on n'y voit qu'une automobile, celle du dentiste. Je l'ai vue, mais je n'ai pas vu les routes où elle est censée circuler.

Je ne me risque pas à faire des comparaisons, car j'ai été fort mal reçu à mon retour d'Islande lorsque j'ai, dans un article de journal, comparé la capitale Reykjavik à La Chaux-de-Fonds, disons à un quartier de La Chaux-de-Fonds. Le rédacteur en chef de l'époque a cité mon écrit en ajoutant de son cru : « On n'est vraiment pas plus aimable ! » D'où j'ai pu conclure que le rédacteur en question avait une trop bonne opinion de sa ville pour oser la comparer à la capitale islandaise, en quoi il avait tort. Il y a tant de pays gais que je déteste : la Riviera française,

trop peuplée, l'italienne idem. Il faudrait les voir à l'état pur, avant le tourisme, comme certaines côtes de l'Alentejo.

En voyage ce qui nous déçoit, c'est de retrouver ce que nous connaissions trop : Montreux à Madère, le lac des Quatre-Cantons dans les fjords, des rues d'Amérique en Hollande, alors que nous attendions des moulins à vent et des costumes.

* * *

Pas sportif pour un sou, je n'ai jamais assisté à un match de football, mais j'ai été l'un des premiers skieurs d'Anniviers et le troisième automobiliste en Valais ; comme président d'un club d'automobile, j'ai fait partie du jury appelé à juger des courses de vitesse. Je ne fus jamais grand marcheur. J'ai passé ma vie jusqu'à quarante ans à cheval. Depuis cette époque, mes jambes n'ont guère connu que les commandes de l'auto, le champignon des changements de vitesse.

Est-ce pour cela que le fait de voir un jour une de mes jambes condamnée et raccourcie ne m'a guère paru catastrophique ? Je me découvris un modèle dans l'adversité, un beau modèle : saint Ignace de Loyola (Basque), de son vrai nom Inigo Lopez de Recaldo, né au château de Loyola, blessé à Pampelune, enfermé dans la citadelle. Un boulet lui brise les deux jambes. « Dieu commence à battre le diable dans mon âme », dit-il au cours de ses premiers pas dans la vie intérieure.

Les protestants ne le donnent, ni lui ni les siens, pour des valeurs de tout repos. La crainte du jésuite est le commencement de la sagesse hugenote. On ne résiste guère à des préventions sucées dès l'âge tendre.

Il arrive toujours un moment où les malheurs se multiplient, où la malchance nous poursuit, où la guigne s'accumule à tel point qu'au lieu de sombrer dans le désespoir, on en revient ragaillardé comme après une bonne ondée, subie sans parapluie. J'ai ouï parler d'un couple de vieux hobereaux valaisans qui, dans les pires situations — inimaginables dans un autre pays suisse — avait gardé un entrain, une gaieté, une sérénité à prendre en exemple. Tel aussi ce vieil ami, chenu, cassé, mais souriant, l'esprit vif, les

jambes claudicantes, mais qui à quatre-vingt-cinq ans cuisinait lui-même son chocolat matin et soir, prenait ses repas chez des amis plus vieux que lui, et recevait avec grâce. Il était peintre et s'appelait Edouard Paris.

Pourtant rien de pire que les ruines humaines qui traînent leurs vieux os et leurs misères accumulées trop au-delà des limites normales. La mort d'un jeune est moins triste, rarement lamentable. Absence de laideur et de trivial. Certaines vieilles carcasses n'ont gardé de l'humain que le caricatural. Elles ne ressemblent pas plus à elles-mêmes, à ce qu'elles furent, qu'un pan de mur lépreux et branlant au fier château.

* * *

Sommes-nous, peintres, les continuateurs des Pharaons ? Que faisons-nous d'autre que de nous peindre ? que de nous graver dans le métal et sur nos verres passés au feu ? Notre tombeau, nous ne cessons dès notre départ dans la vie de le construire nous-mêmes, de nous ensevelir sous les témoins de cette longue chronique de nos joies et de nos efforts, de nos heures ferventes. La nuit les enveloppera, ces témoins, et peu, *très peu* viendront témoigner, car peu risquent de se faire entendre. Qu'importe ! A d'autres le monde ! Notre humble bûcher de four crématoire ne laissera pas de traces ; pas plus que nos rêves, nos désirs et nos passions. Une petite hottée de charbon attend le jour où tout disparaîtra, sauf quelques rares témoignages que le temps, sinon les hommes, épargnera.

Je songe seulement que les grands d'Egypte passaient leur vie à préparer leur dortoir funèbre, et l'on sait avec quel soin et quel goût de splendeur. Ils furent volés par ceux qui ordonnaient leurs funérailles et, beaucoup plus tard, arrachés à leurs richesses posthumes par les hommes ! Leur raison d'être n'est justifiée que par ce qu'ils nous lèguent et qui revient au jour. Le merveilleux de leurs gestes et de leurs réjouissances ! Tout ce qui en reste : l'art de ceux qui furent leurs biographes, la couleur miraculeusement conservée.

Une revue porte sur sa couverture la première peinture du monde (Lascaux) tracée sur la paroi argileuse d'un puits. Première peinture du monde ? Et pourtant si proche, tellement dans l'esprit des surréalistes d'aujourd'hui. S'il est (le peintre de Lascaux) le premier dans l'ordre chronologique, Kandinsky, Klee seraient-ils les derniers ? Après quoi ne resteraient plus que les photographes pour filmer la fin d'un monde, ou à descendre jusqu'à l'échelon magdalénien pour retrouver le schéma. Mais Altamira et les bisons aux gestes définitifs ? Saluons les œuvres d'art dont la semence a levé peut-être pour l'éternité. Que demeure-t-il des bœufs du « Labourage vaudois » de Burnand, des chevaux de la « Fuite du Téméraire » ? des juments de ferme de la « Pompe à incendie » ou des « Bœufs » de Rosa Bonheur ?

Les artistes, surtout les peintres, ont cet avantage sur les écrivains-conférenciers et sur les orateurs politiques : ils ne payent pas de leur personne, leur œuvre parle pour ou contre eux. Elle joue sa chance sans intermédiaires. Elle s'impose ou reste lettre morte, hors de la présence de l'auteur. Elle accueille les âmes prêtes à l'entendre, elle se refuse à qui la condamne.

On ne dira jamais assez la part qui revient à l'édifice, c'est-à-dire au cadre pour lequel l'œuvre a été conçue et construite. Ici nous entrons dans le domaine du merveilleux. Il ne s'agit plus seulement d'orner, de décorer (ce serait une trop mince fonction), mais de créer une ambiance pour les yeux, le cœur et l'esprit.

Tâche magnifique et redoutable quand il s'est agi pour moi du vénérable édifice d'Agaune, illuminé par la geste sublime de six à sept mille martyrs qui subirent les plus odieux supplices pour rester fidèles à leur serment et à leur foi. Ce devait être raconté comme une odyssée, comme un grand poème passionné. L'histoire légendaire de la glorieuse légion ne rejoint-elle pas l'histoire contemporaine qui, à côté de tant d'iniquités, a écrit de nombreuses pages où l'humain fut supérieur à ce qu'on croyait pouvoir en attendre ?

Ici les moyens du peintre sont dépassés par la grandeur de l'épopée. Il faut compter avec l'aide du surnaturel. Nous le trouverons dans cette lumière qui est celle du climat valaisan : elle irradie de cet ultime sacrifice à la foi. Elle justifie et ranime l'œu-

vre humaine en la recréant avec des moyens qui dépassent de beaucoup ceux du maître de l'œuvre.

Les iconoclastes de gauche et de droite, rouges ou noirs, ont commis une grave erreur de croire qu'en brisant des statues et en cassant des vitres, qu'en réduisant l'image à des résidus informes, ils en extirperaient l'esprit. Mais l'esprit et le cœur des hommes, lorsque l'art s'en empare, sont indestructibles. Ils renaissent des cendres et des gravats. Le flambeau que les générations se transmettent trouve toujours des bras levés pour le saisir et perpétuer le message en y mettant le sceau de l'époque où il fut conçu.

* * *

J'ai connu deux conteurs sans rivaux : l'un, Istrati, avec son accent roumain-marseillais mêlé de tous les idiomes méditerranéens ; l'autre, un vieux berger des Poratz sur Dombresson ; le soir, son profil de septuagénaire se détachant sur les ciels clairs des nuits d'été jurassiennes, sans jamais s'asseoir, il nous contait l'histoire du Sonderbund...

Au seuil de la quatre-vingt-unième année, je suis comme le soldat qui a fait plusieurs guerres, qui a participé à quelques batailles et qui en est sorti sans blessures apparentes quoiqu'en ayant fait à autrui, et certaines pas involontaires, dont je ne rougis pas, d'autres dont je ne suis pas fier et que j'aimerais pouvoir effacer.

Je partirai insatisfait ; mais pour ne rien regretter, il faudrait vivre comme un patriarche biblique... et en avoir les moyens.

Si j'avais à formuler une liste de mes regrets de quitter ce monde qui me fut assez clément, j'écrirais : j'aurais voulu voir le Pérou, la Bolivie, le lac où dorment les ors massifs de l'Inca assassiné, les hauts plateaux qui mènent vers les Andes, les hautes terres où l'on remet au jour, accroupies dans les jarres à l'échelle humaine, des momies terrifiantes, vêtues d'étoffes fabuleuses. Avoir vu Lima et Machupichu, Cuzco, ou les ruines du temple du Soleil... et mourir. J'y ajoute les merveilles architecturales de la sylve du Yucatan. Je les connaissais, grâce aux voyages décrits dans les *Tours du Monde* de 1890, à l'état de vestiges, tandis qu'aujourd'hui l'avion nous a révélé leur retraite, repéré pour

nous ces cimetières gigantesques. *Mais nul ne peut tout. Ce ne sont pas là des pays pour des cœurs en papier mâché.* Quant à l'Amérique U. S., nous la voyons assez en Europe d'aujourd'hui, en civil et en uniforme, ou un peu des deux. Ils ne sont pas loin d'avoir fait la conquête de nos pays, où l'on aime les beaux hommes et les femmes riches.

J'aurais aimé pouvoir dire : j'ai fait le tour de toute chose et je suis encore là.

J'entreprends un voyage au long cours, mais à rebours, en revenant en arrière, chargé du fardeau des années d'apprentissage, alourdi par les années d'expériences, d'erreurs et de réussites. Voyages de découvertes, mais ici l'étape finale n'est que la longue allée qui conduit aux Alysamps, au seuil de la mort.

1958.

PREMIÈRE PARTIE

L'enfance

Ce temps de l'enfance où je grattais sur les roues de la voiture de mon père la boue desséchée des rayons : c'était de la boue de Neuchâtel, d'un pays merveilleux, derrière nos montagnes au bord d'un lac. Le lac, quand je le vis pour la première fois, de Pierre-à-Bot, ce n'était pas de l'eau, mais le ciel, tout semblable à celui que j'avais au-dessus de ma tête et qui était tombé comme un don sur la terre.

(Notes.)

Chapitre premier

LES ANNÉES ZÉRO

— C'est un garçon !

Les trois veilleuses, bonnes fées villageoises, reçurent dans leurs bras chargés de linges, une chose informe et vagissante. L'accouchée tourna vers le groupe affairé des yeux brillants et fiévreux :

— Un garçon ! Je veux le voir.

Elle s'accoude sur son traversin mouillé de sueur. Les trois fées s'empresment.

— Un garçon !...

Et d'une voix qui halète sur ses lèvres pâles :

— Oh ! le pauvre... il n'est qu'écrit.

— Il est grand, dit la sage-femme.

— Il est long, corrigea la jeune mère, trop long et bien maigre !... Il n'est qu'écrit.

Et sa tête retombe sur ses oreillers humides.

* * *

Voilà, fidèlement résumés, d'après la tradition orale, le décor, les gestes et les mots qui saluèrent l'entrée dans le monde d'un être à peine viable, tout juste assez vivant pour être inscrit quelques heures plus tard, d'une belle ronde, dans le registre des naissances du bourg de Valangin.

C'est dans ce pays d'horlogers savants et de paysans lettrés, dans ce pays de l'ordre, méticuleux, à l'honnêteté maussade, où l'on aime sans ostentation le confort et l'argent, c'est sur cette terre du bon sens, de l'épargne et de la prévoyance, que le hasard me fit naître en une nuit de janvier de l'an 78. La maison était isolée, sans doute inconfortable, puisque nous sommes ici dans un Jura de durs hivers. Or cette nuit-là, à deux heures, il gelait à pierre fendre.

— Ça me rappelle l'entrée des Bourbakis aux Verrières, il y a juste sept ans, dit une des veilleuses.

Beaucoup d'hommes avaient marché des heures sans chaussures, dans la neige glacée, et avaient les pieds gelés. On allumait des feux partout ; ils se couchaient dans la neige, la plupart sans manteau, en haillons. Certains mouraient sur place.

Mais il s'agissait bien des Bourbakis et de gel et de vin ! Il fallait faire vivre ce bout d'homme. Le médecin appelé en hâte quelques jours plus tard fronça les sourcils et marmotta dans sa grande barbe :

— Broncho-pneumonie... Ça commence bien. S'il en réchappe, vous aurez de la peine à l'élever... Poumons peu solides... S'il arrive aux vingt ans, miracle !...

Seule une mère comme celle-là pouvait le tenter, ce miracle. Elle voulait avoir raison contre le médecin, contre son mari désespéré, contre tous. Elle eut la foi, voulut vaincre et gagna. Elle n'avait peut-être pas lu Rousseau, mais elle savait qu'on peut sauver un enfant en lui donnant le sein. Pendant dix-huit mois, celui « qui n'était qu'écrit » but goulûment à cette source.

Brave maman ! Si j'ai longue vie, c'est que j'ai dévoré une partie de la sienne.

Il y a dans toute vie deux ou trois années perdues, pour soi bien entendu, non pour l'entourage qui s'en fout. Trois ans c'est peu pour qui vivra jusqu'aux temps où l'homme rebrousse vers l'enfance, mais c'est beaucoup pour les nouveau-nés promis à être fauchés en herbe comme blé vert. J'étais de ceux-là.

Ces premières années qu'on peut appeler les années zéro, je les ai passées sous le toit de cette jolie maison de Valangin qui portait le nom de sa propriétaire, la mère Simon. Cette maison ne montre

au passant que des détails maussades : son pignon nord, en bois gris délavé ; un large toit à deux pans couleur de rouille, et au niveau du chemin deux portes toujours closes. L'une, à voûte surbaissée, percée de deux trous ovales (gros yeux vides), ouvre sur une remise abritée par un auvent. L'autre, étroite et basse, sert d'issue à une galerie vitrée.

Silencieuse et fermée comme un cloître, cette demeure champêtre semble faire le gros dos à la route et aux importuns. Mais vue d'en bas, elle apparaît fort gaie, accorte et bien tenue, presque élégante avec ses murs passés au lait de chaux, des encadrements de pierre jaune — qui est la pierre du pays — toutes ses fenêtres ouvrant sur un fond de prairies déroulées jusqu'à la rivière en moquette d'herbe drue. J'ai vécu là comme un chat qu'on gave et qui, les yeux encore aveugles, ne sait que se gorger de lait. En dépit du diagnostic du Dr Schaerer, on se tuait de faire vivre celui sur lequel pesaient de si lourdes menaces.

Parmi toutes les demeures qui satisfirent mon humeur itinérante, aucune ne m'est chère comme cette vieille maison, dont je perds d'ailleurs le souvenir. J'ai voulu la revoir, j'en ai parcouru l'appartement qui fut le nôtre ; rien n'a été transformé, rien non plus ne m'était familier. Mais je n'ai jamais pu la contempler sans entendre la voix toute attendrie de ma mère me disant, alors que nous passions en voiture :

— Regarde, petit, cette maison, c'est là où tu es né.

Et je pense souvent que si j'avais pu choisir le lieu de ma naissance, j'aurais certainement élu celui-là.

* * *

Il n'y a guère plus de vingt kilomètres de Neuchâtel à La Chaux-de-Fonds par l'une ou l'autre des deux routes qui débouchent à Valangin. On brûle aujourd'hui l'étape, montées comprises, en moins d'une demi-heure, en mettant tous les gaz, sans dépasser de beaucoup l'allure autorisée.

Mais en ce temps-là — que je n'ai point connu — c'est-à-dire avant la construction du chemin de fer et le percement du tunnel des Loges, c'était la seule voie praticable ; l'unique trait d'union

utilisé par le gros roulage pour relier la région du Bas avec les Montagnes.

A certaines époques de l'année, on pouvait voir sur cette route une file ininterrompue de voitures : chars de « crampets » (marchands ambulants de fruits et légumes), bauches de tourbiers, brancards à fûts remplis de moût, breaks et « brecettes » sans compter les fourgons et les malles-poste. Nuit et jour, cette large artère égrenait son chapelet de carrioles, d'hommes, de bêtes, de coups de fouets, de cris et de jurons.

De Valangin à la Vue-des-Alpes la montée est rude et, avec des véhicules trop chargés, les chevaux se tuaient d'effort. La maison de mon grand-père, placée au centre de Boudevilliers, faisait alors office de relais ou plutôt de « doublage ».

Ses meilleurs clients, les crampets du Vully ou de Siselen, arrivaient à l'entrée du village, souvent de bon matin, faisaient halte devant l'hôtel du Point-du-Jour, débridaient, et pendant que leurs bêtes plongeaient des naseaux avides dans leur picotin d'avoine, entraient un instant dans l'auberge pour casser une croûte et boire un coup de *trois-six*. On amenait ensuite les chevaux de renfort et on reprenait son voyage dans la direction des Loges.

Mon grand-père n'avait pas un respect exagéré pour les professions libérales et pour les gens d'étude. Dans les temps de presse, il exigeait que son garçon (mon père), qui portait alors casquette d'étudiant, secondât parfois les rouliers jusqu'à la Vue-des-Alpes.

Le pauvre candidat ès lettres, arraché brusquement à ses livres, ou à son sommeil — et peut-être à quelque rêve tendre — devait faire la rude montée, souvent de nuit, au pas, à côté de sa bête essoufflée, tandis que le Vuillerain dormait, affalé sous la bâche.

Sans prendre de repos (car on « doublait » deux et même trois fois par jour), le pseudo-roulier se hâtait de dételé, enfourchait sa jument dont les traits étaient ramenés sur la croupe, entourait de ses bras le lourd collier à grelots et, rompu de fatigue, bercé au pas lent de la bête — qui reprenait le chemin de la maison — ne tardait pas à partir pour le pays des songes. On

les retrouvait tous les deux à l'aube, la jument piétinant son crottin devant la porte de l'écurie encore fermée, frappant de ses fers impatients les dalles de la courette, avec son étudiant qui ronflait à son cou.

Des trois bonnes fées villageoises, la patronne de ma maison natale, la mère Simon, ne fut pas épargnée d'une fin tragique. On la porta au cimetière en état de catalepsie, et l'assistance horrifiée entendit distinctement la morte s'agiter dans sa bière au beau milieu de la cérémonie funèbre, à l'instant où le pasteur prononçait les suprêmes adieux...

Ce pasteur se nommait M. Kiener. Je l'ai connu beaucoup plus tard. Il était déjà vieux, mais j'imagine qu'il n'avait jamais été jeune. Qu'on se représente une face de prédicant rigide, avec une bouche dure, perdue dans une barbe rousse en broussaille. M. Kiener fumait et prisait avec peu de modération. Il sentait terriblement le tabac et toute sa personne en était imprégnée. On le rencontrait par tous les temps et sur tous les chemins de sa grande paroisse, offrant bravement aux injures du ciel sa silhouette maigre et alerte, perdue dans une redingote négligée. Il entrait sans frapper dans les fermes, se mêlait à la vie de ses paroissiens campagnards, toujours prodigue de paroles consolantes — venant très certainement du cœur — mais dites d'une voix rêche et sur un ton pleurard.

Il officiait dans la plus jolie église qu'on pût voir, mais on doit supposer qu'il ne s'en souciait guère. Il était de la race — à vrai dire à peu près éteinte — de ces huguenots austères, encore iconoclastes, lesquels se trouvent plus à l'aise entre les quatre murs nus d'une remise (rassemblés au nom du Seigneur) que sous les voûtes armoriées d'une ex-collégiale dédiée à Notre-Dame-des-Eaux. On ne saurait méconnaître à ce détachement des choses extérieures une certaine beauté.

Je n'ai pas souvenir d'avoir entendu prêcher M. le pasteur Kiener. Mais je le revois fort bien, sortant du temple de Boudevilliers (qui était aussi sa paroisse), très grand dans sa robe liturgique à rabat et à vastes manches, une grosse bible entre ses mains décharnées. Il m'arrive en songeant à son port d'ascète et à son masque d'illuminé de confondre M. Kiener avec le

réformateur Guillaume Farel, lequel, à l'époque, paya courageusement de sa personne — et parfois de façon cuisante ! — dans la paroisse même du pasteur de Valangin. Ce dernier avait avec le prédicant français, sinon quelque vague ressemblance physique, du moins de profondes affinités morales. J'entends dire par là que ces hommes de même trempe, forts de leur vérité, ont poursuivi toute leur vie la ligne droite : celle que leur traçait le devoir. Sans lâchetés, sans réticences et sans compromis.

Mais non sans commettre quelques sérieux dégâts dans les jardins des tiers...

* * *

Et à côté de M. le pasteur, je me souviens du monde de la Borcarderie. Derrière les murs, la grille ou les volets flammés de leur demeure seigneuriale, une tribu de beaux reîtres et de tendres géants était à l'abri de nos indiscretions. Cette famille avait conservé des sympathies populaires, grâce sans doute à la brusquerie autoritaire de son langage, à la franchise un peu bourrue de ses allures. Notre peuple, gâté par le tutoiement démocratique, n'en a pas moins le respect du hobereau honnête et bon enfant. On savait gré à ces patriciens de vieille souche d'avoir des goûts de gentilshommes paysans et viticulteurs ; de limiter leurs ambitions à fournir des pasteurs à l'Eglise et des colonels à l'armée. On les estimait enfin pour avoir assez aimé la vigne, au point de mettre leur nom sonore et leurs armoiries sur une marque de vin réputé.

Mais à cet âge, lequel parmi nous se souciait de ces messieurs du Bas, coulant dans leur gentilhommière du XVII^e siècle des heures égoïstes et paisibles ? La Borcarderie avait une tout autre attirance pour nous, gamins. On y allait surtout pour voir « le monstre » !

C'était un hydrocéphale, de proportions inouïes, qu'une vieille grand-mère, assise devant la maison du fermier, tenait sur ses genoux tous les jours de beau temps. L'aïeule entourait de ses bras maigres ce corps de nourrisson à tête de cyclope et le berçait au soleil en lui chantonnant des plaintes.

De la route, on voyait le masque aplati, hideux et inerte, couleur de pâte, esquisser un sourire monstrueux, et nous restions là à regarder de loin ce spectre vivant, cloués d'horreur, le cœur chaviré, comme devant une apparition de cauchemar.

* * *

Mon cousin Dubois, mon aîné de seize ans, qui fit une belle carrière de savant géologue et d'alpiniste, était orphelin de père et mère. Il avait une sœur, et ma mère était leur tutrice. C'est donc à ce cousin que je dois une remarquable petite peinture de ma maison natale. Document précieux pour moi, et c'est en comparant avec l'original la maison dans son état actuel que je constate avec joie que, par grâce spéciale, elle est, à peu de chose près, ce qu'elle fut vers 1880.

Si j'ai beaucoup de bien à dire de la peinture, j'en ai moins à conter de ce cousin, dont on fit un jour ma bonne d'enfant, me confiant imprudemment à sa surveillance. Cela me coûta une fameuse blessure au majeur de la main droite, encore suffisamment apparente aujourd'hui pour effarer vers 1940 un policier portugais préposé à la prise de nos empreintes digitales.

Si j'insiste sur cet accident, dont je ne saurais aujourd'hui dire la date exacte, c'est qu'il est la première manifestation qui m'ait laissé un souvenir, très vague dans l'ensemble, mais très net dans certains détails.

Voici comment la chose arriva. Il y avait alors à Valangin — je crois qu'il y est encore — un poids public dernier modèle, avec un plateau extrêmement mobile. Mon cousin, que la garde d'un moutard d'un peu plus d'un an n'amusait guère, imagina, en se plantant solidement sur ce plancher, de le faire osciller. Le gamin, à quatre pattes, ne trouva rien de mieux que de jouer à mettre sa main dans l'espace vide. La bordure de fer fit office de tranchoir jusqu'au moment où l'enfant hurlant attira l'attention de son ange gardien improvisé.

Entouré par des femmes de bonne volonté, on emporta un gamin plein de sang je ne sais où, et c'est alors qu'il reste dans ma mémoire, réveillée par la douleur, le tableau des femmes affairées et des linges blancs rapidement tachés de rouge.

Cet incident a laissé d'autres traces curieuses, dans le subconscient peut-être. Dix années plus tard, une accident semblable devait m'enlever la première phalange de l'index de la main gauche.

Avec une perversité difficilement concevable, alors qu'un garçon de ferme tournait la manivelle d'un concasseur dans la grange de Dombresson, le même gamin, que le souvenir de Valangin aurait dû éloigner, se fit enlever une phalangette. Pour jouer au danger et au risque, il présenta le doigt dans le mécanisme des roues dentées de l'appareil. Le cri de ma mère : « Il ne pourra jamais jouer du violon ! »

Le doigt aurait pu y passer en entier, mais j'en conserve une cicatrice qui continue aussi à faire la surprise des chercheurs d'empreintes digitales.

* * *

Rien d'autre à noter sur Valangin où ma mémoire, après l'accident du poids public, n'a pas gardé trace de quoi que ce fût. Il y eut un changement de domicile. Nous quittâmes la jolie maison de la mère Simon pour une autre en plein bourg de Valangin. Était-ce une des maisons des chanoines, d'un inconfort tout monacal ? Ma mère nous a raconté souvent qu'elle n'avait jamais de sa vie durant, pas même à La Chaux-de-Fonds, souffert du froid comme dans la maison du bourg, les durs hivers 79 et 80.

Les yeux de l'enfant ne s'ouvrirent guère qu'à partir de novembre 1881, lorsque nous quittâmes Valangin pour Cernier, la capitale du district, où mon père venait d'être appelé à la rédaction d'un petit journal qui s'intitulait orgueilleusement *Le Réveil*. C'était une époque où l'on faisait beaucoup de politique. Il faut lire Philippe Godet pour se rendre compte combien ces radicaux de Cernier, ces *mangeurs de tripes*, lui paraissaient redoutables. Ils mangaient probablement aussi du *Bédouin*, comme on appelait en ce moment-là les conservateurs de Neuchâtel et environs. Le souvenir de 48 et surtout de la contre-révolution de 56 — car celle-là fut sanglante — laissa dans le pays, et pour longtemps, des ressentiments acides.

Bref, on venait d'offrir à mon père, que l'on savait très actif et combatif, un journal aussi pauvre que belliqueux, aux appointements de 900 francs par an. Mais comme il fallait vivre, on y ajouta le poste de secrétaire caissier municipal et quelques autres brouilles, ce qui lui permit de prendre logement dans une maison qui appartenait au père Soule, un ferblantier, domicilié à Fontaines.

Chapitre II

LA MAISON SOULE

Cette maison, sise non loin de l'hôtel de ville, existe toujours et a donné le ton à toutes celles qui sont venues compléter la rue qui garde tout son caractère 1880. Mes parents en furent, je crois, les premiers locataires. Je la trouvais magnifique, parce qu'elle était neuve et en face de la fontaine, où chaque ménage venait chercher l'eau dans un grand seau de cuivre. Elle s'ornait déjà à chaque fenêtre du second étage de porte-drapeau de fer scellés dans la façade qui servaient à pavoiser les jours de grandes fêtes. Ces porte-drapeau, qu'on peut voir encore, me semblaient un luxe, car ils ne servaient guère qu'une fois l'an, pour la grande journée du 1^{er} Mars. Ce jour-là, dès l'aube, la maison Soule affichait sa foi radicale avec petits drapeaux rouge-blanc-vert et croix fédérale. De nos fenêtres enveloppées dans les plis tricolores, on voyait défiler, musique en tête, l'imposant cortège des patriotes qu'on saluait de vivats.

Mon père ne se contentait pas d'orner ses fenêtres. Il tenait à ce que nous fussions peignés et requinqués, de façon à être remarqués par les gens du cortège où il occupait, bien entendu, une place en vue. Les hommes, eux-mêmes en grande tenue, portaient chacun leur canne comme un fusil et marchaient d'un pas résolu derrière la fanfare, suivie des drapeaux des associations patriotiques. La première fête et ses préparatifs me suggérèrent

l'envie d'y prendre part avec une manifestation de mon invention, des plus imprévues. On m'avait enduit les cheveux d'une pommade d'un rose bonbon qui m'avait séduit. J'imaginai que ce rose relèverait singulièrement le petit habit noisette, flambant neuf, que j'inaugurais pour la circonstance. J'en décorai avec largesse le joli veston brun qui fut couvert de nombreuses petites taches roses qui ne tardèrent pas à fondre en grosses plaques quasi indétachables. Un cri d'horreur salua mon initiative, suivi d'une paire de claques où je reconnus la main peu légère de mon père, furieux d'avoir à faire un discours patriotique après un tel drame. Et tancé par ma bonne mère qui, naturellement, fut chargée illico de réparer et de nettoyer avec les moyens du bord, lesquels à cette époque n'étaient pas infailibles comme ceux d'aujourd'hui. Il va sans dire que le petit vêtement noisette, nettoyé à fond, ne servit plus — comme les drapeaux tricolores — que dans les grandes festivités.

* * *

La maison Soule avait été construite à côté d'une sorte de dépotoir que nous appelions alors, sans y mettre malice, « le fumier des Perrenoud ». On y déversait une fois par semaine ce qui était mis au rebut par la maison précitée, déjà un des gros négoce du pays. Elle jetait dans ce trou tout ce qui aurait pu encombrer ses locaux et ses dépendances. Pour nous, un puits de mine inépuisable. On y pouvait faire des trouvailles merveilleuses, à peu près intactes : des boîtes, des papiers d'emballage de toutes les matières et de toutes les couleurs, des restes de ficelles à profusion, dont il était facile de refaire d'impressionnants pelotons. On trouvait encore des fragments de coupons de tous genres, du calicot, de l'étamine à drapeaux, des boutons. Et parfois en revenaient ceux qui n'avaient pas peur de fouiller dans les bas-fonds, avec la mine épanouie d'un pêcheur de perles, brandissant une paire de ciseaux, un mètre flambant neuf, des gros crayons ou des craies de couleur.

Il faut dire que seuls les téméraires osaient sauter dans ce dépotoir et qu'ils ne manquaient pas de mérite. J'avoue que ce

genre de courage n'était guère alors dans mes cordes. On n'y arrivait que par une voie difficile qui consistait à descendre le long d'un chéneau qui se courbait brusquement avant de nous conduire au centre des trésors. Remonter était toute une gymnastique. On ne risquait pas de s'y casser le cou, mais de faire une chute très amortie, grâce aux cartons et paperasses ; ceux qui s'y hasardaient se sentaient partir dans des profondeurs où finalement on les perdait de vue. Les moins courageux et les plus petits, dont j'étais, se contentaient, en se penchant depuis le mur de la route, de faire pendre une cordelette ou un bâton auxquels les sinistrés pouvaient s'accrocher et où les chercheurs de merveilles attachaient leurs trouvailles.

Je ne me souviens pas que la répartition des biens donnât jamais lieu à de grandes disputes. Chacun prenait son lot qui n'était pas volé et qu'il n'était pas nécessaire de dissimuler.

Pour les habitants de la maison Soule, nous avions une cachette sûre. C'était la pièce dans les combles que nous appelions la chambre haute : une sorte de tout-y-va qui renfermait maints trésors, une sorte d'isoloir, destiné plus aux enfants qu'aux grandes personnes, où nous transportions un tas de choses. Les petits bonshommes savent faire de n'importe quoi un monde de splendeurs et se créer avec rien des refuges et des retraites bienfaisantes.

A proximité de notre chambre haute (dite *chambrôte*), dans les mêmes combles, il en était une mystérieuse. C'était celle d'une veuve, maigre et bougonne, qui habitait le premier avec un fils unique sur lequel elle veillait avec une sollicitude qui nous paraissait superflue. Car John, un peu plus âgé que nous, se tenait à l'écart de tout ce qui pouvait lui paraître de mauvaise compagnie.

Le mystère qui entourait la chambre haute de la locataire du premier, consistait en ceci que la dame veuve, au lieu de détruire les souris qui menaient grand bal dans les combles, et de leur faire la guerre avec chats et trappes, les nourrissait tout simplement, à l'aide de menus prélèvements sur ses denrées alimentaires. Elle préparait pour ses souris un vrai petit repas auquel elle ajoutait ce qui lui restait du lait de la journée. Elle montait au grenier à heures fixes. Un jour, je la rencontrai sur notre palier, elle m'invita à venir assister au repas des souris. Le spectacle, à

vrai dire, en valait la peine. M^{me} Dubois, avec son pot de lait qu'elle vidait dans une écuelle, semait autour de cette boisson des petits tas de riz, quelques morceaux de *schnetz*, des restes de fromage, bref, de quoi nourrir une douzaine de rongeurs ; mais elle le faisait avec ordre et parcimonie. Ce qui nous convainquit finalement que M^{me} Dubois avait fait un petit calcul prouvant que l'entretien des souris, mené avec intelligence, coûtait moins cher que de laisser celles-ci dévorer nos provisions.

* * *

Je ne sais si l'appartement du second étage de la maison Soule répondait aux désirs du jeune rédacteur qu'était mon père et surtout à ceux de sa compagne qui, sur ce chapitre, avait le droit d'être quelque peu exigeante ; mais elle ne l'était pas. En octobre 1881 naquit un quatrième enfant, mon frère René, un bon gros garçon cette fois, avec toutes les apparences d'une santé exceptionnelle.

Loger une famille de six personnes dans un appartement assez primitif et exigü, était un problème ; à certaines occasions, il ne pouvait être résolu que d'une manière assez saugrenue, comme on le verra plus loin.

Ce ne devait être un secret pour personne que les appointements du rédacteur du *Réveil* n'étaient qu'un traitement de misère. On lui trouva donc à l'hôtel de ville une place de secrétaire caissier municipal, puis un ou deux ans plus tard des fonctions de juge de paix en lieu et place d'un titulaire qui touchait 1500 francs « pour ne plus rien faire », alors que son remplaçant, mon père, recevait en émoluments et déplacements 673 francs par an. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de le voir faire ce qu'il appela « une petite remise au point », c'est-à-dire une augmentation de 75 à 100 francs par trimestre.

Il en résulte qu'à cette époque bénie des années huitante, un homme occupé à des fonctions absorbantes et diverses devait se contenter de 1700 à 2000 francs pour payer la location du père Soule, nourrir, habiller et chausser six personnes.

J'ignore si sa situation — comme on dit — a pu faire des envieux. Qui sait si on ne l'a pas accusé de cumuler ? La lecture de quelques vieilles lettres et papiers de famille m'apprend qu'il ajoutait, en plus de ces titres, le poste de secrétaire du conseil de paroisse, et de chantre et lecteur des commandements à l'Eglise nationale. Il est permis de penser que ces triples fonctions étaient aussi trop honorables pour être rétribuées.

Comment arrivions-nous à tourner avec des moyens aussi précaires ? Il y a là un miracle, dont il faudrait peut-être chercher l'origine dans un héritage, dont nous entendîmes souvent parler et qui est connu dans nos traditions de famille sous le nom de *l'héritage de tante Julie*. Était-ce un mythe dont certains parlaient sans rien connaître, ni des origines de cette fameuse Julie ni de son mirifique héritage ? Je sais seulement que deux ou trois fois l'an notre étage de la maison Soule se mettait en frais, offrait un dîner aux chandelles, sur une table joliment garnie, que ma mère couvrait de choses exquises, car elle cuisinait supérieurement, à la française. Quant au festin, j'en parle de visu, non pas que mes sœurs et moi-même figurions dans ces rares agapes, mais comme la place manquait totalement, qu'il fallait héberger pour la nuit deux ou trois tantes et cousins, il n'y avait qu'une ressource, celle de coucher trois moutards (mes deux sœurs et moi) dans l'alcôve de la pièce même qu'on appelait le salon. Nous étions sensés dormir du plus lourd des sommeils et du plus innocent, tandis que nos yeux, émerveillés à la vue d'un tel luxe de lumière et de mets succulents, ne perdaient pas un geste. Et tout s'imprimait si bien dans nos petites cervelles, qu'aujourd'hui encore je crois assister à ces noces de Gamache qu'offrait M. le conseiller de paroisse, chantre-lecteur à l'église, en même temps que juge de paix intérimaire et rédacteur du plus rouge des journaux de la jeune presse radicale neuchâteloise.

Je ne m'avance pas trop en qualifiant de festin de Gamache le grand dîner dont je parle, que je contemplai cette fois-là d'un œil bien ouvert. On admet que les convives ne se souciaient pas le moins du monde de cette nichée qui dormait à proximité de leur table. Ce n'était pas un repas de noces bibliques, encore moins les noces de Cana. Mon père avait le respect du bon vin ;

il avait su garnir sa cave sans l'aide de personne avec un art et un talent que j'ai toujours admirés. Sans intervention miraculeuse, les bouchons sautaient, la compagnie s'égayait autour de deux invités, dont ce soir-là on célébrait les fiançailles de la première heure. Il s'agissait d'une entreprise difficile et d'importance. Adèle, la jeune fille, était ma tante et ma marraine, et cette sœur aînée de ma mère passait pour une des plus belles femmes de La Chaux-de-Fonds où, assure-t-on, les beautés n'étaient pas rares. Il s'agissait, enfin, d'un mariage avec un prétendant de choix, réputé pour son esprit et sa belle humeur.

C'était le préfet d'un district du Bas, Abraham-Louis X... connu pour rechercher tous les plaisirs et d'abord ceux de la table. Ce qui l'obligea ce soir-là — j'étais bien placé pour le voir — à se mettre en frais d'amabilités, tout en faisant ceux de la conversation. Les bons vins servis par mon père, avec une générosité évidente, ne tardèrent pas à aiguïser les langues.

On devint peu à peu plus loquace. Et les rires sévissaient par rafales. Immobiles dans notre grand lit, ma sœur aînée et moi ne comprenions qu'à demi, mais aucun geste n'échappa à nos regards trop curieux. Nous vîmes, non sans effarement, ma belle marraine, soudain scandalisée, prendre tout d'un coup un air faussement courroucé ; car le gros préfet venait de se pencher sur sa nuque qui semblait d'ailleurs mal défendue.

Tante Adèle était coquette et connue comme telle. Nulle ne savait mieux qu'elle rabrouer les prétendants mal aimés. Les fiançailles escomptées ratèrent après beaucoup d'autres. Elle resta célibataire, assez méchante pour mourir à un âge avancé, sans cesser d'apprendre à la moitié de la jeunesse chaux-de-fonnière à jouer du piano, en ces temps où toute jeune fille bien élevée n'eût pu prétendre trouver mari, sans savoir jouer à deux et à quatre mains et chanter, en s'accompagnant, quelques romances du second Empire.

Les leçons de piano et ses flirts ratés lui avaient laissé, l'âge aidant, une humeur acariâtre qui finit par la rendre plus que désagréable. Mécontente de tout et de tous, elle persistait à accuser tout le monde, si bien que lorsque nous la recevions — « Il faut bien que nous invitions cette pauvre Adèle », disait

maman — elle ne trouvait rien de mieux que de chercher en nous tous les défauts du monde, surtout physiques, ce qui, pour parler franc, n'était pas difficile.

Chapitre III

TANTE ISALINE

Nous avons encore une autre maison. C'était celle qu'habitait une sœur de mon grand-père, tante Isaline, à Boudevilliers. On nous envoyait chez elle pour les vacances, car la progéniture — augmentée d'une ou deux unités — commençait à devenir encombrante.

Tante Isaline était pauvre. Nous ne savions rien de sa vie. Nous ne savions qu'une chose : elle nous aimait tous et notre troupe de gamins bruyants n'enlevait rien à sa joie de nous abriter. On lui faisait plaisir en mangeant de bon appétit ; en s'endormant tout de suite, une fois la prière faite, nos *pauvres petits pieds si froids* bien calés sous un sac de noyaux préalablement mis au four. Elle était heureuse rien qu'à nous voir, des après-midi entiers, élever des châteaux de cartes, ou le front penché sur des livres d'images. Cette vierge de soixante ans dépensait comme une prodigue des trésors d'attention maternelle.

Elle vivait seule, la plupart du temps. Mais elle avait su éclairer sa solitude et garder jeune son vieux cœur trop tendre en s'entourant à chaque occasion de présences enfantines. Elle, qui n'avait eu de la vie que les miettes du banquet, se donnait parfois l'illusion d'être assise à la première place.

Elle était petite, ratatinée, peut-être un peu difforme, avec des joues comme deux pommes trop mûres, une bouche trop large et sans dents, un menton en galoche. Point jolie, mais fine. Avec

des gestes lents et corrects et un parler vieillot, plein de saveur. Elle disait par exemple *tabier* (pour tablier), *quelier* (pour cuillère) et *créon* (pour crayon). Quant à M. Kiener, son pasteur — qu'elle vénérât — il n'a jamais été pour M^{lle} Isaline que « M. le ministre ».

Son logis, fort sommaire, situé dans l'aile la plus ancienne de la ferme familiale, n'en était pas moins fait à son image : propre et net comme son âme. Toute douceur et bonté, comme son cœur. C'était un logis de pauvre qui avait connu on ne sait combien de générations de paysans obscurs et laborieux. Puis, après avoir abrité tant de deuils et de naissances, la paix y était enfin descendue. Cette vieille demeure n'était plus qu'une retraite pour les vieux. Et au soir de leur vie, après avoir cédé la place aux jeunes, ils occupaient tour à tour l'humble refuge pour y mourir avec sérénité...

* * *

On pénétrait dans cette habitation par le *nveau*, sorte de remise étroite au sol de terre battue. La lourde porte ouvrait sur la cuisine, un assez sombre réduit, pavé de grosses dalles mal jointes, avec une fenêtre trop petite, assombrie encore par un rideau rouge. On devinait dans cette pénombre, le foyer — presque jamais éteint — deux chaises au placet de paille et une table en cerisier, toujours propre et polie comme un marbre. Le local était peu avenant. Mais on n'avait pas le temps de s'en apercevoir. Nous n'y étions qu'au moment des repas et ceux-ci, courts et frugaux, étaient vite expédiés.

La chambre de l'étage, par contre, était pleine de charme. On y accédait par un escalier de bois si branlant, si usé, qu'on l'aurait pris plutôt pour une échelle. Cette pièce claire, très basse, aux boiseries peintes en gris (la couleur au goût de l'époque), avait vue sur la cour et la route principale. Elle était peut-être fort exigüe. Mais nous étions si petits qu'elle nous paraissait vaste, malgré le haut poêle de faïence — rehaussé d'ornements noirs sur fond vert — lequel avec un canapé Louis-Philippe occupait bien les trois quarts de ce salon paysan.

Nous couchions dans l'alcôve fermée par de lourds rideaux, à quatre, bien souvent, deux à la tête, deux aux pieds, avec

nos petits sacs de noyaux de cerises ; chacun ayant vue dès son réveil (carillonné beaucoup trop tôt par une pendule Empire) sur un Christ-Enfant et un saint Jean-Baptiste, roses et dodus. Il y avait encore aux murs de grandes lithos en couleur dans de larges cadres d'or. Celle du *Renard pris*, dont le piège formait un arc autour de sa tête irritée, me frappait de telle sorte que les autres animaux, de même venue que le renard, je les ai oubliés. Il devait y avoir des loups, des sangliers, des chevreuils, peut-être un ours. On en tuait encore à cette époque dans le Valais ; on en mangeait même à la table d'hôte à Martigny, si l'on en croit Alexandre Dumas.

Sur la commode, ornée d'un tapis au crochet, se pressait tout un étalage de photographies familiales. J'avais reconnu, non sans fierté, au milieu de cette tribu considérable, le portrait de mes parents : ma mère, singulièrement jolie et pimpante, à côté de son époux à barbiche Napoléon III et cravate lavallière. Tous les deux l'œil brillant et heureux du joueur qui vient de gagner le gros lot.

J'aimais cette chambre surtout à cause de ses fenêtres ouvertes pour moi sur tant de spectacles inédits. Combien d'heures ai-je passées à cette place, surtout les jours de pluie — le nez collé aux vitres — à surveiller les allées et venues de nos *gens*, à m'initier aux joies et aux peines de la vie campagnarde !

J'ai déjà dit que ces croisées regardaient sur une petite place pavée qui servait de cour à la ferme. Cette place n'étant pas clôturée débouchait directement sur la route. Entre nos fenêtres et la rue, le fumier s'étalait : un fumier orgueilleux, vaste comme une forteresse — toujours démolie et toujours rebâtie — avec sa passerelle de planches, sa brouette culbutée sur la dernière charge, et toute une basse-cour bruyante, affairée, occupée du bec et des pattes à des fouilles alimentaires.

Personne n'eût trouvé à redire à ce voisinage déplaisant. A cette époque, on n'obligeait pas encore le paysan à soustraire aux regards ces signes extérieurs de sa prospérité. Chacun tenait au contraire à montrer cette façon de « pignon sur rue » qui permettait au passant d'estimer la richesse de l'étable, d'évaluer l'étendue du domaine et d'en calculer le rendement probable.

Le fumier du « père Frédri », édifié côté route avec art, en larges bourrelets de paille fraîche et soigneusement tressée, n'était peut-être pas le plus vaste du village. Mais on en pouvait tout de même être fier. Après d'humbles débuts, on possédait maintenant deux pleines écuries : chevaux, vaches et génisses (ces dernières en estivage dans la pâture du Mont-d'Amin) et quelques bonnes poses de terre au soleil... et à la pluie.

Tous ces biens, longuement convoités, lentement et durement amassés. Au prix de tant de fatigues et de quels efforts ! Et il fallait encore se tuer à la peine pour les mettre en valeur.

Mais l'ampleur des beaux gestes campagnards nous en masquait la dure ordonnance et l'implacable continuité. Il fallait voir notre cour pendant les fenaisons. Un va-et-vient de chars, d'ouvriers et de faneuses ; gens et bêtes en sueur ; les chevaux ruant et piaffant des quatre fers, excités par les piqûres des mouches, puant l'huile de poisson dont on zébrait leurs flancs. Et ces départs à grand fracas des attelages, enlevés, droit en l'air sous le fouet d'oncle Ulysse, debout dans son char vide, poitrine au vent, beau et viril comme le conducteur d'un quadrigé romain.

Puis le retour, vers le soir, des bêtes fourbues et des gens éreintés. Tous au pas, las et heureux ; escortant l'immense charge de foin, pressée à faire sauter les cordes, qui s'engouffrait d'un bond sous la grange basse dans un fracas de tonnerre et des bouffées de parfum.

Peu après, les vaches tiraient sur leurs chaînes et beuglaient pour l'abreuvoir. On entendait le bruit des liens qu'on libère, des piétinements, des jurons ; et soudain le troupeau débouchait, hésitant, comme aveuglé par la grande lumière : dix à douze énormes vaches, têtes basses, cornes belliqueuses, montrant des tétines pesantes, lâchant de lourds cachets entre deux cabrioles.

* * *

Nous, les enfants, prenions à ces spectacles champêtres et selon le cours des saisons, la part qui nous paraissait la meilleure. Et c'était presque toujours celle du moindre effort ! Nous avions soin, dans les jours de grande agitation, de ne pas nous trouver

trop souvent sur le chemin des travailleurs, afin de n'être pas astreints aux infimes besognes pour lesquelles on a coutume, dans les fermes, d'employer la main-d'œuvre infantine.

Mais survenait-il une averse, les faneurs rentraient en hâte. On mettait les chars à l'abri et on s'installait sous l'auvent pour partager « les quatre-heures » en commun. C'est une cérémonie que nous ne rations guère. Rien de meilleur que ce pain trop frais, cuit au four de la maison, avec une mie compacte, lourde, collant entre les doigts comme un ciment. On l'avalait en s'aidant d'un petit vin gris, dur, aigrelet — du vin de *Bseux* — servi dans des verres épais grossièrement cannelés.

Mais cette sacrée petite piquette mettait le feu aux joues des gamins, déliait les langues, les poussait à dire des bêtises. On riait ; toute la troupe s'attardait, faisant le cercle comme à un spectacle forain. Jusqu'au moment où la voix grondeuse de grand-père remettait les travailleurs debout, en éloignant la marmaille qui s'égaillait comme un vol de moineaux.

La chambre de tante Isaline devenait alors notre refuge. Nous nous savions là hors d'atteinte ; à l'abri de toutes vexations. La pauvre vieille tremblait à tout moment pour ces écervelés dont elle avait la garde. Elle était à l'affût de nos santés, guettant nos imprudences. Tous les dangers qui frôlent la vie paysanne — les fers des chevaux, les cornes des vaches, les roues d'un char, la hauteur de l'aire d'où nous sautions sur le foin, les fosses à purin découvertes — tous ces dangers, elle les envisageait avec angoisse et cherchait à nous en éloigner.

Elle n'était tranquille qu'en nous sachant près d'elle. Aussi la voyait-on déployer pour nous garder en chambre toutes les ressources de sa tendresse et de son imagination.

Elle avait déniché pour moi — car j'avais déjà la passion des images — une collection de très vieux almanachs de Berne et Vevey avec gravures sur bois, en imagerie d'Epinal. J'ai passé bien des heures à peindre ces gravures qui naturellement étaient imprimées en noir. Elle me prêtait, mais pour moi seul, un gros livre relié à tranches dorées, grand comme une bible, et cette merveille s'appelait *La Noblesse de France aux Croisades*. Certaines planches me frappaient, entre autres l'homme au drapeau qui semblait

porter un bras de bois. On y lisait tous les noms de l'armorial de France. Où cette bonne huguenote, fille et petite-fille de paysans du Val-de-Ruz, avait-elle pris goût à cette vie des croisés ? De quelle main aristocrate tenait-elle ce panégyrique ?

Quand on avait assez du *Messenger Boiteux* et des châteaux de cartes, on lui demandait des histoires. Il semble bien que c'étaient toujours les mêmes, car au moindre prétexte nous retournions à nos affaires. Ces grandes maisons rurales sont pleines de recoins mystérieux et de cachettes sombres que nous étions seuls à connaître. Elles contiennent aussi tant de choses qui traînent ou qui restent sans emploi. Il y avait, dans le *nveau*, des vieux chars démontés, des charrues couvertes de rouille, des outils bizarres dont on ne se servait plus. Et aussi une écurie vide dont les génisses étaient en estivage. On pouvait se cacher dans les crèches encore pleines de débris de foin. Dans l'armoire aux harnais, nous avons découvert pour nos jeux, un chasse-mouche célèbre fait avec la queue de « Bourbaki », le vieux cheval que grand-père avait, en son temps, acquis d'un officier français de l'armée de l'Est. Quant à la *guerlottière*, qui datait du roulage, elle faisait un bruit de tous les diables avec la moitié de ses grelots fêlés. Pour finir, on ameutait la ferme en secouant les grosses sonnailles, enfouies jusqu'à l'automne, au fond d'un coffre, sous leurs courroies graisseuses.

Le bétail à l'attache s'affolait alors dans l'étable, meuglait, tirait sur ses râteliers, au risque de les démolir. Toute la vieille maison en tremblait. Ce genre de prouesses nous valait de vertes réprimandes, parfois soulignées de calottes.

Par bonheur, il y avait un endroit tranquille où pouvaient se réfugier les martyrs. C'était le jardinet de tante Isaline. Au nord de sa cambuse, un petit potager, tant soit peu désordre, avec quelques tables à choux aux feuilles bleues, des laitues, un carreau de salades. Ici et là la tache sanglante d'un dahlia ou le cadmium d'une tagette géante. Mais ce qui nous attirait c'étaient les buissons de groseilles et de cassis. On en sentait le parfum jusqu'à la grange basse. On s'installait sous l'arbuste et chacun consommait en silence ; et si sûr, n'est-ce pas, que cette maraude lui serait largement pardonnée !

Ce potager avait vue sur le grand parc d'un joli domaine où vivait l'été une famille de Neuchâtel. On devinait à travers de très vieux arbres, les pelouses ombragées, la maison de maître, et nous regardions avec envie des enfants bien mis qui jouaient sagement au croquet ou se balançaient sur des escarpolettes.

Nous ne tardions pas à nous sentir terriblement à l'étroit dans notre jardin de poupées et derrière sa clôture de bois pourri. Finalement, nous en défoncions la porte pour courir au verger : une étroite bande de terre dont on ignorait les limites. C'est alors que la voix terrifiée de la tante venait nous rappeler au respect du code rural.

— Voulez-vous filer de là, suppliait-elle de sa fenêtre, ne voyez-vous pas que vous êtes *sur l'régent* !

Certes non, ça ne se voyait pas qu'on était *sur l'régent*. Son pré ressemblait tellement à celui de grand-père ! Avec les mêmes fleurs, les mêmes arbres, les mêmes fruits. Et allez chercher des bornes sous une herbe haute de deux pieds. A cet âge, on s'en soucie autant que les abeilles et les papillons !

Mais la pauvre vieille fille était une nature craintive et timorée, soucieuse avant tout de rester en bons termes avec le voisin. Elle les connaissait trop nos limites, et ne supportait pas que nous les dépassions. A l'automne, exagérément scrupuleuse, elle nous défendait de secouer certain arbre, de peur d'en voir les fruits — des prunes qui ne tombaient pas toujours sur notre pré — servir de prétexte à de nouveaux dégâts.

Il est juste de le dire : M. Guyot, ex-régent, bourgeois cossu et excellent homme, paraissait se contenter des rappels à l'ordre de « Mademoiselle Isaline ». Mais pour moi, je ne pouvais accepter sans révolte un état de choses dont souffrait surtout mon orgueil familial. Et je connus dès ce moment la morsure de l'envie.

Comparée à la propriété au beau parc et à la villa confortable du voisin — si pimpante au fond de son verger — notre vieille maison trop basse et lézardée, encore recouverte de tavlions gris, avait décidément pauvre mine. Ce fut là mon premier contact avec les inégalités sociales.

J'en conçus quelque humiliation, mais cherchai à m'en consoler en constatant qu'après tout nous avions, de nos fenêtres,

une fort jolie vue sur la route. J'ignorais alors que le rang se mesure à la distance établie par les hommes entre leur égoïsme et la voie publique; comme si leur valeur sociale était proportionnée à la hauteur de la grille derrière laquelle ils abritent leur bel air et leurs bonnes manières !

Pour nous, nous étions de plain-pied avec les passants. On pouvait les saluer, les interpeller, faire un brin de causerie. Et la brave tante, toujours à l'affût derrière ses besicles, ne laissait passer aucun villageois sans le désigner, avec une pointe de malice, par son sobriquet.

Celui-ci, c'était « le gros Numa »... et celle-là, « l'Uranie » ou « la Nanette »...

— Et voici maintenant « Kaku » avec sa musique !

Elle connaissait tout le monde, savait dire où allait chaque char de foin, mettait un nom sur tous les troupeaux qu'on menait paître. Intriguée seulement lorsqu'un break inconnu, attelé en flèche, traversait la route au grand trot, jetant à nos yeux éblouis le luxe brillant de ses cuirs vernis, l'éclair de ses harnachements nickelés.

— Ça doit être, assurait-elle en posant ses lunettes, quelque gros de La Chaux-de-Fonds !

* * *

J'aimais voir arriver le dimanche matin. Dès l'aube, et souvent le samedi soir déjà, on faisait la toilette de la vieille maison. La brouette, cul en l'air, disparaissait du tas de fumier. On fermait les portes de la grange, et à coups de balai énergiques on dispersait les touffes de foin tombées des chars, les amas de crottin, les bouses, tout ce qui en une semaine de fenaison peut s'accumuler dans une cour de ferme.

Une fois la poussière tombée, comme tout cela vous prenait un air de fête !

Vers neuf heures, tante Isaline, grave et digne dans sa robe de taffetas noir et en coiffe de dentelles, s'affairait, déjà prête à partir pour le temple. Grand-père, qui était glabre et toujours très soigné, se rasait à sa fenêtre, au soleil, son capot de velours

en arrière. Une belle chemise empesée, dépliée sur le lit déjà fait. Du haut en bas de la maison, tout le monde s'habillait en hâte, afin d'arriver assez tôt à l'église dont les cloches se mettaient en branle. Et c'était sous nos fenêtres, un défilé de gens vêtus de sombre, psautier en main, allant au sermon d'un pas lent, avec des airs recueillis.

Comme nous n'étions pas du village, on nous faisait grâce du catéchisme. Nous prenions alors place sur un banc, dans la cour, à côté d'une plate-bande de résédas en fleur ; et là, assagis et tranquilles, un peu émus par l'étrange douceur de ce jour de repos, nous sentions la candeur apaisante du dimanche paysan descendre peu à peu dans nos âmes enfantines.

Vers le soir les choses se gâtaient ! C'était le retour tardif — après l'heure de la traite — des faucheurs avinés : Sepp et Hans, des Allemands, qui avaient couru les pintes, boire leur paye. On voyait passer sur la route des couples trop joyeux, des jeunes femmes trop gaies, aux rires nerveux et bruyants. Tante Isaline, scandalisée, taisait leurs noms, mais à mi-voix les qualifiait d'un mot : « ces créatures » !

Et grand-mère, toujours vigilante, avait aussi ces soirs-là des soucis intimes. Ce jour de repos lui prenait son homme qui s'attachait « en bas l'avillage » ; façon discrète de désigner les deux auberges rivales — à l'enseigne du Point-du-Jour et de la Croix-d'Or — lesquelles, placées au même carrefour, presque côte à côte, se disputaient une clientèle parcimonieuse et clairsemée.

Chapitre IV

LE CHAT CREVÉ

Si je me risque à mêler l'enfance et ses tares, apparentes ou cachées, à narrer certaine escapade, on n'attendra pas de moi que j'y ajoute un commentaire. Laissons aux spécialistes le soin de revenir sur des problèmes qui dépassent la pédagogie, mais que Freud a remis plus que jamais à la mode.

Je raconte ici des faits, tout en cherchant à décrire une époque de ma vie. C'est pourquoi l'épisode du chat crevé devrait ne pas être passé sous silence. Situons-le dans le Val-de-Ruz des années 1882 à 84, non loin de Cernier, le chef-lieu.

* * *

Pour mieux voir les acteurs de l'inconcevable équipée, qu'on se figure une petite bande de très jeunes galopins, des deux sexes, peu à peu cernée par une ambiance cruelle et malsaine, et victime d'une sorte d'ivresse juvénile étrangement morbide.

Un de la bande, sans doute un des aînés, nous prit à part un beau jour, avec tout le sérieux que peut y mettre un polisson, trop fier de dévoiler un secret de taille. Il s'agissait de conduire une petite troupe de choix auprès du cadavre d'un gros chat gris qu'on venait de découvrir dans une futaie, à l'écart du village. Notre grand ajoutait que la bête n'avait pas une *brique* de mal, et qu'il avait eu soin de cacher sa trouvaille dans un taillis des plus épais.

A cette époque le Val-de-Ruz ne connaissait pas encore les bienfaits du drainage. Certaines prairies étaient encombrées de buissons et de haies inutiles. Les parties les plus marécageuses se trouvaient au centre de canaux naturels faisant office de collecteurs, toujours pleins d'eau au printemps. Les futaies croissaient sur les bords avec une vitalité de mauvaises herbes. Limitant parfois les propriétés, elles formaient ainsi de petits bosquets au centre desquels on restait parfaitement invisible aux habitants des fermes qui dominaient les champs.

J'étais, quoiqu'un des plus jeunes, parmi les privilégiés admis à connaître le secret. Il me parut sans doute digne de n'être pas divulgué.

— Sois tranquille, chef ! avaient répondu les plus émoussillés. Nous n'en parlerons pas.

Et les petits, docilement, obéissaient au mot d'ordre.

Les initiés, filles et garçons, n'étaient pas très nombreux ; nous prîmes rendez-vous vers l'endroit désigné, pour les jours où l'horaire de l'école nous laisserait quelque liberté. Nous poussâmes la prudence jusqu'à nous rendre vers la trouvaie, non groupés, mais individuellement, mains dans les poches et mine de rien. Il était convenu que la chose resterait ignorée de nos camarades, et ce silence bien gardé n'était pas un des moindres attraits de ce Ku-Klux-Klan en miniature.

L'heure du rendez-vous nous trouva bientôt tous accroupis sur un pré spongieux à l'abri des indiscrets, autour d'un gros chat dodu à souhait, un beau cadavre de matou, bien nourri, bien muni, ne portant aucune trace apparente de blessures.

Que faire de cette découverte ? L'un de nous proposa d'ouvrir le ventre de la bête ; les filles protestèrent, apeurées, et détournèrent la tête pour ne pas voir l'opérateur au travail.

Nous l'observions en curieux, très émus, poignardant le gros chat couché sur le dos, lui ouvrant le ventre, agrandissant la fente pour voir apparaître des choses bizarres, jaune verdâtre, des ballons gonflés, des entrailles prêtes à faire explosion, des mètres de boyaux que les plus courageux empoignaient pour les évacuer, sans dégoût, comme des tuyaux forés. Un des nôtres faisait le guet de façon à ce qu'aucun des affiliés ne fût sur-

pris et dénoncé au moment le plus pathétique de l'immonde jeu. Il y avait là quelque chose à la fois d'ignoble et de passionnant. Nos jeunes cœurs battaient comme devant une découverte.

Il faut dire que la plupart d'entre nous avaient vu s'écrouler sous le masque à cartouche dans les abattoirs communaux quelque pièce de gros bétail. L'école, à l'époque, n'interdisait nullement aux élèves la vue de ces abominables spectacles. Mais ici c'était chose nouvelle. La bête nous appartenait ; on en pouvait disposer à notre guise. On fouillait dans cette chair encore fraîche avec une curiosité qui n'était pas loin du sadisme, tous avec le désir de faire durer un plaisir que nous sentions malsain et qu'en même temps nous savions coupable.

A l'heure de rentrer, on dissimulait notre bête crevée dans les fourrés les plus épais, afin de la retrouver intacte au prochain rendez-vous.

Intacte, c'est trop dire ! Il va de soi qu'au bout de trois jours le gros matou gris n'était plus qu'une répugnante charogne.

Alors l'humeur de la troupe touchait au délire. La présence, au milieu de nous de quelques fillettes plus effrontées que timides, pouvait jeter un doute sur l'innocence de nos rondes. Garçons et filles, débraillés et pieds nus, tous haut troussés ou culottes relevées, nous improvisions des danses grotesques autour du chat gris mutilé.

Notre secret, trop bien gardé, avait fait de nous tous une horde de sauvages, plus inconscients que dépravés. Les aînés donnaient le ton. Le mauvais ton. Nous avons fini par mêler à nos ébats des gestes qui frôlaient le dévergondage, moins obscènes que ridicules et qui décelaient plus de curiosité polissonne et enfantine que de véritable perversion.

Je ne saurais dire comment finit l'histoire du chat crevé. Mais je me souviens de mon écoeurement qui ne tarda guère. Tout porte à croire que le reste de la bande s'éclipsa sans attendre, pour n'en rien retenir qu'un peu de honte et beaucoup de dégoût.

* * *

C'est à peu près à cette époque que se place l'histoire du nègre. Mon père qui était occupé à l'hôtel de ville et à la préfecture

du district, arriva un beau jour tout excité et nous raconta ce qui venait de se passer. Nous fûmes tout oreilles.

Le matin même, la gendarmerie avait amené à l'hôtel de ville un pauvre nègre, un *Zoulou*, assurait-on, que d'infâmes managers promenaient de village en village et qu'on exhibait comme une sorte de fauve que ses impresarios montraient sans vergogne. Finalement, le pauvre diable toussait, grelottant de fièvre comme un moribond. On avait dû s'occuper du nègre et arrêter les trafiquants. Dans l'après-midi, ajoutait mon père, on le conduirait à l'hôpital de Landeyeux. On imagine combien nous étions pour le nègre, contre ses propriétaires. Tout le village était prêt à les lyncher.

Quant au pauvre bougre, je le revois encore, couché au fond de sa *brecette* sur un gros tas de paille fraîche, grande tache d'un brun verdâtre, d'énormes lèvres très rouges et des yeux qui roulaient comme ceux d'un enfant allant de l'un à l'autre avec un sourire enfin heureux. Grande tache brune que le jaune de la paille ravivait avec des éclats de pierre précieuse sur un fond d'or. On l'aurait porté en triomphe, et toute la population suivit son char jusqu'à la sortie qui conduisait vers Fontaines et à l'hôpital.

Chapitre V

LE CARNET ROSE

Parmi les nombreux papiers, lettres et autres documents, accumulés pour servir à ces mémoires ou plutôt d'aide-mémoire, je ne compte pas pour négligeable un petit carnet qui fut rose et qui l'est encore, un rose comme on n'en fait plus, mais fané, indéfinissable.

Ce vénérable document m'est précieux à plus d'un titre, car on y peut lire les appréciations, pas toujours flatteuses, Dieu merci, sur les faits et gestes d'un écolier qui n'en imposait guère aux pédagogues préposés à son éducation. Il est daté de 1882 à 1887, c'est-à-dire jusqu'au seuil de ma dixième année. Si j'en crois le carnet rose, on était au début « contente de la conduite et de l'application » du moutard Edmond, mais les choses se gâtent de plus en plus ; dès 84, à l'aube de six ans, on signale que pendant toute la semaine « il a beaucoup trop babillé ». La dame Lucie C. insiste sur le babil qui se renouvelle comme un jeu de mots, d'autant plus que ma mère le souligne avec une sorte d'ostentation.

De cette vie d'école enfantine, il ne me reste que deux faits dignes d'être signalés. L'un a trait à mon jour d'entrée dans ce grand bâtiment qu'on appelait le collège de Cernier. Un collègue aux allures de caserne qui me faisait peur. Ma mère me laissa y

aller seul. J'y mettais peu de bonne volonté, voire quelque résistance. Cependant, le tablier d'usage endossé et l'inspection maternelle subie, il fallut se décider. Je partis après le dernier coup de cloche et j'arrivai en retard. Impossible de reconnaître ma classe ! J'étais perdu. On ne voyait que des corridors vides, encore embusés de poussière, des lavabos malpropres, une suite impressionnante de portes closes. Le travail avait commencé. On entendait les élèves ânonner des leçons. Cette solitude m'enhardit et je frappai à la première porte. Elle s'ouvrit et je reçus en pleine figure, comme une claque, le plus formidable éclat de rire qui ait jamais retenti à des oreilles de gosse timide et apeuré. Quarante grands bougres (des deux sexes) dressés sur leurs pupitres, s'esclaffant, se poussant pour mieux voir ce gamin ahuri qu'interpellait l'institutrice.

— J viens à votre école.

J'étais tombé sur la classe supérieure ! Le régent lui-même avait été gagné par le fou rire général et cette gaieté me semblait déplacée ; plus elle se manifestait, plus je prenais l'air courroucé. Il avait l'air de donner le branle. C'était un petit homme, déjà gros, aux cheveux rares. Il ne faisait pas un geste pour faire taire sa meute. C'est tout juste s'il me désigna d'un doigt péremptoire la porte de ma classe.

* * *

Je ne me doutais guère que, dans ce régent détesté qui avait changé ma confusion en colère, je retrouverais vingt années plus tard un adversaire de taille contre lequel je devais essayer mes premières armes de polémiste. Ce pédagogue qui ne payait pas de mine allait faire une carrière assez surprenante : journaliste, rédacteur de l'ex-*Réveil* devenu *Le Neuchâtelois*, il s'y révéla pamphlétaire de race, servi par une plume redoutée. D'une intelligence remarquable, ce qui n'est pas commun chez nous, pays d'honnête moyenne, Henri Calame, c'était son nom, franchit sans obstacle apparent les degrés les plus enviés par les partisans de la politique réaliste. C'était alors un radicalisme de gauche, devenu depuis conservateur, qui en fit un conseiller d'Etat et député à Berne, pour un an le président de la plus haute assemblée législative de Suisse, une sorte de *landammann*. Il n'eût tenu qu'à lui de devenir conseiller fédéral.

A la vie qui lui avait été facile et qui lui avait accordé de sérieux dons d'administrateur, ceux que l'on prise le plus dans notre démocratie de bon sens, Calame ne pouvait reprocher qu'une chose : une disgrâce physique. Elle n'allait cependant pas jusqu'à la difformité, mais elle développa sans doute chez lui une aptitude à l'ironie, une sorte de self-défense qui pouvait le rendre déplaisant et pas seulement aux yeux de ses adversaires. Sa plume, dont il ne surveillait pas assez les écarts, ne permettait pas de le qualifier d'homme d'esprit, mais il avait une tête solide et la repartie facile.

C'est à lui que je m'attaquai, non sans quelque outrecuidance, sur une question qui me tenait à cœur. C'était celle de l'enlaidissement progressif de nos campagnes, du mépris des arbres et du danger d'une épidémie d'abattage qui tendait à enlever au pays une grande part de son charme. Malheureusement, mes critiques laissaient apparaître une animosité qui semblait être trop visiblement personnelle.

Mon premier article vit applaudir la presse ultra-conservatrice de Neuchâtel-Ville. On vantait mon esprit batailleur, une plume ardente qui ne craignait pas de s'attaquer à un personnage ; de plus clairvoyants que moi pressentaient déjà le politique promis à de hautes destinées. Comme ces dernières ne pouvaient être que peintes au vernis radical, je passais pour un transfuge et pour faire risette aux *Bédouins* du vignoble, tandis que dans le clan de mon père on me voyait « trahir » la cause de la gauche en m'attaquant à l'une de leurs idoles, et certes la plus redoutable.

En réalité, je débutais assez mal en croyant faire une victime d'un routier de la politique qui avait la partie belle. Il ne me l'envoya pas dire. Les contemporains n'ont pas oublié cet échange d'aménités et d'impertinences qui mit un peu de sel dans leurs existences. David et Goliath ! Ici, Goliath devait avoir le dernier mot, comme il convient.

J'y mis le point final en partant pour l'Italie et c'est à Rome, assis au soleil, au milieu d'un groupe de mendigots, sur la place du Panthéon, que me trouva une lettre éplorée de ma mère qui me suppliait de ne pas m'enfermer davantage dans une attitude où

l'autre avait beau jeu et où j'allais être dévoré par « le monstre du *Neuchâtelois* ».

On peut penser que la messe de Pâques à Saint-Pierre, chantée par les castrats du Vatican, m'avait singulièrement éloigné de la polémique de Cernier et de l'indignation de ma famille, indignation que je ne partageais guère. J'en étais trop détaché pour ne pas y voir qu'une simple incartade ; mais le Val-de-Ruz l'avait prise au sérieux et je savais que mon père avait dû intervenir pour éviter une brouille avec ses amis les plus militants.

Faut-il voir dans cet excès de violence — davantage un travers de jeunesse plus exubérante qu'imprudente — un rappel inconscient de l'humiliation qu'avait subie le gamin de quatre ans en face de cette classe hilare et cruelle, et surtout de son maître ? Je ne suis pas loin de croire que la polémique de 1901, et le tour imprévu qu'elle avait pris, n'était pas étrangère au début du pauvre gosse dans la vie écolière.

* * *

Ce collège, où je devais revenir un peu plus tard pour y suivre les cours d'une école supérieure, m'était hostile pour des raisons assez inexplicables, étrangères à ma première aventure. Comparé à ce qu'on a bâti depuis, il était sinistre et tenait à la fois de la caserne et de la maison de correction. Cette grande demeure me semblait mal tenue, avec de longs corridors toujours pleins de poussière, inconfortable pour tout dire. Elle se trouve être à l'origine d'une phobie qui se déclara de telle façon qu'elle ne m'a jamais quitté : la peur du feu.

On nous obligeait d'enlever nos chaussures qui étaient des socques, que nous appelions des *chauques*, et de les remplacer par des *cafignons*, c'est-à-dire des pantoufles à semelles souples et non clouées. Au cours de ces premiers mois d'école, la cloche d'alarme se mit à sonner. Ce tocsin inattendu m'impressionna à tel point, alors que tout le collège alerté galopait vers la sortie en hurlant « au feu », que je n'imaginai pas que l'incendie pût être ailleurs que dans le collège lui-même. Terrifié, je sortis en bousculant la troupe, mes *chauques* à la main, et je courus vers la maison, où

j'arrivais, haletant, pour tomber dans les bras de ma mère en criant :

— L'école brûle, il y a le feu au collège !

Ma mère, tout émue, chercha vainement à me rassurer. L'incendie venait d'éclater à l'autre bout du village, et il n'était pas question d'y aller voir. Peut-être n'était-ce guère qu'une alerte. Mais je fus longtemps avant de me remettre et ma pyrophobie date de cet événement. Il a marqué, plus que tout autre chose, ce passage de ma première enfance à l'école de Cernier.

Cette fausse alerte n'en ouvrait pas moins l'ère des incendies qui, voici relativement peu d'années, a changé l'aspect de la plupart de nos villages et supprimé une quantité de fermes et de maisons charmantes que les constructeurs, je n'ose pas dire architectes, de ces années néfastes, n'ont relevées que pour en faire trop souvent moins des choses banales que des habitations prétentieuses jusqu'à l'absurde. Bref, il fut un temps où les vieux immeubles disparaissaient dans les flammes comme autant d'auto-dafés, aussi fréquemment de jour que de nuit. Quelquefois la foudre s'en mêlait. Les nuits d'orage, ma mère entraînait dans nos chambres :

— Enfants, mettez de l'ordre dans vos vêtements au pied de vos lits. Si la maison brûlait cette nuit !

Il arrivait que le tocsin nous réveillât. Elle venait nous avertir :

— On pense que c'est à Chézard ou à Savagnier.

On allait souvent voir le drame de près, toujours le même. Un pâté de maisons, couvertes en bardeaux, des fourrages qui flambaient avec des bottes de paille, des intérieurs paysans, vite effacés, le bétail affolé et beuglant qu'on chassait hors des écuries. Dans un pré, à l'écart, un entassement d'objets de ménages expulsés, une sorte de marché aux puces. (Comme le mobilier est misérable dans les incendies et les déménagements !) Au milieu de cette misère, des vieilles femmes en pleurs, des hommes souls, parlant haut. Quelques spectateurs vêtus en pompiers, des pompiers qui n'avaient pas eu le temps de mettre leur culotte d'uniforme. L'un ou l'autre se dandinaient en sarrau gris, le ventre barré d'une large écharpe. C'étaient les chefs de file. Ils avaient pour fonction

d'utiliser la main-d'œuvre inoccupée, c'est-à-dire les badauds qui assistaient, les mains dans les poches, au spectacle, et de faire de n'importe qui, femme ou homme, une sorte de verseau pour remplir les réservoirs des pompes. Mais on ne savait souvent pas où prendre l'eau nécessaire et on manquait de grandes échelles.

Pendant que j'essayais d'aguerrir mes nerfs en me mêlant aux badauds, dont j'admirais la constance à contempler les désastres, j'étais frappé de constater combien un événement — hélas trop banal — pouvait prendre tout à coup un air de totale catastrophe. Même parmi les sauveteurs, on en voyait qui perdaient leur calme ou agissaient comme des automates ! Je pense que le vin y était pour quelque chose. Car toutes les occasions, et celle-là plus que d'autres, s'y prêtaient. Mais on m'assure qu'aujourd'hui on a changé tout cela.

* * *

Plus tard, à Dombresson, nous connûmes à notre tour le fléau. Par une belle journée d'août, vers quatre heures de l'après-midi, notre grande ferme flamba !

Je n'oublierai jamais ce spectacle ! Une énorme fumée noire, venue de la grange à fourrage, enveloppa soudain le bâtiment rural, et du faite, troué comme un cratère, jaillit une impressionnante gerbe de flammes. Cela faisait un bruit de forge terrifiant.

Paralysé par la peur, incapable de courir sur les lieux mêmes du sinistre, je me cachai derrière les murs d'un hangar d'où j'observais — quand j'en avais le courage — les progrès du feu. Cela n'alla pas long. Toute la ferme ne fut bientôt plus qu'un brasier et sa charpente apparue un moment comme un squelette noir sur fond pourpre s'effondra avec un bruit de désastre. Le tas de foin tout entier brûlait comme une torche imbibée de pétrole.

C'est alors qu'une voiture lancée à fond de train fit irruption dans la cour encombrée. Mon père ! En course ce jour-là, la mauvaise nouvelle avait fini par l'atteindre et il arrivait au triple galop sur les lieux. C'était le moment, car il y régnait un beau désordre !

Des pompiers, des civils affolés opéraient des sauvetages absurdes et inutiles. Délaissant le foyer de l'incendie qui en ce moment

faisait rage à l'autre bout de l'immeuble, ils en avaient envahi l'aile ménagère, laquelle protégée par un mur mitoyen ne courait qu'un danger minime.

Mais allez faire entendre raison à des gens qui portent casques et brassards et qui prétendent faire du zèle ! On lançait tout par les fenêtres : lits et literie, mobilier et vaisselle, pendant qu'un porte-lance consciencieux aspergeait les locaux vides avec tant d'énergie que l'eau retombait en cascades à travers les plafonds crevés.

Mon père, d'un saut, avait enjambé la balustrade. Il tomba dans la cuisine sur le géant sapeur Klemm, un long diable de sellier maigre et brun qui prenait sous son casque des allures de guerrier gaulois, et qui s'escrimait à coups de hache contre un gros moulin à café, en fonte, solidement scellé dans le mur. Le sapeur empoigné vigoureusement par sa robe de cuir s'en alla rouler avec sa hache et son casque sur les pavés de la place.

Entre-temps, mais non sans cris et non sans désordre, on sortait le bétail aveuglé par la fumée et affolé par le bruit.

Ce fut une journée terrible, suivie de beaucoup d'autres non moins tristes, où je vis les miens se ronger de soucis. Mes terreurs s'aggravèrent de nuits d'insomnie. J'avais aussi peur des assassins ; je les imaginai en plein jour dans le petit bois de Malvilliers... Cette peur, je l'ai avouée à ma tante Isaline.

Les prédictions du Dr Schaerer continuaient à faire le tourment de mon enfance. Songe-t-on assez à ce que peut être la vie d'un garçon trop nerveux et d'aspect malingre, lorsque l'entourage plein d'une coupable sollicitude ne cesse de répéter : « Tu ne pourras pas faire ceci ; jamais tu ne supporteras cela. Et qu'au reste, il n'y a qu'à regarder sa mine, et son teint, et sa poitrine étroite ? » A force d'en entendre, j'avais fini par croire — surtout en me comparant aux autres — à une évidente infériorité physique. Et si par aventure j'interrogeais mon miroir, c'était pour en obtenir une réponse qui affirmait avec l'accent maternel : « Oui, certes, tu n'es *qu'écrit*, et visiblement pour un temps bien court. »

En attendant le jour fatal, je poussais comme une asperge, et cette croissance exagérée ne contribuait guère à faire de moi le costaud de mes rêves. J'en étais fort contrarié, car il ne me

semblait pas alors qu'on pût avoir d'autre désir que d'être large d'épaules et de se bien porter. Cette ambition s'imposa peu à peu avec force et finit par accaparer toute ma volonté.

En désespoir de cause, l'idée me vint qu'en m'adressant au ciel j'en obtiendrais sûrement le secours attendu. Ma mère me faisait réciter chaque soir une prière un peu vague. Une fois seul, et tandis qu'on me croyait endormi, je reprenais l'entretien avec le Bon Dieu, mais cette fois pour mon propre compte et j'en inventais moi-même la formule. C'était invariablement le vœu ardent et exclusif de voir le chétif gamin que j'étais, transformé en luron « gros et fort, au teint rose » ; à quoi s'ajoutait, en manière de post-scriptum, le désir très humble et pour le moins étrange de « cesser de grandir » !

A part ce dernier point — et je m'en assure tous les jours — ma prière a été entendue, et même un peu trop largement exaucée. Mais bien que je me fusse satisfait d'une part plus modeste, et moins apparente, les faveurs accordées si généreusement par le ciel restent cependant proportionnées à la ferveur avec laquelle je les demandais.

Chapitre VI

PREMIER DÉPART

Dès juin 1882, le rédacteur du *Réveil* qui, en plus de son traitement de misère, avait dû compter avec la malveillance de certains membres du comité de rédaction, envoya sa démission. Il se libéra ainsi d'une fonction pour laquelle il ne se sentait pas fait et qui lui laissa, je crois, peu d'agréables souvenirs. Deux ans plus tard, au début de juin 84, on l'appela à la direction de l'institution Borel qui venait d'être créée à Dombresson.

Un beau break, attelé d'un cheval qui nous parut fringant, s'arrêta un matin devant la maison Soule. Les voisins surpris virent ma mère endimanchée et nous tous, les quatre enfants (le cadet avait trois ans), requinqués et pommadés, comme un jour de 1^{er} Mars, s'installer dans la voiture, déjà pleine de cartons et de malles, pour un voyage à l'autre bout du monde.

C'était bien vers l'autre bout du monde que nous galopions sous un beau soleil de l'été précoce, vers un pays que nous ne connaissions pas. Dombresson était tout au fond de notre vallée et nous n'y étions jamais allés. Nous galopions vers l'inconnu, sans regret de ce que nous quittions : la maison Soule et ses porte-drapeau, l'hôtel de ville de Cernier, son grand collègue où logeaient les gendarmes et la municipalité, sans regretter même le bon pain blanc et les tablettes de M. Weble.

Tout devenait sujet d'émerveillement. Une bonne partie des foins n'était pas coupée et, sur les moissons encore vertes,

passaient les ombres mouvantes de nuages sans menace. Les blés aux tons changeants balançaient des épis lourds de promesse, jusqu'au seuil des noires sapinières, pleines de mystère, faites de fraîcheur et d'ombre.

Jamais cette sévère contrée ne nous était apparue sous un aspect aussi séduisant. La joie était parmi nous, scandée par le galop du cheval, dans nos cœurs, dans le décor lui-même qui se mettait au diapason de l'attelage et de notre ravissement. C'était comme si nous courions au-devant d'un bonheur que nos rêves les plus extravagants n'eussent jamais cru possible.

Ma mère, fatiguée au départ, avait repris son air des bons jours ; elle sentait bien qu'il n'y aurait pour nous, que le changement portait aux nues, aucune de ces déceptions qui brisent tous les élans et jettent une douche fâcheuse sur les enthousiasmes.

Le break franchit une entrée, dont le large portail s'ouvrit sur une placette couverte de gravier. Le cheval s'arrêta sur un terre-plein plus élevé, devant une maison beaucoup plus grande que celle de Cernier et qui nous parut magnifique. C'était la nôtre. Elle abriterait le directeur, sa famille et tout un petit monde : des enfants avec lesquels nous devrions vivre comme frères et sœurs.

* * *

Nourris de spectacles champêtres, dans un milieu qui n'avait rien de trop rigide, ni de formaliste, nous ne restâmes nullement en marge de cet institut qui allait, un des premiers en Suisse, essayer des méthodes éducatives sur des bases nouvelles.

L'institution Borel ne pouvait se comparer avec ces maisons, dites de relèvement, menées à la baguette (pour ne rien dire de plus). Nos petits camarades ne portaient pas d'uniforme : un orphelin doit être habillé comme tous les autres enfants. Ils fréquentaient comme nous les écoles Froebel, également à l'essai, avant d'entrer aux écoles publiques. Il faut dire qu'il s'agissait moins d'orphelins, une minorité, que d'enfants moralement abandonnés. Ils n'avaient besoin que de vivre en famille et de recevoir les soins qu'exigeaient à la fois leur jeune âge et les réveils, toujours à craindre, d'un atavisme pitoyable et redouté.

Le nouveau, dans cette tentative qui réussit d'ailleurs parfaitement, consistait à recréer un ensemble familial. Il se composait d'une douzaine de fillettes et de garçonnets confiés à de braves femmes, la plupart veuves, redevenues elles-mêmes mères adoptives de petits groupes dont elles étaient responsables. Ces dames accomplissaient généralement leur tâche avec un dévouement si parfait, si peu ostentatoire, qu'elles répandaient sur la famille artificielle une ambiance que de futiles et inévitables incidents ne parvenaient pas à troubler.

Parfois c'était un ménage marié, où l'homme remplissait la fonction de boulanger ou de jardinier, tout en tenant lieu en même temps de père, et dont l'autorité pouvait faciliter la tâche de la mère de famille. J'ai souvenir d'un couple nommé Giroud, qui dans ce domaine fut un modèle en apportant à cette tâche des qualités exemplaires.

La demeure devenue nôtre s'appelait « La Direction ». Nous prenions nos repas en commun avec l'institutrice et la maîtresse de coupe. Ma mère se chargeait de huit jeunes élèves pour les préparer à tenir une maison, avec un programme d'école ménagère. Mon père mangeait seul, après notre repas du soir qui avait lieu de bonne heure. Il avait un bureau fort agréablement exposé. Ses fenêtres donnaient sur le jardin clôturé d'une haie et agrémenté d'une tonnelle de bois, adossée à un bouquet d'arbres ; une porte-fenêtre s'ouvrait sur une petite terrasse ombragée par les larges feuilles d'un aristoloche.

De ma chambre, je voyais l'église indépendante et le jardin du pasteur de Rougemont, ou s'affairaient M^{me} la ministre et ses deux enfants ; le cadet avait mon âge. Dans cette maison, pas de chambres hautes. Le personnel enseignant occupait une part de notre étage et les jeunes élèves, le troisième, dans deux dortoirs.

Les grandes maisons familiales, dirigées par les dames respectables, nous intéressaient moins que la halle de gymnastique avec ses engins dernier cri (le pas-de-géant), le hangar à bois, la buanderie et son énorme chaudière compliquée comme une locomotive, les bains chauds et froids, occupés à tour de rôle par les familles et, de temps à autre, par les mouilleurs de lit qu'on douchait à l'eau froide, sans égard pour leurs hurlements. Enfin,

la boulangerie où opérait périodiquement Brunner, un fort boulangier du village, avait aussi toutes nos faveurs.

L'orphelinat avait été construit selon les dernières méthodes anglaises. On avait envoyé un médecin pour s'initier en Grande-Bretagne à ces nouveautés qui faisaient sensation. Mais l'architecte qui était, sauf erreur, celui de l'Etat, avait oublié d'y comprendre les W.-C. Naturellement les fosses ad hoc. Celles-ci furent remplacées par des sortes de réservoirs en fer, interchangeables, probablement aussi d'invention anglaise, qui se révélèrent comme le dernier mot de l'absurde.

Quant à la ferme — l'Arche de Noé — elle était admirable. Mon père ne tarda pas à s'y intéresser d'une façon tout à fait surprenante. Elle fut considérablement agrandie et améliorée, surtout après l'incendie qui rasa presque complètement le rural, au cours de l'été 1888.

Tout jeune homme, mon père affectait de négliger sinon de mépriser les travaux de la terre ; il n'aimait pas « le paysage » c'est-à-dire dans notre parler : l'agriculture. Mais il fut repris curieusement vers la quarantaine par son atavisme paysan, dont il s'était éloigné alors qu'il portait casquette d'étudiant. L'agriculture le séduisit à tel point et il s'y prit avec tant d'énergique passion, que quinze années plus tard (1898), il apparut comme l'homme tout désigné pour prendre la direction de l'Ecole d'agriculture de Cernier. Il la dirigea jusqu'à sa retraite en 1910. On peut supposer que son passé de journaliste et de caissier municipal, et ses fonctions de tuteur, lui avaient laissé moins de regrets que d'amertume. Le paysan qui sommeillait en lui se réveilla fidèle jusqu'à son dernier souffle.

* * *

Il faut plaindre les gens qui n'ont jamais gardé les vaches ! Ce n'est pas toujours un plaisir, mais on y apprend des tas de choses qui peuvent utilement servir au cours de l'existence.

Certains esprits qui prétendent au rôle de conducteurs d'hommes, gagneraient singulièrement à avoir passé par cette école de la patience, de la ruse et de l'adresse prudente qui sert de base

à toute diplomatie bien comprise. Pour moi, je n'hésiterais pas à faire confiance à un homme d'Etat qui aurait fait ses débuts, fouet au cou, dans ce rôle subtil de pasteur. Il exige, comme l'autre, une extraordinaire souplesse — il faut se déplacer souvent ; un estomac solide — on y vit de maraude — et beaucoup de doigté.

Rien ne ressemble davantage à un Etat bien policé (comme ils le sont tous) qu'un troupeau de vaches dans un champ sans clôture, surveillé par deux ou trois gamins qui ont reçu pleins pouvoirs, et s'arrogent, en plus, droit de vie ou de mort sur l'honnête bétail confié à leur garde.

Là aussi les incidents de frontière sont fréquents. Il faut alors savoir se retourner. Montrer les dents au voisin, surtout s'il est lésé. Agir par intimidation ou menaces, afin, si l'on doit aller jusqu'aux horions, de jouir des avantages de la surprise.

Il s'agit encore de bien connaître son troupeau et de repérer sans retard les fortes têtes. Gouverner c'est prévoir, et elles seules sont cause de soucis. Les autres, les bonnes bêtes tranquilles et disciplinées — à l'image de la partie saine de la population — se contentent de ruminer à l'ombre ou de brouter sagement dans les limites autorisées.

Ce qui permet à leurs maîtres et seigneurs de vaquer en toute quiétude à leurs passe-temps favoris !

* * *

Mon père avait l'esprit organisateur, on peut même dire réorganisateur, et fut un des premiers à avoir le téléphone dans son bureau. Le Val-de-Ruz avait créé une centrale à Cernier, à laquelle un fort petit nombre de « croyants » adhéraient. C'était au début de notre installation à Dombresson, et ses amis de Cernier, à la tête du progrès, n'avaient pas eu beaucoup de peine à le convaincre. J'étais encore très jeune, mais je fus tout de suite émerveillé, quoique étrangement troublé par cette machine parlante. Puisque la voix sortait de cet appareil en forme de corne d'abondance, il pouvait arriver des choses extraordinaires. Les contes de fées nous préparent à de plus incroyables surprises.

Je posai quelques questions au bon gros boulanger Weble de Cernier, qui s'était chargé de la centrale du chef-lieu. Il avait compris ce que l'enfant attendait du cornet magique. Ce jovial marchand de sucreries et d'épices me paraissait plus apte que tout autre à faire servir l'appareil miraculeux à d'autres fins qu'à des entretiens verbaux.

— Que veux-tu que je t'envoie ? criait-il au gamin, grimpé sur une chaise pour être à portée du microphone.

— Des tablettes !

— Eh bien, tu vas en recevoir un cornet plein, mais tu partageras avec tes sœurs.

Bien entendu les tablettes arrivèrent, mais par la poste. « La ligne avait été coupée », expliqua mon père. J'ai mis du temps à me rendre compte que le fameux appareil ne comblerait jamais les vœux des enfants sages, et que le merveilleux n'est tout de même pas de ce monde. Il vint cependant, mais sous d'autres formes. Je ne me souviens pas de la dernière lampe à pétrole, ni de l'ultime bougie, mais la première lampe électrique joua moins sur mon imagination que la machine parlante du bureau paternel. Moins aussi que la première faucheuse américaine, aux belles couleurs vives, qui coupait les pattes aux cailles et faisait lever les alouettes.

* * *

Mes souvenirs de Dombresson, où va se dérouler le film de mon enfance et de mon adolescence jusqu'au départ pour Paris, dix années plus tard, doivent tenir compte de mes fortes impressions du début de l'école frœbelienne de l'orphelinat. Le premier témoin de cet apprentissage, je veux parler du *Carnet rose*, est daté du 10 janvier 1885 et paraphé par une demoiselle Chavannes qui nous menait gentiment en promenade sur la route de Villiers et dans le bois de Cheneaux. Nous l'aimions beaucoup. Je trouvais qu'elle avait un joli nom. A tour de rôle, nous portions comme une relique un immense pain bis et encore chaud, un pain comme on n'en fait plus aujourd'hui, et dont M^{lle} Chavannes faisait une répartition équitable.

Quelques mois plus tard, elle fut remplacée par M^{lle} Badère, puis nous en vîmes deux ou trois se succéder. Elles amusaient les élèves avec de menus travaux manuels, des tissages en papiers multicolores, des dessins qu'on brodait avec des laines colorées. J'aimais cet enseignement qui n'avait rien de commun avec celui de l'école primaire. Le local dit de l'institution Borel se trouvait dans le grand collège communal.

Toutes ces frœbeliennes étaient chargées, par l'Etat, d'expérimenter sur nous des méthodes dont on disait plus de mal que de bien. Les petits bouts d'hommes et de femmes que nous étions se révélèrent tout disposés à prendre goût à ce qui fut une vraie révolution pédagogique.

Cette façon d'école, soigneusement dosée de leçons de choses et de travaux manuels, faisait de nous des privilégiés vis-à-vis des « primaires » rivés encore à leurs traditions et à leurs ennuyeux programmes officiels.

Les jeunes filles qui, à Dombresson, nous initiaient aux nouveaux rites nous semblaient plus charmantes les unes que les autres. Nous ignorions leurs prénoms, elles s'appelaient Blondel, Bonjour, Chavannes, Badère, Vercel. Joyeuses et bien mises, elles entraient avec un entrain exceptionnel dans une carrière qui paraissait particulièrement répondre à leur nature et à leurs goûts. Mais leur temps d'essai était trop court. A peine avions-nous le temps de les aimer et de rendre à ces gentilles gardiennes un peu de ce que nous en recevions de généreux.

Le *Carnet rose* que j'aime à revoir contient leurs noms qui sourient. Elles furent certainement les bonnes fées de mon premier départ dans la vie. On prolongea cet enviable début d'écolier en m'y gardant jusqu'au commencement d'avril 86, alors que j'arrivais à l'âge où l'on appartient à l'école de l'Etat.

C'est à cette époque qu'il faut placer l'incident qui fit deux victimes : celle qui l'avait naïvement provoqué et le gamin trop curieux, mais sans malice, qui me ressemblait comme un frère. Je ne saurais dire laquelle de nos braves gardiennes en fut l'inconsciente héroïne. Je sais seulement que l'une d'entre elles, voulant un jour réparer le rideau d'une haute fenêtre de la salle d'école, imagina de hisser sa déjà lourde personne sur un escabeau

peu solide, placé sur une table. Elle jugea bon, pour consolider ce tabouret vacillant, de le faire tenir par deux grands élèves, dont j'étais l'un, avec mission d'assurer à cet échafaudage le plus de stabilité possible.

La réparation à faire se révéla longue et laborieuse. Nous remplissions consciencieusement notre tâche, mais avec une patience peu méritoire, dans laquelle entrait une grande part d'indiscrétion. Sans lâcher notre escabeau, ce qu'on voyait en levant la tête était étrangement nouveau pour de jeunes yeux bien ouverts. Certes, nous tenions le tabouret solidement, mais sans la moindre envie de nous priver d'un spectacle aussi surprenant. A cette époque, où les robes balayaient le sol, où les dames (sauf celles d'un « monde » que nous ignorions) ne montraient de leurs jambes qu'à peine une demi-cheville, ce qui s'offrait sans gêne à nos regards de polissons, ne pouvait être qu'un domaine insoupçonné, difficile à redire. D'une masse de jupons clairs, d'un monde de dentelles semblables à des pétales de roses, émergeaient, gainées de lourds bas noirs, deux solides colonnes, les jambes, perdues dans des nuées aussi mystérieuses qu'indescriptibles.

On comprendra mal qu'un œil d'enfant ait gardé longtemps le souvenir de cette incomplète et innocente distraction. Je désire seulement laver de tout soupçon celle qui, sans l'ombre d'une arrière-pensée, s'était prêtée aux inconvénients d'une entreprise un peu risquée.

* * *

Bientôt l'école publique m'accrocha pour faire de moi l'élève n° X, afin de le modeler à l'image de tous, de le façonner et de le préparer à une carrière d'homme, c'est-à-dire à cette existence de bon à tout et de bon à rien. Je passai le seuil de cette grande entreprise de confection humaine, je montai le premier échelon de l'échelle, non sans appréhension.

Cela s'appelait quatrième classe inférieure mixte, tenue par une mamzelle, belle noireude, dont la grosse voix sourde, une voix d'Espagnole, m'impressionna de telle sorte que j'en devins toqué. Elle ne tarda pas à jeter son joli froc de régente aux orties pour devenir l'épouse d'un droguiste.



"Mansel"

B
1/2 47

Ce fut là mon premier grand chagrin. J'avais huit ans et j'étais amoureux de la jolie M^{lle} Méroz qui ne s'en doutait guère. Du moins n'eut-elle pour ce gamin, dont elle occupait le cœur et les pensées, aucune de ces attentions qui permettent de croire qu'une passion est payée de retour. Elle inscrivait simplement dans le *Carnet Rose* qu'Edmond était distrait, rêveur, et qu'elle le dénonçait comme tel à sa famille. Tout ceci tracé de cette belle écriture neuchâteloise, calligraphiée, sans âme, « cette écriture de notaire », disait un célèbre graphologue, et qui est bien la plus ennuyeuse de toutes les écritures de la terre.

J'aurais finalement accepté ce rôle d'amant incompris ; mais ce mariage avec un potard de village me fit l'effet d'une trahison. Je ne lui en tins cependant pas rigueur et comme on m'envoyait aux commissions il va sans dire que je faisais avec la plus grande joie celles qui me conduisaient à la droguerie de mon infidèle.

Je la retrouvais, installée à son comptoir — tout de suite épaissie par le mariage — débitant ses marchandises avec cette grâce nonchalante qui m'avait séduit. Je pouvais à peine parler, tant l'émotion me serrait le cœur. Mais elle, sans se troubler, comptait ses sous, me rendait la monnaie — sans jamais se tromper ! — avec un tel calme que je finis par me persuader qu'elle ne reconnaissait même plus son élève.

Et le dépit que j'en conçus hâta ma guérison.

Mon passage, un an après, en troisième classe m'envoya chez une sainte du genre triste et maussade. Elle était pâle et portait mal le visage ingrat de certains mystiques qui n'attendent plus rien d'ici-bas qu'une place au ciel pour y retrouver leurs semblables. Ses cheveux tirés à l'excès tendaient à cacher une cicatrice trop visible qu'elle portait à la tête, près de la tempe, et comme j'en croyais connaître la cause, il m'arrivait de regarder ce signe avec insistance. On m'avait raconté qu'elle avait, encore très jeune, été attaquée par un satyre qui l'avait violemment, blessée, laissée pour morte. Je ne saurais dire si elle prenait garde à cette curiosité un peu perverse, mais j'ai souvenir qu'un jour mon regard rencontra le sien, si chargé de tristesse et de reproche que j'en fus troublé, comme si j'avais commis un sacrilège.

M^{lle} Gander nous fit ses adieux, un beau jour, pour s'en aller à la mission d'Afrique. Cette femme frêle, exsangue, qui paraissait n'avoir plus qu'un souffle de vie, affronta victorieusement un climat meurtrier. Il faut croire que le nôtre lui était contraire !...

Après quoi je passai dans des classes dirigées par des hommes. La classe supérieure, où j'arrivais à pieds joints, était dirigée par un maître qui fit toute son ingrate carrière dans ce village. Il vécut en brave homme, enseignant deux ou trois générations, parlant haut, toujours agité, fidèle à son Eglise qui datait de la séparation et qu'on appelait Eglise indépendante.

* * *

Ce bon régent — il est mort presque centenaire — avait, au cours des mois où je fus son élève, perdu un fils de notre âge, un garçon disgracié qui avait un défaut d'élocution et une santé précaire. Il mourut, après une courte maladie, d'un mal qui parut mystérieux et nous impressionna tous d'une façon extraordinaire. Je revois notre classe, à laquelle s'était jointe une grande partie des garçons des classes inférieures, envahir la chambre où reposait le mort. On avait organisé une sorte de monôme qui, lentement, passait au pied du lit du défunt. Le pauvre infirme, couvert de fleurs, fut pleuré comme un grand personnage. J'étais, pour mon compte, parmi les plus zélés. Le père du mort avait trois filles dont l'une au moins promettait de devenir fort jolie. Je tenais particulièrement à ce qu'elle me vit prendre part, et non sans ostentation, à ce défilé funèbre.

Prévoyant sa retraite et ne doutant pas de s'asseoir un jour dans le fauteuil des centenaires, le vieil instituteur avait acheté une grande maison, située un peu à l'écart, non loin de son pasteur dont il était l'un des plus fermes adeptes.

Sa nouvelle acquisition surprit tout le monde, sans faire de jaloux. Ladite demeure n'avait été qu'à peine terminée, et fort mal. Dans son état d'abandon, personne n'en voulait, sauf les plus pauvres qui ne trouvaient pas à se loger ailleurs. Les gens du village l'avaient surnommée le château de la Misère. Le vieil instituteur et sa famille s'installèrent fièrement, et non sans courage, dans l'immeuble méprisé. Il ne tarda pas à changer d'allure.

Les jeunes filles s'employèrent à rajeunir et à embellir la maison mise si longtemps en quarantaine. Il s'agissait de la baptiser d'un nom qui ferait oublier ce faux castel des miséreux. On l'appela *Les Gentianes* et les jeunes filles en firent un pensionnat. Elles collaboraient au courrier des abonnés d'une petite revue bimensuelle à couverture rose, où je m'amusais à chercher la signature de May et Colette des *Gentianes* qui, elles, bien entendu, portaient des patronymes plus sévères. Elles posaient des questions à travers lesquelles j'aimais à reconnaître la plume de celle qui m'avait ému un jour ; pour son bonheur, elle l'ignora.

* * *

A Dombresson, autour de ces dernières années d'école, je pris conscience d'une faculté déplorable que, par la suite, mon commerce avec les hommes ne fit qu'accentuer. Je sentais naître en moi, sans chercher à lutter contre ce travers, quelque chose d'insociable, un désir immodéré de n'être pas comme les autres, de me voir adulé, non pour mes talents (j'étais seul à y croire), ni pour ma force physique qui ne s'imposait guère (on m'appelait Kibi, nom d'une chèvre maigre et tarie), mais pour une supériorité que j'étais aussi seul à reconnaître. Un besoin orgueilleux d'être en tête et partout le premier, mes efforts tendant à faire de moi un chef et non un sous-ordre.

J'ai connu peu de camarades fidèles, ils ne tardaient pas à s'apercevoir que mon amitié restait fragile et sujette à d'inquiétants retours. Si je fais mon bilan, je constate que je provoquais plus d'envie et soulevais plus de haine que je n'amassais d'affections durables. A quoi je reconnus combien l'homme est déjà tout dans l'enfant. L'inimitié que je voyais surgir alors, c'est celle que j'ai affrontée jusqu'au seuil de la vieillesse, la vieillesse ne supportant guère que la sérénité. J'avais pour moi une minorité de garçons avec lesquels je m'entendais parfaitement, tandis que la grande majorité semblait me détester et me le montrait à toute occasion. Je me souviens avoir été hué un jour par la troupe des élèves, en remontant de la cour au collège après une récréation, pour une raison que j'ignore encore mais qui pouvait être un

écrit ou un objet quelconque accroché au dos de ma veste sans que je m'en doute. Je passais au milieu d'eux en jouant des coudes, fier et hautain, comme s'ils m'avaient porté en triomphe, tant je m'imaginai au-dessus de la méchanceté d'une foule et de sa stupidité, comme si je savais qu'il y a plus de mérite à être injurié par elle qu'à être son idole.

Cette démonstration collective d'hostilité est peut-être à l'origine d'une crainte qui m'a fait fuir pendant très longtemps les rassemblements houleux. Mais l'apprentissage du commandement en tant qu'officier et le goût de plus en plus marqué de dominer et de tenir une salle en haleine me guérirent peu à peu de cette angoisse. Dans mon âge mûr, en faisant de la politique, j'ai dû subir l'épreuve des tournées électorales dans un pays qui ne passe pas pour avoir des électeurs très tendres ni des adversaires attentionnés. Ce sont là des risques que je ne cours plus aujourd'hui. Mais je note ce malaise, peut-être plus commun qu'on ne le pense, parmi les complexes dont je suis affligé, qui me font fuir certaines cérémonies et surtout les enterrements (tandis que je vois tant de gens n'en rater aucun), ou la vue d'un mort, sauf s'il s'agit d'un accidenté, d'un blessé grave : je suis moins ému par une blessure que par l'immobilité d'un mort sans trace visible.

Comme j'aime à trouver des exemples de qualité, les lectures par la suite m'apprirent que la peur des foules hostiles avait été une des grandes faiblesses de Bonaparte. Et nul n'ignore que Goethe fuyait les enterrements, au point de ne pas même avoir assisté aux funérailles de sa femme. En peignant un des vitraux du chœur de la cathédrale de Lausanne, j'ai illustré avec un bonheur tout particulier ces mots de la Bible qui sont pour moi profondément significatifs : « Laisse les morts enterrer leurs morts ».

Chapitre VII

MA MÈRE

Ma mère, qui se plaignait de mon désordre, avait arrangé pour mon usage exclusif une sorte de chambre haute dans les combles de la maison du jardinier. Dans cette mansarde, où je ne dormais pas, elle mit un vieux divan sans ressorts et quelques piètres bahuts de sapin, ornés par ses soins de morceaux de cuir découpés, figurant des feuillages (voilà bien la manie du décor et de l'ornement nature des années *nonante* à dix-neuf cent). Pour parfaire l'installation, elle y ajouta quelques caisses recouvertes de tissus de toutes provenances. Enfin, deux ou trois vieilles chaises de bois complétèrent l'inconfort de cette retraite qui me ravissait, précisément parce qu'à peine habitable ; j'y gagnais de vivre quelques belles heures diurnes à lire et à peindre et surtout à rêver dans une solitude absolue, personne ne songeant à troubler une liberté dont déjà la plupart des hommes ne savaient que faire. Je pensais à Jean-Jacques Rousseau et au nom charmant d'Ermenonville (lieu de sa mort), l'Ermitage de M^{me} d'Épinay ; à celui de Montmorency et aux Charmettes abritant ses amours avec M^{me} de Warens.

* * *

Toujours infatigable, maman prenait part le dimanche après-midi, et parfois le soir, durant les longs mois d'hiver, à nos jeux et à nos ébats. Elle nous faisait danser dans la grande

salle au son du vieux piano désaccordé. Elle nous apprenait les figures les plus classiques de la polonaise et, pour se reposer, nous racontait sa vie de jeune fille, alors qu'en séjour à Paris, chez son parrain Favre, « le grand fabricant d'indiennes », elle faisait des promenades à âne pour soigner sa maladie de cœur.

En souvenir de ces temps heureux, elle avait conservé sa minuscule cravache, la légère selle de cuir souple et la bride qu'elle appelait le *bridlet*, ornée de plaques de laiton. J'aimais à me représenter la jeune chaux-de-fonnière, montée sur son ânesse dans les allées de Suresnes, comme une petite princesse des contes de Perrault. Un peu hautaine, la princesse, car elle était grande et jolie, à en juger par les vieux daguerréotypes qui la montraient dans ses robes à crinoline, à la mode du second Empire.

Combien de fois l'ai-je entendue raconter, avec une exubérance toute française et force détails colorés, la fameuse revue du camp de Châlons, « où quatre-vingt mille hommes avaient défilé tout près d'elle », en acclamant l'empereur aux moustaches cirées ! On la sentait heureuse et rajeunie, rien qu'à faire revivre, devant nos yeux émerveillés, cette brillante et folle époque, vouée au clinquant des uniformes, au luxe inouï des toilettes et des équipages. Tout l'auditoire enfantin en restait ébloui.

* * *

Comme je l'ai déjà dit, la première lampe électrique réagit moins sur nos imaginations que l'appareil téléphonique du bureau paternel, mais la vraie révélation de la lumière féerique, nous l'eûmes un peu plus tard, dès qu'on en fit l'emploi dans la lanterne magique. Un antique et fort bel appareil où les images étaient peintes sur le verre en couleurs transparentes, comme certaines images d'Epinal. Encore un cadeau rapporté de Paris, don du cousin Favre, « vous savez, le fameux imprimeur d'indiennes », qui n'était pas loin de faire, pour nous, figure de personnage légendaire.

Nous avons eu là une première révélation du cinéma sonore, car j'ajoute que ma mère, qui ne sortait cette merveille que dans les grandes occasions, faisait appel au parlant avec un insurpassable

brio, en y mêlant des noms de son cru, des mots qu'elle inventait, des imprécations d'origine inconnue, d'autant plus étranges pour nos jeunes oreilles que nous ignorions tout du patois : Torozeppi ! Rave de chat ! Que le cric me croque !

Les fêtes chômées et certains dimanches des longs hivers étaient consacrés aux jeux des charades. C'étaient pour toute cette jeunesse des jours fastes. Nous disposions de travestis et d'une collection de costumes que n'eût pas méprisée un bon théâtre de petite ville. Nous avions également un metteur en scène incomparable, car ma mère, de cœur plus jeune que nous tous, donnait ces heures-là libre cours à son esprit inventif, à son besoin de créer de la joie et de la voir partagée par son entourage.

Sa seule présence, son entrain faisaient de notre théâtre d'amateurs quelque chose de jamais vu, que nul autre podium villageois ne pouvait s'offrir. On venait de loin pour assister à nos improvisations, et, parmi les spectateurs de choix, sans doute nombre d'artistes en herbe et de très jeunes filles qu'affolaient les mirifiques toilettes du soir dont elles rêvaient de se parer.

Il y avait aussi une série de jeux où le piano était mis à contribution : *l'assiette, la mer agitée*, des jeux de mots, « le chien de M'sieur l'curé n'aime pas les os, qu'aime-t-il donc ? », des rondes où je figurais avec complaisance « la longue perche pour abattre les noix ».

Il s'agissait surtout de donner des gages et de n'être pas perdant, si l'on redoutait les sanctions. « A quoi condamnez-vous le dépositaire de ce gage que je tiens dans ma main et que personne ne voit ? » grondait ma mère qui trônait dans le fauteuil du juge et se chargeait de distribuer les punitions avec une voix d'oracle. On ne se libérait que par quelques baisers sur des joues choisies presque toujours parmi les moins désirables, et désignées d'un geste péremptoire par la malicieuse maman. Elle y mettait tant d'entrain et de drôlerie, ajoutant aux condamnations classiques des peines improvisées, que les dimanches d'hiver où nous étions privés de sa présence nous semblaient interminables.

Avec son imagination toujours en éveil, notre chère bote-en-train était devenue le conseiller et le régisseur bénévole des scènes populaires où les sociétés du village jouaient à tour de

rôle la comédie. Notre magasin de costumes, qui ne cessait de s'enrichir, était souvent mis à contribution et parfois mis à sac. Notre collection de travestis était réputée. Nous les tenions, ces trésors, d'une parente qui vivait en Hollande chez deux ex-dames de la cour, bonnes douairières, où elle servait comme secrétaire et lectrice. On lui avait cédé des droits illimités sur une riche collection d'effets démodés et fripés qui n'en faisait pas moins les délices de nos acteurs et actrices d'occasion.

C'est ainsi qu'un précieux lot d'étourdissantes robes de gala, témoin des bals et des réceptions royales, les riches soieries, les taffetas brochés et perlés des comtesses d'Arnhem et de Nimègue, terminaient leur étincelante carrière sur les humbles tréteaux improvisés de ma vallée natale.

* * *

Autour de moi, en avais-je assez vu de ces souffrants, jeunes et vieux, le plus souvent malades imaginaires ! (Il y avait toutes celles qui venaient faire soigner leurs chagrins d'amour chez le docteur X, ni beau ni aimable !) Et je comparais ces désaxés à maman dont l'énergie avait eu si souvent raison des maux et des fatigues de l'âge. Elle connut ce miracle de rester jeune jusqu'à sa fin qui fut brusque et irrémédiable.

Le ciel lui accorda le doux privilège d'atteindre ses quatre-vingts ans et de ne porter son âge que le jour de sa mort.

Elle avait survécu à une attaque violente qui la laissa paralysée pendant une dizaine de jours au cours desquels je ne la quittai guère. Elle ne pouvait ni bouger ni parler, mais elle sentait ma présence, en paraissait heureuse. Elle se défendit vaillamment et ne semblait pas souffrir ; elle avait conservé sa noble figure, à la fois courageuse et sereine. J'en fis plusieurs croquis, puis finalement un dernier, après la mise en bière.

C'est alors que sous le crayon du peintre nous vîmes apparaître une très vieille maman méconnaissable ; deux jours plus tard, nous déposâmes la pauvre dépouille dans le cimetière de Cernier.

Ma mère avait une foi presque mystique en la vie. Ce qu'il en subsiste encore aujourd'hui chez certains d'entre nous est notre

plus bel héritage. Je pense ici à l'être plein de complexes et d'élans contradictoires sur lequel elle veillait avec tant d'amour et d'oubli de soi-même.

L'exemple que j'avais sous les yeux m'exaltait à tel point que j'en arrivais à exercer un contrôle sévère sur mes actions et mon humeur que je voulais saine et joyeuse. J'en venais à m'éloigner tout naturellement de ce que je sentais, ailleurs, de malade et de taré. De plus en plus s'imposait le besoin d'aérer et de fortifier l'homme fragile que j'aurais pu être. Ce besoin d'équilibre que j'essayais d'entretenir, se confondait avec quelques petites victoires que je croyais avoir gagnées, souvent au prix d'efforts insoupçonnés par mes proches. J'en étais assez fier, lorsque la vie et les événements douloureux qui en demeurent la rançon me frappèrent avec une violence telle que je me sentis prêt à être détruit avant de trouver la force de remonter la pente.

Que de fois, anxieux, au chevet d'un enfant malade, n'ai-je pas entendu la chère voix murmurer : « Où il y a de la vie, mon fils, la mort rôde, mais la confiance doit être encore plus forte que la mort » !

C'est ainsi que souvent elle a combattu l'angoisse imminente. Sa simple parole chassait le mal comme l'eût fait une incantation.

Chapitre VIII

LA MORT DE L'ONCLE ALCIDE

Tous les jours fériés n'étaient pas voués aux jeux et aux danses. Il fallait aussi compter avec les dimanches de communion. Certes, ma mère ne les passait pas tous en prières, mais elle n'eût pas manqué le culte ce jour-là, même si elle ne prenait pas part à la sainte cène. Ce jour était, pour elle d'abord, jour de repos. On dirait aujourd'hui de détente. Elle y gagnait de pouvoir se retirer chez elle, de n'avoir pas à s'occuper de sa troupe enfantine qui, de son côté, prenait l'engagement de respecter sa retraite et de ne troubler en rien ces heures tranquilles, bien méritées.

Nul n'ignorait que ces dimanches-là étaient jours trois fois saints où toute colère devait être bannie. J'ai vu ma bonne mère, la main levée pour une taloche, implorant soudain le délinquant, en laissant retomber un bras vengeur : « De grâce, enfants, ne me fâchez pas aujourd'hui. Un dimanche de communion ! »

* * *

Cette année-là, l'un au moins fut mémorable. Et pour cause de deuil ! Dès le matin, maman, d'un ton grave, nous annonça la mort de notre oncle Alcide. Mon père irait à son enterrement. Bien entendu, les jeux, les charades et les déguisements étaient supprimés.

L'annonce de ce décès — je dois l'avouer — ne nous impressionna guère : aucun de nous ne connaissait cet oncle Alcide. Il

était le mari d'une de nos tantes et, cette tante Eva, nous l'avions à peine entrevue. Ils habitaient dans un pays qui nous paraissait très lointain, un village aux antipodes, au bout du monde, déjà sur terre bernoise, et qui s'appelait, je crois, Courtelary.

Ni mon père, ni ma mère ne me paraissaient exagérer les marques extérieures d'une foi sincère et discrète. Ils n'usaient pas pour se faire valoir de ces airs pincés que prennent presque partout les gens d'église. Pour parler franc, ils n'avaient rien de ce qui fait le *momier*. Mais ils ne plaisantaient pas sur la question des devoirs à remplir qui, chez les protestants de bonne foi, sont moins commandés que librement consentis.

Ils ne nous auraient pas permis de manquer l'école du dimanche et ils nous morigénaient quand nous allions voir, en curieux, les enterrements.

A l'arrière-saison, après avoir accompli nos devoirs dominicaux, nous ne pouvions donc les jours de pluie que nous retirer dans l'atelier de couture qui devenait salle de jeux. Nous y avions chacun des droits sur une vaste commode à nombreux tiroirs, larges et profonds, avec nos noms mêlés à ceux des plus grandes élèves de l'école ménagère. Elles étaient huit et, comme nous, portaient avec candeur leurs dix à douze printemps.

Ce sombre dimanche-là n'était qu'une journée navrante de fin novembre ; une pluie glacée nous confinait dans cette salle pas assez vaste et surchauffée. On se contenterait de jeux peu bruyants, car il s'agissait de ne point troubler le repos de notre mère.

Ce deuil, accueilli avec indifférence, avait fini par occuper mon esprit d'une façon bizarre. Je me reprochais de n'en avoir pas été touché davantage. J'en éprouvais une sorte de gêne qui ressemblait singulièrement à de la honte. Pour mieux penser à cet oncle décédé, je tenais à ne voir personne ; cette réclusion volontaire donnerait plus de prix à mes regrets tardifs. Le geste me coûtait, mais me paraissait nécessaire et décent.

La nuit tombait drue avec la pluie froide. Je gelais dans l'air glacé de ma chambre non chauffée...

On m'attendait, je le savais, dans la salle voisine pour une lecture ou quelque jeu tranquille. La nuit était venue, totale ; la solitude m'étouffait comme une angoisse. Je me sentais très mal-

heureux ; mais ne devais-je pas cette douleur à ce parent inconnu que « Dieu avait repris à Lui » après une longue maladie « vaillamment supportée », disait encore le faire-part ? Mon père avait ajouté : « C'était un brave homme ».

A force de l'entendre, je n'étais pas loin de penser que l'oncle Alcide était peut-être un héros.

Mon père était parti avant l'aube pour Courtelary. Dans quelques heures aurait lieu l'enterrement d'oncle Alcide. Je me figurais fort bien la scène. Cela devait se passer comme à Dombréson ; un long et lent cortège d'hommes et de femmes, tous vêtus de noir et méconnaissables dans leurs habits de deuil. Très droits, leurs chemises blanches au plastron fraîchement empesé, les hommes tenaient leur chapeau à la main ; les porteurs de cercueil se relayaient, et pendant ce changement déposaient leur mort sur deux tabourets. L'oncle Alcide — me disais-je — ne doit pas peser lourd puisqu'il a été malade si longtemps.

Au cours du sermon dans l'église, on entendrait les sanglots des membres de la famille. On irait ensuite sur le cimetière, où l'on priaient pendant que la bière, retenue par des cordes, descendait lentement dans la fosse. Après quoi la terre était projetée sur cette caisse qui, sous le poids des cailloux, résonnait comme un tonneau vide.

Cette vision me ramena vers l'oncle Alcide qui allait subir le même sort. Je l'imaginai très maigre, très long, vêtu comme ses suiveurs de ses beaux habits noirs.

Pour nous, cet inconnu n'en était pas moins un oncle. Ce cortège funèbre ne ressemblait pas aux autres. On enterrait un parent, peut-être à l'instant même.

Ma mère avait annoncé sa fin d'un ton grave. Cette mort me touchait tout à coup comme un malheur arrivé à l'un des nôtres. En y songeant, je me sentais de plus en plus bouleversé. La solitude de cette chambre non chauffée finit par me peser. J'éprouvais le besoin de confier ma peine et de la faire partager à la petite troupe qui m'attendait avant de commencer les jeux. Des larmes refoulées ne cessaient de me remplir la gorge. Peut-être avais-je pleuré sans m'en apercevoir. Tous s'exclamèrent en me voyant entrer, pâle, souffrant, la figure défaite :

— Es-tu malade ? Viens jouer avec nous !

— Je ne peux pas, je ne veux pas. C'est impossible. Je suis triste et malheureux parce que je suis en deuil.

A présent je pleurais sérieusement. Entre deux sanglots, je balbutiais :

— Il y a un mort dans la famille. En ce moment, on enterre notre oncle Alcide. Et vous voulez me faire jouer avec vous !

Tous, même mes sœurs, se récrièrent :

— L'oncle Alcide ? Mais tu ne le connais pas. Tu ne l'as jamais vu, pas même en photographie !

Après quoi je me remis à sangloter. On m'entoura. On me dit des gentillesses et, peu à peu, les plus tendres parmi les indifférents se mirent à geindre. Elles avaient toutes lâché leurs jeux, ne songeant qu'à me consoler. Soudain, les figures rieuses de tout à l'heure devinrent graves et mêlèrent leurs soupirs à mes larmes. Elvina, qu'on disait être ma bonne amie, avait passé son bras sur mon épaule et s'était mise à sangloter de telle façon qu'elle contraignit les autres à l'imiter. Ce n'était plus une troupe prête aux jeux, mais un concert de pleureuses appliquées. Le bruit parvint aux oreilles de ma mère. Elle apparut tout à coup, sans rien comprendre à ces lamentations dont elle ne pouvait, dans la candeur de son âme, déceler la cause.

J'étais moi-même si fortement troublé et pris dans mon chagrin que je fus incapable d'en expliquer la raison. Entre deux sanglots, une des fillettes me désigna du doigt :

— C'est lui qui a commencé, il pleure parce qu'il est en deuil à cause de la mort de son oncle Alcide.

Une autre appuya :

— Il nous a dit qu'on ne pouvait pas jouer à cause d'un mort dans la famille. On lui a bien dit qu'il ne le connaissait pas, qu'il ne l'avait jamais vu. Il nous a répondu : « C'est la même chose, c'est mon oncle. »

Ma mère, un peu effarée de voir l'oncle Alcide honoré par tant de larmes enfantines, trouva sans peine le ton et les mots qu'il fallait pour nous remettre d'aplomb. Et l'oncle défunt ne tarda pas à être oublié.

Chapitre IX

LES INSPECTEURS

Je crois pouvoir dire qu'à cette invite au respect de certains dimanches, nous promettions tout ce que maman voulait ; je ne crois pas qu'elle ait jamais dû, à cause de nos frasques, enfreindre le vœu de sérénité qu'elle s'imposait toujours pour la circonstance.

Sereine, certes, elle pouvait l'être, mais pour dominer. En temps ordinaire et sans être sévère à l'excès, elle avait la claque facile et n'entendait pas qu'on lui manquât de respect. Elle assumait avec un succès rare des responsabilités — qui n'étaient nullement officielles — de directrice de l'institution. Elle exerçait un contrôle sur plusieurs dicastères et se sentait, là, bien à sa place. Elle doutait si peu de sa vigilance, que les rares observations et critiques, lorsqu'on touchait à son domaine, la faisaient bondir.

Elle prenait beaucoup trop à son compte les timides réserves que messieurs les inspecteurs consignaient « pour l'Etat » dans leurs rapports, après leurs visites officielles. J'ai vu ma pauvre maman trop impressionnable, fondre en larmes en lisant un de ces procès-verbaux constatant, sans autre commentaire, que « telle serrure, dans telle maison, manquait d'huile ».

* * *

Lesdits inspecteurs, il faut le dire, étaient trois gentlemen, aussi peu solennels que redoutables. Sans une bonne dose d'amour-propre, il était difficile de prendre au tragique leurs remarques.

Leur visite était pour nous tous une journée mémorable. On ne négligeait rien pour rendre la tâche de ces envoyés de l'ordre aussi peu ardue que possible. On soignait tout particulièrement le déjeuner de midi. Malgré leur grand âge, les trois inspecteurs se gardaient bien de n'y pas faire honneur, ce dont ma bonne mère qui se sentait responsable leur savait gré.

Pour cette occasion on sortait des placards nos vêtements des dimanches. Mes deux sœurs étaient revêtues de leurs gentilles robettes des grands jours ; j'étais le moins privilégié, la mode de l'époque dite « pour garçonnets » frisait le ridicule. On me gratifiait d'un large col blanc, empesé à l'anglaise, qui devait corriger un peu la façon absurde de nos complets pour collégiens.

Ainsi affublés, on nous invitait à passer dans la salle à manger à l'heure du dessert, au moment où ces messieurs étaient au diapason : tout sucre et belle humeur. Avec beaucoup de gaucherie nous faisons le tour de la table, un peu craintifs, comme des gosses à leurs examens.

Messieurs les inspecteurs n'étaient pas, comme on pourrait le croire, des employés de l'Etat, remplissant une fonction rétribuée. C'étaient de « grands personnages » encore alertes et bienveillants, chargés d'une mission toute honorifique. On peut être sûr qu'ils s'en acquittaient aussi consciencieusement que n'importe quel fonctionnaire à gages. Le premier d'entre ces hôtes de choix était un petit homme très vif, à la voix aiguë, philanthrope et, si je ne me trompe, celui peut-être à qui l'on devait la remarque sur les serrures « manquant d'huile ».

Mes sœurs firent d'abord une entrée de style, à petites courbettes, après quoi vint mon tour. Très gentiment, M. de Perregaux prit la main que, très intimidé, je croyais devoir lui tendre.

— Comment t'appelles-tu ?

Rassuré, je lui dis mon prénom qu'il répéta à plusieurs reprises.

— Alors Edmond, que feras-tu quand tu seras grand ?

Je répondis sans broncher :

— Moi, je veux être peintre, rien de plus, mais rien d'autre.

— Oh oh ! Et comme ça tu veux être peintre... un vrai peintre, un grand artiste ? Eh bien, quand tu exposeras tes premières



Mon père
Edm. Dilly
oct 47

peintures aux Amis des Arts à Neuchâtel, je t'achèterai un tableau. Souviens-toi de moi, M. Fritz de Perregaux.

On peut supposer que le gamin répondit par un « Merci M'sieur » rapide pour renouveler ses compliments aux deux autres convives qu'il salua avec les mêmes gestes, sinon avec la même assurance. Celui vers lequel il s'approchait l'avait complètement médusé. Il s'appelait M. Auguste Junod. Il portait une grande barbe déjà blanche ; d'énormes lunettes noires lui cachaient les yeux, et sa voix, amplifiée encore dans cette salle à manger aux trois quarts vide, en faisait un personnage impressionnant.

Pour le troisième convive, l'enfant renouvela son jeu un peu trop vite, pour ne pas rater son petit salut coutumier, ce que voyant, monsieur Borel, dit « de San Francisco », lui tendit en souriant la main :

— Alors, jeune homme, on veut devenir peintre, un bon peintre, un peintre célèbre ? Eh bien, mon petit, moi aussi je t'achèterai un tableau quand tu seras grand.

Ni les miens, ni le héros du jour ne revinrent sur ces propos qui pouvaient passer pour un aimable badinage, des compliments d'hôtes satisfaits. Mais il faut n'avoir jamais connu les vieux Neuchâtelois de ce temps-là et de cette trempe, pour être surpris de ce que je vais raconter.

* * *

Le bout d'homme de sept à huit ans qui voulait être peintre peu à peu réalisa son rêve sans se douter de ce qui l'attendait à ses débuts sur la longue et difficile route des arts.

Seize ans après la journée des inspecteurs, et toutes promesses oubliées, le jeune peintre était à Rome. Il y faisait ses Pâques, en compagnie d'un aîné, Edouard Paris, dont nous reparlerons. A Florence, inscrits tous les deux à l'Ecole des Beaux-Arts de la place San Marco, où l'on peignait d'après le modèle vivant, Paris et son pupille couraient la campagne pour y travailler en plein air.

Au retour, quelques semaines plus tard, nous rapportions de ce voyage l'un et l'autre de quoi remplir deux salles, louées à

Neuchâtel à la Société des Amis des Arts. Les deux peintres débutants nourrissaient quelques espoirs et restèrent sur leur faim ! Les Amis des Arts vinrent en nombre selon la tradition, mais ce vernissage de bon ton ne nous amena aucun acheteur. En compensation beaucoup de sourires, des mains cordiales, des souhaits superflus, sans lendemains...

Je me trompais ! Un peu déçus, nous allions fermer vers la fin de l'après-midi, lorsqu'arrive un volumineux personnage, épaules en armoire, lequel m'interpelle sur un ton qui n'annonçait rien de bon. Je me trompais, là encore. Il paraissait très pressé, en me disant l'objet de sa visite :

— Voici pas mal d'années, M. de Perregaux, mon père, a promis à un enfant qui voulait devenir peintre, de lui acheter un tableau à sa première exposition à Neuchâtel. Ce gamin s'appelait Edmond Bille. C'est vous ?

Le peintre interpellé s'inclina.

— Mon père, poursuivit M. de Perregaux fils, est très malade ; il n'a pas oublié sa promesse ; il m'envoie ici pour choisir une toile.

Mon effarement et mon émotion étaient assez visibles pour me dispenser d'une réponse. J'ai laissé seul ce fils qui semblait à la fois pressé d'en finir et chargé d'une mission qui prenait ici un caractère exceptionnel. Il parcourut ma salle à grands pas en homme peu familiarisé avec la peinture et peu accoutumé à des missions de ce genre. Il n'était pas question d'influencer son choix. Il décrocha lui-même un paysage florentin avec l'église de San Miniato. Le mourant s'appelait M. Fritz de Perregaux. J'avais oublié sa promesse. A l'heure dernière, le vieillard s'en était souvenu.

Ceci se passait à Neuchâtel, au printemps de 1902.

* * *

Quatre années plus tard j'obtenais, après concours à Genève, le prix Calame offert par la Classe des Beaux-Arts. C'était un grand tableau *Printemps dans les Alpes* peint au val d'Anniviers et terminé à Sierre dans mon atelier à peine construit.

Cette toile, retour de Genève, fut exposée à Neuchâtel où elle trouva un acquéreur. Il s'agissait de M. Borel dit « de San Francisco », propriétaire du château de Gorgier. M. Borel était l'un des trois inspecteurs et collègues de M. de Perregaux.

Je lui fis une visite pour le remercier. Il m'assura n'avoir jamais oublié le galopin qui lui avait répondu avec tant d'aplomb : « Moi, je veux être peintre. »

Au moment de prendre congé, M. Borel ajouta d'une voix grave, en me montrant ma toile qui faisait une tache un peu indiscreète dans son intérieur :

— Elle doit se sentir mal à l'aise au milieu de mes vieux tableaux.

Chapitre X

LA BIBLIOTHÈQUE DE MON PÈRE

Je ne crois pas que les membres de notre famille se flattent de compter, parmi leurs ascendants, beaucoup d'aventuriers. Ne l'est pas qui veut. C'est un oiseau rare et qui suppose des dons et des aptitudes. Peut-être qu'au fond, dans chacun de nous, il en est un qui sommeille. Encore faudrait-il le réveiller de bonne heure, et la vie fait tout le contraire !

En remontant le cours des ans, je constate que malgré mon départ avec des forces très limitées, je n'ai pas eu trop à me plaindre. Car la carrière que j'avais choisie, personne ne m'y poussait, non, rien d'autre que le désir ardent de ne suivre aucune des voies qui semblaient répondre aux vœux des miens, ce qui me conduisait tout droit vers l'aventure.

J'ose dire que j'étais assez loin d'y courir avec la vaillance nécessaire. Sait-on dès le bas âge de quoi on est capable ? J'ai connu un jeune garçon de quatorze ans, lamentable nabot, rachitique, boiteux et bossu qui ne vivait, à Genève, que pour assister à des courses de vélo où cette malheureuse passion se trouvait dans son climat. Il ne songeait qu'à devenir coureur cycliste et voulait, au service militaire, s'engager dans les tambours.

J'ai souvent pensé au petit Genevois disgracié et à ses rêves irréalisables, en songeant à mon goût de l'aventure. Je l'avais cultivé à l'insu de mes parents dans les livres de la bibliothèque paternelle. J'étais certes, Dieu merci, moins maltraité par la

nature que le gamin malingre de Plainpalais, futur caporal tambour ou aspirant champion cycliste. Mais je n'avais rien du costaud classique. Nul n'eût deviné que je portais en moi, et plus ancrés qu'on ne le suppose, non pas des instincts de pirate ou de gangster, mais l'envie, la volonté d'accomplir quelque retentissante prouesse ; un long voyage de découverte quelque part en Afrique ou chez les Incas de l'Amérique du Sud, d'où j'aurais rapporté des toiles éblouissantes et des chevaux à moitié sauvages. J'avais dévoré, à un âge encore trop peu surveillé, les histoires d'Indiens choisies dans les écrits de Gustave Aimard. J'aurais aimé être un des naufragés de *L'Île mystérieuse*, ou tout au moins faire partie de la famille des Robinsons suisses. Ces heureux gaillards de huit à dix ans dressent des zèbres entre deux parties de chasse, tandis que leurs parents se promènent avec des airs de propriétaires, président au culte du soir qui se termine par une prière : « Merci au ciel de nous avoir conduits dans un paradis, au milieu d'un garde-manger fait de toutes les bêtes et oiseaux de la création. »

On ne lit plus le *Robinson suisse*. Mais qui oserait prétendre que les ineptes lectures offertes à la jeunesse dans les kiosques et librairies remplacent avec avantage les Fenimore Cooper, les Jules Verne, voire les Gustave Aimard de notre premier âge ?

On a raison de faire lire les auteurs latins et de faire traduire le *De viris* aux débutants à peine hors de la coquille de l'enfance. Mais il n'y avait pas, que je sache, des livres latins dans la bibliothèque de mon père. Je ne m'intéressais guère qu'à de gros livres reliés : *Le Tour du Monde* et le *Magasin pittoresque*. Ces gros in-quarto représentaient à mes yeux un trésor inépuisable. Je leur dois mes deux passions, l'amour de la peinture et le goût des voyages. Peut-être n'ai-je pas su mener l'une beaucoup plus loin que l'autre. Est-ce que mon ignorance du latin me mettrait plus tard au ban des écrivains futurs de mon entourage ? Avoir la prétention d'écrire sans avoir fait les classes latines est inimaginable. Or je n'en avais pas la moindre notion, ni même l'envie. Mais il s'agissait bien du latin ! Le trésor découvert, il ne manquait plus rien au gamin peureux et trop facilement émotif. Les *Magasins pittoresques* d'Edouard Charton (j'en possède les deux

premiers semestres, datant de 1831) sont certes la publication la plus bienfaisante qui soit jamais sortie des presses encore bien sommaires de la vieille imprimerie. J'appuie sur le mot bienfaisant, en me demandant ce qu'on dira plus tard de tant d'autres hebdomadaires qui ont dépassé, techniquement et singulièrement, les pauvres gravures sur bois de l'illustre *Magasin*. (Comparez les planches en couleur actuelles avec les reproductions de la vieille revue !). Quant au *Tour du Monde*, l'aventurier en herbe y trouvait son compte, plus qu'il n'en demandait. Il n'avait que l'embarras du choix. Les images gravées d'après les dessins des meilleurs artistes et signées de noms prestigieux, Emile Bayard, de Neuville, Riou et même notre *Burnand*, enfin le plus grand : Gustave Doré accompagnant le baron Ch. Davillier dans son étonnant voyage en Espagne.

Je doute fort que les revues d'aujourd'hui suscitent des vocations (hors celles de gangster et de star), ou tout au moins laissent de telles empreintes dans les jeunes cervelles. On y voit trop de choses et leur choix n'est dicté que par le sensationnel, la publicité et l'intrusion du cinéma, dont ces feuilles ne sont qu'un prolongement à l'usage de tout le monde.

Le fameux *Tour du Monde* était autrement plus tonique et sain, et ses bois gravés, surtout avant que la photographie ne s'en mêlât, étaient autrement suggestifs que les indiscretions de l'imagerie filmée d'aujourd'hui. J'ai passé des heures inoubliables à suivre le voyage passionnant de l'expédition de Crevaux, médecin de la marine française, de Cayenne aux Indes, et qui devait périr, ainsi que tous les siens, sous les flèches empoisonnées des Indiens Tobas. Quelle émotion n'ai-je pas ressentie à retrouver dix années plus tard, dans un musée de Paris (Guimet), des restes de ladite mission si malheureusement massacrée. Mais j'ai suivi encore avec plus d'émotion le fameux major portugais, Serpa Pinto, dans son itinéraire plein de péripéties qu'il a intitulé : *Comment j'ai traversé l'Afrique de l'Atlantique à l'Océan Indien*. Le courageux explorateur se fait volontiers le modèle, dans des poses avantageuses ou critiques dont je sentais alors un peu moins le côté vaniteux.

L'officier portugais avait trouvé dans le petit bonhomme du Val-de-Ruz neuchâtelois un admirateur tout prêt à le vénérer comme un héros d'Homère en dépit de ses poses romantiques, ou même très 1900. Le héros de ce fameux voyage n'a sans doute pas ignoré ce lecteur passionné qui osa lui écrire d'une grosse écriture maladroite, mais lisible tout de même. Le bonhomme de dix à douze ans s'offrait tout simplement à accompagner le major dans un de ses futurs voyages. La lettre est-elle arrivée en Portugal ? A-t-elle été lue par son destinataire ? En tout cas, ce dernier n'a jamais répondu. On le comprend. Mon admiration pour le chanceux major n'en a point souffert. Cinquante années plus tard le signataire de la fameuse lettre, alors en Portugal, saluait dans la ville de Vizeu, la rue Serpa Pinto, tandis que son compagnon Moreira, directeur du musée de cette petite ville du nord, écoutait complaisamment le sexagénaire tout heureux de retrouver dans la jolie petite ville près de Bussaco des souvenirs de l'illustre voyageur. Le Portugal compte d'ailleurs parmi les pages les plus émouvantes de ma vie.

Hormis ces grands ouvrages d'éducation et de récréation, comme les nommait le grand homme Charton et plus tard cet étonnant éditeur Hetzel, je ne crois pas que la bibliothèque de la Fondation Borel se signalât par d'autres volumes impressionnants. Je dois cependant ne pas oublier la découverte de *La Gileppe* d'Ernest Candèze, que j'ai retrouvée, ces dernières années, dans un lot d'oubliés sur les rayons d'une librairie, parmi des ouvrages dépareillés et au rabais. Il s'agit d'un livre, j'imagine peu connu, qui raconte d'une plume enjouée les tribulations de milliers d'insectes de toutes classes atteints par le détournement d'une rivière. Ce barrage devient pour eux une catastrophe : ils risquent de périr. Je crois me souvenir que l'auteur de ce merveilleux petit livre, joliment illustré, avait été amené chez mon père par un éditeur très connu, mais malheureux (Jules Sandoz). Il est probable que l'auteur lui-même en avait fait cadeau à la bibliothèque de l'institution. Ce livre fut le départ d'une nouvelle passion, au point que je décidai de faire une collection d'insectes, à laquelle sans le vouloir collabora ma mère en me prêtant une série d'épingles qui servaient à faire des dentelles au fuseau. Je

crois d'ailleurs qu'elle ne les prêtait pas et que c'est à la suite de petits larcins, trop souvent répétés, que j'en devins possesseur. Elle s'en aperçut et, sans doute, une claque me fit comprendre qu'elle ne doutait plus de l'identité du coupable. Elle avait la main leste, mais le pardon facile. Elle m'aida en confectionnant des cartons où j'enfermais mes bêtes, mortes, desséchées, étalées avec des soins trop primitifs, ce qui fait que les pauvres insectes épinglés ne résistèrent pas longtemps et perdirent leurs ailes, leurs jambes et leur tête, comme les arbres perdent leurs feuilles.

La bibliothèque particulière de mon père, située un peu à l'écart, contenait surtout des ouvrages agricoles et ceux qu'il avait réunis, avec un minimum de frais, au cours de sa vie d'étudiant. J'y découvris, fort mal reliés, les deux volumes du *Jocelyn*, de Lamartine, qui se trouva être, je ne m'en aperçus que beaucoup plus tard, une édition originale de Bruxelles (1836). Un vieil ouvrage broché et ayant perdu sa couverture, intitulé *Contes et Entretiens philosophiques*, de Voltaire, contenait entre autres *Candide*. J'étais davantage attiré par un volume que naïvement j'avais cru devoir lire en cachette, le titre me paraissant plein de promesses pour de plus âgés que moi. Je n'étais pas loin de me croire très coupable en lisant *Monsieur, Madame et Bébé*, avec l'idée préconçue que son auteur, Gustave Droz, était un écrivain licencieux. Je n'y ai certes pas trouvé ce que peut-être j'en attendais. Non, décidément, je finissais par lâcher Lamartine, Voltaire et Gustave Droz pour retrouver le Dr Crevaux et son nègre Apatou, et surtout le major portugais Serpa Pinto, dont j'attendis longtemps la réponse qui ne vint jamais. Pour me faire prendre patience, la susdite bibliothèque m'offrit un magnifique ouvrage illustré sur le Portugal agricole.

De ce bureau paternel, on descendait au jardin par un péristyle de quelques marches. Quand nous étions trop bruyants, mon père fermait brusquement ses fenêtres, notre gaieté ne pouvant s'accorder avec ses comptes et ses travaux d'administrateur consciencieux. Mon père recevait beaucoup et ne cachait pas sa joie d'avoir des visiteurs qui venaient le distraire d'une besogne qu'on imagine peu attrayante. Il les laissait asseoir sur un lit de repos, lequel avec le léger fauteuil était le seul meuble confortable de la pièce.

Il mettait beaucoup d'entrain dans sa conversation. On venait lui demander des conseils, on l'abordait avec plaisir et confiance. Il était pessimiste, mais on pouvait le classer parmi les pessimistes gais. Certains de ses interlocuteurs le charmaient par leur faconde, surtout ceux qui lui paraissaient singulièrement en marge de ses préoccupations. C'était comme s'il donnait de l'air à sa conscience de timoré. Il libérait ainsi un côté de sa nature qui ne trouvait guère à s'exprimer qu'en face de certains caractères, aussi éloignés que possible du sien. Je travaillais, un peu à l'écart dans ce bureau, à faire les répertoires des gros registres où le directeur copiait toutes ses lettres et même ses lettres privées où je découvrais, ci et là, de petits secrets de famille. Le gamin que j'étais n'avait pas à y mettre le nez et l'y mettait quelquefois beaucoup plus qu'il n'aurait dû.

Certains de ces visiteurs, qui faisaient la joie de l'austère directeur, faisaient aussi la mienne, car ces messieurs causaient sans se soucier du polisson, bien sagement installé dans son coin et qui ne perdait pas un mot de la conversation, pas toujours faite pour lui. Je revois mon père, accueillant tout heureux Jules Sandoz, ex-éditeur à Paris, et alors en ce moment traducteur à l'agence Havas à Constantinople. C'était un homme tout rond de corps et de manières, dont la vie avait été parsemée d'accidents et de malheurs, ce qui ne lui avait rien enlevé de sa verdeur, de sa joie de vivre. Un de ces hommes légers d'une espèce trop rare, nourris d'illusions, qui en ont fait partager à beaucoup d'autres, un de ces jolis caractères qui se relèvent chaque fois après une chute, avec grâce et sourires, disant : « Je n'ai pas de mal. » Et qui, en effet, après s'être un peu époussetés, ne cessent de poursuivre leur route pleine de hasards et retombent finalement toujours sur leurs pieds. Jules Sandoz était un causeur charmant, plein d'histoires, dénué d'amertume, ne se plaignant jamais, sauf de son entourage immédiat auquel il avait fait voir du pays, et de son fils, notre excellent docteur. Excellent comme on en voit trop qui cachent un état de santé déficient sous des dehors grognons ; ma mère, qui aimait beaucoup ce dernier, le taquinait gentiment et s'ingéniait à lui faciliter la tâche en donnant, non sans aptitude, les premiers soins à la grande nichée d'orphelins

dont elle avait la garde. Mais Jules Sandoz père déplorait la façon d'être de son fils. Je l'entends disant un jour :

— Je sais bien, voyez-vous, que j'ai un tas de défauts, mais nierez-vous que j'ai tout de même un caractère joliment mieux fait que ce bougre de docteur maronneur !

DEUXIÈME PARTIE

L'adolescence

Le carnaval. En français on me dit, alors que je courais masqué avec d'autres gamins : « Sale tête, va dire à ta mère qu'elle te refasse ! » Je pleure dans mon masque jusqu'à le détremper et rentre à tout jamais dégoûté.

Grands besoins de solitude : je passais des après-midi entiers à lire dans les bois près de la Schützenwiese. Je prépare une série de dessins de costumes militaires suisses pour le Noël de mon père. Comme je n'ai à ma disposition que des revues d'Allemagne (beaucoup de planches en couleurs sur la guerre 1870), mes soldats suisses ont tous des airs d'outre-Rhin, les barbus comme des landwehriens wurtembergeois. M^{me} Schmidt, la propriétaire, se fait montrer mon album et compare avec du drap d'uniforme la couleur de mes dessins. Elle trouve que c'est tout à fait faux.

(Notes.)

Chapitre premier

WINTERTHUR

Au printemps de 1892, on jugea bon de m'envoyer un an en Suisse allemande. Une famille devait m'accueillir *au change*, à Winterthur, c'est-à-dire qu'un fils du même âge prendrait ma place à Dombresson, tandis qu'à Winterthur, on allait m'héberger comme un membre de la famille. Le risque, dans ces cas-là où le hasard joue son rôle, c'est que les chances ne soient qu'unilatérales. A cette occasion, c'est moi qui fus volé, alors que mon *change* y gagnait singulièrement. Je ne sais trop qui, dans ma famille, était le plus coupable. Mais j'en ai longtemps voulu aux miens d'avoir mis tant de légèreté et d'inconscience dans le choix du milieu où l'on m'obligeait à vivre. A quatorze ans, le gamin devient déjà un jeune homme (sinon un homme), il a l'œil ouvert et l'esprit éveillé.

Je n'avais, à cette époque, jamais vu de près une famille aussi sordide que celle dans laquelle j'avais été catapulté, sans transition, du Val-de-Ruz. Winterthur, ces forges de Vulcain, m'apparaissait déjà la grande ville, encore qu'elle fût très loin de ce qu'elle est aujourd'hui. En m'envoyant précisément dans ce bourg industriel, adonné aux dieux du commerce et de l'industrie (Vulcain ici s'appelait Sulzer et fabriquait des locomotives), c'était déjà un paradoxe. Mes parents auraient dû comprendre que, dans une telle atmosphère, tout serait contraire au garçon dont ils connaissaient les goûts.

Le premier contact avec cette famille qui devait devenir mienne fut déplorable. La triste banlieue où elle logeait me navra, de même le sinistre appartement où je partageais une chambre mansardée avec un soi-disant neveu du même acabit. Ils étaient tous d'une laideur incomparable et la maîtresse de maison (*Hausfrau*) les surpassait dans le genre monstrueux, au point que j'en vins d'emblée à la persuasion que je ne pourrais jamais manger en sa présence.

Sans doute pouvaient-ils passer pour de braves gens ; le mot est si commun qu'il ne veut plus rien dire. Un de leurs amis, à la demande du sieur Krabel qui tenait à faire apprendre le français à son fils, avait envoyé à mon père un certificat de moralité qui, évidemment, ne pouvait que dire *l'honorabilité* de l'homme et des siens. Mon père avait-il même lu cette attestation (il lisait mal l'allemand) et les mots *achtbare Familie* avaient-ils suffi pour endormir sa conscience d'homme pressé ?

Ma mère avait tenu à m'accompagner dans cet eden et j'y allais avec une joie qui fut, ma vie durant, celle des départs vers l'inconnu, sans songer aux déceptions qui vous attendent. Il y a toujours un peu d'émerveillement dans l'esprit de ceux qui ne redoutent pas les changements. J'y courais comme à ma première aventure. Le voyage lui-même m'enchantait, et le nom des gares qui depuis Neuveville devenait allemand.

Lorsque nous débarquâmes sur la place de la gare, à Zurich, où nous devions faire une halte de quelques heures, je ne vis qu'une chose : sur la grande place, la statue de l'imposant M. Escher de la Linth. Cet homme de bronze me plongea tout de suite dans le surnaturel ; ne portais-je pas en moi depuis l'enfance ce culte des grands hommes ? Je ne me souciais pas de ce qu'avait bien pu faire le solennel M. Escher : il avait mérité d'avoir sa statue, et ma mère n'en savait pas davantage que ces centaines de voyageurs courant prendre leur train. Mais si un jour Zurich m'a paru une ville remarquable, c'est bien à la minute même où je pus la voir à travers son grand homme, comme si la foule très dense où nous déambulions était faite de tous les descendants directs de l'homme de bronze, placé comme un dieu antique devant le temple des départs.

Quelques heures plus tard nous étions à Winterthur. Je cherchai en vain la statue du grand homme de Winterthur ; sans doute n'y avait-il pas eu de grands hommes dans cette ville, où je n'appris que plus tard qu'on fabriquait des locomotives pour le monde entier, et des biscuits. Ceux qui les fabriquaient n'avaient-ils pas tous le même droit à figurer en bronze sur la place publique ? J'en vins à penser que Winterthur était une ville ingrate.

Elle semblait l'être aux yeux déçus du pauvre arrivant que j'étais. Ce premier contact ne fut que déception. « Winterthur la grande ville ! J'y suis enfin », écrivais-je le même soir à un ami de Dombresson. Il fallut déchanter.

Ma mère y avait une amie, à peu près de son âge et mariée. Après avoir connu une existence facile, celle-ci avait dû, bien à contre-cœur, quitter Zurich où elle vivait largement, pour suivre son mari réduit à assumer le secrétariat d'une firme qui portait le nom, mystérieux pour moi, de Lloyd Ltd.

M^{me} D. me sembla fine, distinguée, et me dit les gentillesse auxquelles nous sommes tous, dès cet âge, très sensibles. Elle parlait français avec un accent allemand qui n'était point désagréable, car elle minaudait un peu, en ayant l'air de chercher ses mots. Son mari, Suisse romand, avait tout l'extérieur du parfait secrétaire de direction. L'intérieur s'y était sans doute adapté : sa conversation était fâcheusement monotone et nourrie de ses démêlés avec *Herr Direktor*.

Enfin, il y avait deux enfants, un fils de mon âge et une fille un peu plus âgée, que son père appelait Piepee, et qui jouait du piano, sur sa demande, quand il était souffrant. Ils vivaient de l'autre côté de la gare, qu'on traversait sur une passerelle élevée, dans une rue bruyante à cause de la proximité des trains. On y était poursuivi par une odeur fade, désagréable, qui venait paraître-il de certaines fabriques de biscuits, ce qui me semble un peu paradoxal. Comme logis, j'attendais mieux que ce petit troisième étage, dont les fenêtres plongeaient sur une rue sans charme. Oui, j'attendais mieux, mais lorsque deux jours plus tard je me rendis au domicile de la famille qui devait m'accueillir, j'en reçus un choc qui me poursuivra longtemps comme un cauchemar.

Dans quel milieu allais-je devoir vivre ? De gens honnêtes, sans doute ; la Suisse en est pleine, mais ils sont aussi, parfois, sordides. J'avais espéré autre chose ; au fond que pouvais-je espérer ? Je m'installai tout de même comme dans une prison. On m'avait choisi les geôliers les plus abominables. J'avais nettement l'impression que je n'y tiendrais pas. Je résistai quelques jours. Puis je me décidai à écrire à ma famille, en décrivant le milieu sans rien omettre de ce qui pouvait leur donner de l'inquiétude :

Winterthur, le 19 mai 1892.

Très cher papa,

Je tiens à t'écrire à toi tout particulièrement afin de te remercier du splendide (c'est bien le mot), du splendide cadeau que tu m'as fait. Je ne sais comment te remercier si ce n'est en tâchant de te faire plaisir en t'aimant toujours plus. J'en ai déjà lu une partie. Ah ! qu'elle est belle l'histoire de mon canton ! J'aurais bien pleuré de joie quand j'ai vu tout cela.

J'ai maintenant bien assez d'argent. Que cela ne vous préoccupe point. J'ai résolu de ne le dépenser qu'en ports de lettres. Ma caisse est en ordre, si tu la veux voir je te l'enverrai.

Tu me demandes des détails. C'est le moment que je t'en donne :

Je me lève le matin à 6 heures moins le quart. On ne vient pas me réveiller. A 6 h. 30 nous déjeunons avec du café, du pain et du beurre. A propos de beurre, on en trouve ici de l'excellent. Seulement, M^{me} K. en achète une trop grande quantité à la fois, si bien qu'il n'est pas mangeable et je m'en passe. A 7 heures, je vais à l'école. Tous les jours je sors à 11 heures. Je rentre et si je veux je puis prendre du pain. A midi et quart, nous dînons. Je ne puis guère te dire notre menu car jusqu'ici, depuis que je suis là, nous n'avons encore eu à dîner que de la saucisse et des macaronis ! Assez souvent de la salade. Jusqu'à deux heures je vais chez M^{me} D. (Je ne vais jamais en ville). Sans cela je lis dans le livre que tu m'as envoyé. Lundi et mardi, je rentre à 5 heures. Les autres jours, je vais à 3 heures et je sors à 4. En arrivant je prends un morceau de pain. De ce café à 4 heures je n'en ai jamais vu la couleur, ils avaient dit à M^{me} D. qu'ils le

prenaient, ce n'est pas vrai. De même, ce souper le soir à 8 h. 30 (avec les restes du dîner), ce n'était que pour m'éblouir. Maintenant, à mon grand plaisir, nous avons le café à 7 h. 30, avec du beurre, ce fameux. Quelquefois, mais rarement, de la confiture. Après le souper, je fais ma traduction et j'apprends des verbes pour le lendemain. Je vais me coucher de bonne heure, sans cela j'aurais l'ennui.

Mais il est une chose de laquelle je veux vous instruire concernant ma santé. J'ai dans ma chambre à coucher un fourneau qui est près de ma tête. Il se chauffe par le potager. Donc il est chauffé par trois fois et devient horriblement chaud quand je vais me coucher. On suffoque et chaque matin, moi qui n'avais pas l'habitude d'une chambre à coucher chauffée même en hiver, chaque matin donc je me réveille avec un mal de tête affreux. Il me semble toujours qu'il m'est impossible de me réveiller. J'en ai parlé à M. K. qui s'est moqué de moi en me disant qu'ils ne pouvaient rien faire à ce fourneau, etc.

Je suis jaune comme M. Berger, professeur, pas une « brique » de rouge sur les joues. D'autant plus que je n'ai ni vin ni pain au dîner.

Malgré cela je me plaindrais encore si tout était propre. Mais de ma vie je n'ai rencontré des gens aussi désordre, aussi mal-propres sur leur personne et dans leur appartement. M. K. n'est jamais peigné, ne change pas tous les dimanches de chemise. Celle qu'il met maintenant est toute déchirée et n'a pas de manche, etc. Pour brosser, ils poussent toutes les balayures sous les grands buffets qui sont dans chaque chambre de sorte que nous sommes infestés de gros animaux, comme un « cheval martin », qui vont dans ma chemise et même dans les draps de lit. Quant à leur manière de manger ils mangent « salement », on se dirait dans une écurie à porcs.

M. K. ne dit jamais deux phrases sans jurer par tous les diables. Il - se - meut - avec - une - lenteur ! Il dort toute la journée sur le canapé et fait des « hoquets » à n'en pas finir. Madame parle un affreux patois que je ne comprendrai jamais.

A l'école, tout va très bien. Je puis parler avec mes camarades. Dis à maman que j'ai été hier me baigner. Comment va-t-elle ?

Je suis bien en peine. Et mon « cher » mimi, embrasse-le bien pour moi ainsi que tous mes frères et sœurs. Jeanne veut-elle bien saluer professeurs et élèves.

Salue bien tout le monde et toi, mon cher papa et ma chère maman, recevez les meilleurs baisers de votre fils qui vous aime tendrement. *Edmond.*

M. et M^{me} ne sortent jamais le dimanche, ils dorment.

La famille D. vous salue bien. Envoyez-moi mon livre d'algèbre, s. v. p. *Ed.*

La sévère éducation paternelle avait inculqué en nous, en moi surtout, avec le désir de plaire, cette façon d'être docile et bien intentionné qui malheureusement fait trop plaisir aux parents aveuglés par ces excès de vertu. Ils n'en remarquent ni le calcul ni la complaisance facile. Mes plaintes et mes descriptions ne touchèrent les miens qu'assez faiblement, et seulement dans la mesure où ils pouvaient prévoir des ennuis au sujet d'une rupture de contrat. Ils y songèrent si peu que je me chargeai moi-même et spontanément de rompre et d'agir sans demander leur avis. Mon acte était plus que téméraire, c'était celui d'un révolté. Je l'étais jusqu'à l'indignation. Mon geste ne ressemblait en rien au gamin qui écrivait des lettres bien sages, un peu patelines, qu'on lisait sous la lampe à Dombresson, où mon *change* évidemment se prélassait, à en juger par les lettres qu'il écrivait aux siens.

Je fis ma malle et sortis de ma prison en serrant les poings, sans demander mon reste. Pas question de rester. Je savais où aller. Pas un instant l'idée me vint que j'aurais pu être mal reçu. M^{me} D., la vieille amie de ma mère, et le secrétaire de la Lloyd Ltd. avaient quelques raisons de m'héberger avec le sourire, sinon de me recueillir à bras ouverts.

Leur fils Max était alors un petit vaurien, déjà dégourdi et peut-être déniaisé, qui venait d'être renvoyé du collège. Mon aventure et ma fuite les sortaient miraculeusement d'embarras. Max reprendrait la place de Hans K. et moi je resterais à Winterthur, où je deviendrais le fils adoptif de M^{me} et de M. D., et le frère de Piepee. Ce n'était pas le rêve, mais ce n'était plus un cauchemar.

J'aurais pu, en insistant, reprendre le chemin de l'institution Borel à Dombresson, seule une chose me retenait dans ce Winterthur où je n'avais eu que des déceptions et des révoltes. Cette ville des locomotives et des biscuits de la Wartstrasse, pour beaucoup de raisons je l'avais prise en grippe, mais je devais rencontrer au collège des camarades de mon âge et le plus patient, le plus dévoué des maîtres. Il avait saisi que le petit Neuchâtelois que le *Welschland* lui envoyait un peu en surnuméraire, dans une classe de garçons déjà encombrée, ne devait pas être traité comme le reste de la bande.

Peut-on dire: « Tel maître, tels élèves »? De cette collection de garnements, issus presque tous de familles d'ouvriers d'alors (rien de comparable à l'ouvrier d'aujourd'hui), M. Spüler (Rudolph) avait réussi à faire un ensemble homogène, étonnamment discipliné, où l'on sentait chez chacun une déférence, un respect qui n'est pas coutumier. C'était un homme de belle prestance, pas très jeune par l'âge, qui restait souple malgré sa corpulence, le seul homme qui m'ait jamais donné le goût de la gymnastique. Il enseignait avec un brio que je n'avais rencontré nulle part, et je suivais ces cours, comme d'ailleurs tous les autres, avec une constance où j'avais peine à me reconnaître.

Il m'avait laissé le choix du livre à traduire qui se trouva être celui de l'auteur italien Edmondo De Amicis. C'était une traduction française des récits *Il Cuore* qu'on lisait alors dans tous les foyers de Romandie. On imagine ce qu'on pouvait attendre de ce livre italien, traduit en français et retraduit en allemand par un élève de quatorze ans. M. Spüler n'avait mis aucune opposition à cette fantaisie et j'étais heureux de pouvoir m'escrimer sur un auteur de mon choix. Mon maître me flattait en me prenant au sérieux. Il donnait également des leçons de français qui ne valaient pas ses heures de gymnastique. Il m'arrivait de faire la grimace en l'entendant prononcer des mots français un peu difficiles. Il disait aux élèves: « Grenou-ille, la grenou-ille ». Alors je l'appelais, je lui chuchotais à l'oreille: « Prononcez: grenouille ». Il faisait quelques essais préliminaires, en rougissant un peu, mais finalement la « grenou-ille », à mon grand dam, restait vainqueur.

* * *

Cet hiver-là, le ciel nous avait accordé la grâce d'une neige abondante. De tout temps les collégiens, même ceux qui devaient ignorer la toquade du ski, saluaient l'arrivée des premiers flocons comme un don qui leur revenait de droit. On s'en servait alors pour faire des bonshommes de neige, un peu démodés aujourd'hui, mais surtout pour livrer bataille et prolonger par des incidents qui tournaient à l'émeute, les récréations de la mi-matinée. J'y prenais naturellement part avec un entrain et une fougue qui parurent surprendre singulièrement mes camarades de classe ; certes, ils ne me prenaient pas pour un bataillard ni pour un casse-cou. La peur était pour moi un vice congénital. On l'a déjà vu lors du pseudo-incendie de l'école de Cernier. Je donnerai plus loin d'autres preuves de cette couardise qui frôlait parfois le morbide.

Mais j'y allai un jour de grande bagarre avec un tel mépris des boules de l'adversaire que je me trouvai au premier rang. J'étais devant tous mes camarades, comme un chef, ce qui convenait admirablement à ma vanité, d'autant plus que ceux qui me traitaient de froussard, me désignèrent en me montrant : *Der Bille ist ein Tapferer*. Ce n'est pas en vain que j'avais appris l'allemand en traduisant *De Amicis*. Mes camarades m'appelaient tout simplement « le courageux, le vaillant ». Il s'agissait de mériter l'épithète, de ne pas décevoir ce qu'on attendait de ce capon de *Welsche*, promu tout à coup chef de clan.

Nos adversaires semblaient, à ce moment critique, en vouloir davantage au *Franzose* qu'au groupe de la classe rivale. Ils m'avaient pris pour cible avec des boulettes de neige mouillée qui frappaient dur comme pierres. Mais il n'était pas question de reculer. J'en étais au point où, poussé par les miens, je haïssais les autres, ne cherchant qu'à leur prouver la valeur du *Welsche* méprisé. Je m'étais lancé dans cette mêlée finale avec un tel feu que j'essuyais, sans la sentir, une terrible fusillade. Jamais ce préau d'école n'avait vu semblable bataille. « Ces Alémanes en veulent au Latin, de plus en plus ; ils y vont d'une guerre de race ! » Cela ne fait que m'exciter davantage et me donne des forces. Je ne sens plus les coups, je deviens redoutable. La bande recule et nous allons nous empoigner lorsque sonne l'armistice, la cloche pour la rentrée.

Les copains me bousculent. Amrein arrive le premier, main tendue : *Du bist ein Tapferer*. On répète le mot, on me fait fête, moments de gloire pour le peureux que je croyais être. Ainsi, pendant cette explosion dans la cour du collège de Winterthur ai-je connu un instant la griserie d'être un héros. Ce court moment-là m'a révélé un pouvoir que j'étais loin de soupçonner en moi et auquel, plus tard, j'ai peut-être dû quelques petites victoires où mes armes n'étaient pas des boules de neige.

Chapitre II

NEUCHÂTEL

Au début de l'automne 1894, l'accord se fit dans la famille (on verra comment) pour m'envoyer à l'école des Beaux-Arts de Genève. Ainsi se réalisait mon rêve le plus cher. Je sortais du gymnase de Neuchâtel : il était question d'y poursuivre les cours de seconde année qui m'eussent amené au seuil du baccalauréat, à l'étage final, lequel me semblait bien lointain et bien haut pour mes goûts, aussi étrangers qu'inutiles. Un bachot ès sciences ! Pour quel usage ? N'ayant jamais fait de latin, on n'avait pu me recevoir en littéraire. Admis conditionnellement en classe scientifique, j'avais suivi sans plaisir et non sans difficultés les cours de première année et essuyé, pendant ces dix mois, l'ire de certains professeurs qui s'emportaient jusqu'à me prédire un renvoi du gymnase. Menace vaine. J'eusse de beaucoup préféré cette solution à celle qui m'obligerait à poursuivre pendant une année encore des cours de chimie, de physique et de mathématiques, un domaine où déjà je ne voyais goutte. Les bons maîtres, que mes âneries mettaient parfois hors d'eux, ignoraient sans doute que j'occupais parmi les élèves de leurs classes une situation privilégiée.

J'avais appris, fortuitement, que les portes de ce collège supérieur ne s'étaient entrouvertes qu'après lecture d'un *curriculum vitae*, à travers lequel un jury sévère avait cru cependant deviner des promesses qui... des choses que..., enfin quelques indices qui

permettaient de ne pas envisager le renvoi *ex abrupto* de ce candidat mal préparé ; d'où l'admission conditionnelle qui devait jouer le rôle de l'épée de Damoclès.

Mes camarades, tant soit peu narquois et amusés par mon accent du Val-de-Ruz, n'avaient pas tardé à s'apercevoir que je nageais dans des eaux qui ne m'étaient pas familières ; ils m'aiderent à passer quelques mauvais pas (que les survivants en soient remerciés). Mais comment savaient-ils que j'avais choisi la peinture et non les sciences et qu'envers et contre tout, je resterais au milieu d'eux et irrévocablement l'étudiant ès beaux-arts ! Cela ne semblait nullement leur déplaire. Tous, futurs ingénieurs ou chimistes, s'amusaient des colères et des menaces vaines de certains professeurs agités et, dès que le malheureux avait été mis sur la sellette, s'ingéniaient non sans péril à l'en dépêtrer. Très gentiment, la bande presque unanime était prête à soutenir le futur artiste, si bien que lorsque notre maître de littérature proposa comme sujet de composition « notre classe dans vingt ans », tous me sacrèrent peintre, à l'heure où je me demandais encore si j'aurais le courage d'en affronter les risques.

Dans tous leurs écrits on devait me reconnaître : cheveux longs, en désordre, col cassé celluloïd, grande lavallière, débarquant de l'express de Paris et, bien entendu, médaillé du dernier Salon. J'aurais dû en rougir et, certes, pas d'orgueil. Mais ces élèves ès sciences n'avaient, à cet âge, qu'une idée très incomplète de l'échelle des valeurs et de la signification des mots.

* * *

Du moins étais-je résolu à ne pas m'attarder sur cette voie de garage d'où, seul d'entre nous, je sortirais avec un bachot raté. « Vivement Genève ! » me serais-je écrié, trente années plus tard, dans l'argot du jour. Mais mon père n'était pas homme à lâcher la bride à son poulain ; il ne se plierait pas davantage et sans enquête à ce qu'on pouvait prendre pour une nouvelle fantaisie. Finalement, il tenait à avoir l'avis d'un de nos maîtres. Il s'agissait de l'écrivain et critique Philippe Godet, à cette époque brillant professeur intérimaire de littérature française. C'était le

seul que je ne craignais pas d'aborder. Je le savais en bons termes avec mon père, dont il était loin de partager les idées politiques : celles des radicaux de Cernier. Le professeur Philippe Godet reçut le jeune étudiant comme un ami, avec une cordialité qui mit le visiteur immédiatement à l'aise. Le maître déplorait mon ignorance du latin, la médiocre préparation secondaire qui avait si durement affecté ma première année gymnasiale. Je ne lui cachai rien de ma décision de ne pas poursuivre des études, d'autant plus ardues qu'elles ne correspondaient à aucun de mes goûts. Encore moins à mes aptitudes.

Je sentais de plus en plus que le bon maître comprendrait son élève mieux que personne. Il serait mon allié dans la résistance. Tout en me conseillant de m'adonner librement à ce qui ne pouvait qu'élargir et compléter ma culture générale.

Pendant que nous causions, je fouillais des yeux ce cabinet d'un écrivain que je savais célèbre, doué d'un esprit que la petite ville et la politique devaient trop accaparer par la suite. Je regardais avec un intérêt passionné les tableaux, études et dessins qui tapissaient les murs de l'homme de lettres, à la fois journaliste, excellent critique et fameux pamphlétaire à ses heures. Je retrouvais là les noms les plus admirés parmi nos artistes. Plusieurs toiles portaient des dédicaces. Quelques-unes émouvantes, signées de certains peintres incompris du public et que le critique, tout en restant sincère, avait su défendre d'une plume que beaucoup lui enviaient.

Pour moi, au cours de cet entretien tout fait de confiance et de compréhension, je me sentais renaître et je m'écoutais vivre dans une atmosphère qui me semblait toucher à l'irréel. Tellement différente, tellement plus élevée que tout ce que j'avais entrevu jusqu'ici. Rien de comparable à nos intérieurs de mauvais goût, la plupart déplorablement ornés. J'éprouvais dans cette joie toute nouvelle un éblouissement, dont mes yeux ne se lassaient point. En même temps j'admirais l'écrivain, si bien fait à l'image de son cabinet de travail. Et cet homme avait répondu à ma requête avec une clairvoyance accrue par l'amitié.

Il plaiderait ma cause. Et cela me touchait d'autant plus qu'en confrontant nos arguments avec ceux de la résistance paternelle,

je la savais vaincue d'avance et ma famille prête à m'accorder ce que je lui avais demandé sans succès jusqu'ici. Il n'y eut bientôt plus rien de commun entre l'étudiant à casquette bleue du gymnase neuchâtelois et l'élève des beaux-arts de Genève. Le cancre que je fus s'était libéré pour toujours et avait rompu définitivement avec les équations du troisième degré, les formules du coléreux professeur B. ou les protozoaires du savant et bienveillant Dr Béranek.

Chapitre III

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

Ce séjour à Genève qui fut court — je n'y demeurai guère plus d'un an — compte parmi les plus heureux de mes années d'apprentissage. Ce changement répondait d'abord à ce goût de va-et-vient qui m'a poursuivi comme un lutin toute ma vie. J'ajoute que je lui dois plus de joies que de déceptions. Changer d'existence et respirer un autre air, fuir vers d'autres horizons m'a toujours été nécessaire et il est rare que cette bougeotte ne m'ait pas apporté davantage que ce que j'en attendais.

* * *

L'école des Beaux-Arts de Genève ne laissait pas de décevoir un peu les nouveaux arrivants. Les deux petits ateliers sordides, pris dans les combles, répondaient assez peu à ce qu'on pouvait désirer. Mais je m'y sentais trop heureux pour regretter le confort des auditoires neuchâtelois. Le contact avec les anciens, peu nombreux cette année-là, était à vrai dire inexistant. Hors les deux futurs génies de ce perchoir : Edouard Vallet, taciturne pour ne pas dire ours mal léché, et Duvoisin, dont les esquisses trop vite abandonnées émerveillaient notre jeune troupe, rien ne nous semblait digne de nos visites quotidiennes à travers les chevalets des vieux. Quant à notre classe de débutants qui comptait trop d'amateurs, il n'y aurait guère à en dire si, parmi cette médiocre

moyenne, ne s'était imposé Henri Demole, le plus doué parmi les bons émailleurs de ces temps. Je reviendrai sur cet infirme de beaucoup d'esprit et de grand talent qui devint pour moi l'ami le plus fidèle et, dès mon départ, le correspondant le plus attentif et le plus assidu. C'est grâce à lui que j'ai pu suivre la vie des arts à Genève, dont il s'était fait bénévolement l'historiographe ; il incarnait pour moi cette ville où je connus tant de joies, tant de souvenirs réchauffés par son amitié.

Mon existence à Genève ne devait ressembler à rien de ce que j'avais vécu à Neuchâtel, dès l'automne 1893. Là-bas on m'avait mis en pension non loin de Serrières dans une famille amie. Il y avait la dolente et encore belle M^{me} W. aux cheveux prématurément blanchis, un père inquiet, dur avec ses fils, grave et distant avec les pensionnaires en majorité alémaniques et mal élevés. Nous étions tous plus ou moins amoureux de l'aînée, Suzanne, jolie blonde mûrissante qui répondait à nos timides avances avec un dédain parfait. J'étais un peu des leurs, car on m'avait logé avec le cadet, un petit vif-argent qui ne valait pas cher mais que j'aimais bien. Comme on voit, l'ensemble était confortable, parfaitement propre et honnête, et marchant, grâce au père, au doigt et à l'œil.

En interrompant les études scientifiques pour faire mes débuts dans les arts, j'avais non seulement donné libre cours à mes goûts les plus ardents, mais je me figurais naïvement en passe de devenir le plus libre des hommes ! Heureux d'avoir rompu avec ma vie d'étudiant, dont je ne regrettais guère que le joli béret bleu ciel, brodé d'argent. Je mis du temps à m'apercevoir que mon existence à Genève, en dépit des sacrifices que j'imposais à mon père (il me les rappelait dans chacune de ses lettres), était loin de m'apporter le confort et la cordialité que j'avais trouvés à Neuchâtel, à Chambougin, chez les W. et dans la jolie demeure, dite « La Direction », où vivait ma famille du Val-de-Ruz.

J'habitais dans un quartier du nord, très éloigné de la gare de Cornavin, une banlieue où poussaient dru de nombreuses petites villas sans prétention. J'y avais découvert une chambre passable, éclairée par une seule fenêtre donnant sur cour ; de l'autre côté s'élevaient quelques vastes bâtiments ouvriers. Je m'amusais, en

vrai potache, à suivre les ébats des locataires qui commençaient à occuper une bonne partie de ces nouveaux appartements, à peine terminés. J'employais à ce jeu une vieille longue-vue, dite lunette d'approche, mais elle n'était pas assez au point pour me permettre de prendre impunément le méchant plaisir de fouiller dans la vie intime des jeunes ménages.

Ma curiosité ne fut, heureusement, guère récompensée, ce qui n'empêcha pas mon logis sommaire de me devenir promptement sympathique, et pour des raisons où la longue-vue ne jouait aucun rôle. Ce logis n'avait qu'un inconvénient, il était aux antipodes de l'école du Grütli qui abritait dans ses combles, et assez mal, les deux salles concédées aux beaux-arts.

* * *

Chaque matin, je retrouvais un ami qui fut le meilleur parmi les rares fidèles. Il habitait encore beaucoup plus au diable, du côté de Saconnex. C'était un infirme ; avec sa jambe sèche et un pied bot, il n'en faisait pas moins, tous les jours, quatre fois le trajet de notre banlieue jusqu'à la place Neuve. Tous les matins, à l'heure convenue, il me sonnait au passage. Six jours par semaine, dès l'aube, nous marchions à grands pas vers notre école à laquelle nous apportions toutes nos illusions, nos espoirs et nos projets d'avenir. Ce dernier, à vrai dire, nous semblait plein de promesses.

Ce compagnon de mes départs se nommait Henri Demole. Il fut pour moi plus qu'un ami, un confident, un frère et le resta jusqu'à son dernier jour. Il possédait ce don qu'ont souvent les infirmes-nés qui mesurent bien avant nous l'inanité de certains gestes, la misère des civilités banales, des sentiments préfabriqués, copiés sur des formes admises, si répandus qu'on les classe parmi les choses nécessaires à la vie commune, alors qu'elles ne sont qu'accessoires et de second ordre. Demole n'avait rien de méchant, mais il voyait mieux, et plus vite que nous, le fond des hommes. Plus mûr que la plupart de ceux de son âge, ayant très tôt exercé sa pensée sur des sujets de choix, il ne la laissait pas s'égarer par des futilités. Une curieuse nature de fouilleur et de questionneur,

décelant le mensonge, l'accueillant sans commentaire avec un sourire qui vous clouait la langue et mettait le hâbleur à sa merci, un « merci » dont il n'abusait pas.

J'oubliais qu'il était faible et infirme. Il y avait en lui une telle vaillance que je ne songeais même pas à ralentir notre marche et à me mettre à son pas de malade. Il ne me venait pas à l'idée qu'il avait besoin de ménagements. Longtemps après avoir quitté Genève, je l'invitai à passer quelques jours dans mon chalet de Chandolin, en Valais, à deux mille mètres d'altitude et sans moyens de transport. Il accepta comme la chose la plus naturelle du monde. Je l'emmenai même par de mauvais sentiers, trois cents mètres plus haut, à travers les cailloux et les éboulis. Ni lui ni moi ne songions à une imprudence, nous n'avions nulle crainte d'un danger quelconque. Son courage dépassait ses moyens physiques, il refusait même qu'on l'aidât dans les passages difficiles.

Il mourut jeune encore, sans de trop longues souffrances, et c'est seulement alors que nous comprîmes l'héroïsme de sa trop courte vie. Elle n'avait été qu'un long combat contre un mal qui risquait tous les jours de l'abattre.

L'ami disparu, je perdais ce que j'avais de meilleur dans ce Genève de ma jeunesse. Mais avec Henri Demole, Genève perdait un de ses meilleurs artistes et l'une des plus rares intelligences de l'Ecole genevoise. Professeur de la classe d'émail, il était en voie de transformer la technique de cet art magnifique. La mort l'a ravi au moment où ses trouvailles faites, après tant de recherches passionnées, permettaient de voir en lui le successeur authentique des grands émailleurs de France. Le feu qui le mena jusqu'au vitrail avait brûlé d'une flamme mortelle cette jeune âme trop ardente, toute faite de noblesse, de pureté et de vaillance.

Il y avait dans cette nature d'exception quelque chose d'un Fra Angelico. Comme le moine de San Marco de Florence, Demole n'a vécu que pour son art. Ses amis et ses admirateurs vivaient dans le rayonnement d'un incomparable infirme. Demole n'apportait que lumière et joie à tous ceux qui l'aimaient.

Ses écrits sont un reflet de sa vie intelligente, de sa curiosité toujours en éveil, de la noble chaleur qui le transfigurait. Il avait

été marqué, comme nul autre, par son magnifique labeur et les merveilles translucides qu'il venait de créer.

* * *

En cet hiver 1894-95, ceux qui nous voyaient chaque matin à la même heure arpenter la route pavée de Coutance qui, de Saconnex, mène à la Corraterie, ne se doutaient guère que le petit boiteux et le long diable aux vêtements flottants, prétendants à la gloire, emportaient avec eux des rêves toujours renouvelés, parfois si grands qu'ils en devenaient inavouables.

A l'école du Grütli, un homme au moins devinait que ces deux nouveaux apportaient avec eux la « lampe d'Aladin ». C'était le bon Barthélemy Bodmer, à cette époque directeur, correcteur, administrateur et trésorier de l'Ecole municipale des Beaux-Arts. Les anciens élèves ne semblaient l'aimer guère, ce que j'avais peine à comprendre. Ils n'avaient pour lui qu'un respect mitigé. C'était, disaient-ils, un peintre de petite valeur. Tandis que pas un seul, parmi ces fameux grands, qui ne se prît pour un personnage de marque. Le plus doué d'entre eux, Edouard Vallet, ne venait déjà plus à l'atelier qu'en passant, mais il y en avait d'autres ! Ceux-là arrivaient le lundi, commençaient une esquisse à laquelle ils travaillaient pendant quelques heures encore le lendemain, puis plaquaient là l'étude inachevée, mise bien en vue sur le chevalet pour notre édification.

Nous allions voir ces précieuses pochades pendant le repos du modèle. Nous n'étions alors pas difficiles et loin de jouer les aristarques. Plusieurs d'entre ceux qui abandonnaient à notre discrétion leur esquisse n'ignoraient pas qu'ils nous en imposaient. Beaucoup ne sont pas allés plus loin que les promesses vouées à notre candide admiration. Nous en avons surtout pour l'un d'eux, qui paraissait devoir fournir une carrière éblouissante. Certains de ses « départs » nous semblaient toucher au chef-d'œuvre, mais il en restait aux intentions, d'ailleurs excellentes. Je crois que la plupart avaient surtout le flair de s'arrêter à temps. Cela suffisait pour épater notre petite bande de débutants.

Dans notre classe, seuls Demole et moi avons su nous rapprocher de Bodmer auquel le reste de la troupe, menée par les grands,

faisait la vie dure. On s'amusait des sentences dont nous gratifiait un vieux lithographe qu'un de nos camarades, ventriloque de talent, se plaisait à brocarder pour notre plus grande liesse. On voyait peu Bodmer, bon diable sinon bon peintre. Il paraissait sensible à l'attachement que lui vouaient les deux enflammés de la Servette. Il nous avait gentiment poussés, l'un et l'autre, à entreprendre une composition dont il comptait peut-être tirer quelque avantage personnel, lors des promotions du printemps. Il nous fournirait des modèles et nous aiderait dans la composition, tout en nous laissant libres de choisir notre sujet. Demole se décida pour une scène de vieux pressoir dont il avait, à Saconnex, un joli modèle sous les yeux. Pour moi, je venais d'avaler la guerre de Septante, vue par de Neuville. J'en étais intoxiqué, tandis que je ne pouvais pas voir Detaille, alors dans toute sa gloire. La scène se passerait en hiver. Le bleu sombre des uniformes, les chevaux pommelés dans la neige, les taches de feu des culottes rouges ; tout cela répondait à l'idée que je me faisais d'un tableau composé selon les règles. Il s'appellerait *L'Espion* : un Allemand, bien entendu, arrêté par une grand-garde de cavaliers et qu'on amène devant le chef.

N'oublions pas que nous vivions en 1895 ; que l'habile illustrateur Dunki nous inondait de scènes militaires, tandis qu'Edouard Castres et autres bons peintres de Genève peignaient un énorme panorama montrant l'entrée de l'armée de Bourbaki aux Verrières. Aujourd'hui encore, l'une des grandes attractions du tourisme lucernois.

Grâce aux temps heureux où nous vivions alors, mon entreprise et son titre échappaient au ridicule. J'imagine qu'à ma place, aujourd'hui, un élève nous donnerait un *Guernica* ou une pâle réplique de *La Guerre* de Rousseau, ou quelque amusant non figuratif à la Juan Miro. Après tout, j'étais dans la vérité d'hier, avec la même candeur que l'élève peintre de notre époque, voué cœur et âme à l'art de M. et M^{me} Arp-Taeuber. Il s'agissait de faire une composition ; il me fallait des personnages, et l'école Bodmer m'offrait des modèles. Personne dans notre entourage ne s'avisait d'en rire. Cette entreprise que seuls, Demole et moi, avions prise au sérieux, finit par faire sensation. L'arrivée à l'atelier du

cordonnier allemand pour poser l'espion, fut un événement. L'école municipale du Grütli faisait des folies ! On payait des modèles pour deux de ses élèves, et l'un de ces débutants n'était même pas de Genève. On vit ensuite arriver des casques, un grand manteau blanc de cuirassier, des sabres, une tunique d'officier de dragon.

Le bon Bodmer et la ville rivalisaient de générosité et se mettaient en frais. Les grands bougonnaient.

Il est probable qu'en notre absence on en riait sous cape. Bodmer nous avait initiés aux théories de son beau-père, le célèbre Menn, qui fut le grand maître d'une génération de peintres tout fiers d'avoir eu Ferdinand Hodler comme porte-drapeau. Le système mis en honneur par Menn consistait à se servir de figurines en fil de fer et à les placer sur une sorte de petit théâtre, ce qui permettait de composer la scène en y apportant toute la logique de la construction.

Demole et moi prenions grand plaisir à ce jeu, pour nous si nouveau, et que notre maître avait fort opportunément repris à son compte. Cette petite aventure nous permit de revivre les temps héroïques de l'école et d'utiliser, à des fins pratiques, une part de l'enseignement du grand Menn dont la gloire n'était pas éteinte. Un peu plus tard, les deux compositions nous valurent la grande médaille d'argent, car Bodmer, fidèle jusqu'au bout, nous accorda la part du lion en mettant en bonne place les deux projets exécutés.

Cette vaste aquarelle de *L'Espion* figura longtemps comme pièce de résistance dans notre salon familial, à Dombresson et à Cernier. On peut me croire si j'ajoute que ce tableau était loin d'en être le plus bel ornement.

Chapitre IV

FIGURES DE GENÈVE

On a vu que j'avais trouvé logis à la Servette, dans une villa modeste et tranquille où vivait un compatriote neuchâtelois, marié à une femme malade. Pas question d'y obtenir un repas, ne fût-ce que celui du petit déjeuner. Il fallut se mettre en quête d'un restaurant et j'échouai dans une gargote de la rue du Rhône, sorte de pension alimentaire qu'on m'avait signalée comme très convenable et pas cher. Elle n'était ni l'un ni l'autre. J'y mangeais, avec un appétit de seize ans, une ratatouille sans nom, au milieu d'une bande de joyeux sacripants, choristes au Grand-Théâtre. On imagine les entretiens de cette troupe de demi-cabotins, d'ailleurs bien *alangués*, tous Français, sans le sou, vêtus à la diable ; et perdus dans ce cercle de ténors et de basses, l'étudiant ès beaux-arts avec ses airs de premier communiant et quelques élèves serbes de l'école d'horlogerie de Cluse.

Un peu effaré au début, je me tenais à l'écart, mais je finis par me mêler à la troupe tout en restant sur la défensive. Toutefois ce petit monde des coulisses du Grand-Théâtre me demeure singulièrement étranger. Ce brellan de rigolards aux voix sonores n'arrivera pas à me déniaiser. Je me sens plus à l'aise avec mon compagnon de table dont je n'ai jamais su le nom. A son accent, je le prends pour un vieux Genevois, sceptique et grognon, qui n'entend pas prendre des vessies pour des lanternes. Il affecte comme moi ne pas vouloir se mêler aux choristes qui, visiblement, lui sont

antipathiques. Quand je parle de Genève comme d'une grande ville, il fait la grimace et me traite de naïf. « Un grand village, rien de plus ». Il a l'air d'en connaître assez bien tous les quartiers. Piogre, à l'entendre, ne mérite pas sa réputation.

Arrive une lettre de mon père qui ne veut plus me savoir dans la pension de la rue du Rhône, après la description que j'ai faite des gens avec lesquels je partage mes repas. En post-scriptum : « Hâte-toi de chercher autre chose ; par exemple, une vieille dame où tu serais l'unique pensionnaire ».

Il a d'autres motifs d'inquiétude. Dans une de mes premières lettres, je lui parlais d'un collègue de l'atelier en essayant de l'apitoyer sur le sort de ce nouvel ami. Bellaro, c'était son nom, était un long gaillard d'une maigreur squelettique, avec des yeux fiévreux. Il m'avait fait grande impression et, en le voyant travailler, je n'hésitai pas à le sacrer peintre d'avenir. Or, ledit Bellaro, dès le lendemain, m'invite chez lui où je me rends illico, pour tomber dans un épouvantable désordre, un pseudo-atelier où piaillaient à peine vêtues une demi-douzaine de petites grues de la plus basse espèce. L'auréole dont, sans enquête préalable, j'avais paré mon peintre et que j'avais cru devoir poser sur sa tête d'Apollon fatigué, en perdit instantanément son éclat. Autrement dit, je tombais de haut et j'avais cru bon d'en avertir mon père, de crainte qu'il ne prît ma première lettre au sérieux. Cela me valut une algarade maison dont je faisais tous les frais. « Tu ne changeras donc jamais ; tu t'emballes et tu pars sans défiance. Hier, ton Bellaro était un grand artiste méconnu ; aujourd'hui, tu nous le décris comme une fripouille ! Que cette aventure contribue à te mettre en garde et à mieux voir avant de juger. »

Hélas, j'avais seize ans, l'âge où l'on n'a que faire de l'expérience des autres. Suis-je devenu prudent avec les années ? Il n'y paraît guère. Le plus difficile, ce n'était pas de laisser tomber Bellaro, qui depuis ce jour me parut simplement écœurant, mais de trouver dans ce qui n'était pas *une grande ville* « la vieille dame dont je serais l'unique pensionnaire et qui s'occuperait de moi, comme une bonne maman ».

* * *

J'eus quelque peine à trouver l'oiseau rare ; mais celle qui devait me recueillir, après mon passage chez les choristes de la rue du Rhône, répondait certes à l'image que s'en étaient faite mes honnêtes parents. Vieille, elle l'était à la perfection et laide à souhait ; elle se disait veuve d'un Allemand, tout en restant « Vaudoise de cœur », ce qui n'est pas contradictoire. Mais elle avait gardé davantage l'accent d'outre-Rhin que celui du Gros de Vaud. Elle s'appelait M^{me} Bierfeld ; elle ne prenait des pensionnaires que tout à fait exceptionnellement. Elle voulait bien m'admettre, car elle avait jugé au premier coup d'œil que le jeune homme était de bonne famille. Je lui confirmai qu'en effet je passais pour un garçon sérieux et rangé, n'imaginant pas qu'on pût ne pas l'être à mon âge. Elle m'avoua, non sans émotion, que son besoin d'aimer s'était, depuis la mort de M. Bierfeld, reporté sur son chien Nettely, lequel au cours de nos entretiens venait se jeter dans mes jambes. Il était laid, sale, court sur pattes et semblait gorgé de nourritures.

Je n'avais plus qu'à quitter mes choristes non sans noter que mon cheval borgne avait été échangé contre un aveugle. Sans aucun doute il s'agissait là d'une pension de famine, ce qui explique le soin qu'on mettait à choisir le titulaire. J'écrivis tout de suite à ma mère que la vieille dame répondait à ses vœux, mais que ses repas ne correspondaient pas, et de loin, à mon appétit. Ma pauvre maman, alertée, corrigea en hâte cet inconvénient en me faisant de savoureux envois qui complétaient heureusement la frugalité de la cuisine Bierfeld. Il faut croire que cela faisait l'affaire de tout le monde, y compris le chien Nettely, car un soir elle me dit avec son air pâmé de vieille dame minaudant :

— N'oubliez pas d'écrire à votre mère que nous n'avons plus de saucisson ; je raffole de cette bonne charcuterie de campagne.

Un autre jour, alors que je boudais devant un hareng saur, brillant de tous ses ors, elle s'en aperçut pour me dire :

— Croyez-moi, cher monsieur, c'est excellent pour les jeunes gens qui grandissent.

C'était vrai, je croissais en ce temps-là comme une asperge. Par bonheur, elle recevait régulièrement deux fois l'an, et pour quelques semaines, un ami de feu M. Bierfeld. Cette arrivée s'annonçait à l'avance par des préparatifs de toutes sortes et des

transformations temporaires dans l'appartement. On allait jusqu'à installer une bibliothèque dans les water-closets où M. Möller, l'ami fidèle, avait la déplorable habitude de passer une partie de ses heures libres — le reste étant employé pour des affaires intéressant la firme Möller & Co.

Il y avait enfin, périodiquement, une visite qui contribuait à améliorer les menus journaliers, c'était une jeune nièce qui venait de Donneloye. Elle se plaignit un beau matin, à sa tante, de voir trop distinctement des choses abominables qui se passaient dans un petit hôtel borgne sur lequel s'ouvrait en plein la fenêtre de sa chambre à coucher. M^{me} Bierfeld qui se méfiait des exagérations de la sainte fille résolut de faire le guet, le même soir. « Hélas, me disait-elle à mon petit déjeuner du matin, en se cachant la figure avec le pot de lait, ma nièce n'a rien exagéré. » Et dame B. donna à son jeune pensionnaire des détails, aussi précis que remarquables, sur l'horreur des choses entrevues, toutes fenêtres non closes, dans le petit hôtel des Pâquis.

* * *

Il faut dire qu'au cours de cette année 94-95, Genève était en effervescence. On y préparait la fameuse exposition nationale de 1896, celle du *Village Suisse*, à une époque toute vouée d'ailleurs à l'alpinisme et au ranz des vaches. Sans en rien dire à personne, pas même à Demole, je pris part au concours pour l'affiche et j'en fis de même pour la couverture du journal de l'exposition. Je gagnai là un des premiers prix. Un des membres du jury, professeur de l'Ecole, dit à Demole à propos de l'auteur d'un des projets primés :

— C'est un nommé Bille qui doit être un « vieux roublard de l'aquarelle ».

Je ne prends pas cela pour un compliment. C'est l'hiver et je vais peindre dans les bois de la Bâtie, sous la neige. Je cherche un fond pour la scène de *L'Espion* ; l'officier à cheval, d'après nature, sera peint à Dombresson. Quand je dispose de quelques heures, je vais les passer à la Bibliothèque des Arts Décoratifs, où reçoit le graveur alpiniste Georges Hantz toujours enthousiaste

et agité. Très serviable, il m'apporte tout ce que je veux, sans cesser de faire la cour à la secrétaire de la bibliothèque, une dame d'âge incertain mais encore pleine de charmes. Il dépose sur ma table des livres magnifiques que je parcours avec passion. Sans cesser de faire sa petite cour à la dame blanche, il se montre des plus aimable à l'égard d'un chercheur sérieux qui paraît s'intéresser particulièrement à des gravures en couleur représentant des lansquenets du temps de Marignan. Cet homme, un personnage très maigre et barbu auquel je n'ose adresser la parole, c'est Ferdinand Hodler qui prépare à la fois son concours de Marignan pour le Musée national de Zurich, et les panneaux que lui a commandés l'architecte Paul Bouvier pour la façade et l'entrée de l'exposition de 96.

Mon père me recommande à son ami M. Constantin de Chêne-Bourg qui m'invite à déjeuner. Il m'avait adressé à l'agronome et c'est le gentilhomme qui me reçoit. Il a l'air fort joyeux et s'amuse de mes maladresses ; il admire le bel appétit qui me permet de faire honneur à son repas de Pantagruel fort bien arrosé, ce qui me change un peu du hareng saur au café au lait de M^{me} Bierfeld.

* * *

Pour éviter de passer dans la solitude les longues soirées d'hiver au fond de ma chambre de la Servette, je cours chez tante Louise à l'autre bout de Genève. Tante Louise, qui n'est pas ma tante, est une amie de ma mère... Une chère vieille caricature de femme, sur un cou de vieux condor déplumé qu'elle orne exagérément de colliers en toc. Elle s'habille de façon invraisemblable, elle s'enfarine de poudre comme un meunier et, pour se faire plus inabordable, s'asperge d'essences variées qui sont un outrage à la parfumerie.

Jamais cœur plus aimant ne se cacha sous tant d'extravagance, jamais âme généreuse ne fut logée sous tant de ridicule. Tout ce que je sais d'elle c'est qu'avant d'être M^{me} Ricque, elle s'appelait M^{lle} Rossignol. Bien nommée, car je ne l'ai jamais vue triste. Quand j'arrive, elle me saute au cou, m'assomme de mots tendres et m'étourdit de baisers qui ne sont qu'un affreux mélange de

fard et de parfums innommables. Elle m'appelle son petit roi d'Espagne, car elle assure à tout l'entourage que je ressemble à Alphonse XIII. Malheureusement, je déteste ce roi d'opérette qui me paraît aussi laid que stupide. Alors elle me dorlote, m'assied dans un vieux fauteuil qui a au moins son âge, me parle de ma mère qu'elle adore et qu'elle couvre d'éloges ; et tout en l'écoutant j'entends la voix de maman : « Jamais, enfants, vous ne saurez assez ce qu'a fait pour moi tante Louise dans des circonstances pénibles. » Nous n'en saurons jamais rien de plus.

Tante Ricque avait une « bibliothèque circulante », une très petite boutique, sise dans les Rues-Basses, invraisemblable capharnaüm fait à l'image de la propriétaire. Les clients l'adoraient, elle ; et son magasin, dans son beau désordre, n'en était pas moins très achalandé jusqu'à devenir à certaines heures le rendez-vous de la gentry des faubourgs. Quant aux livres qu'elle ne remplaçait guère, on se figure trop quel était leur sort, on sait que :

Livre prêté, jamais ne rend.

Si rendu, pas tout.

Si tout, non tel.

J'ignore ce que devenait sa bibliothèque pendant les courtes vacances qu'elle s'accordait. Chaque été, elle les passait à Dombréson où elle arrivait les mains pleines, le cœur débordant sur une figure radieuse, chargée de poudre et maquillée à outrance. Mon père seul en souffrait, non qu'il fût insensible à la tendresse que nous apportait cette aimeuse, mais la parfumerie qui accompagnait ses moindres déplacements finissait par l'exaspérer. Ma mère le savait, elle avait gentiment prié tante Louise de ne pas entrer dans le bureau de père, qui s'y barricadait, ou prenait la fuite jusqu'au village, où il changeait d'air en y retrouvant quelques amis.

Chapitre V

MON PREMIER MENSONGE

Peut-être n'était-ce pas tout à fait le premier. Il y a ceux bien véniels qu'on bégaie à sa mère pour éviter des réprimandes ou pour fuir la correction méritée. Mais le mensonge de Genève a tourné si magistralement à ma confusion, pour ne pas dire à ma honte et d'une façon à tel point imprévue, que je n'ai pu voir un hasard dans ce qui était peut-être une punition du ciel. N'ayant que peu de foi en la justice immanente, je n'en ai pas moins vérifié, souvent, que nos fautes recevaient leur salaire tôt ou tard. Sans pour autant me refuser à voir dans ces sanctions, même tardives, des preuves d'une intervention mystérieuse, échappant à la justice des hommes.

* * *

Etant à Genève pour tout apprendre, je n'avais pas tardé à m'inscrire à la classe de modelage qui avait pour maître M. Hugues Bovy. Il portait fort bien un nom de vieux Genevois et il était avantagement connu comme sculpteur médailleur. A l'époque où je devins son élève, il m'apparut moins vieux d'années que vieilli prématurément. Mais l'homme restait plein de charme. A travers des manières nobles et polies, on le sentait d'une bienveillance exceptionnelle. Je l'admirais également pour n'avoir pas craint, lui, le maître, d'installer sa selle de modelleur dans ce grand local en désordre où bourdonnait une troupe d'élèves

débutants, plus un menu fretin de jeunes filles qui n'étaient certes pas muettes. J'ai souvenance d'une assez charmante gamine qui donnait le ton et l'avait assez haut. La jolie M^{lle} Roche semblait ne pas pouvoir modeler sans se faire entendre par toute la salle à l'écoute. Il n'y en avait que pour elle. Cela nous amusait et nul ne songeait à la prier de se taire.

Au cours de ce plaisant monologue, je voyais notre bon Hugues Bovy, travaillant bravement dans ce brouhaha, sans dire quoi que ce soit pour faire taire la verbeuse. Il se battait littéralement avec son ébauche, détruisant ce qu'il avait fait la veille, écoutant trop, à mon gré, les observations, voire les critiques qu'il sollicitait avec une modestie dont son entourage de grands élèves abusait. Le beau vieillard semblait se complaire au milieu d'un cercle, exclusivement féminin, qui comptait quelques dames, presque toutes jolies, mais entre deux âges.

Je travaillais à proximité de cet aréopage, fort bien placé pour ne rien perdre de l'entretien auquel les autres modeleurs, qui ne s'en préoccupaient guère, ne pouvaient prendre aucune part. Je voyais le vieux médailleur attentif, tout particulièrement aux conseils et critiques que ne lui ménageait guère l'une des dames, déjà mûre, pleine de verve, qui paraissait s'intéresser singulièrement à l'œuvre en cours. Elle s'appelait, je crois, M^{lle} Jaques. Je voyais le bon sculpteur s'escrimer avec une fièvre toute juvénile sur le buste du père Menn, harcelé par ladite Jaques qui, sur un ton présomptueux, comparait le buste avec un autoportrait à l'huile qui montrait le grand homme disparu, sous un canotier de paille, en plein air.

Le souvenir de Barthélemy Menn était toujours présent et célèbre dans les annales de l'école genevoise des beaux-arts. Apparemment, les aristarques de l'entourage croyaient devoir veiller à ce que le buste en question fût d'abord ressemblant. Le pauvre sculpteur me semblait trop disposé à écouter les donneuses de conseils. Croyant améliorer son œuvre, il s'éloignait de plus en plus de ce qu'il cherchait. Il n'était pas loin, parfois, du découragement et j'en souffrais étrangement pour cet homme que je vénérâis. J'en voulais à ces censeurs. Je lui souhaitais de s'enfermer n'importe où, pour y parfaire son œuvre, seul et libre. Puis,

brusquement, je le voyais d'un geste licencier ces critiques, jeter un linge mouillé sur la glaise et, après s'être lavé les mains, faire un tour de salle pour voir les élèves anciens ou débutants au travail.

La plupart, dont j'étais, se réjouissaient de passer un instant avec ce bel artiste, prodigue d'observations judicieuses et bienveillantes, ne dédaignant pas d'engager la conversation mêlée de propos familiers.

Notre premier entretien fut d'une cordialité à laquelle j'étais loin de m'attendre : « Vous êtes bien un Bille ? Neuchâtelois ?... » Et il ajouta : « Un descendant, je pense, de l'avocat, le grand homme de la première révolution neuchâteloise. » Il n'attendait pas ma réponse.

— Un très grand homme, cet avocat Bille, lucide et courageux. Un beau révolutionnaire. Votre grand-père, je suppose !

Sur ce, il s'en fut plus loin pour corriger l'essai d'un débutant malheureux.

J'ai peine à m'imaginer ce qui se passa dans l'esprit de l'élève neuchâtelois, en qui le maître genevois voulait voir un descendant d'un grand homme de nos révolutionnettes. Il devait y avoir aussi quelque confusion dans les souvenirs de M. Bovy, car le fameux avocat Bille de l'Histoire datait de l'année 1831. Banni avant la seconde prise d'arme de 1848, y eût-il survécu, le grand « ancêtre » ne pouvait alors pas être bien loin des cent ans.

Le vieux sculpteur genevois n'était pas mieux instruit que son descendant présumé sur l'âge du héros célèbre, courageux et malchanceux. Au cours du premier entretien, vite interrompu, il m'avait quitté trop brusquement pour me laisser le temps de répondre à ses questions. J'en profitai pour réfléchir. Le résultat fut déplorable. Il me parut oiseux d'effacer moi-même, par un aveu inutile, le prestige que je venais d'acquérir à si peu de frais aux yeux de mon vénéré maître. Compte tenu de mon ignorance, autant en histoire de la principauté qu'en ce qui touchait à mes ascendances, comment pouvais-je découvrir quelque lien de parenté avec l'illustre victime de la révolution avortée de 1831 ? Mon grand-père paternel était en 1894 encore bien vivant. Il avait porté le drapeau de la bourgeoisie (royaliste) au

temps où le roi de Prusse venait visiter sa principauté. Il s'appelait Frédéric et non Auguste comme le révolutionnaire de La Chaux-de-Fonds. Frédéric Bille était paysan au Val-de-Ruz et vivait à Boudevilliers où, avec sa femme vaudoise, de quatre ans plus jeune que lui, il avait élevé une nombreuse famille, autant de filles que de garçons. Ceux-ci n'avaient pas eu de comptes à rendre à l'Histoire, n'ayant à se reprocher quoi que ce fût qui ressemblât à des menées révolutionnaires ou politiques.

Cette histoire neuchâteloise, elle était d'ailleurs de trop fraîche date pour qu'on jugeât utile de nous l'enseigner ! Nous étions Suisses depuis si peu de temps que, dans ma famille, sans remonter bien haut, il y avait eu des Français, voire un oncle *canari* appartenant au prince Berthier, tandis que ma mère était née Prussienne...

Il va sans dire que je ne savais rien de précis sur ces hauts faits familiaux et que les bribes d'histoire neuchâteloise, dont je fais état aujourd'hui, je ne les appris qu'alors, au cours de nos entretiens avec le bon Hugues Bovy. Il s'agissait pour moi de nourrir la conversation qui roulait toujours finalement sur l'avocat Bille. Mon maître avait ceci de commun avec son élève qu'il mélangeait et confondait un peu les dates et les faits. C'était un poète au cœur enthousiaste, moins familiarisé avec l'histoire des savants que désireux de n'en retenir que ce qui touche à l'épopée. Je le suivais avec émotion sur ce terrain qui, j'en conviens aujourd'hui, n'était pas fait pour nous ramener l'un et l'autre vers la « vérité » ennuyeuse et pédante des historiens patentés.

Dès mon arrivée dans la classe de modelage, il m'avait interpellé avec sa bienveillance coutumière :

— Et vous, le Neuchâtelois, qu'aimeriez-vous faire ? Choisissez parmi les plâtres que vous avez sous les yeux.

C'était me faire une faveur. J'avais déjà choisi dès le premier jour. J'en étais encore à croire mon choix à peine avouable ; mais avec le père Bovy et son culte des grands hommes — et des grands chambardeurs — je vis bientôt qu'il n'y avait pas lieu de se gêner :

— Ce que j'aimerais modeler, c'est celui-là.

Et du doigt, je lui montrais le masque mortuaire de Napoléon (toujours lui !), d'après le moulage fait à Sainte-Hélène. Celui de Genève en était une réplique très réussie.

Hugues Bovy ne manifesta aucune surprise à voir le descendant du grand avocat choisir Napoléon parmi les modèles proposés aux futurs statuaires. Je me mis à mon travail avec l'entrain qu'on devine. Plus j'avais, plus les traits douloureux du héros, leur noblesse, l'incomparable beauté de mon grand homme, me semblaient surgir, sans que j'y fusse pour quoi que ce soit, de mes mains maladroites. C'était par instant comme si je caressais l'illustre mort ; comme si cette austère présence envahissait peu à peu le sculpteur débutant, dont le jeune front s'illuminait d'une parcelle de la gloire de l'idole.

Je croyais connaître mon Napoléon par cœur. C'est seulement autour de ce masque funèbre, quand je m'imaginai être au chevet du grand mort, que j'ai compris tout ce qu'une vie héroïque contient de grandeur et de magie.

Et voilà qu'en même temps, le bon père Bovy ne tarissait pas sur les faits et gestes de l'infirme grand-père. Sans doute l'avocat Bille lui paraissait-il mieux fait à notre commune mesure.

Mon Napoléon n'était que prétexte à prolonger des entretiens où Bovy m'apprenait sur mon ancêtre — dont je ne savais quasi rien — tout ce qu'il admirait lui, Bovy, dans l'infirme, tout ce qu'il aimait dans le glorieux vaincu. Ainsi ai-je appris que le malheureux avait payé largement de sa pauvre et malade personne. On l'avait brutalement arrêté, on l'avait enfermé deux années dans les prisons du roi. On avait recueilli pour les archives un exemplaire d'*Hernani*, annoté de sa main, dans sa prison. Quelle vaillance chez cet être disgracié ! concluait le père Bovy. Alors que deux de ses co-détenus mouraient dans les geôles prussiennes, lui-même résistait, avec quelle patience et quelle énergie.

— Ses lettres, vous les connaissez sans doute — et j'acquiesçais — sont pleines de remarques spirituelles et prennent un accent joyeux. Quand on songe dans quelles conditions il les écrivait !

Une autre fois il me demandait carrément :

— Et comment va grand-père ?

Sans mentir, je répondais un peu évasivement :

— Il se fait vieux, mais il se porte bien.

Bref, je m'enlissais de plus en plus dans le mensonge initial. Je m'y cramponnais comme à un titre de gloire invérifiable, semblable à ces frais anoblis du pape qui se veulent au moins de la deuxième croisade ! Mon titre, je l'eusse défendu avec conviction et sans réticence. J'y avais droit ; tellement sûr que la vérité ne sortirait jamais du puits profond où je la croyais noyée pour toujours.

* * *

Plusieurs semaines passèrent au cours desquelles nos entretiens ne pouvaient qu'endormir ma conscience et affermir ma quiétude. Mon Napoléon touchait aux heures où le modelage doit être bichonné, en vue du moulage final. L'École me faisait un grand honneur en choisissant, parmi les travaux d'élèves à exposer, ma copie du masque de Longwood, pour en couler un plâtre qui deviendrait ma propriété. Je reconnus là un nouveau geste amical de l'excellent Bovy.

— C'est presque aussi beau que l'original, avait-il conclu avec un large sourire.

En fait, j'en étais assez fier. Oui, mais il y avait ce diable de mensonge qui commençait à me troubler singulièrement. Le brave Bovy ne s'était-il pas avisé un jour de me toiser avec ostentation !

— En tout cas, vous êtes joliment mieux bâti que l'avocat. On le disait bossu des deux côtés et tout petit. Mais quelle jolie tête, fine, intelligente ! Quel beau front !

Je répondis sans hésiter :

— Moi, j'ai fort peu des Bille, je ressemble à ma mère, une Huguenin-du-Mitan et une Matile. Tout le monde dit que je suis son portrait. Dans cette famille, ils sont tous très grands.

Finalement le sujet me semblait épuisé et je cherchais maintenant à égarer mon interlocuteur.

* * *

Le drame inouï et inattendu ne planait pas moins sur la tête du coupable. Mon vénérable et véritable aïeul, dont j'ignorais l'âge,

mourut précisément au premier printemps 1895 à l'âge de septante-quatre ans. Mon père qui était un homme d'ordre et de savoir-vivre m'envoya en hâte le billet suivant :

« Tu m'as souvent parlé de tes bons maîtres. J'ai adressé à ces MM. Bodmer et Hugues Bovy une lettre de faire-part, afin de leur annoncer la mort de Frédéric Bille, mon père et ton grand-père. Ils te feront sans doute leurs condoléances. Ne viens pas à l'enterrement, c'est trop loin. »

Il s'agissait bien d'enterrement à Boudevilliers ! J'avais à liquider un compte à Genève, autrement plus grave que de suivre le cercueil. J'étais prêt à m'effondrer en recevant cette lettre et surtout en lisant le faire-part. Il n'y manquait pas un nom. Tout était aussi précis qu'un arbre généalogique bien tenu.

Le désastre était complet. Dans ce document irrévocable, pas trace de filiation, pas le moindre lien de parenté avec l'avocat chaux-de-fonnier Auguste Bille, décédé en 1848 !

Adieu Napoléon et son masque, adieu le moulage dont j'étais si fier ! J'eus le courage d'affronter M. Hugues Bovy. Je crois que s'il m'eût giflé devant M^{lle} Roche et toute la classe réunie, j'aurais accepté l'affront et tendu l'autre joue, selon la recette évangélique. De toute façon, je présumais qu'une explication deviendrait nécessaire. Mon mensonge absurde serait dévoilé. Toute la classe de modelage en serait informée et ne tarderait pas à renier le menteur.

Le père Hugues Bovy vint comme d'habitude faire la tournée des élèves. Mine de rien, il me trouva courbé sur le défunt de plâtre, mon héros de Sainte-Hélène. Il me toucha l'épaule :

— Mes condoléances.

Puis, après une pause :

— L'avocat ? C'était, je pense, le frère de Frédéric. C'était votre grand-oncle ?

Je répondis : oui. Mais un oui renflé qui ressemblait à n'importe quoi ; et si j'ai versé quelques larmes, elles n'avaient rien à voir avec la mort de l'aïeul authentique.

Le bon Hugues Bovy ne changea rien dans sa manière d'être avec le mythomane, et sembla lui garder sa bienveillance et sa courtoisie habituelle. Mais j'en souffrais maintenant, en songeant

que je ne méritais plus ni l'une ni l'autre. Plus question de l'avocat Bille. C'est ce que je regrettais le moins. D'ailleurs je quittai prématurément la salle de modelage avec, sous le bras, mon masque de Sainte-Hélène. Il me valut, à la distribution des prix, une médaille de petit format.

Mon maître est mort, je crois, quelque dix ans après mon départ de Genève pour Paris. Combien j'aurais aimé le revoir, lui faire des excuses ; des excuses qui n'effacent rien du tout, comme certaines « gommages » : la tache initiale semble encore plus lisible quand on a essayé de la faire disparaître. Mais je voue un souvenir reconnaissant à cet homme que j'avais dû décevoir profondément et qui ne me l'a jamais fait sentir.

* * *

Une chose m'intrigue fort aujourd'hui. Qu'y avait-il de commun entre l'infirmes et fougueux avocat révolutionnaire à tête de tribun, au corps de Quasimodo, et le beau grand vieillard aristocrate genevois, dont le trait principal était la douceur, la bonté ? Je ne connais rien de sa vie, sinon mal, et j'ai peine à le retrouver dans ses deux fils qui me paraissent issus d'un autre monde que celui où vivait mon maître. L'un, infirmes, plus que ne l'a jamais été l'avocat Bille, et l'autre plein de talents, comme il en regorge chez nous, mais de ces talents sans suite, refusant l'effort.

Quant à mon masque de Napoléon, il reste introuvable. Et c'est en vain que je le recherche depuis des ans. Mes enfants, je les ai vus, se sont servis de ce masque, dont le fond est plat, comme d'un petit char, en le traînant avec une ficelle. Je ne l'ai plus revu depuis.

Chapitre VI

MON PÈRE

En y songeant depuis, je suis frappé de voir combien mon père était psychologue, si j'en juge par la qualité et les aptitudes des êtres dont il avait su faire des auxiliaires précieux, en mettant d'emblée chacun à sa place, si modeste fût-elle. Pour la ferme de l'institution Borel qui prit un développement inattendu, le problème était plus compliqué. Le poste de maître valet, chef de l'exploitation, exige des qualités exceptionnelles. Il y en eut d'excellents ; d'autres causèrent des déceptions. Il y en eut de médiocres. Un seul s'y montra déplorable. J'ai vu mon père expulser ce mauvais berger en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire. Ce qui ne l'empêcha pas de découvrir immédiatement un remplaçant qui tint longtemps et bien plus qu'il ne promettait.

Et pourquoi ne pas le reconnaître et l'avouer : « Monsieur le directeur » était d'un abord qui commandait le respect et coupait net cette familiarité qui a cours volontiers dans nos petites démocraties à tutoiement facile. Avec son air de vieux juge sévère, au chef prématurément blanchi, toujours distant avec les inconnus, même un peu méfiant dès qu'il s'agissait de nouvelles figures, je ne l'ai guère vu familier avec ceux qui étaient sous ses ordres. Il a pu se montrer dur, mais jamais injuste. A noter qu'il était de même avec les siens, et souvent plus sévère qu'avec les étrangers ; usant plus facilement de reproches, quand nous les méritions, que

prodigue de louanges et d'encouragements qui, parfois, nous eussent paru bien gagnés. Je me souviens qu'un jour, battu pour je ne sais quelle faute et mis entre deux portes, où j'avais juste la place de m'asseoir (l'une donnait dans le bureau de mon père et l'autre, sur une véranda), je savourais ma prison où pénétrait un rayon lumineux, car la seconde des portes quoique fermée à clé, pouvait être écartée par des petits cailloux et la boue de ma chaussure. Après quoi, j'ai trouvé ceci dans Stendhal : « Je savourais ma liberté dans l'entre-deux des portes. »

On ne pouvait lui reprocher qu'une propension à la colère, allant jusqu'à l'exaspération. Certains jours, il semblait oublier notre très jeune âge, nos travers trop évidents mais pardonnables. Le mensonge surtout l'indignait jusqu'au paroxysme, au point que ma mère devait intervenir, d'ailleurs sans succès, non seulement pour nous éviter des corrections qui dépassaient trop souvent en ampleur la gravité de nos plus coupables entreprises, mais parce qu'elle savait trop, la pauvre maman, combien ces éclats étaient nuisibles à la santé... d'un quadragénaire !

Ces scènes, que j'ai eu peine à oublier, ont ceci de bon que leur souvenir me retint toujours d'employer la violence pour punir les miens. Il va sans dire que jamais et en aucun cas, il n'eût admis qu'on touchât aux autres enfants ; à Dombresson, les châtiments corporels des parents adoptifs, sur leurs pupilles, étaient strictement interdits.

Pour compléter ce portrait, je dois avouer combien je l'admire aujourd'hui d'avoir toujours eu l'orgueil de ses origines paysannes. Nul n'ignorait au Val-de-Ruz que ses père et mère (la brave grand-maman Julie vivait encore) avaient mené à Boudevilliers, notre commune, malgré leur grand âge et sur un domaine de superficie moyenne, la rude vie des terriens de ce temps.

Il évitait qu'on pût le soupçonner d'être, si j'ose dire, monté à l'échelle grâce à des protections politiques. Son court passage à la rédaction du *Réveil* l'avait plutôt desservi. Il était trop franc, et dans sa manière d'écrire assez fruste, pour ne pas avoir bousculé, ci et là, quelque adversaire ou donné force taloches à des gens qui ne pardonnent jamais. Il s'ensuit qu'une fois le pied dans l'étrier, il s'efforça, au risque d'être pris pour un timoré, de ne

pas donner prise à la médisance ou à la malignité de son entourage. Il va sans dire que cela ne se faisait pas sans certains renoncements, auxquels nous avions, dans la famille, peine à nous soumettre. Nous jugions alors sans ménagement sa manière de faire, tandis qu'il me semble aujourd'hui avoir été plus prudent qu'opportuniste et roublard, et ne s'être prêté à rien qui pût braver l'opinion publique.

Mon père n'était pas avare, mais ce qu'on appelle « regardant ». Si le mot n'est pas français, il dit bien ce qu'il veut dire. Il se souciait avant tout de ne jamais faire un geste dont on eût pu conclure qu'il était un parvenu. (J'imagine que si la fortune était entrée sous notre toit, il ne l'eût pas davantage jetée par la fenêtre). Nous, les enfants, et peut-être aussi notre bonne mère, n'avions rien de ce qu'il faut pour jouer avec succès les diplomates. Peu nous importaient les mauvaises langues. Nous estimions, peut-être à tort, qu'elles n'avaient pas à s'occuper de notre train de vie, ni de la manière dont nous le concevions. Après tout, nous n'avions de comptes à rendre à personne, ni à écouter les donneurs de conseils, et pas davantage à ménager les électeurs de droite et de gauche.

A Dombresson, comme un peu plus tard à *L'Aurore*, nous ne dépendions de personne. Nous disposions de biens qui, certes, ne nous appartenaient pas. Mais qui aurait eu le front de nous contester le droit d'en user, puisque la jouissance de ces biens était comprise sans restriction dans le modeste traitement du directeur ? Lui seul, trop scrupuleux bénéficiaire, insistait exagérément, jugions-nous, pour que nous usions de nos droits avec discrétion. S'il existe une hypertrophie du scrupule, elle sévissait chez ce brave homme de père jusqu'à la limite du vraisemblable, jusqu'à la borne où l'économie s'efface devant l'avarice.

J'en citerai un exemple typique. Dans les deux postes qu'il occupa, la ferme disposait de trois à quatre chevaux, bien avoinés, auxquels on ne demandait pas un travail excessif. En plus de deux chars à *brecettes* qui servaient aux déplacements ordinaires, la remise abritait, sous une housse, un break de taille qui, à en juger par sa peinture impeccable, prouvait assez qu'il ne sortait guère de son garage. Nous l'avions repéré, et constaté en plus, avec

admiration, que l'armoire aux harnais contenait le harnachement nécessaire à deux chevaux d'attelage. C'est au sujet de cette très jolie voiture que nous entrâmes résolument en conflit avec notre père. Le break en question, étant assez lourd, possédait, on l'a vu, tout ce qu'il faut pour être attelé en flèche. On imagine aisément notre désir intense de faire quelques sorties en cet équipage. La tentation devint assez forte pour qu'on m'envoyât en ambassade avec mission de convaincre l'Autorité.

Je défendis la cause avec toute l'éloquence du bon droit et du bon sens. M. le directeur sursauta, n'écoutant ma plaidoirie que d'une oreille, puis resta inébranlable.

— Le break ! Le grand break à deux chevaux ? Rien que ça ! Pour sortir en famille au grand trot. A travers le Val-de-Ruz. Et peut-être jusqu'à Neuchâtel. Le directeur de l'institution Borel, avec sa famille, à deux chevaux ! Voyez-vous ça ! Jamais !

* * *

Je n'avais pas à connaître ses raisons. Me les eût-il données, je n'étais prêt qu'à les trouver absurdes. Le conflit demeura latent, mais prit un tour aigu, un peu plus tard, un dimanche matin, alors qu'ayant de mon propre chef fait atteler le plus vieux des quatre chevaux au plus humble de nos véhicules (il s'agissait d'aller à la gare, éloignée de 7 km. pour chercher deux de mes amis), mon père qui guettait son homme, pressentant la fugue, se mit à la fenêtre et m'intima l'ordre de faire un demi-tour spectaculaire. La rage au cœur, je subis l'humiliation de voir les garçons d'écurie qui avaient ouï l'algarade, dételer la bête avec un sourire que j'eus la sagesse de ne pas remarquer.

Il n'en fallait pas davantage pour me faire sentir à quel point j'étais de trop dans une maison qui « appartenait à l'Etat », dans un milieu où je ne pouvais être qu'inutile, voire indésirable, et qu'il était temps de voler de mes propres ailes et de m'abstenir de compter sur celles des autres.

Chapitre VII

LE PASTEUR DE DOMBRESSON

Ce n'était pas le nôtre. Il y en avait deux. Le pasteur Frédéric de Rougemont était celui de l'Eglise libre, dite indépendante. Nous appartenions à l'Eglise nationale. Les *nationaux* seuls occupaient le vieux temple paroissial. Son pasteur logeait dans une antique cure très vaste, avec dépendances rurales. Eglise et presbytère étaient propriétés de l'Etat. Et l'Etat était radical, d'un rouge peu comparable au rose pâle d'aujourd'hui.

Ce temple de Dombresson, resté intact, date de la Réforme. Ce n'est qu'une grande salle dont les murs, ornés d'un curieux décor, peint en gris, accusent encore davantage (au lieu de l'améliorer) le vide austère, inhumain, presque farouche, imposé par les iconoclastes.

A Dombresson, les dissidents n'occupaient le vieux temple qu'à l'occasion des enterrements, car les *Indéts*, comme nous les appelions, ne possédaient avec leurs frères séparés qu'un bien commun : le cimetière.

Quoi qu'il en coûtât aux *Indépendants* de le reconnaître et de l'avouer, la séparation, à peu d'exceptions près, était également politique. Quand il s'agissait d'aller aux urnes, les *Nationaux* votaient gauche, tandis que les *Indéts* votaient droite avec une discipline réjouissante.

Leur église nouvelle ne faisait qu'un avec le logis du vieux pasteur. Bien placée, un peu à l'écart, cette bâtisse d'une architecture primaire accusait la précarité de cette malheureuse rupture.

Mais le pasteur de Rougemont était plus qu'un homme de paix. Il était juste et loyal. On le savait. On le croyait riche et généreux. Il le fut jusqu'à s'y ruiner. Bienveillant certes, mais intransigeant, il n'entendait pas qu'on touchât aux droits et aux principes de la séparation.

Pour nous, très jeunes, nous ne savions voir en lui que le bon vieillard au regard étrange, tant ses yeux étaient cachés sous la broussaille de ses énormes sourcils. Quant à M^{me} de Rougemont, son épouse, issue d'une noble famille zuricoise, elle avait gardé, dans ce milieu paysan et horloger un peu fruste et frondeur, une distinction qui tenait à la fois de la souveraine et d'une abbesse de haute lignée. Elle avait une façon d'adresser la parole qui, au lieu de mettre à l'aise l'interpellé, le laissait troublé et singulièrement ému. Je répondais à ses questions avec une voix blanche, intimidée, comme si j'avais parlé à un être surnaturel.

Le pasteur de Rougemont était un des plus remarquables descendants d'une famille de hauts magistrats et d'hommes d'Eglise. Il fut témoin du drame politique où plusieurs des siens prirent une grande part. Et aux événements révolutionnaires, plus graves, de 1856, à la suite desquels l'aristocratie neuchâteloise émigra en terre vaudoise avec nombre de mauvaises têtes de l'absurde principauté prussienne et... canton suisse : ce joli cadeau des alliés de 1815. La famille de Rougemont s'installa près d'Yverdon, au Valentin, dont le vieux pasteur avait gardé d'excellents souvenirs. A Neuchâtel, à cette époque, on parlait encore du roi de Prusse et de la reine Louise avec un loyalisme que la guerre de 70-71 eut peine à entamer.

Le pasteur de Dombresson était un savant entomologiste dont la collection de papillons était célèbre. Comment conciliait-il cet amour de la nature avec les tâches que lui imposait sa vaste et vivante paroisse disséminée ?

Ce bon berger ne pouvait veiller que sur un troupeau confiant et fidèle. Celui de Dombresson l'était absolument. Très supérieur à beaucoup de ses collègues de l'Eglise nationale, on savait bien de part et d'autre que dans les bagarres politiques qui opposaient les deux Eglises comme des adversaires irréductibles, le pasteur de Rougemont ne connaissait en mots d'ordre que ceux de la parole divine et de son grand cœur.

Chapitre VIII

L'AFFAIRE DREYFUS

Ce qui fut ma jeunesse prit fin au cours de ma dix-huitième année et dès l'époque (décembre 1897) où mon père quitta Dombréson pour Cernier. On l'appelait à la direction de l'Ecole cantonale d'agriculture. C'est tout au fond de ce Val-de-Ruz qui a conservé plus que tout autre son aspect d'alors, qu'est né et que s'est formé l'homme, le peintre.

Les trois années qui précédèrent ce départ furent toutes marquées pour nous par le drame français dit « l'affaire Dreyfus ». Dans son entourage, mon père avait donné le branle. En ces temps où l'égaré et le délire n'avaient pas encore atteint les foules jusqu'à la limite de la mauvaise foi et de l'écœurement, le « directeur », comme on appelait mon père, avait sans hésitation choisi de s'enrôler contre le mensonge, la haine et l'ignominie. Autour de l'homme qui en avait fait un cas de conscience s'étaient groupés les citoyens militants des deux partis qui, sans crainte aucune, avouaient publiquement leur credo, nettement en faveur du condamné de l'île du Diable.

* * *

Je revois mon père de ce temps-là. Cheveux poivre et sel, déjà plus blancs que grisonnants, la barbiche second Empire en bataille. L'affaire Dreyfus l'avait enflammé ; sa passion de la vérité allait

jusqu'à l'angoisse. Je l'entends, sa journée finie, s'échapper de son bureau en murmurant à ma mère :

— Ne m'attends pas pour dîner ! Il faut que j'aille aux nouvelles. On dit que Dreyfus s'est évadé. Hélas ! je n'en crois rien !

Il partait vers son rendez-vous d'un pas alerte. Il y retrouvait le groupe le plus fidèle des néo-dreyfusards. Ils s'y rencontraient tous, un peu plus tard, comme des conjurés, avides de nouvelles, dans une petite pièce, un peu à l'écart de la salle à boire. Dombesson, à cette époque, possédait un hôtel de commune bien achalandé et qu'on disait insurpassable, au moins en ce qui concernait la chère et les vins. L'hôtesse, M^{me} T., avait une réputation non usurpée d'excellent cordon bleu. Son mari était un brave homme d'hôtelier qui, tout en faisant de l'agriculture avec intelligence, trouvait le temps de prendre soin de sa clientèle en la comblant d'attentions. A ce jeu-là, un hôtelier de village, s'il est estimé de chacun, ne devient pas riche. Mais en se faisant beaucoup d'amis, il en amenait à sa table d'hôte qui avait la renommée que l'on sait.

Il va sans dire que les plus assidus n'y allaient pas uniquement pour avoir, avant tout le monde, les dernières nouvelles et s'indigner des manœuvres écœurantes d'un état-major dévoyé. La fameuse cuisine de l'hôtel de commune les rendait éloquents ; elle invitait ses nombreux hôtes à la clémence et à la miséricorde. Mais nul n'eût failli au mot d'ordre pour un plat de lentilles.

Mon père, à son retour, se faisait pardonner l'heure tardive en mettant ma mère au courant des nouvelles et des derniers racontars. Comme nous logions, mon frère et moi, dans la pièce à côté de leur appartement, nous prenions part, tout en feignant de dormir, à ces entretiens nocturnes. Nous n'en pouvions saisir que des bribes ; trop peu pour tout comprendre, assez cependant pour faire de nous des dreyfusards en devenir.

* * *

Un peu plus tard, lorsque les événements prirent un tour plus dramatique, c'est moins à l'hôtel de commune qu'à la cure indépendante du pasteur de Rougemont que se trouvait, pour nous, l'épicentre de la secousse qui ébranlait le monde...

Il fut un temps où dans notre modeste village « l'affaire » avait alarmé les consciences. Nous savions de bonne source, et parfois avant les feuilles publiques, ce qui se tramait dans le clan des adversaires et des défenseurs de Dreyfus. On salua l'entrée de Zola dans l'arène, le dévouement de Scheurer-Kestner à la cause. L'actualité était devenue notre pain quotidien.

Nous ne tardâmes pas à connaître le secret de cette agitation pour la bonne cause. Dombresson abritait, périodiquement, un personnage qui, à son corps défendant (c'était un modeste), joua un rôle insigne, sinon décisif dans le développement de « l'affaire » et dans sa marche vers la vérité.

Il s'agit d'un graphologue de marque qui était le frère cadet du pasteur de Rougemont. Je ne sais qui l'avait recommandé au comité français que ses adversaires appelaient le « Syndicat Dreyfus ». Ce dernier lui proposa une expertise officieuse et une étude comparative de l'écriture du fameux bordereau, à l'aide des lettres du capitaine accusé et du commandant Esterhazy. Albert de Rougemont passait pour un des meilleurs graphologues de l'époque. Emule de l'abbé Michon, admirateur sinon élève de Crépieux-Jamin, il n'avait pas tardé, disait-on, à égaler et même à dépasser ses maîtres.

Physiquement, il ressemblait peu à son frère plus grand, plus grave, plus solennel, sous ses épais sourcils, le type même du vieux pasteur neuchâtelois d'une époque révolue. Le cadet était un petit homme maigre, d'une maigreur d'ascète, comme ils étaient tous, ces de Rougemont ; d'une extrême nervosité, très vif dans ses mouvements, il ne pouvait tenir en place, toujours grelottant, toujours suivi ou entouré de sœurs et de belles-sœurs qui le couvraient de pèlerines ou de grands châles de laine, dès qu'il passait d'une chambre à l'autre dans cette cure inconfortable et peu chauffée.

Albert de Rougemont était plein d'esprit ; il avait des distractions de vieux savant ; sa conversation enjouée, un peu coq-à-l'âne, il l'entretenait, visiblement, pour ne pas avoir à trop écouter l'entourage ; car il souffrait, comme tous les siens, d'une surdité qui le mettait un peu à l'écart des convives trop curieux et questionneurs. Il les remplaçait avantageusement, ayant beaucoup lu

et beaucoup vu, mais sachant toujours, grâce à son intelligence attentive, se mettre à la portée de son auditoire.

Dans cette sainte maison où l'on priait beaucoup, avant et après les repas, où chaque soir on faisait un culte familial, Albert de Rougemont, humaniste et graphologue, aurait pu se sentir un peu dépaysé, mais il n'en laissait rien paraître. Voit-on un de Rougemont ennemi des traditions familiales ? Certainement aussi croyant que les siens et les nombreux hôtes que ses vénérables aînés accueillait à la cure. Il fallait voir avec quelle conscience de Rougemont cherchait à découvrir une âme à travers les signes de l'écriture. Il examinait tout sans parti pris, comme s'il accomplissait un acte de foi. Cela donnait un poids énorme à sa conviction de telle façon que, dans certains cas, il arrivait à convaincre assez l'auditoire pour rendre toute hésitation impossible.

Je l'ai vu pousser les choses très loin dans une affaire délicate qui lui avait été confiée. Je l'ai entendu proclamer, d'une voix émue mais impérieuse, une innocence dont nous doutions tous. Le savant et honnête graphologue soutenait que celui dont il venait d'examiner l'écriture ne pouvait être l'auteur de l'action vile dont on le soupçonnait.

Dans le cas Dreyfus-Esterhazy, Albert de Rougemont fut catégorique. Il étaya son verdict de considérations tellement probantes que les plus difficiles ne pouvaient être que convaincus... ou suspects de mauvaise foi.

Il va sans dire qu'au cours de cette abominable aventure, la mauvaise foi resta longtemps souveraine, sinon gagnante. Elle obscurcit jusqu'aux meilleurs esprits. Elle s'attaqua à l'intelligence et aux élites ; il ne fallait donc pas s'attendre à voir M. Albert de Rougemont échapper à la critique et à la malveillance. Il reste que l'intervention de Rougemont a été d'une importance capitale, sinon décisive, dans le développement et l'épilogue de l'affaire Dreyfus. Il est certain que l'auteur n'en tira aucun profit ni aucune gloire. Quant au pasteur, son frère, il jugea bon et sage, une fois Dreyfus sur la voie de la réhabilitation, de ne pas pousser plus loin les relations avec la famille et les défenseurs de l'accusé.

Incapable de haine, le pasteur de Rougemont méprisait cependant trop Zola, en tant qu'écrivain, pour applaudir à l'appel magnifique de *J'accuse*. N'avait-il pas, dans *La Terre*, surnommé Jésus-Christ « un paysan demi-crétin, fétide et détonant... » L'injure lui paraissait impardonnable, et l'attitude courageuse du grand romancier dans « l'affaire » ne rachetait pas l'odieux sacrilège, à ses yeux de chrétien. Questionné un jour sur ce qu'il pensait des défenseurs de Dreyfus, on entendit le pasteur conclure :

— Ce sont des gens sans Dieu !

La cure indépendante de Dombresson n'avait pas à en connaître davantage.

* * *

Les voisins de M. de Rougemont étaient moins catégoriques. Je ne crois pas que le cul-terreux détonant de *La Terre* avait froissé mon père, au point d'écarter Zola de son culte pour les militants audacieux de la défense dreyfusarde. De mon côté, je n'osais qu'à peine avouer une passion toute récente pour les livres du grand écrivain de Médan. Mes goûts bataillards (mais avec la plume !) m'avaient guidé vers *Mes Haines* que je lisais en cachette.

J'applaudissais à la vaillante défense d'Edouard Manet : « Parmi ses confrères, il y a encore les aveugles qui rient sans comprendre, parce qu'ils voient rire les autres ». Je n'entends pas affirmer que cet ouvrage fût mon livre de chevet. Mais il m'a guidé (parfois) dans mes premières batailles et lorsque tout m'excitait à la polémique.

L'œuvre de Zola avait de nombreux détracteurs dans tous les milieux. Dans un concours, où je prenais part, le nom de l'auteur ne devant pas être reconnu, j'avais signé mon envoi « Germinal ». Tous les journaux l'avaient mentionné, ce qui devait être mon premier succès. Il se trouva des gens connus et inconnus pour s'en indigner, jusqu'à en écrire à mon père ! Je n'avais pas lu le roman. En prenant ce pseudonyme, je n'avais pensé qu'au calendrier révolutionnaire qui, aujourd'hui encore, me semble charmant. Plus tard, j'ai failli laisser là mon admiration pour Zola, en lisant *L'Œuvre* et surtout en apprenant comment l'apostrophaît Cézanne avec son accent d'Aix : « Emile se

fout de nous. Quand un peintre a raté un tableau, il fait mieux que se pendre. Il le gratte avec son couteau à palette et en recommence un *otre* ! »

Peut-être que nos relations avec la cure indépendante en devinrent-elles moins fréquentes. Le célèbre graphologue s'était retiré en Bavière, où il vivait chez sa sœur la plus grande partie de l'année.

Et l'affaire Dreyfus touchait à son crépuscule.

Chapitre IX

LES HOLLANDAIS

Il y a peu de pays pour lesquels j'ai eu autant de sympathie que la Hollande. Une sœur de mon père avait épousé un Hollandais dont elle eut trois enfants, trois garçons qui effraient leur oncle suisse par leur turbulence ; nous les aimions précisément à cause de leur gaieté, de leur caractère boute-en-train. Leurs vacances, en été, devenaient pour nous une fête que nous attendions toujours avec impatience. Ils nous aidaient largement à mettre la « Direction » de l'institut Borel sens dessus dessous. Leur mère qui sortait beaucoup les laissait sous notre bonne garde et l'on comprend ce que cela voulait dire. Nous nous entendions à merveille, surtout lorsqu'il s'agissait de jeux nouveaux, de blagues à faire. Les Hollandais ne manquaient pas d'imagination. Un peu plus âgés que nous, vivant en ville, ils étaient singulièrement plus déniaisés que nos Vaudereux ; l'aîné semblait épris de ma sœur et lui faisait une cour à laquelle elle répondait visiblement. Je leur avais donné des surnoms auxquels, après une résistance inutile, ils finirent par s'habituer. L'un était devenu Van Bloker ; le second, le plus aristocrate des trois, avait fini par accepter Van Houten ; le troisième avait dû se contenter du nom de Bols dont nous ne savions rien (il s'agissait d'une liqueur hollandaise qui n'était pas faite pour nous).

Ces trois cousins sont morts prématurément. Ils avaient perdu leur mère, l'exquise tante Cécile qui avait des yeux bleus comme

je n'en ai vu qu'en Islande, chez les descendants des Vikings. Les enfants, les garçons firent carrière dans l'armée et la marine. Le second qui promettait beaucoup fut loin de tenir ses promesses. Grâce aux relations qu'avait sa mère, il devint officier de cavalerie, fit ce qu'on appelle un beau mariage, qui l'amena jusqu'au divorce et qui l'éloigna des siens. Lors d'un des derniers séjours que fit l'aîné, en congé de la marine royale, je fis son portrait en uniforme d'officier. Son mariage fut aussi malheureux. Quant au cadet, Bols, le plus Hollandais des trois, il fit une carrière assez courte, à Zurich, comme marchand de parapluies.

Dès lors, nos relations avec la Hollande furent un peu tendues ; et si j'en juge par ce que je vais raconter, je dois reconnaître qu'il ne suffit pas d'aimer un pays pour être à l'abri de son inimitié. La chose est rendue piquante par le fait que, sans avoir la moindre prévention contre les Hollandais, c'est avec la famille royale que mes rapports prirent, avec les années, un cours qui m'atteignit à la fois dans mon art et ma liberté. Ceux qui nous font du mal dans la vie sont trop souvent ceux auxquels nous étions prêts à vouer une affection sans borne et des plus fidèles.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par l'histoire de la respectable reine Wilhelmine qui s'en vint un jour à Sierre où elle devait rencontrer son mari, le prince consort, qu'on sait bon alpiniste. Elle tint aussi à faire visite à notre école privée qu'elle inspecta du haut de sa protestante grandeur.

Elle logeait dans notre joli hôtel, autrefois château de la Cour, devenu hélas Bellevue (ce qui n'est pas vrai : le chemin de fer entre dans les chambres à coucher !). Dès qu'il fut alerté, le bon gros directeur d'alors mit à la disposition du couple royal ses plus jolis appartements. Soucieux de leur apporter un décor qui plairait à Sa Majesté, il me fit appeler et me pria d'orner de quelques-unes de mes toiles, les parois des chambres et salons qui devaient abriter tous ces Hollandais de haute lignée. Je fis un choix sévère, persuadé que Sa Majesté aurait quelque plaisir à retrouver, dans ses salons, un Valais un peu différent de celui auquel on l'avait habituée dans nos hôtels de montagne. Il va sans dire que je n'attendais rien d'autre de la royale visiteuse. A peine une visite que le brave directeur avait fait miroiter à mes yeux de pessimiste !



Il faut savoir que, grâce à ses colonies et grâce à nos cousins, la Hollande avait à nos yeux un prestige énorme. Qui sait si je ne serais pas un jour appelé à aller peindre à Java ou à Bornéo, seuls pays, disait-on, où l'on voit encore des gorilles ? Nous parlions constamment de ce pays étrange et de Soura Baya où vivait notre cousin Jo, celui de la marine, qui, assurait ma sœur aînée, « reviendra pour m'épouser lorsqu'il aura fait ses trois ans d'Indes ». J'avais donc beaucoup de raisons pour me réjouir de participer d'une façon aussi marquante dans la réception que Sierre faisait à la reine Wilhelmine.

Mais depuis le moment de son entrée dans nos murs et de la prise de possession des appartements décorés par mes soins, ce fut un silence absolu, lequel me parut de mauvais augure. Je suis né pessimiste, mais pessimiste gai. Je m'attendais à tout, et même au pire, et ici ce fut le pire qui arriva. Peu après le départ des hôtes royaux, le concierge de l'hôtel me fit tout simplement savoir que mes tableaux, déposés dans un local discret, étaient à ma disposition, en insistant pour que je vienne les chercher sans retard. Je déclare que je ne sais rien de précis, car le brave directeur fut invisible et, par la suite, n'y fit jamais l'ombre d'allusion. Mais l'évidence crevait les yeux. Ma petite exposition, mon choix judicieux, avait souverainement déplu à la reine des Pays-Bas. Ma peinture devait avoir froissé jusqu'à l'indignation la royale visiteuse. J'avais oublié qu'elle faisait elle-même de l'aquarelle et que la peinture à l'eau, qui a toute la faveur des dames peintres, leur autorise un sens critique averti dont elle font un large usage. Bref, on enferma ma peinture, comme une coupable, jusqu'au départ de l'auguste souveraine. Je dois à mon gai pessimisme de ne pas lui en avoir gardé la moindre rancune.

* * *

La seconde aventure survint quelques années plus tard, après la première guerre 14-18, plus exactement en 1928. J'avais fait un voyage en auto à travers l'Allemagne, séjourné à Mayence, encore occupée par les troupes françaises. Cologne venait d'être libérée des troupes anglaises et j'arrivai à Nimègue, où le dernier survivant de ma famille hollandaise menait déjà une existence rétrécie de

mi-retraité, en dépit de ses trois ans d'Indes et de plusieurs autres postes.

J'étais attendu à Utrecht où l'on était bien loin du fameux pittoresque dont le tourisme menteur nous a tant accablés. Utrecht était une ville américaine, et mon cousin médecin habitait dans un quartier nouveau, tellement standardisé que je n'arrivais pas à retrouver sa petite maison, d'ailleurs confortable, exactement semblable à plusieurs centaines d'autres qui la cernaient. Tout cela sentait déjà visiblement l'après-guerre.

J'étais venu pour voir l'océan, mais pas des New York en miniature. Je vis Leyde et son merveilleux musée égyptien. Je vis La Haye qui me parut stupide. Je poussai jusqu'à Katwijk qui me consola des *corbusières*. Enfin, une petite cité habitable, nullement village de pêcheurs et bien située à proximité de l'océan. Un océan à marée impressionnante et dont on pouvait suivre, de la fenêtre, le flux et le reflux. Après quoi, on sortait sur un sable qui commençait à sécher, tout chargé de coquillages et d'étoiles de mer. J'avais fini par m'attacher à ce Katwijk, où je fis quelques pochades et, de là, quelques excursions vers l'intérieur, pour y voir, comme nous nous les figurions, des Hollandais à larges culottes et des femmes vêtues comme à l'opéra-comique. Les habitations, selon l'étrange coutume hollandaise, sont faites de telle manière qu'on y peut voir, dans les pièces inférieures, les habitants lisant, fumant, conversant, où se reposant l'après-midi, au su et au vu de n'importe quel passant, dont j'étais certes un des plus curieux. C'est probablement à Katwijk, sur un quai dernier cri, bordé d'élégants hôtels particuliers, que je laissai ma voiture à l'arrêt. Et passant par là, à pied, je fouillai du regard ces demeures qui n'avaient rien à cacher. Durant ma promenade, j'aperçus une jeune femme, de l'âge d'une étudiante, travaillant avec un personnage qui semblait être son précepteur.

Naturellement, je m'arrêtai, mais je sentis soudain une main peu amicale posée sur mes innocentes épaules. L'homme m'interpella avec une brusquerie qui, malgré son costume civil, sentait le policier secret. Il était d'ailleurs entouré d'une petite troupe d'acolytes qui lui ressemblaient comme des frères.

La jeune fille était la fille aînée de la reine.

Chapitre X

PARIS ET LE HAVRE

J'ai connu des moments, des temps où j'aurais eu toutes les raisons d'être malheureux. Or, quand j'y songe et que je cherche à revivre certaines heures maudites, je les sens encore entourées d'une *aura* étrange, d'une lueur de transfiguration presque indécente ; qu'il semblait impossible de pouvoir refuser, qu'on aurait dû refuser, sauf cet appel vers la vie.

En remontant à la source de ces illuminations, elles me semblent encore bien précaires, fragiles ; mais qui n'a été malade et convalescent, sans ressentir cette joie inexprimable de l'être qui revient à lui prêt à recommencer un nouveau départ sur une voie sûre, avec des forces renouvelées, on ne sait par quelle aide ?...

* * *

Vers le 15 octobre 1895 se situe mon premier départ pour Paris, avec Charles L'Eplattenier. Mon père lui avait proposé un arrangement : nous logerions ensemble, et L'Eplattenier qui connaissait la capitale depuis deux mois me piloterait un peu à mes débuts.

Je partis sans joie, comme on répond à un ordre de marche ; laissant derrière moi trop de choses qui m'étaient chères. Ce fut par un jour d'automne après les labours, quand la terre ouverte se gava de feuilles mortes. J'avais le cœur lourd et il pleuvait à

torrents. Je revois encore la gare des Hauts-Geneveys, le long tunnel des Convers, La Chaux-de-Fonds déjà sous la neige. Une fouille en règle nous retarde à la frontière, à Morteau. Sans doute s'agit-il d'un trafic de montres ! C'est tout juste si l'on ne nous met pas nus.

L'affreux wagon français est mal éclairé. Nous sommes encaqués dans un innommable *boîton* de troisième classe, encombré encore de colis et de valises consolidés avec de la grosse ficelle. En face de moi est assise une jeune femme mal mise. Elle sortira pendant toute la nuit, de dessous son manchon, une bouteille (éther, alcool ?) dont elle boit chaque fois une gorgée, après quoi elle s'endort la bouche ouverte. L'Eplattenier s'est rencoigné dans ses bagages et ne dit mot. A Besançon monte un cuirassier dont le casque rutile et balaie tout son voisinage. Je me demande ce qui resterait de ce beau guerrier sans son uniforme : cela sent la ferraille, la poudre à polir et la benzine.

Un inconnu s'approche de moi et s'intéresse à notre sort. Il me raconte sa vie, ses malheurs financiers, et nous propose de passer les deux heures d'arrêt à Dijon « chez les petites Dijonaises ».

— A la rigueur on pourrait y passer la nuit..., ajoute-t-il.

Sans cesse, il nous fait l'article, nous presse de questions dont la plupart restent sans réponse. Nous ne bronchons pas et nous ne quittons pas notre compartiment qui se remplit. Ma voisine continue de boire, elle sera ivre-morte avant l'arrivée au petit matin.

* * *

« Paris, merveilleux Paris... mais cette ville est atroce, c'est la forge du génie. On y martèle les âmes. Malheur à celui dont l'âme n'est pas d'acier », a dit André Chamson.

Oui, Paris... Ma première impression est déplorable. J'éprouve la sensation d'un isolement morne. J'en ai le cœur tout chaviré. L'Eplattenier me conduit dans un quartier sordide, rue du Dragon, où il partage un abominable logis avec un Suisse, Orelli, que nous réveillons à cette heure matinale. Je m'assieds sur une caisse dans l'atelier encombré de peintures qui me semblent un

peu loufoques. Elles sont bien à l'image du nommé Orelli qui arrive bientôt, échevelé, débraillé. Plus tard, nous ne le reverrons qu'à de rares occasions.

Nous courons pour chercher un appartement et nous trouvons, rue de Rennes, non loin de la gare Montparnasse, ce qu'il nous faut. Au cinquième étage : deux chambres mansardées, une petite cuisine, montée par l'escalier de service. Nous emménageons avec un mobilier sommaire qui complète celui de L'Eplattenier. La rue est bruyante. Nos fenêtres donnent sur les toits des immeubles de la rue Notre-Dame-des-Champs. Nous trouvons dans le quartier tout ce qu'il faut pour faire notre cuisine, car mon camarade dit se détraquer l'estomac dans un restaurant.

— Je suis Hongrois..., raconte-t-il volontiers.

L'Eplattenier avait obtenu de passer de l'Atelier Merson à l'Ecole des Beaux-Arts ; moi, je ne pouvais entrer qu'à l'Ecole des Arts Décoratifs où je débute vers le 20 octobre. Nous recevons la visite de quelques-uns de ses amis. Entre autres, Buagnard dont je fais un bon portrait à la sanguine ; je passe Noël et Nouvel-An à Paris. Un jour je rencontre un Suisse inconnu qui cherche à me taper et que, plus tard, j'identifie avec le cadet des frères Seiler, futur gros hôtelier de Zermatt.

Mon père connaissait fort bien un M. Robert qui vivait au fond de Vaugirard, au 240. Mais il n'avait pas voulu me mettre en pension chez lui, parce qu'il vivait « à la colle » avec M^{me} Gauvain. Ce faux ménage pouvait être donné en exemple à beaucoup d'autres, plus légaux. Devant moi, pas l'ombre de ce qui eût pu me scandaliser ; jamais de tutoiement. D'ailleurs il existait une entente parfaite entre M. Robert et cette brave petite femme rondouillarde, excellente ménagère, trouvant sans doute tout naturel de vivre avec un ami du mari défunt, dont ils parlaient sans cesse, célèbre damasquineur et graveur. A l'époque, on pouvait voir au Louvre certains travaux de ce Gauvain. Il avait réparé de vieilles armes et des cuirasses pour des marchands et il était même allé jusqu'à faire du vieux neuf. Les collectionneurs s'y laissaient prendre à tel point que Gauvain lui-même avait dû leur montrer sa signature et la date de fabrication de ces purs chefs-d'œuvre apocryphes.

Robert qui avait été, en tant qu'ami, l'exécuteur testamentaire, s'était remué pour obtenir une légère pension pour la veuve, et finalement ne l'avait plus quittée : une petite oie tendre et douce, une M^{me} de Warens, mais Robert n'avait rien d'un Jean-Jacques... C'eût été pour moi, pauvre gamin de village transplanté trop jeune, exactement ce qui m'eût convenu. M^{me} Gauvain avait pour moi des attentions toutes maternelles que partageait d'ailleurs son compagnon, toujours trop sérieux et affairé. Il va sans dire qu'ils n'en menaient pas large et que ma vie avec eux eût un peu amélioré leur sort. Robert se débrouillait assez mal, correspondait à quelques vagues petites feuilles suisses qui payaient peu, et posait pour l'adversaire irréductible de tous les gouvernements qui se succédaient en France, qu'ils fussent de gauche ou de droite. Ce qui irritait fort mon père qui disait, lorsqu'il y avait un long silence : « Je pense qu'il s'est fait coffrer. »

Robert s'était, de petit instituteur, mué en passionné d'agriculture. Avec lui, j'assistais à des séances de la *Société Nationale* où parlaient M. Méline, président du Conseil, et d'autres seigneurs du poireau de hauts parages. Robert, qui faisait des comptes rendus de ces séances, en bavait d'aise. Il passa de là, comme copiste, car il avait une « belle main », à la rédaction d'un *Dictionnaire Agricole*, rédigé par un sieur Hautefeuille dont il se croyait le bras droit. Il y gagna très juste sa petite vie de Vaugirard, tandis que j'apportais une modeste obole au jeune ménage, en venant dîner avec lui trois ou quatre fois par semaine.

Il y avait, tout au fond de cette rue, une grande épicerie Thuiloz. Son propriétaire avait une maîtresse, m'apprenait M^{me} Gauvain. J'éprouvais beaucoup d'étonnement qu'un épicier puisse avoir une maîtresse... M^{me} Gauvain me racontait encore ses souvenirs de la Commune. De Victor Hugo, dans son monde de petits boutiquiers, on médissait fort : « Ce vieux c... qui couchait avec des traînées et des servantes ! » Il s'agissait de ragots transmis par la malveillance aux oreilles du populaire, afin d'entretenir le mépris pour l'ami des proscrits de la Commune.

Pendant deux années à Paris, je n'ai guère connu que ce genre de « dîner en ville ». Ce qui me coûtait le plus, c'était les retours à pied, tard dans la nuit, quand je ratais le dernier métro Porte

de Versailles-Odéon, pour rentrer rue de Rennes ou rue du Luxembourg.

* * *

J'avais manifesté devant le couple Robert-Gauvain le désir de voir la mer et un grand port. M^{me} Gauvain avait, au Havre, un parent qui était notaire. Elle me proposa, ou de lui demander de me recevoir, ou de me trouver une famille qui me prendrait en pension pour quelques semaines. Je ne pouvais le faire sans demander la permission paternelle pour payer le voyage et naturellement un supplément à ma prébende qui ne pouvait suffire dans le cas particulier. J'eus pas mal de peine à obtenir ce que je cherchais, même en faisant valoir combien ce séjour à la mer, après un long hiver à l'atelier des Arts Décoratifs, était devenu nécessaire pour ma santé. Un dessin que j'avais exécuté à l'occasion d'un mariage me valut cette grâce.

Le notaire du Havre avait trouvé chez un de ses clients, M. et M^{me} Duboc, rue de Normandie, une chambre et pension qu'il recommandait et, fin mars 1896, les Robert-Gauvain m'embarquaient dans l'express du Havre. Un des plus beaux temps de ma vie. C'était plus que de la joie, de la jubilation ! J'ai aimé l'océan, le port, les grands navires qui entrent et qui sortent, les chargeurs, les vapeurs au repos dans leur bassin qui semblent dormir comme des êtres éreintés, les longues stations près du sémaphore à lire leurs heures d'entrée et de sortie. Je me promenais de l'un à l'autre des bassins et des bassins à la jetée d'arrivée, mains dans les poches, en vieux loup de mer esclave de ses habitudes. Nouvelle passion, dont l'origine est peut-être danoise ou norvégienne, comme mon nom. J'allais voir, dès le premier jour, un bateau norvégien : *Capitaine Bille*. Je n'ai pas aperçu mon homonyme, mais j'ai contemplé son beau bateau, propre, élégant, orné d'une figure de proue toute dorée.

C'est avec peine que, vers midi, je m'arrachais à ces rives exaltantes pour rentrer avec un tramway sordide jusqu'au fin fond d'une banlieue, pire que celle de Vaugirard. J'y arrivais à l'heure où le père et la mère Duboc, petits merciers affables et obséquieux, m'attendaient avec leur sourire figé. J'occupais dans leur entresol

une grande chambre dont les fenêtres donnaient sur une cour tranquille, sorte de salon petit bourgeois, gentiment meublé (peut-être fort laid), où je savourais un bonheur, tout fait de mes visions maritimes de la matinée. On mangeait à des heures très régulières une cuisine qui me comblait, comparée à mes menus de Paris. L'après-midi, après lecture de quelques livres d'aventures et de voyages, pour ne pas sortir de l'ambiance, je courais les côtes. Celle de Sainte-Adresse avait ma préférence, avec ses bords escarpés, ses grands prés déjà verts où pointaient de petites fleurs jaunes. Tout à coup une faille conduisait par un sentier périlleux jusqu'au bord de l'océan qui, à marée haute, mordait le pied des falaises. J'ai passé là des heures enchantées, à écrire, à dessiner, à suivre des yeux les bateaux de charge, déjà tout petits, cinglant vers les îles, ou les paquebots arrivant d'Angleterre avec leur charge humaine habituelle. Je m'amusais à les identifier et je m'assurais ensuite que je ne m'étais pas trompé.

Le retour vers Paris me fut dur et la vue de mon pauvre logis, bien décevante. Mais mon départ pour la Suisse n'était plus très éloigné. En mai 1896, j'avais retrouvé ma chambre à la direction de Dombresson.

Au cours de l'été, je visitai à Genève l'Exposition nationale suisse, d'humide mémoire, car il pleuvait tout le temps. Nous nous baladâmes à travers les halles des beaux-arts avec L'Eplattenier. Il faisait toutes sortes de réflexions devant les tableaux de Hodler. Ce dernier avait peint d'admirables lansquenets, que nous retrouvâmes plus tard pour *Marignan*, dans les architectures vieux Suisse de Paul Bouvier. Cet étonnant *Village suisse* en stuc fut la réussite de l'exposition et nous donna, aux uns et aux autres, cette mentalité d'armaillis d'opérette qu'on pouvait voir portée à la scène par les créateurs du genre : Daniel Baud-Bovy et Gustave Doret. *Nous étions là-haut deux joyeux bergers.*

* * *

Lors de mon second séjour à Paris, L'Eplattenier resta en Suisse.

Je pars seul de Dombresson pour arriver le soir, tard, à Paris, le 15 octobre 1896. A la recherche d'un hôtel, je m'engouffre,

rue Bonaparte, dans une abominable maison ; je dois payer d'avance une chambre où tout me paraît sale et rouge sang, tapis, rideaux, papier de mur, couvertures de lit, etc ; elle sentait moins le vice que le crime. J'essaie de m'endormir lorsque me poursuit étrangement l'idée de la mort d'Oscar Wilde. « Cette chambre fut peut-être la sienne... » J'ai des cauchemars et je ne dors guère. Or Wilde est réellement mort, quatre ans plus tard, le 30 novembre 1900, dans un hôtel de la rue Bonaparte où il logeait.

Sans m'éloigner de la rive gauche, dès l'aube, je cours à la recherche d'un pied-à-terre. Ils ne manquent pas : rue Barbet, rue Godot, rue Jacob. Au besoin, j'irai jusqu'au Jardin des Plantes. Je trouve ce qu'il me faut, rue du Luxembourg, numéro 40, au sixième : une mansarde, fenêtres à tabatière. Je ne vois que le ciel. Mon lit est à l'abri des gouttières ; contre une des parois, une petite table ; par terre, des carreaux rouges. C'est l'étage des boniches de la maison qui me semble habitée par des gens cossus. Mais toute la valetaille est un peu bruyante.

Mon programme : l'atelier Julian, avec pour maîtres Benjamin Constant et Jean-Paul Laurens ; et tous les jours, une heure de croquis chez Colla-Rossi. Le reste du temps, je cours les musées et je fais une série de dessins au Musée d'Artillerie (des costumes d'après des mannequins). Les copains s'en moquent et prétendent que je deviendrai plus tard conservateur d'un musée historique.

Je trouve à l'atelier Julian tout un brelan de Suisses alémaniques, futurs maîtres de dessin qui viennent à Paris passer une année avec un stipendium de leurs cantons respectifs. L'un d'eux fait exception, il sera peintre. Fils d'un joaillier de Berne : Hans Widmer. Puis un sculpteur qui fit carrière d'excellent médailleur : Hans Frey. Nous mangeons tous chez Arquin qui a sa maison dans une rue parallèle à la rue Bonaparte, sorte d'impasse derrière l'institut. Il y avait avec nous quelques Genevois, entre autres le précieux Rieu, Camoletti et l'amie d'un des leurs qui mangeait avec nous. Un peu plus tard, on me fit connaître un peintre de Winterthur, ex-ouvrier d'usine, Jacob Herzog, esprit très drôle et peintre, croyait-on, appelé à de hautes destinées.

Nous étions ainsi une demi-douzaine de Suisses à travailler dur et à nous ennuyer ferme dans cet atelier parisien de la rue

du Dragon où s'empilaient une centaine de peintres — en majorité amateurs — venus des quatre coins de l'Europe et des deux Amériques.

N'importe quel gâcheur, après avoir versé au *massier* son mois — payable d'avance — et offert une tournée de prunes à l'eau-de-vie aux anciens, avait droit à un escabeau, à un chevalet, à une place réduite et aux corrections hebdomadaires d'un vieux pontife de l'institut qui se promenait, l'air important, suivi de ses fidèles, entre les étalages de portefeuilles et de toiles, tout en faisant des mots d'esprit sur le dos de quelque pauvre bougre effaré.

Un modèle nu, homme ou femme (quelquefois l'un et l'autre), posait son heure, le dos au poêle surchauffé. Et pendant les dix minutes de repos réglementaire, alors que la femme cachait ses fesses rougies et des seins croulants sous un peignoir sale, ou que le modèle-marlou grillait une cigarette, nous échangeions avec nos voisins quelques vérités premières, tantôt sur la peinture, parfois sur un avenir qui, pour la plupart d'entre nous, n'avait rien d'attrayant.

Les Confédérés de Berne, de Zurich et de Neuchâtel n'avaient pas tardé à faire connaissance et à se rapprocher. Et comme dans cet atelier de métèques on parlait toutes les langues, y compris le petit-nègre, nous y allions sans nous gêner de notre plus guttural *Schwizertütsch* qui prenait dans cet étrange milieu une saveur étonnante et à travers lequel nous respirions comme une bouffée d'air du pays.

Pour tout dire, nous nous sentions tous singulièrement dépaysés, mais personne ne se souciait de le laisser voir. Nous avions fini par nous persuader que cette Académie et son enseignement sommaire et routinier (réduit à la seule et rare visite du vieux maître) était indispensable à notre formation artistique, et nous acceptions les ennuis de cette absurde existence comme une marche nécessaire vers le but idéal que nous nous étions proposé.

Nos réactions devant les erreurs d'une pareille école restaient toutes intérieures, aucun de nous n'ayant assez de foi ou de courage pour oser rompre brusquement avec la routine et la tradition.

Tous ceux qui nous avaient précédés sur la même voie avaient paru s'en accommoder, et nos familles, pour lesquelles nous représentions une assez lourde charge matérielle, n'entendaient pas nous voir innover à leurs frais, et laisser prendre à nos études le chemin de l'école buissonnière.

Ce fut une féconde et dure époque, toute traversée de luttes et d'efforts pour s'adapter au milieu. Je n'y pense jamais sans tristesse ; pour m'avouer, non sans honte, que j'ai frôlé la désespérance ; connu là, moi aussi, des heures de doute et le dégoût de vivre. Je me raccrochais alors, comme quelqu'un qui va choir, à mon passé heureux, à mes souvenirs, à tout ce que j'avais laissé derrière moi...

L'enfant venait au secours de l'homme, tout prêt à faire naufrage !

C'est pendant ces heures d'inquiétude que l'idée germa, et peu à peu prit corps et s'affermi : il fallait rentrer au pays, s'en imprégner et y faire sa vie.

Je n'aimais pas la ville. Ce que je vis du Paris de ce temps n'était point fait pour que je m'y attachasse. Je n'ai jamais été l'homme des rues et des foules ; je n'ai jamais su flâner ailleurs que dans les solitudes, à la mer ou à la montagne. Il me faut de l'air, de l'espace, de vastes paysages vides (oui, même ceux de l'Islande !). « Paris, sans montagnes, m'inspirait un dégoût si profond qu'il allait presque jusqu'à la nostalgie. J'étais dans ces rues un rêveur passionné, regardant au ciel, et toujours sur le point d'être écrasé par un cabriolet », a dit je ne sais plus quel auteur. Moi-même je le fus un jour, rue de Seine, non écrasé, mais renversé.

Le plus grave c'était, pendant ces deux ans, de n'avoir rien vu ni rien su de Van Gogh, Cézanne, Renoir ; à peine avions-nous entendu parler du legs Caillebotte, relégué dans une salle perdue dans les combles du Louvre. Pourtant, c'est à l'École des Arts Décoratifs à Paris qu'en 1895, dans la salle surveillée par le père Cornet, j'entendis pour la première fois ce nom : Picabia. Mais la gloire appartenait à Rochegrosse, qu'on ne savait pas fils d'un grand personnage... Jean-Paul Laurens, mon vieux maître, m'accompagnait au Panthéon. Au Salon, on saluait Lhermitte,

Dagnan-Bouveret, Bouguereau, Meissonier. Picasso n'était pas né ; Rouault, pas encore deviné. Pour être à la page, nous nous jetions sur Puvis de Chavannes au Panthéon, à l'hôtel de ville ; Puvis, injustement méprisé aujourd'hui. On recevait Mucha, avant-dernière passion de la grande tragédienne Sarah Bernhardt. Enfin, il y avait Detaille, etc., qui menaient l'affiche.

* * *

Une existence moyenne, avec des ressources réduites au nécessaire, n'a rien de redoutable. Mais lorsqu'elle doit se dérouler dans une grande ville et pour une longue durée dans un quartier sordide, on peut voir planer sur le vide de certaines existences citadines une ombre de malédiction. Je ne fus jamais le curieux des petites rues de Paris ; celles dont on m'avait vanté tout le charme n'étaient que de sinistres visions. En quête d'un logis (on en trouvait encore !), j'ai parcouru maints quartiers de la rive gauche, frappé à la porte de quelques taudis sous les toits, frissonnant d'avance à l'idée que, même en y vivant peu, je devrais au moins y travailler, écrire et dormir.

J'en ai vu d'autres, même à Genève où, dans certains appartements à louer, je n'aurais pu rester vingt-quatre heures sans sombrer dans un indicible cafard. En Italie, des villes comme Pise (avec sa rivière d'un ocre sale, avant les sauvages destructions de 1945) ou comme Orvieto, me semblent inhabitables. A Florence même, près de Santa Croce, un troisième étage, loué imprudemment par correspondance, m'a laissé de tels souvenirs que je ne me risquerais plus à renouveler l'aventure.

A l'époque dont je parle, je n'avais pas encore accumulé trop de pitoyables expériences, mais je m'écartais toujours davantage de ce qui m'était contraire, sûr d'avance que si j'avais quelque chose à dire, je ne m'exprimerais jamais mieux que dans une retraite. Serait-elle au bord de la mer ou au cœur d'une province ? Je l'ignorais, mais je l'imaginai dans un cadre de mon choix.

On pense bien qu'il ne s'agissait plus de Paris, du moins pas de celui que j'avais connu et où je devais vivre avec un billet

de cent francs par mois. Non, je n'avais rien à regretter des deux années précédentes. J'y avais à peine trouvé ce que j'en attendais et j'avais fini par comprendre que Paris ne fait pas de miracle.

Par de nombreux détours où la nostalgie n'était point absente, notre petit groupe d'exilés fut ramené doucement vers le sol helvétique. On avait fini par s'évader de l'atelier trivial, heureux de lâcher le modèle nu pour s'en aller peindre au premier printemps dans les bois de Clamart, à Saint-Cloud ou à Bougival. Les bateaux de la Seine, dont nous usions le plus souvent possible, renvoyaient aux échos des rives déjà vertes le dur et mâle accent alémanique. Peu à peu nous nous étions émancipés. On faisait des plans d'avenir ; on ne reviendrait pas à Paris ; on projetait de s'installer quelque part, sur sa terre, qu'on apprendrait à mieux connaître. On y vivrait en peintre, mais comme le paysan sur son champ.

Assez mal en point, je rentrai à Dombresson au printemps 1897.

TROISIÈME PARTIE

Les vingt ans

Il est sain de ne rien *nier* (le surréalisme, l'art abstrait). Il est plus juste encore de ne rien *renier* ; ce que nous prenons pour une erreur peut être un maillon de la chaîne.

Picasso a écrit : « Je prends mon bien où il me *trouve*. » Picasso appartient à ce XX^e siècle qui sait tout et qui se sert de tout. Nous, du XIX^e, nous ne savions rien et nous nous servions de n'importe quoi, et c'était parfois misérable. Je compare les nôtres avec la chambre d'un jeune peintre d'aujourd'hui ; il y a là une bibliothèque où ne manque pas un seul des merveilleux livres, planches en couleur, édités au cours de ces dernières années. Nous voilà loin du « Magasin Pittoresque » de Charton qui fut pour ainsi dire ma seule nourriture spirituelle, à cet âge, et pourtant ce jeune peintre est d'un milieu tout aussi modeste que le mien.

(Notes)



Chapitre premier

BRIENZWILER

Au début de l'automne 1897, après de nombreux apartés familiaux, chuchotements et conciliabules dont j'étais l'objet, mon père me proposa un troisième séjour à Paris ; « le dernier », précisait-il. Cette résolution, à laquelle je n'étais pas préparé, ne répondait en rien à mes plans.

Je refusais Paris.

Mes amis de la Suisse allemande avaient réussi à créer une colonie d'artistes, selon leur rêve. Ils me proposaient de faire partie de leur équipe. J'avais accepté ; leur lettre donnait assez de détails pour soutenir ma foi chancelante et, me semblait-il, avoir raison des craintes et des hésitations possibles de mon entourage.

« Nous sommes, assuraient les collègues, à la veille de réaliser le projet dont il fut souvent question au cours de nos entretiens à Paris. Pourquoi renoncerais-tu à être des nôtres ? Nous passerons l'hiver dans un vieux et pittoresque village que traverse la nouvelle route du Brünig, dans la vallée du Hasli. Nous en écrivons à quelques camarades ex-élèves de l'atelier Julian. Il fera bon vivre dans un milieu où nous retrouverons des amis, des motifs rares et des modèles intéressants. »

La chose ainsi présentée (les copains s'exprimaient comme un prospectus) était loin de me déplaire. La vie d'un groupe d'artistes à la montagne offrait singulièrement plus d'attraits que

quelques mois décevants dans une académie parisienne. La lettre ajoutait, sans doute à l'adresse des parents alarmés : « Nous travaillerons ainsi avec plus de zèle, car il y aura peu d'occasions de s'amuser. »

On m'offrait un toit confortable dans les Alpes ; un paysage tout nouveau, des modèles. On me promettait du soleil, de la neige et des glaciers ; des montagnes et des forêts ; on m'apportait tout simplement la clef des champs ! Je la saisis avec enthousiasme. On insistait même sur certains détails d'ordre pratique. On transformerait la fenière en un vaste atelier. On vivrait mieux et pour moins d'argent dans ce *Baumgarten* (c'était le nom du chalet) que sous les toits mansardés de Paris. Ceux-là, décidément, je les connaissais trop !

Ce projet réalisé, ou tout près de l'être, répondait à quelques idées qui flottaient dans l'air autour de 1900. Comme des graines invisibles, la plupart retombent ou se perdent ; mais certaines d'entre elles contiennent assez d'éléments vitaux pour se déposer et mûrir dans les âmes attentives.

Rainer Maria Rilke, avant sa vie valaisanne, s'était épris de la *Künstlerkolonie* de Worpswede, près de Brême, et en même temps... d'un de ses porte-drapeau, la laide et talentueuse Paula Modersohn. Celle-ci fit — hélas ! — du grand poète un portrait si horrible qu'on peut le prendre pour une vengeance. Rilke n'en écrivit pas moins de fort belles pages sur Worpswede et ladite Paula, qui reste aujourd'hui la seule illustration de cette équipe oubliée.

Je me demande pourquoi, venant de Paris, nous ignorions tout de Pont-Aven, également colonie d'artistes, et l'effort en commun des Impressionnistes. (Je n'avais vu de ce groupe déjà célèbre que l'exposition du legs Caillebotte, allégé, par ordre, de tous ses Cézanne ! Mais on s'y rendait en foule, moins pour admirer que pour pouffer de rire devant cette « peinture d'aliénés ».)

L'idée du phalanstère oberlandais, si bien menée à chef par les plus actifs de nos camarades, ne me paraissait nullement méprisable. Je songe aux temps évoqués dans ces souvenirs, pour remarquer, non sans surprise, combien nous étions à la page et, heureusement, sans nous en douter ! J'affirme que notre effort

libérateur s'était accompli spontanément et d'instinct, parce qu'il correspondait à nos goûts et que nul d'entre nous n'en exagérerait la valeur ou la portée.

Encore moins s'agissait-il d'imiter des gestes illustres (puisque ceux qui les firent nous étaients alors à peu près inconnus), ni de suivre un mouvement qui, en France et en Allemagne, par la qualité de ses initiateurs, avait pris tout de suite l'ampleur d'une révolution picturale.

Temps héroïques où le doux Van Gogh, qui voulait faire de sa peinture « un art consolateur pour les cœurs navrés », osait écrire à son ami Gauguin :

Les tableaux nécessaires, indispensables pour que la peinture soit entièrement elle..., dépassent la puissance d'un individu et seront créés probablement par des groupes d'hommes se combinant pour exécuter une idée commune.

* * *

J'avais accueilli l'ordre de marche paternel, sans avoir dévoilé jusque-là les projets en cours ; mon adhésion, envoyée sans souffler mot, inutile de songer à revenir en arrière :

— Je fais mes malles... dis-je, à peine ému. Mais je renonce à Paris ! Je partirai dans quelques jours... pour... Brienzwiler. C'est un grand village dans le Haslital.

— As-tu bien réfléchi ? questionna mon père avec gravité. Sais-tu où te mènera la proposition saugrenue de tes collègues de Berne et de Winterthur ?

— Réfléchir ! A quoi bon ! C'est décidé, j'accepte et les amis comptent sur moi.

— Et toi, gronda-t-il, tu comptes sur moi ?

— J'irai là-bas, s'il le faut, avec mes propres moyens. (Je le prenais de haut et pourtant, des moyens, je n'en avais aucun.)

On s'aperçut vite que je ne céderais pas. Mon père montrait moins de colère que de déception. J'en étais peiné. Je sentis qu'il perdait confiance. Mais en même temps je retrouvais la mienne, certain, à présent, qu'elle ne me quitterait plus.

Entre Paris et la Suisse, j'avais envers et contre tous choisi la montagne, et finalement la liberté. Il n'y avait aucune extravagance, ni faute de goût dans ma décision. L'obscur Brienzwiler deviendrait un lieu de rassemblement, dont se réclamerait peu à peu la peinture suisse renouvelée et rajeunie. J'en serais l'un des pionniers.

Advienne que pourra ! songeaient nos proches qui nous voyaient prendre cette route du Hasli avec surprise et perplexité. Leur appui matériel, on pouvait s'y attendre, tiendrait largement compte de cette insoumission.

Il y avait, dans cette rupture des traditions, quelque chose du geste d'un Gauguin partant pour les îles en disant adieu à l'Europe. Mais lui devait en rapporter un monde et voir le miracle s'accomplir. Pour le jeune peintre de 1897, le projet Brienzwiler l'enthousiasmait, en le délivrant d'un gros poids. Allégé de tout ce qu'il n'aimait pas, il partait enfin à la rencontre de ce qu'il croyait être le vrai. Il se souvenait de l'entretien qu'il avait eu, peu de mois auparavant, avec son compatriote Eugène Grasset. Il entendait encore la voix du maître. Ses conseils l'avaient plongé dans une sorte d'enchantement.

— Pourquoi, demandait Grasset, avez-vous tenu à venir à Paris ? Pour vous enfermer, une bonne partie du temps, dans des ateliers au milieu de camarades inconnus, dans ces tours de Babel que sont devenues certaines entreprises du genre ! Que peuvent vous apprendre dans ces conditions un Jean-Paul Laurens, excellent peintre d'histoire, et Benjamin Constant dont il restera tout juste le souvenir d'un artiste adroit et prodigieusement habile ? Voyez-vous, jeune homme, faites votre vie avec ce que vous aimez, et ce qui est à vous.

* * *

Faire sa vie, certes, mais l'élève ne la voyait pas encore très bien. Il n'était pas trop rassuré. Grasset avait fait la sienne. Devenu illustre, il était resté à son atelier du Lion de Belfort. Le débutant, lui, avait de son propre chef refusé Paris. Il sentait

cependant qu'à partir de cette décision son temps d'apprentissage prenait fin, et qu'en s'engageant sur une route imprévue il obéissait à une voix qui était peut-être celle de son destin.

Brienzwiler est une première étape vers laquelle je reviens volontiers, malgré tout ce qu'elle contient de négatif, parce qu'elle fut moins une chute qu'un *départ*. A beaucoup de points de vue (sans omettre celui de ma santé qui s'en trouva raffermie), je dois à cette courte halte une mue nécessaire à l'esprit et aux sens. Il me fut permis alors, sans révolte, de donner libre cours à ces envies de grand air qui troublent opportunément les jeunes cervelles, voire même les moins jeunes. Amour de la vie sans lisière et exempte de contraintes. Pour tout dire, j'avais hâte de faire l'essai d'une sorte d'aventure telle que je la concevais : dans une retraite rurale et virgilienne.

J'avais répondu un joyeux « oui » à la « proposition saugrenue ». Je savais d'avance que je n'aurais jamais à le regretter. Les deux années précédentes, avais-je trouvé rue du Dragon tout ce que j'en attendais ? Je savais trop à présent que Paris ne fait pas de miracles.

L'homme qui réalisa le projet, déjà dans l'air à l'atelier parisien, s'appelait Hans Widmer. C'était un type parfait de bon Bernois, blond et râblé, ayant encore la courtoisie d'un citadin, mais plus apte à jouer le rôle de pâtre amateur dans ses Alpes natales. Il ne lui restait de ses attaches avec la ville fédérale que la bijouterie paternelle. Le fils, pour gagner sa vie de garçon bien élevé, modelait des ours de petit format que le bon joaillier transformait en or creux et en argent massif, bibelot précieux qu'on vendait aux étrangers et... aux patriotes de Berne. C'était le temps où les modèles vivants de la célèbre fosse amusaient les promeneurs qui les nourrissaient de carottes, jetées du haut de leur enclos.

Ce culte de l'ours, qui amenait dans la ville fédérale des foules considérables, était pratiqué à une échelle plus vaste chez les confiseurs des arcades qui décoraient leur devanture de pains d'épices héraldiques, dits *biscômes*, ornés de sucre candi. Je ne saurais dire qui était le responsable de ces effigies. Mais il y avait dans la capitale helvétique assez de peintres pour s'adonner à

des créations pâtisseries, une des branches les moins négligées du tourisme et de ses succédanés.

Pendant que le père de notre ami Hans remplissait ses vitrines de petits ours en métaux précieux, le fils — quand il ne modelait pas ses « Tanagra » bernoises — passait ses étés dans les solitudes haut perchées du Hasli, acceptant, non sans bravoure, le primitif du logis, le laitage à haute dose et la stricte chasteté des pâtres, lesquels n'avaient rien de commun avec ceux qu'on montrait, vers 1900, dans les opérettes à succès.

Hans avait trouvé une aide précieuse auprès du couple Herzog qui débarquait tout droit de Winterthur, la ville des locomotives. Le peintre de Veltheim revenait chaque année dans sa banlieue d'origine, précédé d'une réputation qu'il eut par la suite de la peine à défendre. Il était très prisé à cette époque où il venait de terminer le portrait (qu'on disait remarquable) d'un sieur Ernst, conservateur du Musée des Beaux-Arts. Herzog, notre aîné, ne devait pas tarder à se rendre compte que l'air du Hasli ne lui apporterait guère que quelques mois d'une existence agréable. Mais il eut tout loisir de faire valoir ses dons de parfait camarade, de conteur enjoué et d'incomparable boute-en-train.

A dire vrai, plusieurs de ceux sur lesquels comptaient les deux promoteurs semblaient mettre une sourdine à leurs intentions. Ces sages Helvètes ! On voyait trop qu'ils cherchaient à laisser à d'autres le soin de faire l'expérience, avant d'en courir les risques. Plusieurs ne prolongèrent pas leur séjour ou y renoncèrent. D'autres, plus fidèles, nous arrivaient périodiquement comme on va à la montagne, pour changer de climat. Parmi ces derniers je n'oublie pas Vollenweider, de Berne, plus âgé que nous tous, un bossu, nerveux, intelligent et bourru. Il nous amusait par ses réparties, sa façon d'interpréter les petits échos du Palais, de nous initier aux « cancons » dont certains milieux politiques, voire diplomatiques, faisaient généralement les frais. Bref, nous avions par ses soins, pas toujours bienveillants, une revue de la vie artistique bernoise que cet aristarque ne se gênait pas pour malmener.

Rieu, de Genève, et Schaub, de Saint-Gall, déjà célèbre, qui dessinait des grandes pages pour la *Jugend* de Munich, nous firent

faux bond. Rau, de Zurich, venait de temps à autre respirer l'air de la *Künstlerkolonie* ; nous avions fini par nous habituer à ses allées et venues. Je n'oublie pas non plus nos jolis modèles, du Hasliberg, qui ne se sentaient nullement mal à l'aise, ayant la langue bien pendue et l'esprit prompt à la riposte.

* * *

Bien installés matériellement, nous n'en demandions pas davantage ; prêts à écarter n'importe quel gêneur ; soucieux de ne lâcher quoi que ce soit de nos privilèges de fondateurs. Celui qui aurait pu semer la zizanie dans notre laborieuse solitude était éliminé d'avance. Il va sans dire que ce genre de vie nous procurait un bien-être appréciable.

Notre *unanimité* évitait toute contrainte. Nous étions, dans la limite de nos moyens, hospitaliers et généreux, et les nouveaux venus s'apercevaient bientôt que le ton de nos entretiens s'écartait de toute controverse pédante et inutile. Nous n'étions pas loin d'atteindre à cette discipline cordiale, joyeusement acceptée, qui n'est qu'une forme d'équilibre et une preuve de santé. La marche et la vie en plein air, sans l'ombre d'ambitions sportives, ne pouvaient qu'entretenir et prolonger un état d'esprit bien proche de la sérénité. Nous avons connu la joie de vivre. Cette confiante camaraderie devenait nécessaire au travail en commun, personne ne cherchant à briller et à s'imposer. Les peintres, on le sait, sont aisément combatifs.

Il n'y avait là ni maître ni suiveurs ; seulement trois jeunes hommes libres qui s'étaient donnés à une tâche choisie par eux, et, tacitement, s'engageaient à partager les mêmes peines et les mêmes espoirs.

Trois peintres, trois amis, à l'œuvre devant leur chevalet ; réunis sous un même toit, dans un même élan, dans un commun désir d'oublier les recettes académiques, de laisser là leur palette d'école, pour exprimer quelque chose dans une langue à soi ; cherchant à en réunir les éléments épars, à travers le pays retrouvé.

Toute notre esthétique se trouvait contenue dans cette proposition. Elle avait le mérite d'être accessible à nos jeunes forces,

tout en nous permettant de produire, sans trop nous empêtrer de formules et de théories.

* * *

On ne le dira jamais assez : la mésentente ne fut pour rien dans notre échec. Chacun de nous manifestait le désir de lutter contre ce folklore pour touristes où tant de nos aînés s'étaient fourvoyés. Nous en prendrions le contre-pied. Nous agirions en révolutionnaires. Calame, Diday, Baud-Bovy, Albert de Meuron, pour rester parmi les grands, avaient dit ce qu'ils avaient à dire. On était arrivé à croire qu'on ne pouvait pas peindre à Neuchâtel, à Lausanne ou à Genève ! Un bon tableau suisse ne pouvait être viable que peint d'après nature dans les hautes altitudes. Il faut lire les jolies lettres d'Albert de Meuron pour voir ce que l'on exigeait alors d'un artiste comme effort physique et comme renoncement. Toute cette école nous semblait terriblement hors d'âge. Nous n'en avons pas moins gardé le respect de ces héros de l'Alpe, d'autant plus que tout nous poussait vers la même erreur !

L'Exposition nationale de Genève en 1896 nous avait gavés de décors inspirés par le *Ranz des vaches*, le *Village suisse* et les architectures paysannes de Paul Bouvier. Avec la même conscience, et vingt-cinq ans plus tard, L'Eplattenier cherchait ses modèles de guerriers dans les rangs des barbus, descendus de leurs villages pour la *Landsgemeinde* du printemps. N'ai-je pas moi-même aidé le peintre des fresques de Colombier (qui ne parlait pas l'allemand) à découvrir, parmi les citoyens de Sarnen en Obwald, toute la gamme des guerriers de Morgarten !

Il n'y avait finalement qu'un Ferdinand Hodler pour faire des vieux Suisses de Marignan avec ses comparses des brasseries genevoises et le commissaire Vibert ! Les guerriers munichoïses de Conrad Grob ne tardèrent pas à être battus par Hodler, cette « charrette de Bernois », comme l'appelait cordialement un des maîtres de l'époque, Eugène Burnand.

La jeune peinture suisse d'aujourd'hui, elle, a largement dépassé, pour n'y plus revenir, le stade de l'*Alpenrose* et de l'edelweiss national.

Quelle est la bonne recette pour trouver le vrai ? Peut-être manquions-nous justement d'un guide ou d'un chef. Peut-être vivions-nous trop librement : ni assez forts pour créer des œuvres originales, ni assez confiants pour nous rallier à un ordre sévère.

Je l'avais senti, tandis que je peignais *sur place* (dans un petit sentier à l'écart) un troupeau rentrant du pâturage, conduit par son berger... Les uns et les autres, nous ne rapportions guère de nos séances que des pochades supportables.

Mais j'aime à revenir sur ce départ dans la vie et à revoir ce *Baumgarten* qui abrita nos rêves et tant d'espoirs déçus. Mis en demeure de choisir entre deux itinéraires, le nouvel arrivant, sans hésiter, avait pris les sentiers de ses goûts qui n'étaient pas ceux de la tradition. Il rompit avec l'académie parisienne, opta pour Brienzwiler et, deux ans plus tard, devait découvrir... le Valais.

* * *

Les minutes, où je vis trois ou quatre paires de bras m'accueillir sur le quai de Brienz, à ma sortie du bateau *Oberland*, furent un heureux prélude. Notre montée commença vers la fin du jour sur la route assez raide qui conduit au village élu ; nos haltes se prolongèrent dans le couchant doré, la lumière souveraine de cette fin d'octobre 1897. Dans ce cadre pour moi nouveau de hautes montagnes et de rives paisibles, tout frôlait le merveilleux, le rêve inespéré et trop beau. Il y avait donc pour les hommes de bonne volonté, marqués du signe, de mystérieuses illuminations ?

Cet instant-là reste inoubliable. Nous marchions d'un pas toujours plus ralenti sur une chaussée récemment construite, et pendant quelques kilomètres sans voir le village. Devant nous le troupeau des chèvres rentrait, les pis gonflés pour la traite. Son chevrier sonnait déjà de la trompe d'appel. J'étais prêt à croire qu'on nous recevait au son du cor des Alpes !

(O mes arrivées à Paris après une nuit blanche, dans un train bondé, déversant ses victimes avant l'aube dans la poisse matinale vers la forêt des fiacres !) Le repas du soir, apporté par les chèvres, nous le trouverions au *Baumgarten* dont on voyait déjà les fumées sortir du toit de bois gris.

Le *Baumgarten*, un très grand chalet sombre et rugueux comme la peau d'un vieux nègre, avait ouvert toutes ses fenêtres pour nous accueillir, des fenêtres cernées de blanc, encadrées par une treille. Des chambres basses, une vaste cuisine, noire des suies accumulées ; trois étages d'escaliers polis et creusés par l'usage et, dans la pièce principale, un poêle de pierre, ceinturé d'un banc à l'usage des frileux et des vieux.

Dernier arrivant, on m'avait donné la plus humble et la plus charmante des petites chambres. Elle ouvrait sur la cuisine et prenait jour sur le verger. J'y dormis mieux que partout ailleurs, sous le bon duvet suisse à carreaux rouges et blancs. Le matin, le déjeuner de « tout à l'heure » entraînait dans ma chambre au milieu d'un parfum sympathique de fromage rôti. J'ignore si l'image qu'on se fait du paradis dans les milieux renseignés répond à celui que nous offrait le *Baumgarten*. Ce n'était peut-être qu'un paradis pour pauvres. Mais qu'on l'imagine avec ses chambres boisées, éclairées par le soleil matinal et les derniers rayons du soir ! J'aime à y penser comme à un éden, et pas un des moindres parmi ceux de mes rencontres. J'ajoute, pour les sceptiques, qu'il est indiqué d'y mettre une bonne part de cet éden que chacun porte indéfiniment dans son cœur.

Durant ce bel hiver, sec et limpide, nous vécûmes des heures bien remplies entre un poêle qui ronronnait comme un gros chat heureux, des toiles ébauchées et nos modèles paysans. On avait même installé des tentes, à peu près chauffables, pour mieux faire des études en plein air, les jours de grosse neige !

C'est à Brienzwiler que je devins citoyen et que j'usai pour la première fois de mon droit de vote. Il s'agissait du rachat des chemins de fer, un des épisodes les plus mouvementés de notre vie politique. C'est aussi dans notre atelier oberlandais que je composai l'affiche du Tir fédéral de 1898. J'avais choisi pour modèle du tireur à genou, Ueli, un grand garçon de vingt-cinq ans et l'un des meilleurs parmi les Tell du village ! Il était la seule note originale de cette affiche qui figura au concours et fut primée en premier rang ; le second personnage de la composition était un lansquenet de Marignan.

Ce lansquenet découpé dans une tôle solide, agrandi dix à douze fois, et peint comme ladite affiche (tout cela à mon insu), fut transporté sur un rocher qui domine, de quelque cent mètres, la petite station des Convers entre La Chaux-de-Fonds et le Val-de-Ruz. J'appris qu'un enthousiaste, d'origine française, avait fait ce curieux don pour commémorer le souvenir du Premier Mars, où Neuchâtel, cinquante ans plus tôt, devenu canton suisse, avait brisé ses dernières attaches avec la maison de Prusse.

Mon lansquenet, brandissant son drapeau fédéral, est toujours sur son Roc-Mille-Deux (c'est son nom), soigneusement consolidé, repeint et entretenu.

* * *

Il est plus facile d'émettre des théories révolutionnaires que de les pratiquer devant une toile vide. Widmer, celui qui eut le premier l'idée de la colonie du Haslital, était presque un assimilé. Il avait pris goût à ce pays. Il s'était accoutumé à l'existence tant soit peu nomade des pâtres et, à notre insu, nous entraînait dans son sillage. Nous vivions simplement, c'est-à-dire à peine un peu mieux que les montagnards ; nous entretenions avec eux des relations amicales. Mais les peintres retombaient, sans s'en douter, sur des sujets où les vaches et les pâturages tout proches servaient beaucoup plus que de prétexte à nos ambitions.

Il s'ensuit que le programme que nous nous étions imposé ne s'écartait guère du déjà vu. Les études et croquis que nous traitions très librement étaient de beaucoup le meilleur de notre apport.

Aucun de nous, d'ailleurs, ne pouvait se vanter d'avoir su découvrir une voie libre. A Brienz venait de s'installer Max Buri. Il vivait là au bord de ce lac, semblable à certains fjords de Norvège. Il y vivait, ce géant aux yeux bleu clair de nordique, avec sa femme et sa fille, dans une grande maison qui fut longtemps abandonnée. Il y peignait d'immenses toiles qui, finalement, ne devenaient que des Anker monumentaux, beaucoup trop vastes pour les anecdotes identiques qu'elles racontaient, d'un pinceau trop adroit pour être émouvantes.

Doué comme il l'était, le brave Buri ne tarda pas à devenir victime du milieu avec lequel il s'identifia à l'excès. Il fut parmi nous celui qui paya le plus cher cette fugue vers une terre labourée déjà par tant d'autres et raclée jusqu'à l'os par des talents discutables.

Il mourut dans la force de l'âge des suites d'un stupide accident.

Je n'éprouve aucune honte à convenir que notre effort fut un effort raté. Il échoua piteusement au bout de deux saisons, sans espoir de reprise. Et nous dûmes nous avouer vaincus avant même d'avoir pu combattre !

Notre ami Jacques Herzog, de Winterthur, fut le premier atteint. C'était un être rude, à grosse tête volontaire ; il avait débuté comme ouvrier d'usine, et finalement quitta le marteau-pilon pour la peinture.

Il y apporta, en plus de l'obstination joyeuse qui était la marque de son caractère, un esprit à la fois sensible et curieux, une vision, sinon très neuve, du moins faite de réalisme spontané et d'une fraîcheur rare. Il ne tarda pas à se faire remarquer. Il trouva dans sa ville natale des protecteurs et des amis, tout un milieu sympathique qui lui faisait fête à chacun de ses retours et lui achetait ses tableaux.

Notre homme, bien lesté, repartait alors n'importe où, travaillait ferme, non sans garder le contact avec ses mécènes ; il entretenait une correspondance pleine de saveur et de pittoresque. Installé à Paris pour quelques mois, il avait, en son temps, ouvert généreusement son atelier au petit groupe helvétique dont je faisais partie.

Par amitié pour nous, il commit la faute de vouloir vivre dans une contrée peu faite pour lui. Ses protecteurs ne partagerent pas son enthousiasme facile pour des visions alpestres aggravées de mises en pages banales qui, sous son pinceau, s'affadissaient en couleurs pauvres et conventionnelles. Il exposa dans sa ville des paysages de neige auxquels, tout naturellement, on fit un accueil un peu froid. La vente en fut presque nulle et l'affaire se termina par un lâchage en règle que nous déplorâmes, toutefois sans rien faire pour nous y opposer.

Quelques mois plus tard, le doux Bernois Hans, qui m'avait inquiété trop souvent par ses sautes d'humeur et l'étrangeté de ses allures, était conduit dans une maison de santé. Sa guérison, qui fut lente, ne fut jamais complète, et il en revint cruellement amoindri.

Quant à nos hôtes et amis de passage, on n'en entendit bientôt plus parler !

Ainsi le malheur, sous des formes diverses, s'était abattu sur la colonie du *Baumgarten* et l'avait décimée. Il mit fin à nos illusions sinon à nos erreurs et nous fit reprendre, avec notre petit bagage, des voies différentes ; pour quelques-uns sans retour possible, sans un regard en arrière. Je restai seul et désespéré comme l'unique survivant d'un naufrage. Sans même pouvoir dire : « Nous avons travaillé et bien employé notre temps. » Car l'exposition d'ensemble sur laquelle nous comptions, qui devait souligner notre effort et nous faire connaître, ne put jamais avoir lieu.

Il était écrit que le rêve oberlandais devait finir comme une aventure !...

Chapitre II

HISTOIRE D'UN DESSIN

Mais aucun de nous n'avait su prévenir ces malheurs et prévoir pour la colonie une si lamentable fin. La vie se chargea bien trop tôt de nous ouvrir les yeux !

En attendant, nous restions fidèles à notre programme et nous ne songions pas à nous écarter de la voie librement choisie, persuadés qu'elle nous mènerait sans trop de luttes au succès, sinon à la gloire. Et nous nous plaisions à bâtir sur ce thème avec un optimisme solide et inconscient.

Coupables seulement de jeunesse et l'esprit bourré d'illusions !

On leur donnait libre cours à l'heure toujours impatiemment attendue des repas. On prolongeait ainsi, en entretiens puérils et bruyants, des menus sommaires, confiés aux bons soins de Trini, notre hôtesse, une vieille fille bossue qui vivait avec Greti, sa nièce, une gamine à cheveux pâles et abondants, au regard de biche peureuse.

La table était dressée devant une rangée de fenêtres ouvertes, face au soleil d'automne qui incendiait la pièce basse après avoir traversé l'écran pourpre de la treille. Le soir, après dîner, la vieille chambre se remplissait de parents et de voisins, qui se serraient autour du poêle, et s'entassaient sur les bancs, pour mieux écouter nos histoires, mes deux collègues formant le centre de cet auditoire avide et bienveillant. Entre les étrangers et les Oberlandais malins, attaques et ripostes fusaient, où les peintres n'avaient pas toujours le dernier mot.

Les jours de beau temps, chacun s'en allait avec son attirail à travers les ruelles ou dans les champs voisins, et s'installait devant un motif à son goût. Les villageois, qui avaient pris l'habitude de voir « leurs peintres » au travail, paraissaient au fond très fiers d'abriter la colonie du *Baumgarten*. Jamais obséquieux, ils s'entretenaient avec chacun de nous sur un ton enjoué et cordial, fait davantage de confiance que de familiarité déplacée.

Il nous arrivait de prendre part à leurs fêtes et à leurs jeux, et ils trouvaient tout naturel de nous y rencontrer. A force de nous voir mêlés à leur existence, les montagnards avaient fini par nous considérer comme des leurs, si bien que nos flirts et nos danses avec les jolies filles du pays ne leur portaient point ombrage. Plusieurs de ces dernières venaient même fréquemment à l'atelier, nous servaient de modèles, mais avec trop de candeur et de naturel pour que leur réputation en souffrît le moins du monde.

J'ai souvenir aussi d'une fête de tir, où je fis une série de *cartons* avec un fusil d'ordonnance, dont j'usais du reste pour la première fois. J'avais été servi par la chance (ou le hasard) beaucoup plus que par mon adresse. J'y gagnai le titre de « roi du tir » et une place de choix au cortège, flanqué d'une demoiselle d'honneur : blonde et gracieuse enfant à doubles nattes, aux yeux bleu pâle, dont je fus, suivant la coutume, pendant toute la fête et durant tout le bal, le chevalier servant. Et j'ose bien ajouter sans peur et sans reproche ! J'ai dû, par la suite, lui faire beaucoup de peine avec l'histoire de ce dessin, car il s'agissait, je crois, de son grand-père.

Le vieil Uli était, parmi nos auditeurs du soir, l'un des plus sympathiques et des plus assidus. A vrai dire il paraissait plus soucieux de s'installer dans le coin confortable de la chambre, sur un banc du grand poêle de pierre, qu'intéressé par nos discours. Une fois bien calé, il laissait tomber sa belle tête glabre à profil de médaille et somnolait, béat, comme un vieux matou familial ; de grosses mèches grises collées aux tempes ; soutenant de ses mains posées sur le siège chaud, son long corps amaigri et voûté.

Le vieil Uli, très digne et taciturne, me semblait le modèle rêvé, et je fis de lui de nombreuses études. Il m'arrivait de le surprendre chez lui, dans le chalet, à l'écart, où il vivait entre son fils et sa bru, entouré de soins élémentaires et d'attentions un peu bourruées. On nous laissait presque toujours seuls, et j'en profitais pour faire des croquis où j'essayais de fouiller le caractère du bonhomme, d'exprimer ce que je pouvais entrevoir de cette âme candide et bornée.

Pendant ces longues séances, nous n'échangions pas trois mots, car je comprenais fort mal son patois et il était peu disposé à faire effort pour être mieux compris. Nous nous entendions donc à merveille. Et comme je m'appliquais à chercher la ressemblance, toute la famille me voyait de fort bon œil et s'extasiait devant mes portraits.

* * *

J'en étais moi-même assez fier. Une fois la colonie dispersée, et rendu à ma famille (où je dus rentrer à contre-cœur), je classai soigneusement dans un portefeuille la série des études du *Baumgarten*, avec l'idée d'en tirer parti tôt ou tard.

Quelques revues illustrées — la plupart de Suisse alémanique — firent mine d'accueillir mes offres avec empressement ; et j'en obtins même des promesses qu'avec mon optimisme coutumier j'envisageai — un peu prématurément — comme un premier pas vers la réussite.

L'un de ces périodiques, *Le Grillon du Foyer*, jeta son dévolu sur un portrait au crayon du vieil Uli, « pour le donner en hors-texte », ajoutait-on, et je reçus tôt après, « à titre justificatif », deux numéros de cette revue, où mon dessin, excellemment reproduit, s'étalait en bonne place, signé de mon nom, paraphé et daté des temps du *Baumgarten*.

Mais je fus stupéfait de voir mon brave montagnard figurer dans cette feuille sous un titre peu flatteur, *Der Geizige*, et sa bonne tête glabre de paysan servir de prétexte à des commentaires déplacés.

Dans son article, conçu à la façon d'un ennuyeux discours sur la morale, le rédacteur du *Grillon* (quelque prédicant en mal

d'écrire et en veine de prêche), trompé sans doute par le profil haché et dur du vieil Uli, en avait fait tout simplement le type même de l'Harpagon de village ! Tout en insistant sur les conséquences de ce péché capital, *l'avarice, gravée*, assurait-il, *dans tous les traits et sur les moindres rides du modèle, reproduits avec minutie par le jeune artiste.*

Ce dernier, tant soit peu surpris, avait cependant la conscience trop tranquille pour supposer qu'un jour ses amis du *Baumgarten* le rendraient responsable de ces inepties. Le journal en question était-il arrivé jusqu'à eux ? Il n'y paraissait pas, puisque des années s'écoulèrent sans qu'un écho quelconque en vînt à mes oreilles.

Et sans songer à ses conséquences possibles, je classai la chose et n'y pensai bientôt plus.

* * *

Ce jour-là — longtemps après — nous avons pris le train pour Meiringen, d'où une voiture de Gletsch devait nous conduire dès le lendemain, à l'aube, à travers le Grimsel, pour rentrer en Valais.

C'était par un doux et clair après-midi de fin juin. Dans le Hasli vert et bleu, cinq, dix cascades, semblables à des nattes argentées, descendaient entre des épaules de rocs sur les prairies en fleurs. L'Aar, grossie par les pluies récentes, roulait des eaux opaques et sales dans un lit tiré au cordeau, bordé d'une maçonnerie de granit.

Au milieu de ce cadre où restent gravées pour moi tant d'heures émouvantes et sereines, j'évoquais devant ma jeune compagne les meilleurs moments de ce passé déjà lointain, et comme elle se montrait fort curieuse de voir le pays de plus près, nous nous décidâmes à monter jusqu'au village.

Chemin faisant, je n'avais cessé de lui en vanter tous les charmes. Tout à la joie de retrouver, ensemble, cet atelier montagnard dont elle savait l'histoire, et mes gens de là-haut, très fiers — je n'en pouvais douter ! — de recevoir « leur peintre ». Elle ferait enfin connaissance avec le *Baumgarten*, leitmotiv de mes descriptions.

Les maisons de bois enchevêtrées, basses et trapues, apparurent bientôt à travers d'épaisses frondaisons. Le village me sembla plus coquet qu'autrefois, et comme rajeuni. Ici et là éclatait quelque note vive : le rouge d'un toit neuf, les bois jaunes d'une façade reconstruite. Mais notre vieux chalet, un peu à l'écart, presque noir sur son soubassement passé à la chaux vive, avait gardé son bon visage familial. Il était occupé maintenant par une tribu nombreuse, héritière de Trini la bossue, morte peu après la dispersion de la colonie. Quant à Greti, la nièce aux trop blonds cheveux et aux yeux trop clairs, on nous apprit son histoire.

Partie en place à Toulon, elle y avait rencontré un sous-officier colonial — un nègre, assurait-on — s'en était éprise et l'avait finalement épousé.

Tout ceci nous fut raconté sur un ton langoureux, dans une langue pittoresque, avec l'accent triste et musical qui est celui de ces petits sculpteurs paysans, lents à se mouvoir, résignés et un peu fatalistes. Nous insistâmes pour qu'on nous ouvrît l'atelier. Ce fut le coup de grâce ! Nous ne retrouvâmes qu'une salle vide, avec des murs nus trop vastes, éclairés par un vitrage poussiéreux. Etreints par la déception, nous ne songions plus qu'à fuir en toute hâte. J'avais été, une fois de plus, pris au piège de mon imagination. Ce retour en arrière ne m'amenait que sur des ruines. Mais en me trompant moi-même, n'avais-je pas trompé ma compagne ? Puisque aussi bien c'était là tout ce qui restait de ce lumineux passé...

* * *

En traversant une ruelle pour rejoindre la grand-route de la plaine, j'entends qu'on m'interpelle avec force. C'est une femme. Penchée sur la galerie de bois, elle agite des bras nus et maigres, vocifère, et finit par ameuter le village. Les voisins sortent ou se mettent aux fenêtres, et tout ce monde me dévisage avec une curiosité malveillante. C'est à n'y rien comprendre. On m'a cependant reconnu ; on prononce mon nom ; et je crois saisir qu'on le mêle à une affaire où il est question du grand-père que j'ai injurié,

que j'ai traité d'avare, et de je ne sais quoi encore dans un journal étranger.

Der Geizige !... der Geizige !... hurle la femme de plus en plus furieuse. Ma compagne qui n'entend pas un mot du patois oberlandais s'émeut, me demande ce que me veulent ces forcenés, ce que j'ai bien pu leur faire. Et je lis dans ses yeux craintifs des pensées qui la troublent, et sur son visage, devenu grave, des doutes qui l'assaillent.

Il faut en finir ! Je reprends quelque aplomb. Car j'ai enfin compris ce qu'on me reproche. (Il s'agit de l'article du *Grillon*, accompagnant le dessin du vieil Uli. *L'avare !!!*) J'essaie d'expliquer ; j'affirme que je n'y suis pour rien. Mais je m'exprime mal, dans une langue qui me trahit à chaque mot. On ne m'écoute pas. On m'accable de reproches. Ces braves gens m'accusent de les avoir trompés, d'avoir abusé de leur confiance. Ils le voient trop bien maintenant : c'était pour mieux me moquer d'eux, plus tard, que j'ai feint de vivre, en ami, si longtemps, dans leur village...

« Mais Menk » (c'est le mari de la femme en colère, le fils du vieil Uli), « Menk est prévenu. Il est aux champs et va venir... Et vous pourrez régler vos comptes avec lui. »

Menk, taciturne et violent ! Le plus fort biceps du pays ! Allais-je devoir, finalement, me mesurer avec ce berger gymnaste, au milieu d'une arène hostile ? Je ne pouvais songer à attendre ainsi, sur place, ce redoutable adversaire. La partie, décidément, était trop inégale !

Comment arrivai-je à me dégager ? A gagner sain et sauf, en toute hâte et en protégeant notre retraite, un raccourci conduisant à la station la plus proche, poursuivi par toute une population excitée et menaçante ?...

Nous apprîmes, un peu plus tard, que je l'avais échappé belle, ma visite au *Baumgarten* n'ayant été, disait-on, qu'une provocation téméraire. Le fameux périodique, orné de mon dessin signé et daté, avait mis en son temps tout le village en émoi. Il y était arrivé par des voies mystérieuses, pour être distribué gratuitement dans chaque famille. Les uns y prirent un malin plaisir, les autres, plus nombreux, s'en étaient indignés. On n'en

voulait, bien sûr, qu'au titre : *Der Geizige* et au texte. Mais il n'était venu à l'idée de personne que l'auteur du portrait pouvait être innocent du reste.

Toute la parenté du vieil Uli, blessée dans son orgueil familial, s'en fut consulter un homme de loi. Lequel leur tint à peu près les propos suivants :

« Un procès ne vous rapportera rien. Vous y perdrez du temps et votre argent » (cet avocat était un brave homme !). « Mais quand le peintre reviendra au village — et il reviendra tôt ou tard, soyez-en sûrs — arrangez-vous pour qu'il n'en reparte pas sans avoir reçu la correction qu'il mérite. »

Et Menk, le berger luteur, avait écouté et retenu la leçon. Lui et les siens m'avaient attendu — patiemment — pendant six années.

* * *

Ils m'attendent peut-être encore ! Il y a des situations qu'il est vain de vouloir éclaircir, où tout ce qu'un accusé allègue pour sa défense n'aboutit qu'à aggraver son affaire.

J'ai sagement accepté ce rôle de paria. Il ne me déplait pas d'être — injustement — frappé de proscription ; d'enfreindre certaine défense ; de courir quelques risques. Ma route des Waldstaetten passe à travers le village. Et comme le coupable qui revient sur les lieux du crime, on m'y peut voir assez souvent chaque été. Je fais halte et m'attarde sur la place d'où on aperçoit si bien notre *Baumgarten*, toujours plus sombre sous sa treille dorée. J'erre parfois à travers les ruelles pour y chercher les motifs de mes premiers tableaux. J'ai quelque peine à les retrouver. Et j'hésite à croire qu'un jour (comme c'est déjà loin !) mon cœur a battu d'enthousiasme à cette même place où rien, non rien autre que le souvenir, me retient encore aujourd'hui.

Les montagnards passent et me saluent comme un homme qu'ils n'ont jamais vu. Eux du moins n'ont pas changé. Je retrouve à chaque pas des silhouettes familières. Celle-ci, glabre et voûtée, me rappelle le vieil Uli. Dans cet homme sombre et trapu, je crois revoir Menk, son fils, méditant sa vengeance. Une jeune fille vient à ma rencontre : toute semblable à Anny, ma blonde et confiante amie de la fête de tir...

J'ai envie de leur crier qui je suis. Mais j'ai peur de les voir détourner de moi leurs regards bleus, trop limpides. N'ai-je pas perdu, pour toujours, ma place dans leurs cœurs simples ?

Et mon droit à m'asseoir au milieu d'eux, en ami, comme autrefois ?

Chapitre III

ECOLE DU SOLDAT

Entre notre arrivée à l'arsenal du canton, où l'armée fédérale équipe ses recrues, et notre prise de cantonnement au camp d'artillerie de Bière, s'écoulèrent de longues heures. Dans mes souvenirs, les accès de patriotisme « un peu quarante-huitard » (comme les qualifiait Romain Rolland) se mêlent curieusement à l'odeur insupportable de naphtaline, de cuir neuf et de graisses rancies.

On nous fit d'abord les honneurs d'un nouvel uniforme. L'ancien était pratique et seyant, le nouveau nous condamnait au carcan à l'allemande : un col montant, rigide, de couleur rouge, relevé d'une grenade noire. On eut quelque peine à trouver des culottes à ma taille (elle dépassait la normale). Même défaut dans les tuniques. Je dus me contenter d'une vareuse qui m'allait fort mal. Si l'habit fait le moine, pensais-je, le moine ici ne promet rien de bon.

On fit l'appel des malades et des candidats à l'exemption. Je vis partir ces tire-au-flanc sans la moindre envie de les rejoindre. J'entrai courageusement dans ma cotte de soldat avec une conscience nette et des aptitudes physiques peu apparentes, mais indéniables, et, pour tout dire, le diable au corps.

Je venais de dépasser l'âge limite où, selon la prédiction du bon médecin de Fontaines-Valangin, je devais fatalement perdre mes droits à la vie. J'avais, je l'ai dit, dès mon enfance prié le

ciel avec tant de ferveur que déjà je me sentais largement exaucé. Décidément, le verdict du vieux docteur ne valait pas mieux que les prédictions d'almanach. De là à croire à l'efficacité de la prière, il n'y avait qu'un pas à franchir et je m'y étais jeté les mains jointes. Il est vrai que je demandais beaucoup d'autres choses plus précises. Elles outrepassaient la requête d'un humble droit à la vie. Mais je voulais le maximum.

On a vu que l'arsenal avait eu quelque peine à me mal vêtir. J'avais dépassé les normes fédérales, pour tout dire, ma taille n'était pas à l'ordonnance ; ce détail sans doute échappait au règlement céleste.

Il est juste de reconnaître que les temps heureux de Brienzwiler y étaient pour quelque chose. Le peintre, après tout, n'y avait rien perdu. Tandis que l'adolescent, encore en sursis d'appel, en était sorti bon gagnant. Peut-être m'étais-je davantage préoccupé de la santé du corps que de développer ce qu'on appelle « l'âme et l'esprit ». Mais j'avais déjà l'impression très nette que la vie de caserne n'en demandait pas tant. Elle en demandait moins encore que ce que je lui apportais. Mon but, après tout, c'était de réaliser mes ambitions de peintre. Mais le service militaire m'y aiderait, en me donnant la mesure de mes forces et la preuve d'une santé, somme toute, intacte. On ne reconnaîtrait plus jamais celui qui *n'était qu'écrit* et qui avait couru pendant des années le risque d'être effacé du registre, selon l'annonce des mauvais prophètes.

Je n'en éprouvais pas moins le besoin de soutenir l'épreuve d'une philosophie encore chancelante et de la mettre d'accord avec ma thérapeutique ! L'occasion de vérifier la qualité de mes forces renaissantes m'apparut curieusement sous la forme d'un ordre de marche qui m'appelait brusquement et sans périphrase à l'école de soldat. Je devenais, bon gré mal gré, la recrue N° X appelée à se rendre le 10 avril 1899 à la caserne de Bière, comme élève officier d'artillerie de campagne. La première étape de cet appel vers mes devoirs de citoyen, je l'avais franchie après une visite sanitaire où l'on m'avait signalé comme un peu « étroit d'épaules », un peu mince pour ma taille, mais tout de même *apte*. Ce mot seul avait suffi pour me mettre en joie. Elle était

renforcée encore par une discrète annotation, tracée d'un crayon anonyme, dans mon livret de service. Ce cahier m'annonçait déjà comme candidat officier. Cette promotion, avant la lettre, on s'en doute, je ne l'avais pas sollicitée. Mais l'idée qu'on avait pu, et sans protection, voir en moi un chef possible, répondait trop à cet orgueil congénital, dont j'ai déjà parlé, pour ne pas convaincre ceux que le doute effleurerait. La recrue Bille était certainement marquée du signe de ceux qui doivent aller plus haut et plus loin que les autres. Il s'agissait donc de serrer les poings et de ne pas permettre aux forces de me trahir au cours de l'expérience surprenante que j'allais faire.

* * *

Surprenante, elle l'était singulièrement pour celui qui n'imaginait pas qu'on pût transformer un dilettante de sa qualité et un fantaisiste de son espèce en un homme de guerre, dont tous les gestes seraient contrôlés, dirigés, commandés et soumis à d'in vraisemblables disciplines. On n'avait pas le temps de s'adapter (sans doute croit-on trop à la rengaine qui assure que chez nous « chaque enfant naît soldat » !). On n'avait pas plus tôt jeté bas son sac à l'arrivée, piétiné dans le tan du grand manège qui servait de salle d'attente, que la troupe ahurie se voyait livrée aux belluaires. Mais ici les dompteurs, bons enfants, n'avaient devant eux que des moutons dociles, suant de frousse et de fatigue, assez pour tomber roides dans le rang sur leurs paquetages. Pendant ce temps, des gradés impressionnants organisaient leurs effectifs. Une ou deux heures après, ils les conduisaient par escouades, marchant au pas (déjà !) vers des besognes qui, pour certains de nous, dont j'étais, nous semblaient plus saugrenues que palpitanes.

* * *

Mes premières impressions furent assez décevantes. A l'épreuve, mon civisme, auréolé par ma toquade napoléonienne, en subit quelques sérieux accroc. J'eus la surprise de voir que dans mon entourage on ne semblait nullement affecté par ce changement de vie et de costume. Mes camarades n'avaient fait que changer

d'adresse et quelques-uns gardaient, sous leur vareuse, le gilet rayé et classique des cochers valets de chambre bien stylés.

Ma situation d'aspirant officier ne m'accordait aucun privilège ; au contraire, elle m'obligeait à faire mes premiers pas comme valet d'écurie, qu'en langage militaire on appelle soldat du train. Nous en portions les signes distinctifs : d'épaisses culottes en drap gris, doublées aux fesses, alourdis encore par de grosses basanes en cuir noir, complétées de sous-pieds. Ces lourds *salzars* tombaient sur la chaussure comme un accordéon dégonflé. Si près de 1900, nous en étions encore à la mode de l'artillerie française de la guerre de Septante. Gratifiés d'une grande latte un peu recourbée qui pouvait provenir des soldes de l'armée vaincue du second Empire, ce sabre, tellement inutile et anachronique, nous battait les jambes, en même temps qu'il exigeait des soins minutieux. Mais cette tenue de cavalier, complétée par une paire d'éperons, était la seule de notre équipement dont nous étions fiers. Toute grossière qu'elle fût, elle répondait mieux que tout autre à l'idée que nous nous faisons du soldat.

Nous avions comme chef un petit caporal, déjà ventru, cuisinier de son état, parlant haut et mal avec l'accent d'Interlaken et doué d'une hâte inquiétante à faire du zèle. Nous passâmes sans transition de la chambrée à l'écurie, où chacun de nous toucha une paire de chevaux, dont il s'agissait de faire briller le poil et de nettoyer les sabots, au moins deux fois par jour. Mes collègues, presque tous paysans, valets de ferme ou garçons d'écurie, ne semblaient nullement affectés par des travaux qui n'avaient pour eux rien d'insolite. Débarrassés de leurs vareuses, on les voyait passer l'étrille et la brosse sur les chevaux, cirer leurs basanes, astiquer leur grand sabre avec la conscience allégée de soucis que donnent les longues habitudes.

Aussi s'amusaient-ils à brocarder quelques horlogers juraisiens, égarés dans nos rangs par un recrutement discutable, sans d'ailleurs ignorer l'aspirant N° 1, débutant dans l'art de passer l'étrille et de se servir de la brosse à reluire. Rigoleurs, ils le voyaient chatouiller dangereusement deux hautes cavales qui ruaient des quatre fers sous les caresses malhabiles de l'apprenti palefrenier.

C'était aussi l'heure que choisissait un petit adjudant (qui devait devenir notre maître d'équitation) pour encourager l'aspirant par une suite de lazzi et de grasses plaisanteries que le futur officier acceptait comme inévitables, avec une bonne humeur qui n'était qu'apparente.

J'ignore ce que font aujourd'hui ces infimes dresseurs des armées d'avant 1914. Que sont devenus, après les deux guerres, le « juteux » français et le *Feldwebel* germanique ? Que sont devenus les nôtres, aujourd'hui antédiluviens ? Ils n'étaient certes pas méchants. Occupant les bas étages de la hiérarchie, ils remplissaient leurs humbles fonctions avec une conscience qui valait plus et mieux qu'une maigre solde et leur manque de prestige. Leurs engueulades à répétition (ils avaient chacun leur vocabulaire) ne nous atteignaient que pour mettre un peu de sel dans notre existence. Elle tendait de plus en plus à se décolorer.

Quant aux gradés, à part le colonel, commandant d'école, un bon bourru, ironique, plein de bon sens et de philosophie, et les jeunes lieutenants qui « payaient » leurs galons, le brelan d'officiers supérieurs, soldats de métier, qu'on appelait des *instructeurs*, prenaient bien garde de ne pas se fourvoyer parmi cette trouaille et ces palefreniers de village. Ils prenaient soin de leur précieuse personne, veillaient sur leur monture, jouaient avec leurs chevaux sur la vaste plaine, fonçant ci et là sur le dos d'un troubade isolé, la vareuse entrouverte, le bonnet de police crânant sur les cheveux trop longs. C'était le temps où l'on croyait dur et ferme que la Suisse ne pourrait repousser l'agresseur qu'avec des soldats au crâne rasé et, comme nous disions, « passé au papier d'émeri ». Au bout de peu de temps, non seulement la tête, mais la recrue tout entière y avait passé.

Je me souviens avoir défilé en petite tenue, pliant sous le faix de grosses couvertures, sans la moindre honte, entre deux rangées de camarades, propres, rasés et astiqués pour une revue ; avec un petit groupe de délinquants on me conduisait sous bonne escorte à la salle de police. J'ignore quel forfait m'avait amené jusqu'à l'infâme local (je crois que j'avais bougé ou cligné de l'œil pendant un garde-à-vous, ce garde-à-vous qui m'a toujours été contraire !). Ma vraie punition ne fut pas d'avoir passé sous

les yeux goguenards des camarades, mais de devoir dormir une nuit en compagnie de trois fripouilles qui partageaient avec moi la planche infamante.

Cette odieuse détention prit fin d'une façon inespérée. Vers le milieu de la nuit, la porte de notre local s'ouvrit violemment et l'officier de garde, flanqué de deux canonniers avec des lanternes, réveilla le groupe des punis, en m'appelant par mon nom. D'un geste péremptoire, il m'indiqua la sortie. J'avais, disait-il, été « enfermé par erreur ». On me donnait l'ordre de suivre la garde et de rentrer sans autre à mon cantonnement. Mais on ne me fit pas d'excuses !

Conscient, tout de même, d'avoir un jour ou l'autre commis une légère faute, je crus bien faire en n'en demandant pas davantage, puisqu'enfin j'étais sorti honorablement de l'abominable cachot. Je terminai ma nuit avec la chambrée, dans mon lit, et nul ne se réveilla pour me questionner sur la cause de cette rentrée tardive et inaccoutumée.

* * *

Le petit ventru à l'accent allemand, l'ex-cuisinier, devenu notre caporal et mon voisin de lit, après s'être montré courtois jusqu'à en devenir obséquieux, changea brusquement d'humeur. Jusqu'au moment où notre long et bon diable de lieutenant de Tscharnher y mit bon ordre en me suggérant de ne pas fournir au petit cabot vindicatif quelque vain prétexte à servir de cible à sa méchanceté.

J'avais d'ailleurs d'autres chiens à fouetter et j'attendais patiemment la fin de cette expérience. Je me sentais de plus en plus apte à accomplir des prouesses et à me défendre, sans crainte, contre toutes les petites lâchetés dont peut être semée la route incertaine des hommes.

J'avais enfin solidement conscience de ce qu'on peut obtenir d'un corps bien entraîné. Je voyais clairement que tout rendait possible la carrière difficile des arts où je m'étais engagé. Il ne me venait pas un instant à l'idée qu'on me faisait faire un apprentissage de « tueur d'hommes », un « assassin de ses frères ».

Je ne voyais là, en dépit des parfums de la chambrée et de l'odeur de crottin des écuries, qu'une sorte de gymnase, où l'on avait la prétention de former des hommes, où l'esprit, sans doute, ne trouvait pas son compte, mais où l'on s'entraînait peu à peu pour une existence toute physique qui n'avait rien à voir avec l'athlétisme, le sport ou l'exceptionnel. On apprenait là quantité de choses utiles, en remettant le bon sens à son rang ; le vrai bon sens reprenait ses droits avec le courage et l'endurance ; bref, on recréait des voies négligées, des hommes consciencieux (dans les limites du règlement de service), un peu matérialistes, soit, mais sur lesquels les duretés de la vie auraient moins de prise. Sans doute y avait-il là une bonne part d'illusions. Mais dans ce qu'il m'en reste : un certain besoin d'ordre, un sens de l'organisation, le respect de l'heure dans les rendez-vous (vertus légères, mais non sans valeur), j'ai toujours tenu à reconnaître le signe militaire.

Je ne puis écrire ceci sans songer à ce long et mince sous-lieutenant qui alléga, sans peut-être s'en douter, un apprentissage qui pouvait devenir une épreuve détestable. Le jeune chef de section de Tschärner était, à ce moment-là, un trop grand garçon qui avait toujours l'air de perdre un bras ou de laisser une de ses jambes en arrière. Il avait une façon très drôle de se fâcher, en élevant la voix sans jamais arriver au ton d'un homme en colère. Au milieu de ses pairs, il paraissait supérieurement distingué. Homme de bonne compagnie, il ne se commettait pas davantage avec des inférieurs qui, chez nous, deviennent vite indiscrets et trop familiers. Mais on le voyait rester distant avec ses supérieurs qui ne l'étaient souvent que par les galons de leur képi. Déférant et correct, M. de Tschärner ne cessa de rester, jusqu'au bout, homme du monde. Il était, heureusement, trop long pour se fatiguer à des courbettes complaisantes. S'il a fait une belle carrière, ce que je lui souhaite, il n'a pu la devoir qu'à lui-même.

* * *

Ces quelques semaines, largement remplies, firent de nous « des guerriers accomplis » ! C'est du moins ce que nous apprit le colonel, chef d'école, dans sa courte et traditionnelle harangue

des adieux. A vrai dire, cette troupe qu'on licencia un beau matin d'été, avec armes et bagages, ne ressemblait en rien à ce troupeau pitoyable de *bleus* qui avait fait irruption dix semaines auparavant dans le margouillis et les manèges du camp de Bière.

Peut-être en fut-il, parmi nous, qui rentrèrent dans le cadre familial avec des airs d'explorateurs revenus des antipodes, après avoir échappé aux bêtes et aux sauvages. Le gros de la troupe — dont j'étais — sortait d'une arène presque « pépère », avec des mines insolentes et fières, un fourniment propre, brillant et astiqué, des éperons jusqu'au bancal. Quant aux belluaires, ils n'avaient plus sur nous aucune prise. On se sentait devenir généreux comme des détenus libérés, sans trace d'amertume, ne gardant d'eux, comme souvenir, que quelques innocentes brimades.

Il en est *un* cependant que j'ai, au départ, salué de loin avec un sourire narquois, où j'ai mis un trop plein de mépris et d'ironie, qui peut-être n'était qu'un reste de rancune. Il s'agit d'un personnage sans nom qui fit avec nous et à nos dépens son apprentissage de chef de batterie. A vrai dire, on ne pouvait même pas le détester, tant il était inexistant, lointain, hors de portée, même lorsqu'il traversait la plaine, à cheval, comme un bouddha sur son piédestal. Certes, il n'avait rien dans son allure et dans son physique de ce que nous aimons dans le dieu hindou ; tellement anonyme que je ne saurais le décrire aujourd'hui. Était-il grand ou petit ? Laid ou joli garçon ? Portait-il ou non moustaches ? Qu'était-il dans la vie civile ? Avait-il même une vie civile ? Banquier ? Avocat ? Professeur ? Il pouvait être tout et rien. Avait-il, dans son parler, l'accent vaudois, genevois ou neuchâtelois ? Sans doute un peu de chacun. Aucun de nous n'aurait pu le dire. Et moi moins que tout autre. Car j'assure n'avoir jamais entendu le son de sa voix au cours de ces longues semaines de dressage. En nous comparant au personnel d'un cirque, le futur capitaine pouvait en être le Monsieur Loyal en habit et gilet blanc. Mais il avait perdu son fouet et s'était endormi dans la sciure, pour sa vie durant, au centre de la piste vide, oublié des dieux et des hommes.

* * *

De retour à Dombresson, ma mère m'embrassa comme un rescapé des galères. La pauvre maman m'avoua qu'elle avait craint de ne jamais me revoir ! Elle me trouvait une mine superbe. Cela m'enorgueillit à tel point que j'eusse cogné, pour un mot, n'importe quel adversaire. A défaut, je me contentais d'épater mon entourage qui en bavait d'aise ; je plongeais dans des étangs pleins d'eau douteuse au risque de m'y enliser. Je grimpais, pour marauder, aux arbres. L'hiver venu, je faisais sur les premiers skis (commandés en Norvège) de périlleux « slaloms » avant la lettre, à travers nos forêts de sapins : sans aucune méthode et avec tout ce qu'il fallait pour casser une tête moins folle. Enfin, car à la campagne il y a toujours quelque part un cheval, je sautais sur n'importe quel coursier, harnaché ou non, en l'excitant jusqu'à lui faire répondre à mes avances par des ruades spectaculaires.

Le Premier Mars, pour fêter la libération neuchâteloise, les artilleurs de la région recevaient un ordre de marche, le droit de porter l'uniforme, de toucher leur solde et de promener un canon de huit centimètres, vieux modèle, avec son avant-train et son affût, tiré par un attelage de six chevaux, harnachés à l'ordonnance. Juché sur le porteur de la paire de tête, j'enserrais ma bête dans l'étau de muscles entraînés. Ainsi équipée, la petite troupe, trainglots et canonniers, promenait à grand trot, à travers le vallon encore couvert de neige, ce canon d'un autre âge qui eût fait, même chargé, plus de bruit que de mal. Sur la place des villages en fête, et bien en vue, nous tirions à blanc quelques charges aux frais de la République. Le tout se passait sous la conduite d'un adjudant qui fringuait sur une mauvaise rosse de ferme, tout fier de commander notre train de trois hommes, auxquels s'ajoutaient quelques canonniers de tous âges pour le service des gargousses et de la pièce.

Ces bruyantes promenades, toujours soulignées de courtes salves, se renouvelaient à l'occasion de fêtes régionales. Cela n'allait pas sans quelques honnêtes beuveries sous une tonnelle ou dans tel jardin ombragé. Les trainglots en profitaient pour mettre bas leur tunique et, le vin aidant, racontaient leurs prouesses passées : récits semblables à ceux des chasseurs, émaillés de

hâbleries. Alcide de Fontaines enchérissait sur Numa de Chézard. Alors intervenait le bon Cuche (Armand) qui, à l'appel de ses nom et prénom, répondit « présent » pendant des années, sans comprendre pourquoi la batterie, tout oreille, s'esclaffait sans perdre le garde-à-vous réglementaire.

Chapitre IV

LA FENAISON

En dépit des almanachs, cet été-là s'annonçait beau et chaud. J'avais planté mon cheval (à la mode de 1900 !) au milieu d'une prairie, parée comme des fillettes à la fête des promotions. On pense à la savoureuse fresque du *Printemps*, peinte par Paul Robert au musée de Neuchâtel. Le grand maître, que nous honorions à l'égal des plus illustres, avait plaqué dans un paysage d'idylle une plantureuse Cérès, digne de Maillol. Elle faisait office de corne d'abondance et tombait du ciel, juste à temps pour chasser loin du vallon un démon ailé et griffu qui sentait non seulement le fagot, mais davantage encore son Signorelli d'Orvieto. Ce monstre représentait le Mal, dont le sol du Val-de-Ruz devait être débarrassé par la présence de la toute-puissante déesse déversant d'abondants bienfaits agricoles et fleuris sur une terre peu accoutumée à de telles largesses.

Tous les grands trompettes de la critique et de la littérature avaient célébré l'arrivée au musée de cette toile gigantesque à laquelle je reste, encore aujourd'hui, l'un des derniers fidèles... avec Ferdinand Hodler.

* * *

Dix ans plus tard, j'apportais sur ces lieux mêmes, non le désir de continuer Paul Robert (j'étais loin de m'en croire capable), mais une toile à peindre, chargée des plus sérieuses ambitions. L'Exposition universelle de Paris 1900 avait invité la Suisse

à participer à la section des Arts, et je me sentais assez fort pour vouloir en être. Un jury sévère devait sélectionner les meilleurs envois.

Quel diplôme à rapporter aux miens, si j'avais une chance d'être parmi les élus !

Paris m'attendait ! J'étais à pied d'œuvre avec mon tableau, il ne me restait plus qu'à le peindre !

Un titre s'imposait : *Le Temps des Fenaisons*. L'endroit où j'irais travailler s'imposait également. C'était le lieu sacré qui avait inspiré Robert, notre grand peintre. Mais mon désir de suivre le maître devait s'arrêter là. Il ne me venait pas à l'idée qu'on pût faire du modeste village d'Engollon le théâtre d'une victoire du Bien sur le Mal ! Ce que j'avais sous les yeux n'était que des prairies de juin, prêtes à être coupées, larges espaces, modestement animés par quelques touffes de marguerites géantes, d'esparcettes roses et de pavots orangés.

Les faucheurs se répandraient bientôt dans ces magnificences. On en voyait ci et là qui déjà s'escrimaient dans les hautes *fencées*. Le tapis, tissé par le soleil de juin, se déroulait lentement sous la faux des premières récoltes de l'été.

Je peindrais sur ma toile les hommes aux gestes vastes, abattant leur lame dans ces herbes fleuries. Dans ma composition, le paysan remplacerait le démon cornu et velu, incarnant le péché. Enfin, je voyais dans mon tableau une grande figure de premier plan. Il me fallait une Cérès, une déesse, si l'on veut. Mais elle ne descendrait pas du ciel. Il me fallait une jeune femme, une simple faneuse, une figure aussi gracieuse, mais moins abondante que celle de Robert.

Je n'eus pas longtemps à chercher. Je la découvris dans une des grandes fermes du petit village. Elle ne m'était pas inconnue. Elle avait un nom de fleur des champs. Elle m'accueillit les deux mains tendues ; elle me donnerait volontiers quelques heures de pose. *Le Temps des Fenaisons* s'annonçait bien !

Moins paysanne que robuste fille des champs, Marguerite, très jeune encore, dotée de formes généreuses, me semblait, sinon jolie, du moins fraîche, saine et désirable comme les belles miches dorées que nos campagnards cuisaient encore dans le four familial.

La journée s'annonçait orageuse. Je fis quelques croquis, esquissai les grandes lignes de mon tableau, puis j'abritai mon matériel, toiles et couleurs, pendant que mon modèle s'affairait autour d'un déjeuner que nous allions prendre en tête à tête, à l'écart, sous une délicieuse tonnelle, discrètement couverte d'une vigne vierge et de lierre.

J'y trouvai la table déjà mise : vins rafraîchis, nappe blanche et serviettes fleurant bon la lessive, tandis que d'une cuisine toute proche m'arrivaient des senteurs prometteuses.

En cherchant un modèle, j'étais tombé sur Lucullus. Rita se révélait cordon bleu. Je m'attendais à une croustille : c'était un festin de roi. Et pas d'autre bruit dans cette fraîche retraite que le bourdonnement d'une nuée d'abeilles à la recherche d'un miel caché dans les fleurs des gros lierres.

L'imprévu touchait à l'enchantement. Il se trouvait que nous avions tant de choses à nous dire. Mais le son de nos voix finit par nous paraître insolite. Il y eut de tendres et éloquents silences. Le « stupide dix-neuvième siècle » nous préservait du gramophone et de la radio.

Je songeais au tableau de Robert. La déesse Abondance se nommait Rita. Elle m'était apparue comme dans le tableau de Neuchâtel, les bras chargés de biens terrestres et de nourritures divines. Et l'Esprit du Mal mis en fuite, peut-être avons-nous, ce jour-là, bu dans le même verre, mangé dans la même assiette, prêts, comme deux prodiges, à tout partager, mais d'abord et surtout nos joies.

Lequel de nous deux murmura après Goethe : « O instant ! Arrête-toi, car tu es trop beau » ?

* * *

Pourquoi tairais-je cette idylle champêtre, prélude à la toile, ébauchée ce jour-là ? J'imagine que toute œuvre de peintre pourrait être prétexte à raconter de belles histoires. Peut-être amuseraient-elles les grands enfants d'aujourd'hui.

J'en appelle au sort du tableau : *Le Temps des Fenaisons* conçu, on vient de l'apprendre, sous un toit de verdure, au son

de la tendre musique des abeilles, et voué aux divinités bocagères. Le tableau risqua sa chance et gagna...

La toile partit pour Paris avec le lot sélectionné à Genève par les aristarques de l'Art Suisse 1900. Elle me revint beaucoup plus tard, couverte de plus de poussière que de gloire. Mais mon entourage, trop longtemps sceptique, fut conquis : « L'amateur avait retrouvé une place enviable dans le milieu familial. »

On verra que cette partie gagnée ne fut qu'un jeu sur le velours : petite victoire, elle n'était que le prologue d'une longue lutte et le prélude à de durs combats.

Chapitre V

DU DANGER DE LIRE WERTHER ET JEAN-JACQUES

Je m'ennuyais dans ma famille et je cherchais un nouveau gîte. J'en arrivais au point où, saturé de chimères, en lutte avec des pensées contradictoires, l'esprit sombre dans un pessimisme d'autant plus persistant qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

Mais les ciels les plus lourds finissent par s'éclaircir, même pour les songe-creux. A l'heure où je n'y comptais plus, au moment où j'en avais le plus besoin, le bonheur franchissait le seuil de « L'Aurore » et l'illumina d'un signe inattendu. (« L'Aurore » était le nom de l'École cantonale d'agriculture de Cernier où mon père fut directeur de 1898 à 1910.)

Tout ceci se passa par un clair après-midi de printemps. Et ce bonheur venait à moi sous les traits d'une ravissante jeune femme, porteuse d'un message qui allait rendre réel ce que j'avais tenu jusque-là pour une extravagance. Cette messagère du ciel m'offrait un toit, sous la forme d'un petit pavillon rustique. J'y installerais un intérieur qui serait mien, « tout à fait vôtre », soulignait la belle visiteuse, ce qui comblait encore mon désir immodéré d'être libre et de jouer à l'ermite dans une agreste retraite, offerte par l'amitié. (Je n'avais que rapidement entrevu la thébaïde qu'on me proposait, et n'avais alors pas caché à quel point le peintre en pourrait faire bel usage.)

Mon premier mouvement fut, peut-être, de me jeter aux pieds de l'envoyée des dieux (au temps de Rousseau on versait des larmes sans être ridicule !). Ce jour-là, je l'aurais embrassée, tandis

qu'en proie à un trouble délirant, je m'efforçais de ne paraître que poliment ému, car la scène se déroulait dans le sévère petit salon familial, sous le regard attendri mais un peu grave de ma bonne mère. Elle avait écouté avec une surprise non feinte l'offre que la trop jolie fée venait de me faire. Mais elle mettait, avec un sérieux contenu, un frein à mon allégresse, de peur de voir son naïf et heureux fils perdre contenance. Cette maman, avec sa clairvoyance coutumière, n'avait-elle pas entrevu ce qui, fatalement, devait arriver ?

Le tout s'arrangea au cours d'un entretien, où l'installation envisagée faisait à peu près tous les frais. Ma joie débordait. L'avais-je assez souvent remarquée, cette gentilhommière, soudée à son rural, prolongé lui-même par une petite maison avenante qui avait pu servir autrefois au jardinier ou au fermier du petit domaine !

La maison de maître, un joli modèle de châtelet campagnard, semblait assez vaste, sans être dénuée de confort. On y arrivait par une allée de marronniers qui lui donnait noble allure et la mettait à l'écart de la grand-route, de la bruyante auberge et des quelques fermes disséminées qui complétaient ce hameau à l'écart. Ladite propriété venait d'être acquise par le jeune médecin qui succédait à notre excellent docteur, dont l'âge et l'état de santé réclamaient des ménagements. Car la vaste région où s'éparpillait la clientèle paysanne exigeait des déplacements que la rigueur des longs mois d'hiver rendait pénibles.

Le jeune médecin venait de se marier. Il s'était installé avec famille, chiens, cheval, selles, traîneau et voitures, après avoir fait les réparations urgentes à la vieille maison et à ses abords. Il paraissait vouloir s'y complaire à vie. Certains travaux « d'embellissement » ne me semblaient pas tous très heureux et de bon goût. Mais j'avais eu l'occasion de causer avec le jeune couple et de le féliciter pour cette acquisition. La jolie femme s'était attachée à ma mère et venait parfois la saluer à « L'Aurore ». Comme on l'a vu, elle y était arrivée les mains pleines...

L'installation ne traîna guère. Ma mère avait la passion des aménagements. Elle en fit plusieurs, et même dans son grand âge, sans jamais se plaindre. Grâce à son aide, à quelques prêts de

meubles, à quelques coups de pinceau, je me trouvais un beau jour dans une jolie garçonnière champêtre aux chambres basses, claires et boisées, où je m'imaginai devoir être heureux pour longtemps. Le toit tant désiré n'appartenait plus au rêve. Et ce don, je le devais à l'amitié. Pour mes débuts, j'y voyais un présage qui dépassait de beaucoup ce que j'avais imaginé. Mon orgueil aidant, je n'étais pas loin de voir là le premier signe tangible du succès. Il m'arrivait alors, et trop souvent, de prendre pour un hommage à mon talent un geste qui n'était sans doute que politesse ou large bienveillance. Je m'entourais d'illustres exemples. On ne lisait pas alors impunément les *Confessions*. Plusieurs retraites et ermitages n'étaient-ils pas devenus célèbres grâce aux hôtes qu'ils avaient abrités ? Toute la vie amoureuse de Jean-Jacques n'a-t-elle pas pour toiles de fond ses modestes mais voluptueuses résidences ?

Je me demandais, sans oser y croire, si mon consentement immédiat et irréfléchi ne s'adressait pas davantage à la ravissante porteuse de la bonne nouvelle qu'à son offre miraculeuse. Enfin, quelle était la part du mari (qui m'avait paru cordial, sans plus) dans ce geste inespéré ? M^{me} X. en était-elle seule l'initiatrice ? Question à laquelle nul ne pourra jamais répondre.

* * *

Je dois dire qu'il se dégageait de tout son être un charme et une grâce que je n'avais, jusque-là, rencontrés nulle part. Qu'on ne s'attende pas à me voir rééditer une réplique, même maladroite, à l'histoire amoureuse des grands errants des arts et de la littérature. On chercherait en vain ici ce qu'on attend peut-être et qui ne fut jamais. On verra plus loin que l'ermitage du Val-de-Ruz, s'il a été pour un temps très court le refuge du bonheur, fut loin de m'apporter les joies qu'inconsciemment j'avais pu rêver. Il ne devint même pas l'asile de la paix que je me proposais d'en faire. Ma grande faute fut d'être entré sous ce toit, non en locataire invité et reconnaissant, mais en amoureux trop timide, ou mieux, trop décidé à ne gâcher rien d'une affection que je voulais à l'abri de toute inquiétude et de tout égarement.

Si j'eus des torts, ils furent trop discrets pour que j'en fasse ma coulpe et pas assez innocents pour qu'il n'en restât pas quelque amertume.

Ces heures troublées firent cependant une victime qui ne fut ni moi ni mon idole, mais une tierce personne à laquelle je ne donnai jamais l'occasion de me pardonner. J'avais cru voir en elle un gentil dérivatif ; il devait me guérir de ce qui me paraissait prendre parfois le cours d'une vilaine action. Malheureusement cette jeune fille, une parente qui ne manquait d'ailleurs pas d'esprit ni de culture, au lieu de m'éloigner de ma passion, m'en rapprochait singulièrement et fit exactement l'effet contraire de ce que j'en attendais.

Je n'en eus pas moins quelque peine à mettre fin à ce régime. Cet essai qu'en psychanalyse on appelle « transfert » et dont on se sert, paraît-il, dans certains établissements pour des cures d'âme, ne m'apportait rien de plus que des preuves d'une coupable maladresse et des ennuis épistolaires. Venant de source familiale et non désintéressée, ils me firent plus de bien que de mal.

* * *

J'éprouvais pour la première fois combien un amour impossible (rien n'avait pu ternir celui-là) peut laisser des traces profondes et souvent délicieuses dans un cœur non blasé. Je n'ai jamais cherché à revoir l'héroïne, et les pages écrites sous forme de journal par l'*aimant* malheureux, à cette époque lointaine, sont parmi celles que je ne craindrais pas de relire. Je me demande parfois si la femme aimée avait eu conscience de l'incendie que ce néophyte entretenait dangereusement pour elle. Peut-être n'ai-je été pour la gracieuse jeune mariée qu'une simple distraction. La vie, dans ce hameau, n'était guère folâtre, et la sienne, moins encore. M^{me} X., de son côté, n'avait rien d'une coquette et j'aimais à la croire (comme M^{me} de Warens) « passive et indolente en amour ».

Je travaillais souvent en plein air, devant ma maison, au soleil. On était au début de mai. Quel printemps ! Je la voyais à sa fenêtre du premier étage, gentiment vêtue, fraîche et rose,

dans la clarté de ses épaules nues ; elle me faisait parfois signe de monter. J'arrivais au galop, entrais sans même frapper, dans le petit salon pour la voir occupée à quelque travail de cousette, ou feignant de mettre un peu d'ordre dans les comptes du docteur, son mari. Le cœur affolé tandis que je grimpais vers son étage, tout s'apaisait sur-le-champ lorsque j'étais en sa présence.

Je m'y trouvais bien. Je ne parlais pas. Je la regardais. Tous ses gestes me paraissaient gracieux. Je me sentais parfaitement heureux. Elle se laissait adorer. Je n'en demandais pas davantage, mais par instant j'étais torturé par une idée fixe. Comment la femme que j'aime peut-elle avoir de l'amour pour un homme comme le sien ?

Elle ne le voyait guère, à peine le soir, et pas même la nuit. Car sa clientèle dispersée obligeait le médecin à faire de longues courses ou à répondre à des appels tardifs. Il sautait dans sa petite voiture, promptement attelée d'une jolie jument arabe qu'il conduisait lui-même et non sans maîtrise.

Je le trouvais laid et vaniteux. Je l'imaginais despote et méchant. Ceci peut n'être qu'un portrait charge fait par un jaloux, et jaloux je l'étais, d'une façon inimaginable, jusqu'à l'insolence. Quand j'étais avec eux, la conversation prenait volontiers un tour grossier, intolérable et devenait facilement scabreuse. Je ne tardai pas à voir que ce carabin à lorgnons d'or se complaisait, devant son épouse, à tenir des propos qui allaient souvent de l'ordure courante aux plus inconvenants secrets d'alcôve. Il semblait y prendre plaisir, devinant bien que ces entretiens du soir attisaient à la fois ses désirs et ma jalousie. Quant à M^{me} X., elle ne paraissait pas en souffrir, ni être prête à s'en indigner, tant et si bien que finalement j'évitai les tête-à-tête, et j'abandonnai le malséant « toubib » à sa conquête légale.

Le dédain que j'avais pour cet homme médiocre était certainement immérité, mais sa présence, à certains moments, m'exaspérait à tel point que j'en arrivais à les détester tous les deux. Le flirt transfert, dont j'ai parlé plus haut, aurait dû m'en guérir. Il ne fit que renforcer ma folle passion. Mes hôtes ont dû me trouver, à cette époque, fort désagréable... non sans remarquer

que je jouais à l'amoureux transi ou le romantique à retardement. Entre l'amour permis et l'amour coupable, j'avais choisi l'amour impossible.

Quand les choses se compliquent à ce point, et celles-là touchaient les limites où elles deviennent insoutenables, s'en éloigner devient nécessaire. Il ne me restait plus qu'à me décider entre la fuite sur la pointe des pieds et la rupture violente. Je choisis la fuite. Elle fut grandement facilitée par un ordre de marche, auquel je répondis exceptionnellement par un hurra mi-furieux mi-joyeux ; je savais bien que cet appel-là me remettrait promptement sur le bon chemin.

* * *

Je m'en tirai tout de même, mais non sans commettre quelques erreurs. En partant, je crus devoir faire un geste inopportun qui dans toute l'aventure reste ma faiblesse. J'adressai à M^{me} X. un livre avec une peu compromettante dédicace ; mais cet envoi me permettait de faire l'aveu d'un amour qui ne l'avait, peut-être, qu'à peine effleurée.

Le livre, c'était *Werther* tout simplement ! L'a-t-elle ouvert ? A-t-elle lu la dédicace ? Est-elle allée plus avant dans le triste drame d'une chaste Charlotte qui lui ressemblait et d'un jeune Germain qui n'avait rien de commun avec le peintre naïf auquel elle avait fait le don inestimable d'un heureux et douloureux printemps ? Mon geste maladroit et un peu *voyant* était sans doute bien inutile. Elle n'en avait déjà plus besoin. Elle n'a dû redouter aucune fin tragique à ce qui ne pouvait être pour elle qu'un agréable et inévitable incident.

Son image peu à peu s'est effacée. Mais M^{me} X. existe encore en de nombreux exemplaires dans sa belle petite ville, parmi les fraîches jeunes femmes de mes rencontres quotidiennes. Je la parais volontiers de toutes les vertus sans me demander si elle n'était pas un peu « popote », ou si je n'en écartais pas tout ce qu'elle pouvait avoir de talents maternels et ménagers. J'en arrive à croire qu'alors la réalité s'était modelée au goût de l'époque et adaptée au mensonge de la littérature.

J'imaginai ma jolie passion, non seulement prête à envisager une existence paisible et soumise, mais quelque peu déçue de me voir prendre un parti peu glorieux (si peu romanesque). Alors que sans honte j'avais choisi la fuite, elle s'attendait peut-être au geste final de l'amant de Charlotte. Mais c'était un amant exceptionnel, choisi dans le monde des ambassades, qu'on sait prodigue en gestes héroïques !

J'étais donc bien mal préparé pour jouer les Werther au petit pied. J'en demande pardon à l'intéressée. Mais j'avais vingt ans, j'aimais la vie comme un condamné à mort. Je venais de franchir victorieusement la limite de l'âge fatal que la prédiction du bon médecin de Fontaines m'avait assignée. Mon mandat vital touchait à son échéance, tandis qu'il me restait au contraire de sérieux espoirs de fournir un démenti à cet inquiétant diagnostic. L'excellent praticien est mort sans savoir qu'il s'était trompé, avec, j'aime à croire, la sérénité du *Messager boiteux* qui persiste à prédire à longs termes avec une candeur qui respire la bonne foi.

Chapitre VI

L'OFFICIER

Le noviciat terminé, il va de soi que je me jugeai prêt à donner suite à n'importe quel ordre de marche, à la condition qu'il m'ouvrît les portes d'une école d'officiers. Mon père, à ma grande surprise, ne chercha pas à s'y opposer. Ce n'est certes pas l'artillerie qui me tentait, mais j'eus soin de ne pas le lui dire. Mes connaissances en mathématiques ne répondaient guère à ce qu'on doit exiger d'un officier des armes dites savantes. Nous venions alors d'être dotés d'un nouveau matériel : un canon à recul sur affût. Et du haut en bas de la hiérarchie l'instruction et la formation de l'artilleur était à reprendre, y compris son uniforme qui en faisait un cavalier.

Il y avait là pour nous quelques avantages. Quand tout le monde est élève, le maître perd ses droits et sa faconde. En haut lieu, les responsables deviennent moins exigeants ; sinon comment expliquer les égards dont je fus l'objet, la mansuétude et la patience que l'on prit pour initier les têtes les plus dures aux nouveaux mystères de ce 7,5 dont l'armée nouvelle attendait merveille ? Je ne tardai pas à m'assurer bientôt qu'avec un peu d'attention et de bonne volonté, la routine aidant, j'arriverais aussi bien (ou aussi mal) que tout autre à commander mes tirs. Enfin, je m'aperçus qu'il s'agissait moins du « réglage de la fourchette » que de transfigurer un ex-garde d'écurie en un gradé que

ses titres universitaires (vrais ou supposés), joints à une solide réputation d'homme de cheval, mettraient infiniment au-dessus de la troupe.

On n'admettait pas le débraillé, ni dans les entretiens ni dans la tenue. Ce qui importait avant tout, c'était d'être toujours mis avec soin, de garder son titre de bon cavalier, de savoir se taire à l'occasion, et de répondre aux grands chefs avec une déférence de bon ton.

J'adorais les chevaux, et je me réjouissais de pouvoir enfourcher nos « Régies », déjà bien dressées, d'abandonner les lourds pantalons à basane pour la seyante culotte à double fond, serrée du genou à la jambe, de chausser des bottes polies comme un miroir. Finalement, je me rendais compte que le cheval et les jeux équestres avaient le pas dans cette arme privilégiée, ce qui me permettrait de passer, sinon avec bonne humeur, du moins avec quelque souplesse d'esprit sur les ennuis dont est encombrée la vie de caserne, et d'accepter sans humeur les vexations de ce métier temporaire, qu'il était difficile d'identifier avec un acte de pur civisme ou de patriotisme éclairé.

Muni de ce bagage primaire, à la fois optimiste et pas trop chargé de vaine philosophie, doté d'une vanité candide, soulignée par une voix qui ne demandait qu'à commander sans ménagement, dans les limites tracées par le règlement de service, je me voyais fort bien entreprendre à mon tour une petite ascension qui me conduirait sans accroc, et d'échelon en échelon, vers des commandements supérieurs et à responsabilités dérisoires.

* * *

En y songeant davantage, je m'avisai que le noble métier des armes ne serait, pour moi, qu'une nouvelle mais temporaire extravagance. Il s'affirmait déjà comme un obstacle sérieux pour la belle carrière que j'avais choisie et déjà négligée par la longue préparation militaire. Allais-je, par amour de l'équitation, m'engager dans une voie stupide ? Ce dessein m'apparut tout à coup aussi saugrenu que le désir (jadis exprimé, mais pas à haute voix) de me faire moine à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. On verra

par la suite que ce projet, si vague fût-il, s'imposa de telle sorte qu'il me conduisit, non dans un couvent, mais très haut dans un presbytère de montagne, presque aussi inaccessible, en hiver, que l'illustre monastère valaisan du Mont-Joux.

Pour l'heure, je cherchais ma voie sous un uniforme qui n'avait rien de monacal, et dans un décor aussi peu religieux que possible : le paysage classique sur lequel se grave la silhouette de l'immense caserne de Thoune, sa vaste plaine écrasée d'où émerge la pyramide du Stockhorn et des arrière-plans où les trois Bernoises, l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau, semblent se donner le bras, comme les trois filles revenant des champs, de Cuno Amiet.

C'est dans ce décor moins altier que carte postale et si parfaitement helvétique, qu'on formait chaque année les nouveaux officiers artilleurs.

Les débuts furent des plus pénibles. Nous étions entrés en juillet ; la chaleur ne fit que monter jusqu'à devenir torride. Notre école avait été confiée à un colonel à cheveux blancs qu'on disait très dur. Peu connu, ce nouveau chef d'instruction avait su s'entourer d'un état-major jeune et bien dressé, retour de stages hors de Suisse, la plupart venus en droite ligne des casernes prussiennes, avec des cols carcan, très *stramm*, très fiers de leurs noms historiques de vieux hobereaux confédérés.

Nous avions alors (les choses ont-elles beaucoup changé ?) tendance à imiter nos voisins dans ce qu'ils avaient de plus détestable. On nous apprit le fameux *Taktschritt* (le pas de l'oie) de l'armée allemande et des tas d'autres choses qui devaient faire de nous des officiers d'un modèle encore inédit.

Mais notre plus sérieux adversaire fut certainement la chaleur. Nous ne pouvions nous attendre à des égards, mais pas à devoir endurer la pire des tortures. On avait logé notre classe de Welsches dans les combles, sous un toit de tôle impitoyable. Des nuits sans sommeil firent des douze aspirants romands (soixante autres venaient de Suisse allemande) autant de maigres poulets, cuisant dans leur jus. Nous déjeunions à midi dans une grande salle mal aérée, dépendance d'une cantine, non loin de la caserne. Le repas, vite expédié, se prenait dans un silence impressionnant. Nos chefs partageaient notre menu et la consigne était d'attendre, pour

quitter la salle, que le colonel ait allumé son cigare. Mais comme il mettait parfois quelque mollesse à faire ce geste libérateur, nous passions presque sans transition de l'étuve du réfectoire dans une autre, un manège, où l'atmosphère était irrespirable. On nous amenait alors nos chevaux pour une heure cruelle vouée à l'équitation. A ce régime, hommes et bêtes se liquéfiaient sans tarder. C'est un âge où l'on supporte tout. On en arrive à regretter d'en être réduit, plus tard, à devoir modérer ses performances.

Le plus ennuyeux, c'étaient les dimanches ! A ne savoir qu'en faire ! Peu à peu, le régime se révélait plus humain. Nous avions le choix : sauter dans un wagon pour Interlaken ou arriver à temps au débarcadère ; monter parfois jusqu'à Grindelwald et à Lauterbrunnen où nous retrouvions, dans un air plus frais, le monde bariolé des vacances : femmes à grands chapeaux, parasols, hommes, vestes au bras, suant sous leurs bretelles. En 1900, on ne savait ni s'habiller ni se chauffer pour la montagne ; encore moins bien manger. Les menus s'encombraient de poissons de mer, arrivant là-haut dans des fourgons surchauffés, nageant dans leurs cageots de glace fondue. Nous étouffions sous nos uniformes gros bleu à col trop haut, notre lourd bancal de trainglot accroché sur la hanche avec, pour tout signe extérieur de notre futur grade, une casquette d'officier sans aucun insigne ni galon. Sabre excepté, on pouvait nous prendre pour des facteurs endimanchés.

Nous imaginions les estivants (en majorité d'outre-Rhin) nous observant avec des sourires ironiques. En réalité, je crois que cette foule somnolente ne prêtait nulle attention à ces miliciens en balade. *Povera Svizzera !* s'écriaient un jour à la gare de Lucerne un groupe d'Italiens à proximité desquels passait un de nos colonels de haut grade, mal botté, uniforme râpé, casquette miteuse. C'était un de nos grands ! Mais ce jour-là tout particulièrement usé, terni, fripé et famélique. Les réflexions des Italiens m'avaient indigné. Malheureusement elles s'expliquaient dans le cas particulier. J'en vins à me dire que ces temps m'ouvraient *nolens volens* le chemin de quelques devoirs et sacrifices, mais que je ne me risquerais jamais sur un quai de gare dans un uniforme qui ne pouvait provoquer que des sourires malveillants. Un nom, si noble soit-il, ne s'impose pas sans certains signes extérieurs. Et

d'abord la tenue. Ledit personnage en manquait totalement. Je songeai que la vie que j'avais acceptée m'ouvrait aussi la voie des grandeurs et des servitudes militaires, mais qu'elle était loin d'être un temps d'épreuves. Issu d'une race de paysans et d'horlogers, j'étais le premier de ma famille à vouloir faire partie d'une caste qui, même et surtout chez nous, ne tenait pas à être confondue avec le commun.

* * *

Notre principal exercice restait l'équitation à haute dose et, à force de la pratiquer, j'étais devenu bon cavalier, mais pas encore assez aux yeux de notre *Rittmeister*, excellent dresseur d'hommes et ami des chevaux. J'étais trop grand et, quoique mince, déjà trop lourd pour devenir un homme de cheval, à long terme. Ce bon chef (Altweg), bon Thurgovien, m'avait brocardé dès le début dans un français déplorable : « Tenez mieux votre *choual* ! » hurlait-il quand le galop pour le saut devenait effréné. Ou bien il interpellait notre camarade N° 1, le plus long d'entre nous, qui s'appelait *Petit* : « Remuez votre grande carcasse ! » (qu'il traduisait par « grand cadavre »), mot qui sonnait mal dans un manège où le cavalier Petit risquait ses os à chaque saut d'obstacle.

Ma tenue en selle l'avait rendu plus indulgent. J'avais fini par me voir octroyer les meilleurs et les plus beaux irlandais des écuries fédérales. Ces nobles bêtes ont certainement beaucoup contribué à ma réputation militaire.

Enfin, dans ce collègue assez mélangé, j'avais rencontré, grâce à ma connaissance de l'allemand suisse, quelques camarades bien élevés et bien rentés qui me trouvèrent sans doute d'assez bonne compagnie pour m'accueillir dans la leur. C'étaient pour la plupart des rejetons, plus ou moins réussis, des vingt ou trente familles dont est faite la bonne moelle helvétique : la grosse industrie, la banque, le haut *bizness* (*business*) d'outre-mer, qui se partagent par personne interposée les leviers de commande d'une vieille démocratie qu'on admire jusque dans ses faiblesses et qu'on envie jusque dans ses défauts.

Quant à notre groupe romand, il était composé en majorité d'un lot de Genevois de bon ton, un peu distants, donnant le *la*

puisqu'ils étaient les plus nombreux. Taquins à l'excès, mais respectueux des us et coutumes de leur monde, assez pour permettre, le soir à l'heure du couvre-feu, à l'aspirant de B., de s'agenouiller au pied de son lit, sans qu'aucun de nous osât risquer quelque inconvenante réflexion. Sans doute restait-il l'unique parmi nous à faire ce geste qui consistait à dire tout bas sa prière du soir, au milieu d'une douzaine de protestants comme lui, et l'unique aussi dans cette chambrée à revêtir une longue chemise de pénitent, fendue jusqu'aux genoux et déjà aussi démodée que de B. lui-même.

Dans ce dortoir, occupé par une douzaine de jeunes hommes, parfaitement sains de corps et d'esprit, deux seuls pouvaient se vanter d'avoir connu la femme. Mes amis français, à qui j'ai narré ce détail, n'ont pas voulu me croire et m'ont toujours pris pour un imposteur.

* * *

De ce brelan de sages et de puceaux avoués ne sortit aucun grand chef militaire. Le général Guisan de 1939 nous avait précédés deux ans plus tôt. Il avait d'emblée pris le départ sur des voies aussi vertueuses que prévoyantes. L'un pourtant a fait quelque bruit dans la vie politique de Genève. C'était un futur avocat, vantard, *charrieur*, doué d'une joyeuse faconde, bon vivant par surcroît, trop vite marqué pour une fin douce et prématurée. Les autres, dont plusieurs, je le souhaite, vivent encore, somnoient dans des carrières ou des retraites mineures et sans histoire. Un seul a commis une faute, peu grave, dit-on, mais qui devait ternir une réputation jusque-là sans tache et bien rentée. Si j'en parle, c'est parce que cette erreur a frappé malignement et abattu le meilleur d'entre nous, celui qui, non sans courage, ne redoutait pas de faire sa prière avant de s'endormir au milieu d'une bande d'indécrottables mécréants.

* * *

Notre troupe d'élèves officiers devait être transportée avec chevaux, armes et bagages, de Thouné à Zurich pour y poursuivre le programme final, exigé pour notre formation, c'est-à-dire

employer les dernières semaines à des exercices avec une troupe commandée pour la circonstance.

Nous étions, hommes et chevaux, assez entraînés pour qu'on envisageât tout naturellement une traversée des cols alpestres avec nos montures, jusqu'à Zurich. Le travail devait se faire à travers le Susten, non encore doté de sa route célèbre. Cette randonnée m'a laissé des impressions telles que je n'en ai plus jamais retrouvées de pareilles, même en vivant pendant plusieurs années sur les bords de ce lac de Lucerne que je découvrais, depuis Fluelen, pour la première fois.

Cette course d'écoliers en vacances, auxquels on avait confié les meilleurs chevaux de la régie fédérale, avait mis tout le monde en belle humeur. Nos grands chefs ne montraient que sourires, contents d'eux-mêmes et heureux de voir leurs pupilles mener à bien, sans incident, ce qui pouvait passer pour une performance, tantôt hippique, tantôt pédestre. On s'amusait à voir trotter quelques casquettes à gros galons sur le bord libre de la route, interpellant, familièrement les élèves dans des haltes où la discipline était tant soit peu relâchée.

Pour moi, féru d'histoire, je revivais sur les lieux mêmes la fameuse et terrible tragédie guerrière qui mêla dans ce paysage d'enfer les Russes croyants de Souvarof et les soldats révolutionnaires de Lecourbe. Nous passions en vue du Grütli, et plus loin à travers le paysage tourmenté de Loverz, encore ravagé par l'éboulement du Rossberg.

Tous ces noms résonnaient dans l'air limpide telle une large épopée, la nôtre, quand fut battue et massacrée dans des luttes inégales notre paysannerie de 1799, semblable à celle du Bocage breton, aussi courageuse, aussi inutilement tenace dans une lutte sans merci. Et, comme elle, féroce, mystique puisqu'on allait toucher, assurait-on, à ce que nous avons de plus sacré : la foi.

Je ne savais pas alors que l'histoire de ces temps épiques restait encore à faire. Livrée à des historiens médiocres, tout juste bons pour des écrits de propagande, notre Illiade avait été faussée. On en avait banni la poésie virile, ne retenant de l'héroïsme de ces héros montagnards que leur fanatisme aveugle et leur haine partisane, entretenue par les agents de l'Autriche.

Ce voyage d'Altdorf à Zurich se fit aux trois quarts à pied, au pas des chevaux éreintés que nous traînions par la bride. Nous-mêmes, nous dormions à moitié en traversant tout ce pays dédié à notre grand poème helvétique et aux pages les plus douloureuses de notre histoire.

Si souvent revus et parcourus plus tard, mais jamais avec le même élan ni la même émotion, ces lieux chers à nos cœurs ne réveillèrent si intensément qu'alors le patriote un peu endormi par la fatigue de la vie militaire. Mon métier de soldat m'apparut tout à coup prendre un sens que je ne lui avais jamais consenti. Neuchâtelois de naissance, huguenot par toute ma famille, venu d'un pays qui appartient au prince Berthier jusqu'en 1814 et peu après revint à la maison de Prusse jusqu'à la Révolution de 48, je me trouvais être, ce jour-là, le moins authentique des Suisses de cette caravane. Mais est-ce vrai ? Moi, je trouvais que nous avions trop vécu sous le drapeau orange-noir et blanc-or, pour avoir gardé comme beaucoup d'autres le culte d'un temps où « l'on c'y était si bien, quand on était prussien ! ».

Sous ma vareuse, on eût découvert un solide cœur confédéré. J'en étais bien un parmi les soixante-dix cavaliers qui avançaient pleins de poussière, noirs de soleil et de sueur, dans les rues mouvementées d'un Zurich affairé à l'heure du crépuscule.

Chapitre VII

LE REVENANT DE LA COLONIE

Zurich, 1^{er} novembre 1899.

Matin froid et brumeux. Les aspirants, promus d'hier et licenciés à l'aube, galopent vers le quai des départs. Déjà, l'un d'eux piétine avant les autres, devant un guichet assiégé.

Pour ce retour dans « ses foyers », le brigadier Bille sorti du rang prendra la route la plus longue. Son plan est fait : un itinéraire sans surprise lui permettra d'atteindre, à Lucerne, un train à voie étroite qui traverse le col du Brünig et conduit vers le lac de Brienz. Rien pour lui d'inconnu dans ce circuit trop lent et qu'on peut croire absurde. Le jeune officier a confondu le chemin du retour avec la route des écoliers.

Où le mène-t-il ? Les autres sont attendus, la plupart avec impatience ; rendus à la vie civile, ils retrouveront demain leurs occupations, une existence bien ordonnée, selon des traditions ancestrales : une vie toute faite, préfabriquée, dans laquelle ils rentreront sans efforts, comme dans leurs vêtements d'hommes du monde.

Mais pour l'un d'eux, errant sans but, voyageur sans bagage, n'ayant domicile nulle part, ce retour ne signifie rien, rien qu'une étape de plus vers la solitude et l'inconnu.

Rien ? Ne lui avait-on pas rendu ce jour-là le plus précieux des biens, la liberté ? Il savait maintenant d'où lui venait sa joie.

Ces heures splendides, il les voulait toutes à lui ; en dépit de son uniforme fripé, il n'en irait que plus vite à la rencontre de ses chers souvenirs. Mais ceux-ci accouraient d'eux-mêmes, comme s'ils eussent entendu son appel d'homme heureux ; un appel curieusement mêlé au brouillard poisseux de cette journée de deuil, à la voix des cloches qui pour le soldat licencié ne sonnaient que le glas d'un temps révolu.

A chaque halte, les wagons faisaient leur plein d'hommes et de femmes, vêtus de noir, bras et mains chargés de couronnes, lourds de taches jaunes et blanches, les derniers chrysanthèmes dont partout on fleurirait les tombes. Le jeune officier regardait autour de lui ; sauf pour ses yeux d'enfant, c'était jour de deuil, la Toussaint, que l'Eglise dédie aux trépassés. Dès le départ de Zurich, le train avait foncé dans le brouillard avec sa charge de regrets éternels et de fleurs échevelées. Ce deuil commandé, avec ses foules qui tout à l'heure envahiraient les cimetières, ne répondait à rien de ce qui se passait en lui.

Mais il y avait trop de tristesse dans l'air pour qu'elle ne gagnât pas son cœur. Il portait pour la dernière fois son modeste uniforme à chevrons de laine. Cette liberté reconquise (il l'avait saluée avec émotion) lui paraissait à présent redoutable. Le chemin, si souvent parcouru, le mènerait encore cette fois dans sa famille. Où aller, sinon vers les siens ? Il ne sait pas d'autre toit et ce toit s'appelle « L'Aurore », ce qui le fait sourire. Ce retour vers les siens, alors qu'il rêvait d'un foyer qui serait à lui ! Décidément il n'y mettrait aucune hâte à ce voyage absurde ; il ne le concevait qu'en flâneries, par petites étapes. Il le prolongerait à son gré pour l'interrompre ci et là pendant quelques heures. Hanté par ce désir qu'on éprouve parfois de revoir avec des yeux neufs des pays aimés jadis, curieux de s'y retrouver, de s'y reconnaître, ne serait-ce que pour mesurer le changement causé par l'absence qui décante l'être et permet de mieux en évaluer les pertes et les gains.

Il y avait dans ce militaire, fraîchement sorti du rang, quelque chose du lévite nouvellement ordonné, rentrant pour peu de temps sous le toit familial ; avec encore, sur lui, la senteur des

encens, le signe à peine visible de la tonsure. Un serment solennel ne l'écarterait-il pas désormais de son milieu, sinon de ses affections terrestres ?

* * *

Je pense aujourd'hui que ces impressions n'étaient pas aussi nettes ni aussi austères ; elles décelaient moins d'humilité que d'orgueil satisfait. Il se sentait membre d'une caste. Il recevrait un brevet. Il porterait un seyant uniforme avec un col et des insignes brodés d'or. On sait que les titres et la passementerie occupent dès l'âge de raison une place de choix dans l'échelle des faiblesses humaines.

* * *

Le convoi roulait sans hâte, tour à tour sur la voie étroite et sur des tronçons à crémaillère. La locomotive s'essouffait à grimper bruyamment des rampes dérisoires jusqu'au Brünig où commencerait la descente. Au départ de Lucerne, le soleil avait percé le rideau des brumes, découvrant un ciel d'un bleu prometteur, des forêts de couleur vive, où le petit lac de Lungern, entouré des frondaisons irréelles de la dernière heure, scintillait comme une émeraude dans un écran de vermeil.

Quel décor pour un « adieu aux armes » ! Ebloui par ce spectacle, le soldat somnolent revenait à lui comme s'il sortait d'un tunnel, avec la délicieuse sensation que chaque tour de roue l'éloignait d'un monde (celui des casernes) qui n'appartenait pas à notre planète et dont l'existence lui paraîtrait un jour anachronique. Il sentait qu'il reprendrait peu à peu sa place, loin des hommes en uniforme, avec un cœur rendu à la solitude et à sa destinée. Le paysage familial s'imposait, se gravait dans son regard pour attendrir, jusqu'au ravissement, celui qui lui revenait.

Le soldat avait hâte de quitter ce train lent pour faire un bout de route à pied. Au Brünig, où le convoi fait halte, il descendrait en flânant jusqu'au vieux village où deux ans plus tôt la colonie d'artistes s'était dispersée après son effondrement. Elle

n'avait pu survivre au malheur qui poursuit les hommes jusque dans leurs montagnes, même dans leurs efforts les plus fraternels. Sur le village aimé planerait toujours le beau rêve, irréalisable pour les artistes, d'une vie en commun harmonieuse.

* * *

Les éperons sonnant sur la route pavée, embarrassé par le lourd bancal qui lui battait les jambes, l'enfant du retour bizarrement accourté remontait le cours des ans, accompagné d'une ombre, de trois ans plus jeune, qui lui ressemblait comme un frère.

Pour mieux humer le pays, il fait des haltes fréquentes, s'assied sur des mousses encore chaudes, essaye en vain de dormir. Passant plus loin, il arrive sous le gros roc qui avance comme une menace sur la large artère. Ce roc, en porte à faux, s'imposait comme une des étrangetés de cette route récente ; le peintre en avait fait un croquis alors que seul, au cours d'un splendide après-midi d'automne, la tête déjà pleine d'ambitieux projets, il montait vers l'Unterwald, croyant découvrir un pays enchanté.

Du beau village, à cheval sur le chemin neuf, montaient les âcres fumées des branches de sapin vert. Elles flottaient bas, se répandaient comme un encens sur les humbles tavillons, pour se mêler au parfum des pommes coupées qui séchaient dans les fours. Sous cette forêt de larges toits argentés, seuls visibles d'en haut, les bois bruns, presque noirs, des chalets où vibre le rouge des géraniums, restaient cachés. Mais l'arrivant les connaissait tous, ceux qui vivaient sous ces toits ! Il savait les noms et les surnoms de leurs habitants, il pouvait frapper n'importe où ; il arriverait chez des amis, quelques-uns disparus. Il en était tout attendri ; il avait repéré sans peine le toit du *Baumgarten*, il y avait vécu des automnes et des hivers ensoleillés. Il reconnut la fenièrè dont on avait fait l'atelier pour les peintres. Il ne passerait pas à travers le village sans s'y arrêter. Qui redouterait un pèlerinage aux lieux vénérés où il fut heureux ?

On eut quelque peine à le reconnaître. Sanglé dans son uniforme d'artilleur, maigre et bronzé comme un Arabe, celui qu'on avait appelé autrefois *der liebe lange Bille* n'en fut pas moins

acclamé, salué, embrassé et ravigoté par les nombreux hôtes du *Baumgarten*. Trini, la bossue, était morte, remplacée par une grouillante famille de neveux. Prévenus en hâte, tous les tenants et aboutissants accouraient pour voir le futur officier, lequel s'exprimant dans leur patois devait répondre à cent questions, alors que les femmes et les gamins donnaient leur avis sur la qualité du drap d'uniforme, touchaient les galons, soulevaient le grand sabre, comme si cet appareil guerrier et démodé équipait un messager d'En Haut.

Le passage du pèlerin aurait pu en rester là. Grisé par cet accueil villageois, le peintre soldat voulut revoir l'atelier de ses jeunes années. On mit peu d'empressement à le lui ouvrir, il en sortit le cœur chaviré : ce n'était plus qu'une remise en désordre, un entrepôt invraisemblable de tous les débris et objets inutiles, cassés et sales, dont s'encombrent les maisons paysannes. Les panneaux peints des portes et des armoires disparaissaient sous les hardes, entre lesquelles on pouvait deviner quelques fragments des décors de jadis, où chacun des peintres avait mis un peu de sa fantaisie.

Le dernier revenant de la *Künstlerkolonie* avait imprudemment franchi la porte d'un cimetière, et la tombe qu'il venait de voir était celle de sa jeunesse et de beaucoup d'illusions perdues.

Chapitre VIII

LE RETOUR DU SOLDAT

Une chambre mansardée, sous le toit de « L'Aurore », recueillit le peintre soldat allégé de son fournement et d'une bonne part de ses ambitions. Le magnifique brevet qu'il reçut un peu plus tard, écussonné aux couleurs de la République et paraphé par les magistrats du canton, donnait force légale à la nomination, en même temps qu'il ordonnait à toutes personnes de reconnaître le titulaire comme investi d'un nouveau grade et de lui obéir en toutes circonstances. Ces précautions administratives furent mieux entendues quatorze années plus tard.

* * *

On peut me comprendre si j'avoue que cette rentrée en novembre sous le toit familial, un toit qui ne pouvait être que prêté, je ne l'acceptais pas sans appréhension ni sans de mélancoliques réserves. Qu'allais-je faire là de mes journées ? Dans ce milieu modelé par des techniciens de bon sens et adapté à une organisation modèle, on était soumis à des horaires inexorables ; la cloche appelait pour le repas de midi, pris en commun dans un réfectoire inconfortable. Avec ses menus trop vite expédiés, l'ordre dans les dortoirs, la discipline exigée, tout ne pouvait être pour moi que le prolongement de la vie de caserne à laquelle j'étais bien décidé à mettre un terme, dans la limite de mes devoirs de fils soumis et de mes droits de citoyen conscient.

Ma halte au *Baumgarten* m'avait éloigné, et pour toujours, d'une carrière où je ne serais jamais qu'un sous-ordre, et trop étrangère à mes rêves les plus inavouables. Mais qu'allais-je entreprendre dans ce centre agricole, en marge d'une jeunesse laborieuse, où je ne vivrais qu'en « hospitant » ? Qu'avais-je de commun avec cette colonie d'élèves studieux, ayant bras solides et aimant la terre, leur terre, celle du domaine paternel auquel ils succéderaient après deux années d'études pratiques à « L'Aurore » ?

— Pas très indiqué pour un amateur, grommelait mon père en signant ses ordres de service, et tout en posant sur « l'amateur » un regard tour à tour narquois et sévère.

— Il aimerait savoir, me disait ma mère, quels sont tes projets pour les mois prochains.

Angoissante question à laquelle je ne savais trop que répondre. Depuis mon passage au Locle, où j'avais tâté en 1898, et pendant quelques semaines, de l'enseignement du dessin dans les écoles supérieures, j'avais volontiers reconnu, et sans regret, mon insuffisance. Certes, à l'âge (trop tendre) où je tâtais de ce professorat occasionnel, il ne me déplaisait nullement de me voir entouré de grandes jeunes filles — j'avais à peine leur âge — ou encore d'autres, plus jeunes, demoiselles en herbe, peu timides, souvent fort jolies, à la fois enchantées et amusées d'avoir comme nouveau maître un grand diable qu'un rien faisait rougir et qui s'en cachait en s'abritant derrière le couvercle d'un vaste pupitre. Mais ces gamines se montraient gentilles, puisqu'en lieu et place d'un pédagogue sévère et pédant, elles disposaient d'un jeune maître qui, comme elles, aimait à rire et à folâtrer.

Pour ne pas voir cette jeunesse s'étioler dans une salle de dessin, je n'avais rien trouvé de mieux que de conduire mes belles enfants dans de grasses prairies, en pleine floraison, à distance respectable de la petite ville, afin de n'être pas importuné. La folle petite troupe s'installait sur des pliants, là où le maître de dessin avait repéré, au cours de ses balades, quelque maison type à toit surbaissé, avec le puits et la pompe à eau de pluie, tel pâturage sans bestiaux, premier plan de gentianes, grands sapins en exclamatifs, paysage familier que nos élèves, redevenues dociles, copiaient, comme autant de Jeanmaires, avec la gravité attentive

que met, dans tout ce qu'elle fait, cette race d'horlogers habile et consciencieuse.

Mais déjà je songeais que ces plaisirs puérils ne dureraient guère plus longtemps que cet enseignement provisoire. Non, décidément Le Locle ne serait pas pour moi une Capoue. J'avais mieux à faire à vingt ans qu'à flirter dans les pâtures jurassiennes avec mes filles fleurs, en courant le risque de payer de ma liberté chérie des joies improbables. Il y avait aussi le revers de la médaille : à certaines heures, il fallait supporter les frères et les cousins de ces fillettes, des garçons mal embouchés qui, selon la tradition, tendaient à ne voir dans la leçon de dessin qu'une heure de charivari !

* * *

Mon père jugeait toutes choses à travers son lorgnon d'homme sévère et prévoyant. Je ne pouvais lui en vouloir de me pousser dans une voie sûre ; il me croyait capable d'occuper un poste au bout duquel on peut entrevoir une retraite, par quoi l'on entend supprimer pour l'avenir toutes les angoisses d'une existence précaire et besogneuse.

Son raisonnement ressemblait à celui de tant d'autres pères, ses contemporains, qui ne se risquaient pas à viser pour les leurs beaucoup plus haut que ce petit mât de cocagne.

Pour moi, j'étais parfaitement décidé à n'y jamais grimper. Mais comme je gardais sur ce sujet le silence de Conrart, on m'envoya un beau jour dans une ville, alors peu avenante et réputée pour être bilingue, c'est-à-dire ni allemande ni française, les deux idiomes y étant singulièrement malmenés. Muni de chaudes recommandations et de certificats qui me représentaient comme tout à fait capable d'y occuper un poste de maître de dessin, vacant à ce moment-là, je m'efforçai, sans trop de peine, de retoucher le portrait trop flatteur par des commentaires qui ne pouvaient que me déprécier aux yeux de mes interlocuteurs. Ils ne demandaient qu'à me croire et jugèrent opportun de ne pas insister.

* * *

Allais-je devoir frapper à nouveau à l'Atelier d'Art de ce préraphaélite, chez cet Heaton qu'à Neuchâtel on appelait « Hanneton » pour mieux faire anglais ?

J'y étais entré, une année plus tôt, sans me douter de toutes les déceptions qui m'y attendaient et des rancœurs que j'y amasserais ; elles ne s'effacèrent qu'avec le temps. Cette soi-disant école avait été créée par un beau type d'insulaire qui avait trouvé compagne fort digne chez nous, en même temps qu'audience chez des notables, peu portés d'habitude à croire au talent. Ils se laissèrent tout de même prendre aux filets de cette sirène, barbue et momifiante, qui apportait dans cette pieuse ville des idées savamment dosées d'art préraphaélite et de religion ; assez habilement présentées pour ouvrir les cœurs bien pensants et les bourses et les caisses de quelques banques spontanément généreuses, dont le nouvel élu avait, bien entendu, le plus grand besoin.

Mais cela ne dura pas. Après avoir connu des jours difficiles, son atelier désert, le maître s'était retiré dans un endroit sûr, à la campagne, pour y mettre à l'abri ses inventions et ses infortunes. La malchance le poursuivit jusque dans sa solitude, mais ce malheur ne me touchait que dans la mesure où il m'évitait une démarche humiliante. Nous nous étions quittés en assez mauvais termes après quelques mois de parfaite mésentente.

Chapitre IX

VOYAGE EN ITALIE

Je m'échappai bientôt pour l'Italie avec un ami, Edouard Paris, un peintre comme moi, mais mon aîné. Nous vîmes Rome, Venise, Pise et surtout Florence.

... Et nous étions à Rome ; le bruit qui nous arrivait du dehors c'était le bruit de la grande ville qui avait mené le monde... J'étais transporté d'enthousiasme et d'émotion.

Combien l'homme est changeant, mes chers parents ; et qu'il faut se garder de juger une ville dans laquelle on arrive à jeun après trente heures de chemin de fer !

A tout seigneur tout honneur ; notre premier pèlerinage fut pour la basilique Saint-Pierre ! C'est Jeudi Saint ; une foule immense, des fiacres, des voitures, de riches équipages se croisent et s'entrecroisent sur la place ; des landaus stationnent déjà des deux côtés au pied des colonnades ; un vaste escalier conduit à l'entrée principale ; la basilique depuis le fond de la place ne paraît point très grande ; mais du milieu de l'escalier on ne voit déjà plus la coupole ; c'est une gigantesque construction, un colosse de pierre grise et sale. La foule semble écrasée, petiote, microscopique ; elle est très mélangée ; les gens chics côtoient les miséreux ; les bottes sales marchent derrière les souliers vernis, des Anglais à Baedeker frôlent la noblesse romaine ; des prêtres par centaines, capucins, dominicains, évêques, prélats, curés de village conduisant des pèlerins, se pressent sur les marches saintes et s'engouffrent à l'entrée.

L'aspect de l'intérieur est saisissant ; tout l'ensemble est admirable de proportions, étourdissant de richesses. Il semble que l'on ait mis là tous les plus beaux marbres du monde, toutes les matières les plus précieuses. Je ne veux pas dire que l'on reçoive une forte impression religieuse ; il me paraît au contraire que la Renaissance est un art passablement sensuel et profane ; quand nous entrâmes à Saint-Pierre on distinguait vaguement l'autel à travers des nuées d'encens, on entendait des voix psalmodier les vêpres et les répons. Mais l'atmosphère et la lumière n'étaient pas suffisamment mystérieuses, la foule, trop peu attentive, trop curieuse et trop mondaine pour être impressionnée bien vivement.

La basilique en somme est un grand théâtre où se presse une foule avide de voir des cardinaux célèbres, d'errer sous les voûtes de la plus formidable des églises ; on se heurte quelquefois à une pauvre femme en prière devant une vierge ou une image sainte, mais le gros de la foule ne vient pas pour éprouver des émotions religieuses ; on rit, on parle haut, on flirte (c'est la ville du flirtage), on y fait des présentations avec grandes courbettes ; toutefois on y enlève son chapeau !

Mais il faut voir les prêtres à Saint-Pierre. On en rencontre à chaque pas, derrière chaque colonne, au pied de chaque autel, assis sur les marches des confessionnaux ! Ils sont chez eux, dans leur maison ; ils s'y promènent, lisent leur bréviaire, s'agenouillent extasiés devant les statues ; le catholicisme même ! mais il vit encore à Saint-Pierre de Rome !...

Et nous étions à Florence.

C'est dimanche ! Une douce atmosphère parfumée monte du jardin par les fenêtres grandes ouvertes de la loggia ; une petite pluie fine tombe sur les orangers et sur les dalles de la ruelle qui conduit en face à la place Santa Croce, et un ciel gris et triste chargé de lourds nuages a pris la place du ciel d'Italie.

Il pleut, Edouard Paris dort et moi je mets à jour ma correspondance, distrait par les voix de quelques dames qui causent dans la galerie et par l'odeur pénétrante d'un bel iris bleu placé là, devant ma table, à portée de mon nez.

Tremblez, mes chers ; votre Edmond change ! Il aime la ville, Florence le tient et s'il le pouvait il y resterait... Reniez-vous votre peintre qui ne soupire plus après les grands bois, les prés et le calme de la vie des champs ? Vous ne me gronderiez pas, si vous pouviez voir Florence et y vivre comme moi quelques belles semaines de printemps. Je n'imagine pas qu'il y ait au monde un endroit plus propice à développer l'être intellectuel, une ville capable de l'instruire d'une façon plus saine et plus profonde. A Paris, les laideurs côtoient les belles choses ; ici, tout est beau, tout se tient, il n'y a point de vilains quartiers, de boulevards extérieurs, de banlieue ridicule. A peine hors barrière on est en pleine campagne, en pleine nature ; les petites villas perdues sous les cyprès, les roses et les glycines sont autant de paradis. La ville n'est point trop agitée, point trop fiévreuse et je crois que nulle part on ne peut être mieux pour faire de l'art...

Tous les arts sont en honneur à Florence ; il y a ici près de dix théâtres et « music-hall » et c'est là que nous passons la plupart de nos soirées. Nous avons vu jeudi soir Rigoletto au théâtre Verdi, à deux pas de chez nous. Le théâtre est quelconque, même laid, mais il regorgeait de monde, il paraît qu'ici les salles comblées ne sont pas rares. Quel public enthousiaste que ce public italien ! Leur Verdi est un dieu ; ils savent sa musique par cœur, et dès qu'ils l'entendent au théâtre, chantée par un bon ténor (comme celui de jeudi soir), leur emballement devient de la folie pure ! On a redemandé quatre fois de suite un air du quatrième acte ; j'ai cru que les tribunes allaient nous tomber sur la tête, une voix a crié au chanteur : « C'est un ange ! » On lui a lancé des fleurs, des couronnes... J'imagine que cette foule doit être terrible pour une musique qu'elle ne comprend pas.

A Florence la politique chôme ; dernièrement on a élevé un monument aux Garibaldiens morts à Mantoue. Le comité républicain italien avait décidé de faire une manifestation : cortège, discours, etc. Tout cela n'a pas eu lieu grâce à un simple veto du préfet qui craignait des cris « Vive Garibaldi » considérés comme séditieux. Croyez-vous que ces Florentins se sont révoltés ? Pas le moins du monde ; il n'y a pas eu le moindre petit désordre.

Mais, par contre, je vous garantis bien qu'au théâtre, si le ténor avait poussé quelques canards le public l'eût écharpé.

Les prix des places au théâtre sont très élevés ; il y a des concerts où les places quelconques coûtent huit à dix francs. Tout le monde y va, tout le monde s'habille bien, se chausse et se gante élégamment... Et chez soi on se loge comme on peut et l'on vit avec quelques sous par jour. J'ai vu depuis les fenêtres de la loggia une dame d'une maison voisine dîner sur une table sans nappe avec un pot de café, un morceau de pain et du parmesan. Les ouvriers mangent sur la rue ; deux tranches de lard froid, du pain dur et une fiasque de vin, voilà leur repas.

Le peu d'argent qu'on a sert à paraître ; on s'y habille mieux que partout ailleurs, on se promène dans un fiacre loué au rabais, on flirte le soir dans les artères principales, on écoute de la musique de neuf heures à onze heures du soir, mais on ne prend qu'une consommation de quatre sous et on lit les journaux de l'établissement.

Je vois d'ici papa s'élever contre ce genre de vie... J'ai fait comme lui au début, puis je me suis demandé ensuite s'il n'y avait pas quelque chose de beau et de grand dans ce dédain des joies matérielles et dans ce sacrifice de soi-même pour des joies qui sont du domaine de l'esprit et de l'âme — et je me demande si l'on est plus sensé dans un pays où on vit pour bien manger et bien boire et où l'on croit avoir tout fait lorsqu'on a satisfait les besoins de son corps.

La vie à Florence n'est pas chère ; on peut y vivre très largement à très bon compte. Nous payons, dans la famille Rovini, cinq francs par jour, chambre et pension — cela est très cher pour Florence... et nous sommes comme des princes — avec un piano, et plusieurs chambres à notre disposition.

Nous travaillons tous les matins à l'atelier de l'Académie des Beaux-Arts, qui vaut certainement beaucoup mieux que certains ateliers de Paris. Nous y travaillons davantage dans tous les cas. Nous travaillons donc comme de bons écoliers bien sages ; je fais un peu de peinture d'après le modèle vivant et j'ai vu que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre.

Le temps passe trop vite.

J'écrivais ces lettres voici soixante ans !

Heureux temps ! Nous sortions tous les soirs et nous prenions contact avec le premier cinéma : une toute petite salle, où l'on nous donnait des films à peu près contemporains de *L'arroseur arrosé*. On s'y tenait debout, on entrait et on sortait à volonté. Un pianiste jouait des rengaines, sans tenir compte de ce qu'on projetait. J'aimais tout particulièrement les concerts donnés au théâtre Verdi. Le ténor qui rendait fou une grande partie de l'auditoire s'appelait Gigli. Le dimanche matin, je me rendais avec le petit Lorenzo R. à des défilés militaires au Campo di Marte, ou à une autre attraction, la messe, à l'Annunziata. On entendait là une fort belle musique parce qu'elle était la plus riche paroisse de Florence.

J'allais souvent pendant la semaine à Santa Maria Novella, à Santa Trinità ou aux Carmes pour y voir les fresques de Ghirlandajo et de Masaccio, et des vitraux qui, pour moi, valaient tout l'or des églises de Rome. J'éprouvais, pour la première fois, ce que pouvaient être pour un artiste des murs à décorer. C'est en vérité à Florence qu'est né, en moi, le peintre qui devait donner beaucoup plus de prix à l'art monumental, fresques, mosaïques et surtout vitrail, qu'au tableau de chevalet. Le miracle rêvé devint par la suite réalité. Mais l'occasion ne s'est présentée qu'assez tard. Ce germe créateur devait se développer curieusement en même temps qu'une soif de vie, jusqu'ici sérieusement comprimée par mon éducation et ma formation protestante. Si le peintre s'est formé pour une grande part à Florence et non à Paris, l'homme s'est réveillé également et étrangement exigeant, tout à coup, pour oser ce qu'il n'aurait jamais cru possible jusque-là.

Pour nous rendre à nos sorties du soir, nous empruntions une rue très fréquentée, sorte de corso, la via Calzaioli qui menait au centre de la ville. On y rencontrait quelques jeunes femmes, nullement déplaisantes, et je m'avisais que c'étaient toujours les mêmes. Je finis par les dévisager avec d'autant plus d'intérêt que l'une d'elles, souvent seule, répondait avec un sourire discret à mes timides œillades qui n'étaient même pas des avances. Mon ami Paris qui passait, à tort d'ailleurs, pour misogyne, ne remarquait pas mon petit manège.

Après deux soirs de ces manœuvres, et à son effarement qu'il m'avoua plus tard, je le quittai brusquement pour accoster la gentille fille qui m'entraîna sans rien dire. (Paris me raconta ensuite qu'il m'avait pris pour un vieux « praticien », alors que j'en étais à mon premier balbutiement.) Les dieux ont permis — qu'ils en soient loués — que malgré ma folle imprudence, l'aventure ne me laissât d'autres traces que celles d'une heure de voluptueuse angoisse. Il est vrai que, de part et d'autre, nous avions l'air d'en être à nos débuts. Daphnis et Chloé dans un taudis de Florence !

Tout, à vrai dire, était contre le débutant dans la carrière amoureuse. J'avais choisi ce qui pouvait être la pire des épreuves et la plus téméraire. J'ai dit que je suivis ma compagne. Il est possible qu'elle m'ait pris par le bras et c'est ainsi accouplé que je me mis à traverser la grande place, trop éclairée, de la Signoria. Nous allâmes tout droit vers la Loggia dei Lanzi, à croire que le rendez-vous aurait lieu au pied du *Persée* de Benvenuto Cellini. J'avoue que ces amours, si coupables fussent-elles, en compagnie des fameuses statues étaient loin de me déplaire.

Mais ma compagne, qui avait dit s'appeler Gina, obliqua sur la droite pour s'engager avec sa proie immédiatement dans une sorte d'impasse, à côté de la célèbre Loggia, une ruelle plus que sordide où devait se trouver le temple de ses amours. J'en gravis les sombres escaliers sans enthousiasme et pour ainsi dire sans espoir. Mais lorsque j'entrai, la simple vue de la vieille sorcière édentée qui nous ouvrit avec le sourire m'enleva bientôt toute illusion.

J'avais tort de ne pas croire en ma compagne. Il ne me reste qu'un souvenir, c'est celui d'avoir entendu une voix charmante s'exprimer dans le plus bel italien que je devais ouïr au cours de ces années heureuses. Gina était de Sienne, laquelle se flatte de parler la langue des dieux. Elle était institutrice et ses aptitudes pédagogiques pouvaient s'exercer sur le bon petit pigeon neuchâtelois qui s'était égaré dans sa cage. Le moment et les lieux transformés par une douce présence m'avaient paru dignes d'engager un tournoi poétique. Gina ouvrit elle-même le ban littéraire. Je l'écoutai avec délice dire, d'une voix qui résonnait étrangement

dans cette chambre aux pauvres amours, de nobles stances qui finissaient toutes par : *voglio morire d'amore!* Cela me mit en veine pour lui répondre par la voix de mon poète aimé. Je fis sonner quelques strophes du *Lac*, quelques extraits de *Jocelyn* qui, ce soir-là, me revenaient en mémoire, à tel point que je m'étonnais moi-même. Je lui parlais de Sienna. Elle me questionnait sur mon pays. « Emmène-moi ! », me disait-elle, en joignant les mains.

Peu après je quittais Florence avec Edouard Paris. Nous fûmes à Venise qui ne nous frappa guère, blasés que nous étions par Florence. La mer seule nous parut digne d'occuper nos dernières heures italiennes. Il faisait trop froid pour s'y baigner, mais nous dégustions des crustacés sur une grève de sable fin, dont les vaguelettes glauques venaient mourir, déjà chaudes, en effleurant nos pieds nus.

* * *

De Rome, nous étions allés à Pise par la magnifique route de la mer, avec des jeunes gens aimables et diserts. L'un d'eux interpella son aîné qui lui répondit en disant : *Grazie tante*. Edouard Paris avait traduit cela par un « Merci, tante » qui l'effara, car il croyait les jeunes gens suspects d'homosexualité. Ainsi se créent les légendes.

Pise, tout d'abord, nous sembla triste. L'Arno aux eaux jaunes n'arrivait même pas à rendre attrayante cette ville universitaire, dont nous attendions merveilles. Elle devait tenir davantage qu'elle ne promettait. Le *Voyage* de Taine qui nous servait de Baedeker — et pour l'heure si peu démodé — nous initiait. Mais le philosophe n'a d'yeux que pour les Grecs. Dans cet Ancien Testament qu'est pour nous, peintres (qu'était, devrais-je dire), le Campo Santo, créé de la terre ramenée de Terre Sainte, il n'a vu qu'une suite de gigantesques caricatures. Tandis qu'à nous, il nous apparut comme une sorte de Genèse de la peinture.

L'église, le baptistère, la tour, si étrangement posés, comme des jouets précieux sur une prairie très verte, où se battent des gosses avec leurs nounous, nous préparaient déjà à cette architecture néo-gothique qui s'écarte de toutes les règles et conventions. Mieux, ces règles, elle les retourne à son avantage, elle joue des

pleins sur le vide, apportant à nos âmes, trop rétives à la formule jésuite, un vrai réconfort, après le baroque romain dont nous étions sursaturés. Nous montons sur la tour qui penche à la limite de l'écroulement et, de là-haut, nous contemplons un paysage où déjà la pinède fait pressentir la mer ; on la hume. Tout ce que je viens de voir me donne un élan mystique, dont je ne cache rien à Paris qui, bien entendu, s'en gausse sans ménagement.

— Toi, entrer dans les ordres, te faire moine, accepter les disciplines du cloître, sa solitude, les duretés de la règle !

Paris avait raison. Mais j'ai été tout près du cloître. Une grâce inattendue m'a permis de m'en approcher assez pour en goûter souventes fois l'ambiance apaisante, tout en m'éloignant des disciplines déjà refusées, si je me réfère au fameux code du Grand Architecte de l'Univers dont la sévérité et l'austère commandement avaient terrifié mon enfance. Mais en souvenir de ces impressions uniques dans une vie, je n'ai jamais négligé de revoir Pise, sans d'ailleurs y revivre les heures du premier voyage. J'avais entrevu alors, du haut d'une tour, de saintes portes que je n'ai pu franchir. Je crois bien que, depuis 1902, mes pas ont résonné chaque année, sauf celles de la guerre, sur les dalles de ce Campo Santo dont j'ai vu peu à peu l'âge et les intempéries dégrader les précieuses fresques. Je fus toujours le pèlerin, tour à tour attendri et bouleversé, comme me bouleversent ces images paysannes sous verre qui ornaient encore, voici peu de temps, les intérieurs les plus humbles des montagnards valaisans. Il m'a fallu cinquante ans de peinture pour constater que rien ne vaut ces images ! Dans leur dénuement, elles disent tout ce qu'il faut ; leur pauvre langue picturale est semblable à celle de ces paysans qui, en deux mots, trouvent des formules vivantes, parce qu'ils y mettent leur âme.

A chacun de mes passages, Pise m'a impressionné différemment. Ce n'était pas du déjà vu, c'était autre chose. La même vision apparaissait appauvrie, sans doute par tout ce que les années m'avaient apporté. Je ne dis pas que j'étais blasé. J'ai, Dieu merci, une nature à ne jamais l'être. Mais il m'arrive de revoir un lieu connu, comme on revoit un être aimé : on retrouve en lui des tares qui se sont accentuées, des rides qui se sont creusées.

Mon dernier voyage à Pise souligna la cruauté des années de guerre. La ville, au moment où j'y passais, en 47 ou en 48, gisait sous un amas de ruines. Les forces diaboliques, qui croyaient éviter le crime en s'attaquant aux monuments de marbre blanc, avaient tout de même passé comme une mortelle injure et la bombe absurde avait démoli notre Vieux Testament.

Le Campo Santo était mort par la main imbécile des hommes.

Chapitre X

HISTOIRE DU « SPHINX »

De retour à « L'Aurore », je ne sais trop à quoi j'occupais mon temps. Je lisais beaucoup. Je dessinais un peu. Je rêvais trop. Finalement, je fis une fugue en Valais où je retrouvai mon cher ami, le pasteur de Dombresson, qui venait de s'installer à Grimentz pour une cure d'air avant les vacances d'été. Il vivait là, hôte unique, ou presque, d'un hôtel à peu près vide, partageant son temps entre les papillons, les plantes et les fleurs, et des entretiens tout paternels avec les gens du pays. Ceux-ci se montraient enchantés de revoir le vieil homme d'Eglise qui s'était attaché à eux depuis des années.

Il appréciait ce moment béni où la montagne appartient encore aux montagnards, l'heure apaisée des débuts de juin où les hauts pâturages, à la veille de l'inalpe, semblent souffrés d'anémones, bleus de gentianes et d'ancolies, pleins de toutes les promesses : *fraîches fleurs palpitantes encore du sang des prairies hautes.*

Je trottais comme un poulain échappé de son paddok aux côtés de mon pasteur qui aimait la marche et semblait avoir retrouvé son grand pas d'herboriste et de chasseur d'insectes.

Depuis le temps qu'il venait, avant la saison, dans cette vallée, il avait fait l'ascension de presque toutes ses cimes. A soixante-dix ans, accompagné d'un vieux guide à peu près du même âge, il avait atteint un sommet qui dépasse les 4000 mètres et il avait

fêté son anniversaire au point culminant. Quand on l'en complimentait, il avouait que « c'était très long, fatigant, bien sûr, mais nullement difficile. »

— Que n'ai-je pu « faire » le Cervin ! soupirait-il en s'exaltant à la vue de la flèche du Rothorn, surgie comme une dent de glace des névés de Zinal.

J'admirais la vitalité de ce vieillard qui parlait avec tant de détachement de ses performances, alors que pour mon compte je n'avais jamais dépassé de beaucoup les hauts pâturages. Pour M. de Rougemont, les grandes cimes : Rothorn, Dent-Blanche, Weisshorn, semblaient des sommets redoutables, mais moins attirants ; c'est au Cervin qu'il revenait toujours. Il en parlait comme d'un être humain. Il m'en faisait remarquer la farouche silhouette, hantée par les mystères qui l'entourent, encore tragiquement nimbée par la catastrophe dont revinrent, seuls, Whymper et son guide Taugwalder.

— Ah ! le « Sphinx »... murmurait-il, l'étrange sphinx de ces pyramides. Il y en a de plus hautes, mais cette étonnante borne les écrase et les domine toutes.

Ce matin-là, dès l'aube, M. de Rougemont et moi avions grimpé très haut, et nous nous reposions dans un paysage désertique, impressionnant comme un décor des premiers âges. On y eût placé n'importe quelle scène de la Genèse. Nous étions assis sur de grosses pierres, dans l'ombre d'un mont Ararat d'où émergeait, comme dans la gravure de Doré, l'arche après le retrait des eaux du Déluge. N'était-ce pas dans ce lieu maudit qu'avait été perpétré le premier crime ? On y évoquait Caïn nu s'enfuyant, poursuivi par le remords, hurlant sa haine et sa terreur.

Mon vénérable compagnon se tourna vers moi :

— Tu vas me quitter tout à l'heure. J'ai une idée... quelque chose à te proposer. Tu en feras ce que tu voudras.

— Je vous écoute, dis-je, pressentant un petit sermon paternel.

— Edmond, je te propose de ne pas quitter cette vallée avant d'avoir vu Chandolin. Tu monteras deux cents à trois cents mètres plus haut que les derniers aroles, au-dessus du village. De là, tu verras le Cervin, tel qu'il m'est apparu vers la fin d'un beau jour, comme aujourd'hui : un Cervin que tu auras de la peine à recon-

naître. Il ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. Tu ne verras que lui. C'est un sphinx accroupi au milieu d'un cirque de cimes et de glaces. Un roi des neiges. Un sphinx dominateur, au centre d'une couronne de pyramides étincelantes. Prends ton temps. Essaie de faire un croquis de ce fond du val d'Anniviers. Ce sera du jamais vu. A ton retour, avant l'hiver, tu me feras voir ce que tu auras rapporté de là-haut.

* * *

C'était l'heure de redescendre. Nous revenions sur nos pas. Nous quittions l'ombre du mont Ararat, le pays du crime, pour un frugal déjeuner d'hôtel.

Je me séparai de mon vieil ami avant la soirée, un peu surpris de l'avoir senti vibrer si intensément devant ce groupe de hauts sommets, un peu carte postale à mon gré. Ce pays, pensai-je, par tant d'autres côtés touche au dramatique et au merveilleux.

La descente se fit à grandes enjambées. J'étais à la fois ému et troublé. Combien l'eussé-je été davantage, si j'avais deviné jusqu'où me mènerait l'itinéraire et la proposition de mon pasteur ! Il venait, sans s'en douter, en me libérant d'un dangereux état d'indécision, de me pousser dans une voie où je devais trouver le véritable climat de mon cœur.

J'ai pu m'écarter de ce point de départ, sans cesser d'y revenir : il m'a marqué plus qu'aucun autre.

* * *

Où mon vieil ami voulait-il en venir ?

Je fis halte à Vissoie, gros bourg médiéval qui, avec sa grande église et sa tour crénelée, fait figure de chef-lieu de l'agglomération anniviarde. Je poussai plus haut, dans la direction d'un grand village dont, à distance, j'attendais beaucoup, trop même pour n'être pas déçu. L'heure tardive me fit renoncer à poursuivre ma route, et je passai la nuit dans l'auberge du lieu. J'étais un des premiers visiteurs de l'année, et l'on m'y reçut avec toutes les attentions dont une hôtellerie bien stylée est prodigue quand

la maison n'a pas encore fait son plein d'estivants. On s'y démenait avec un entrain et des courbettes à me faire craindre une méprise. Allait-on me prendre pour un hôte de marque ? A me voir de plus près, la dame de céans dut en éprouver quelque désappointement. Tôt debout, je fis un croquis depuis la fenêtre de ma chambre, tout en ajoutant avec la date, dans un coin de la feuille : « Adieu, hôtel et village de X, et pour toujours ! » Promesse que j'ai tenue avec moins de peine que beaucoup d'autres, l'endroit ne me plaisant décidément pas.

Une bonne heure de pas de promenade m'amena trois cents mètres plus haut, à Chandolin. De loin, il m'avait semblé un vrai village de poche : une petite grappe de chalets, de greniers et de *racards*, arrêtés, leur base faisant griffe, sur la pente. Il n'en avait pas moins quelque chose d'immuable, comme si cette poignée d'habitants avaient senti d'emblée que leur retraite resterait toujours en marge des routes, des téléphériques et de la spéculation hôtelière. Ce hameau, le plus haut de la Suisse, portait fièrement, avec son charme sévère, l'orgueil de ses 2000 m. d'altitude. Une grosse bâtisse, toute neuve, me frappa par sa blancheur insolite ; son appel aux passants avait de quoi rendre illusoire tant de solitude.

Mais la maison m'apparut moins encombrée que redoutable. Elle n'abritait que le silence. Je m'aperçus, non sans stupeur, que j'allais en être la première victime. Il ne me restait qu'à tâter mes poches. Je fis des comptes, supputai la dépense... Inutile de songer à dormir et à manger sous le toit de l'indiscret palace. Faire demi-tour, trahir ma promesse ? Impossible. J'avais pris l'engagement d'aller contempler le Cervin et d'en faire un croquis ou une aquarelle. Sans quitter mon observatoire, je fouillais des yeux le village minuscule. Aucun de ces chalets ne voudra m'héberger.

Mon regard s'arrêta sur la tour de l'église d'où s'envolait le joyeux carillon de onze heures. Du carillon je passai à la cure ; de la cure, au curé ! Pendant ce court instant, j'avais résolu le problème du logement.

Mon sac accroché à l'épaule, je fis le dernier trajet avec allégresse, traversant le village sans bien le voir pour entrer, comme

un pénitent qui vient à confesse, dans le presbytère silencieux. Un gros prêtre me tendit une main lourde, molle, mais accueillante.

— Une chambre ? A votre service ! Une chambre, un lit et la pension.

Dix minutes plus tard, remis entre les mains d'une servante peu accorte, mais qui semblait dévouée, je m'installais dans une chambre petite et basse qui m'apparut plus somptueuse que celle d'un palais. A présent j'étais Rod. Toepffer des *Voyages en zig-zag* ! Jean-Jacques Rousseau, lui, n'avait jamais vécu à si haute altitude.

Il ne me restait plus qu'à tenir ma promesse : grimper « deux cents à trois cents mètres, même un peu plus haut », la belle affaire ! Je me sentais souple, heureux, allégé de je ne sais quoi, mais prêt à écouter n'importe qui, à admirer n'importe quoi, même ce fond de vallée qui avait fait vibrer le cœur de mon vieil ami.

Certes, le Cervin y était ! Mais lointain, comme un bellâtre trop célèbre noyé dans une foule. L'éloignement lui faisait perdre de sa hauteur, sa forme ne répondait plus à ce qu'on savait de cette cime trop connue. Sa silhouette était surprenante. On pouvait, à la rigueur, y voir une sorte de sphinx posé sur un socle énorme. Or mes yeux s'arrêtaient sur bien d'autres merveilles. Je fis sans grand plaisir le fameux croquis proposé. Les alpages, non encore livrés au bétail, à peine libérés de leur neige, m'attiraient davantage. On aurait dit un tapis tendu d'or rose sur lequel s'obstinaient quelques aroles tordus et déchiquetés par les rafales ; les plus grands tendaient vers le ciel des membres humains, des bras noueux et secs ou des racines décharnées faisant corps avec les éboulis, couleur d'ossements, frangés de mousses vertes.

Du petit village on n'apercevait plus que des toits. Vu de si haut, ce n'était qu'une chaussée de bois gris, suspendue sur le vide où des perspectives plongeantes, par place vertigineuses, laissaient entrevoir, tout en bas, la rivière grossie par la fonte des neiges.

Le village lui-même ne pouvait être comparé à ceux, plus vastes et cossus, du reste de la vallée. Quelques très anciennes demeures avec leurs bois noircis, gravés par le temps, gardaient

entre leurs fibres l'empreinte émouvante des âges et la blessure des tempêtes de l'hiver. Le plus étrange, c'était de voir à pareille altitude une agglomération d'à peine trente feux. Il s'agissait à vrai dire d'un alpage ; il n'aurait dû retenir que quelques saisonniers, chargés des soins à donner aux troupeaux.

J'appris plus tard sa belle histoire.

Pressentant l'abandon fatal du vieux village, un des habitants, sorte de saint villageois, humble génie mystique, s'était mis à bâtir une église, de ses propres deniers, sinon presque de ses propres mains. Le village où il était né, où il voulait mourir, conserverait ainsi les fidèles et les corps qui étaient siens, qui appartenaient au Dieu des pauvres et des terres arides. L'édifice érigé en église paroissiale, et pourvu par ses soins d'un bénéfice, fut dédié à sainte Barbe qu'on invoque contre les incendies et les catastrophes. Les morts avaient trouvé place dans le petit cimetière fleuri d'œillets roses qui enserraient, comme des mains, les murs sacrés et décoraient en même temps l'autel de la sainte.

Le bon pasteur de Dombresson avait guidé mes pas vers un pays de féerie alpestre où le *Sphinx-Cervin* n'aurait qu'une petite part. Je n'oublierai pas ce Chandolin, pas plus l'hospitalité du presbytère qui me donnait quelque espoir d'y revenir avec mes moyens limités. Mais j'ignorais alors que ce paysage, entrevu pendant quelques heures, prendrait dans ma vie future une place qui fut considérable et par beaucoup de côtés miraculeuse.

* * *

J'ai dit plus haut mes retours désenchantés dans mon Jura natal, mon « adieu aux armes », en même temps que mon peu d'entrain à chercher une situation stable qui m'eût libéré d'une tutelle, bienveillante certes, mais lourde à supporter. Je feuilletais mes portefeuilles, désespérant d'y découvrir l'aquarelle d'Anniviers que mon bon pasteur se réjouissait de voir.

Enfin, elle fut retrouvée. Un jour, sans trop réfléchir (cela d'ailleurs m'a toujours réussi !), je frappai à la porte de mon ami qui, depuis Grimentz, avait fait un bail avec sa troisième jeunesse. Je le trouvai disposé à m'entendre et à voir ce que j'avais à lui montrer.

Comme je ne m'attendais à rien, j'étais prêt à n'importe quoi. Mon hôte et ses gros sourcils, qui protégeaient ses yeux de soixante-dix ans, se penchaient sur mon aquarelle avec des gestes d'entomologiste. Tout à coup il se retourne, vient à moi en me tendant la main, rayonnant d'une joie que je ne lui avais jamais vue.

— Ton étude, me dit-il, me plaît infiniment. J'y reconnais tout ce qui m'a frappé sous l'angle où tu l'as dessiné. Mais je ne te l'achète pas.

— Je vous l'offre, répondis-je, en souvenir des belles heures que je vous dois, pour m'avoir envoyé là-haut.

— Edmond, j'ai beaucoup mieux à te proposer. Tu vas peindre un tableau d'après ton croquis.

Je fis une moue discrète (agrandie, je sens trop que mon étude hâtive ne donnera plus rien).

— La chose est toute simple, poursuit M. de Rougemont. Mes moyens ne me permettent pas de te commander une toile que je voudrais voir de grandes dimensions. Oui, un tableau d'au moins trois mètres que tu exposeras en mai aux Amis des Arts. Pour le faire, tu auras des frais. Je t'ouvre un crédit. Voici un chèque de deux mille francs. Cela te va-t-il ?

Si cela m'allait ? J'en avais le souffle coupé. Un merci timide me resta dans la gorge.

— Encore une fois, conclut mon hôte, je n'achète pas le tableau. Si tu le vends, tu me rembourseras ce que tu auras employé de cette somme. Mais seulement si la toile est vendue dix mille francs ! Tu m'entends bien : dix mille francs ! Affaire conclue ?... D'accord ?

J'étais ému jusqu'aux larmes. Je balbutiai je ne sais trop quels remerciements qui ne disaient pas la dixième partie de ma reconnaissance. En même temps et sans en parler à mon mécène, je caressais un projet téméraire. Je ne peindrai mon tableau que sur place. Et quand, dans ma famille, on me demandera : « Que fais-tu cet hiver ? » je répondrai orgueilleusement : « J'irai le passer dans le plus haut village des montagnes du Valais ! »

Les choses se passèrent exactement selon mes vœux. A « L'Aurore », mon récit fit sensation. Mes bons parents avaient peine à y croire. Je sortis le chèque pour convaincre les incrédules. Mais

pour les miens, ce projet d'installation dans un village de montagne, en un Valais d'hiver encore si peu connu, frisait l'extravagance. Certaines existences sont bâties parfois sur des bases fragiles. Je n'ai pas eu à m'en repentir. Le pays, si âpre dans sa robe d'hiver, ne fut-il pas pour moi le premier pas vers la chance, et dans sa dureté n'allait-il pas devenir le Pays du Tendre ?

* * *

Je débutais dans un monde inconnu, songeant à y faire une vie de peintre. J'arrivais dans un village à peine entrevu, après avoir affronté de nuit une tourmente de neige. Je m'y voyais installé dans un presbytère primitif, habitable parce que surchauffé, entre un gros curé usé de fatigues, une servante affairée, des hommes, des femmes, des muletiers encombrés de bagages et de mon matériel de peinture. J'y trouvais un lit confortable dans une chambre minuscule et, dans une salle boisée, des noix, de la viande séchée à l'air, un vin coloré qui avait un goût d'écorce et d'aroles...

C'est dans ce décor, après minuit, alors que la petite troupe exténuée savourait le vin chaud autour du grand poêle, que nous fûmes atteints par la sollicitude de l'Autorité. L'heure avancée était vouée au recensement fédéral (1899-1900). Le bon curé pria ses hôtes d'accomplir leur devoir de citoyens en remplissant, séance tenante, un questionnaire aussi indiscret que péremptoire. Ainsi mon arrivée insolite, sous le toit d'une cure d'Anniviers, figure dès le début du siècle dans les registres officiels de l'Etat. Je ne me doutais guère que je signais alors un contrat qui devait m'attacher toute une vie à cette terre ignorée du haut Rhône. Le bail dure encore ! De part et d'autre, nul jusqu'ici n'a songé à le résilier.

Cette agape couleur locale, ce repas étrange auquel nous faisons tous honneur, hors le prêtre qui ne touchait à rien, soit qu'il ait eu peur au cours de cette périlleuse randonnée, soit qu'il ne voulût rien prendre après minuit, ayant à dire de bonne heure la messe des morts, prenait à mes yeux une valeur singulière. Ma journée ne formait qu'une succession de tableaux où le surprenant jouait avec le pittoresque, le drame frôlant le grotesque,

les éclats de rire interrompant le sommeil de ceux qui déjà ronflaient de fatigue ; le tout dans un accompagnement de rafales qui fouettaient les vitres, arrachaient les volets, ensevelissaient lentement mais sûrement ce village. Quelques heures plus tard, comme un bouleversant lever de rideau, je voyais passer sous ma fenêtre, à travers un brouillard ouaté, cinglés par les flocons, soixante pénitents blancs, cagoules baissées, portant un mort au cimetière.

Beau début d'équipée ! Elle avait pris un cours inattendu, presque aventureux, qui pouvait compromettre toute mon entreprise. Ignorant ce que pouvait avoir d'exceptionnel un tel déchaînement des forces hivernales, je me demandais si je n'avais pas fait fausse route en m'obstinant à venir sur place, dans un pays blanc, si nouveau que je ne le reconnaissais plus, pour peindre un tableau « d'au moins trois mètres » ! Tout s'effaçait sous la couche de neige, le paysage avait disparu ; on devait le deviner, parsemé ci et là de quelques restes noirs de chalets méconnaissables.

Mais je voulais travailler !

On n'imagine pas à quel point le bon prêtre, dont j'étais le pensionnaire, s'ingénia à me procurer ce qu'il fallait pour m'installer commodément. Pendant la journée je peignais en plein air, la plupart du temps sur une échelle appuyée contre le mur extérieur de la nef de l'église, ma grande toile consolidée avec des moyens de fortune. Le soir on rentrait le tableau, cloué sur un châssis, dans la sacristie, aucune pièce de la cure ne pouvant le recevoir. A certaines heures, ou quand le temps menaçait, je faisais monter ma toile dans une petite chapelle au soleil, à la limite de la forêt d'aroles. Il y avait là, sur le podium formant chœur, un petit harmonium dont je jouais mal, mais jamais assez fort pour crier ma joie sur une musique qui devait tout à nos psalmes et nos cantiques les plus coutumiers. Nul chantre, dans nos temples, n'a entonné les hymnes sacrées avec autant de chaleur et d'enthousiasme. Je le devais bien à ce pays, dont je sentais déjà l'envoûtement.

Je m'initiai donc peu à peu à une existence qui, pour un Jurassien de Neuchâtel, constituait le plus effarant dépaysement

qu'une imagination même généreuse pût rêver. Depuis ce début de siècle, j'en ai vu d'autres ! Mais cette initiation à l'âge des premières découvertes a laissé plus de traces que celle, récente, du Portugal, non négligeable pourtant, ou telle chevauchée solitaire dans l'extrême nord de l'Islande.

J'en ai pour preuve ces deux fragments de lettres que j'écrivais alors à mes parents :

... A Fang, fatigués et plus encore affamés, nous frappâmes à la première mesure et l'on nous offrit l'hospitalité, c'est-à-dire du pain, un peu de tomme de chèvre et du vin ; nos estomacs creux n'en demandaient pas davantage !

Pour tuer le temps, l'idée nous vint d'aller faire une visite au régent de Fang qui entraînait en fonctions le jour même.

De ma vie, je n'oublierai cette école de montagne, ce mazot enfumé servant de collège ; cette salle d'école sombre, basse, la cuisine ouverte à tous les vents par laquelle on devait passer avant d'arriver dans la chambre. Je n'oublierai jamais ce silence lorsque nous entrâmes ; les quinze élèves (dix filles, cinq garçons) s'étaient levés et nous regardaient sans bouger, humbles et timides. O les belles petites têtes de montagnards, les beaux yeux candides des filles... Ce qui parut le plus les frapper, ce fut mes bottes, et ma taille, je touchais au plafond... en me baissant et si j'avais écarté les bras j'aurais rencontré les deux parois ! Notre régent de Chandolin que ce spectacle intéressait autant que moi interrogea quelques élèves ; nous leur demandâmes quelle était la capitale du Valais. Etonnement, joues rouges, yeux baissés : Niouc ! Vissoie ! Anniviers ! ils ne sortaient pas de leurs montagnes... aucun ne put nous le dire !... Et pourtant, ils m'en imposaient ces braves petits êtres valaisans, ils m'en imposaient par leurs bonnes mines, leurs regards francs et je les voyais, deux mois auparavant, tout en haut sur l'Alpe, au milieu des rochers et des rhododendrons, ne craignant ni l'orage ni les précipices..., se moquant pas mal de la capitale du Valais.

.....

Nous sommes en pleine tempête. Le vent souffle avec violence, la neige tombe par rafales ; la nuit dernière, j'ai cru que

le presbytère irait rejoindre la Navizence ; le matin, pas un des mazots, pas un des racards branlants de Chandolin n'était endommagé. Au Val-de-Ruz, nous ne nous en tirions pas sans quelques cheminées par terre et des volets arrachés. Ici, le manque de toutes ces inventions de pays civilisés nous évite des surprises au réveil.

On ne se fait aucune idée de ces ouragans de la haute montagne ; tous ces gens qui, à cinq heures du matin, au plus fort de la tempête, vont seuls ou par petits groupes « gouverner » dans des chalets à vingt ou trente minutes du village, tous ces gens mènent la vie la plus pénible et la plus dangereuse sans avoir l'air de s'en douter.

Il y a quelques années, quinze d'entre eux furent surpris par une avalanche ; un hasard voulut qu'un homme les vît du village. On vint à l'aide et tous s'en tirèrent sains et saufs. Une autre fois, un mazot du fond d'une combe fut culbuté, enlevé par une avalanche avec tout le bétail.

Il est beau de voir comment les montagnards luttent avec les éléments ; ils chaussent de grandes guêtres, s'entourent la tête et les mains de loques. Ils ressemblent ainsi à des scaphandriers, et ces « plongeurs » de la neige s'en vont à travers les rafales, nageant plus qu'ils ne marchent dans la poussière blanche ! Les femmes s'habillent comme les hommes, guêtres et gros pantalons de laine ; on dirait à les voir, avec leurs robes retroussées jusque sous les bras, des apprentis nageurs munis d'une ceinture de sauvetage.

Brave et rude peuple, courageux, souvent héroïque, voilà les montagnards, les hommes des Alpes.

Un soleil comme je n'en avais jamais vu ne nous quitta plus pendant les semaines qui suivirent les jours de la tempête et mon arrivée. La chaleur fut même si extraordinaire qu'elle ne tarda pas à faire d'un premier plan de forêt enfarinée, une masse d'un ton magnifique, dans une gamme de bruns et de bleus sourds, qui jouait admirablement avec les roux des chalets enneigés.

Le Cervin sans doute dominait, un peu agrandi, mais sans tenir dans l'ensemble le grand rôle que mon vieil ami, le pasteur

de Rougemont, lui avait dédié. Celui-ci ne s'en plaignit pas, mais parut se désintéresser de ce tableau qui ne correspondait plus à ses vœux, sans d'ailleurs me l'avoir jamais avoué.

* * *

Les tableaux, comme certains êtres, ne connaissent pas tous des existences paisibles et exemptes de risques. Le « Sphinx » fut exposé selon le désir de son mécène. Il ne trouva pas d'amateur, ni pour dix mille francs ni même pour les deux mille que j'eusse rendus avec joie à mon généreux prêteur.

Certes, il n'avait pas passé inaperçu. Je songe au tam-tam fait en 1900 dans notre Landernau autour du Cervin baptisé « Sphinx ». Ajoutons que, de part et d'autre, on ne tarda guère à retrouver ses esprits. Cela n'empêcha pas la critique d'alors de se surpasser. L'auteur inconnu fut qualifié de « jeune alpiniste » (il n'est jamais monté plus haut que 3000 mètres !). Le titre du tableau (qui ne devait rien à son peintre) fut largement écharpé. On mit l'artiste en garde contre la littérature qui n'est pas la peinture.

Par contre, on voulait bien voir dans ce tableau « l'indice d'un talent hardi », « un vaillant effort pour sortir des chemins battus ». « Pour oser un sujet aussi écrasant », écrivait-on, « il fallait avoir la foi qui soulève les montagnes. »

Le pasteur de Dombresson, qui m'avait fait partager sa passion pour le « Sphinx » vu de Chandolin, avait fait beaucoup plus et mieux que d'accepter le parrainage de cette première œuvre. D'un doigt paternel, il avait tracé ma voie ; mais il ne se doutait pas alors que cette voie n'était autre que celle de ma destinée...

* * *

Le grand tableau du Cervin n'était aussi qu'au seuil de sa course. On verra que son humeur vagabonde le ramena beaucoup plus tard au lieu de sa naissance. Mais les années passèrent. Après le premier contact avec le public et le bruit fait autour d'elle, la toile avait été retournée à son auteur sans autre commentaire. Ma

mère trouvait cette peinture bien encombrante, même dans sa caisse ad hoc. Il fallut l'en sortir, la rouler après l'avoir enlevée de son cadre, afin de ne pas amener du désordre dans des locaux où ce colis n'avait que faire.

Cette œuvre n'était plus alors qu'un rouleau de toile voué, j'en étais sûr, à une destinée sans histoire. Mais il était écrit qu'elle ferait dix années plus tard une carrière honorable et dans des circonstances tout à fait imprévues.

Le « Sphinx », sorti de l'oubli et de sa poussiéreuse cachette, entreprit un voyage et, s'il ne connut pas la gloire, du moins servit-il la cause de l'art dans des conditions inespérées. Le fameux Cervin avait été remarqué en son temps par un fantaisiste riche, musicien amateur. Guidé par son architecte, il imagina de faire maroufler la grande toile dans le hall d'une somptueuse maison qu'il bâtissait sur les rives du lac Léman. Le « Sphinx » dédaigné avait enfin trouvé son mécène. Cet achat, bien sûr, ne pesait pas lourd dans son budget. A dire vrai, je l'avais cédé pour à peu près rien, tant j'étais heureux de voir ma première œuvre devenir l'élément décoratif principal, et peut-être unique, d'une demeure exceptionnelle.

Quand elle fut placée, mon hôte, qui ne manquait ni de goût ni de culture et avait appris sans doute que « qui paie, commande », me proposa de faire jouer quelques tons plus chauds dans cet ensemble devenu, chez lui, encore plus sévère. Cette demande n'avait rien d'insolite. Elle me trouva, sur-le-champ, tout prêt à transformer mon Cervin bleu-verdâtre en une braise incandescente. Il s'agissait de ne pas en faire un banal *Alpenglühn*. Juché sur une échelle, j'y allais à grands coups d'orange et de rouge, tandis que l'architecte et son client, tout emballé, battaient des mains à chacune de mes plus audacieuses balafres. Cette note brillante surgissait des tons froids comme un coup de trompette dans une symphonie. Ainsi transformé, le « Sphinx », nouvelle manière, devenait dans ce cadre une œuvre plus accessible. Elle s'était mise au diapason de l'enthousiaste grand enfant qui l'avait vue se transformer sous ses yeux.

Le Cervin me paraissait avoir achevé sa course et devoir rester à cette place privilégiée pour le reste de ses jours. Mais j'avais

compté sans son hôte, dont les caprices s'exprimaient en voyages et en déplacements de plus en plus onéreux. Il se faisait suivre également par son « Sphinx ». Aussi le tableau si longtemps oublié n'en a-t-il pas moins fait son chemin, et ceci est à prendre à la lettre. Pendant la guerre de 14, son propriétaire avait quitté son domicile du lac Léman, comme beaucoup d'autres gens qui avaient fui de peur que des canons ennemis, installés en Savoie, ne leur envoyassent quelques obus de gros calibre. Je le retrouvai à Sierre où il se soignait.

Je ne posai aucune question sur le « Sphinx », mais j'appris plus tard que ce dernier avait suivi son maître, lequel devenu de plus en plus excentrique et mégalomane, s'était fait construire au cœur même du val d'Anniviers, à peu de distance des eaux tumultueuses de la Navizence, une sorte de château tout en pierres, dans un endroit où personne jusqu'ici n'eût osé bâtir.

Mon « Sphinx » d'or était rentré dans le pays même où il avait été peint. On m'assure qu'il y est encore, au moment où j'écris ces pages. Mais puisque les tableaux voyagent comme les hommes, il n'est pas certain qu'il ait achevé sa course et qu'il soit au bout de ses aventures.

Chapitre XI

L'EMPRISE DU VALAIS

Déarrassé du « Sphinx » et de ses avatars, je n'étais rentré dans mon pays neuchâtelois qu'avec le dessein inavoué de faire de la montagne valaisanne ma terre d'élection. Un second hiver, passé à la cure d'Anniviers, ne fit que fortifier ma nouvelle passion. Mon révérend ne s'imposait pas comme « nature d'élite » et j'avais tout lieu de m'en féliciter. C'était un compagnon jovial, aussi large d'idées que de corps. Bon vivant, bedonnant, leste parfois dans ses propos, surtout à table où il n'aimait rien tant que prendre ses repas en joyeuse compagnie. On faisait durer ces agapes jusqu'à l'heure des vêpres ou de la sieste. N'importe quelle fête, et il n'y en avait pas peu, était prétexte à des libations. Il goûtait largement au vin de la cure, provenant des vignes de Muraz. Il aimait le jeu de cartes, et il lui arrivait de tricher au binocle. Dès le crépuscule, il s'endormait volontiers sur des lectures faciles. Peu soucieux de l'index qui, disait-il, n'est efficace que dans les petites villes des pays plats.

* * *

Le séminaire lui avait donné le goût de l'histoire. Il rêvait de faire un jour celle de son pays : la vallée d'Hérens, ou une histoire du Valais « comme le chanoine Grenat », concluait-il dans un soupir. Pour l'heure, il se contentait de dire ses messes basses, de confesser quelques rares pénitentes, de sermonner sur un ton

peu sévère ses ouailles du dimanche. Il baptisait, mariait et enterrait une ou deux fois l'an, et promenait sur toutes choses un regard indulgent, chargé d'humour ou de miséricorde.

J'avoue avoir jeté un jour un petit coup d'œil indiscret sur sa table de nuit. Il y avait là quelques curieux bréviaires, des ouvrages avec des titres un peu risqués. On pouvait se dire, en effet, que la censure n'avait, ici, plus guère voix au chapitre. Mon curé parlait parfois avec emphase de Cymodocée, et citait aussi, par cœur, des phrases du *Génie du christianisme*. C'était nouveau pour moi. Mais il va sans dire que nos entretiens, toujours amicaux, ne touchaient jamais au domaine interdit (ou sacré) de la religion. Au cours des soirées d'hiver, le huguenot neuchâtelois se mêlait de bonne grâce aux quelques invités des deux sexes, préposés à la confection des hosties. Il s'agissait d'en approvisionner les confrères de la vallée qui desservait plusieurs grandes paroisses. La plus haute et la plus pauvre jouissait ainsi d'un supplément de bénéfice non négligeable.

* * *

S'il y a place dans le ciel pour les âmes simples, dénuées d'ambition et de méchanceté, pour ceux qui remplissent leur devoir sans pratiquer l'ascétisme rigide et maussade des faux dévots, on retrouvera là-haut mon bon curé, dont les fautes furent sans doute trop menues pour éloigner ce pauvre pécheur du séjour des justes.

En attendant, mon brave homme de prêtre ne songeait qu'à redescendre. Cette paroisse trop élevée — je parle de l'altitude — n'était pas faite pour ce « pauvre corps », comme disait Marie, sa servante. Il sortait peu, pas assez pour corriger sa corpulence, trop pour un cœur qui pouvait être d'or, mais visiblement en mauvais état.

— C'est mon dernier hiver, affirmait-il tristement. Si Monseigneur ne m'accorde pas une cure en plaine, je finirai comme ermite à Longeborgne.

Je m'efforçais de le rassurer, ayant des raisons de craindre un successeur qui n'aurait pas pour moi les attentions auxquelles mon vieil ami m'avait habitué.

* * *

Sa cure en plaine, il l'eut quelques mois après. Hélas ! et pour son malheur !...

Cet hiver-là, qui devait être pour lui le dernier passé à Chandolin, j'usai avec sa permission des meilleures pièces du presbytère pour en faire mon atelier. La hauteur de mes châssis était limitée par le plafond bas, mais tel que j'y pouvais travailler à l'aise et faire poser mes modèles. Je peignais à ce moment-là l'homme et la femme — un peu troublés de se voir à la cure — pour une sorte d'angélus montagnard que connurent trop bien toutes les revues illustrées de Suisse, lesquelles, à cette époque bienheureuse, donnaient volontiers des reproductions de tableaux.

Nous étions encore, heureusement, privés des *stars* aux sourires commandés et de leurs bouches à pâte dentifrice, et nous n'avions pas encore des scènes de guerre à nous mettre sous la dent. Quant aux photograpeurs d'alors, ils étaient à l'ABC de la technique et encore à des milliers de kilomètres de ces hebdomadaires dont le nombre et la qualité augmentent jusqu'à devenir des punitions du ciel.

En même temps que mon *Angélus*, je fis également le portrait du juge qui avait une tête de vieux roi nègre et une barbichette de Méphisto.

Bref, je rapportais de là-haut un bon paquet d'œuvres de qualité inégale, assez de quoi faire une exposition, complétée de paysages ramenés de mon voyage en Italie avec Edouard Paris. Et ces lignes que le peintre de vingt ans avait écrites dans son *Journal* :

Chandolin, 1^{er} décembre 1899, à l'aube.

Dans la tour de granit les cloches sonnent le glas. C'est un sanglot, un hoquet qui bouleverse. L'airain envoie sa plainte dans le silence lugubre de la montagne, sombre comme une fosse sur laquelle le brouillard étend son linceul.

La pauvre petite église s'estompe à travers la brume et la neige qui tombe en flocons serrés ; et ses murs semblent s'avancer à la rencontre du cortège, comme un spectre qu'un jour blafard éclaire à peine. La porte voûtée du sanctuaire est ouverte à

deux battants pour laisser passer le cercueil ; au chœur tremble un point lumineux : la flamme des cierges pareille à un flambeau qui se meurt au fond d'une crypte.

Le trou béant qui attend sa proie est déjà creusé, noir au pied du mur dont le crépi s'écaille. La neige tombe épaisse, ses lourds flocons s'accumulent sur cette terre fraîchement remuée, boue et gravats soudés par le gel, que la pelle jettera durement tout à l'heure sur le cercueil de bois blanc, hâtivement cloué.

Lentement s'avance la procession, martelant de ses gros souliers ferrés le sentier glissant qui mène à l'église et au petit cimetière jalonné de croix noires et bleues, tandis que l'impitoyable glas s'amplifie et fait monter vers le ciel un appel tour à tour hurleur et plaintif. Elle avance avec peine, la procession des morts, comme si la neige cherchait à obstruer l'étroite piste où s'efforcent les quatre porteurs du catafalque : quatre hommes vêtus de blanc, sinistres sous la cagoule livide, pliant sous les soubresauts de la funèbre charge, suivis par tout le village, vieux et jeunes, hommes, femmes et enfants, tous pitoyables et grelottants, tous murmurant les litanies qui courent comme un frisson le long du convoi. Haletant, derrière la fenêtre du presbytère que j'ai dû dégivrer, je vois venir le pauvre troupeau humain, morne et résigné, inerte et sauvage, fonçant tête basse, protégeant de ses mains gourdes la flamme tremblotante des cierges. Je les suis jusqu'à ce que la queue du cortège s'engage dans l'enclos de la mort, où leurs lueurs pâlissent et s'éteignent dans le brouillard.

Tout est redevenu silencieux. Les cloches se sont tues. Dans le clocher la petite lumière est restée allumée. Dans la nef à peine éclairée, coule une plainte ; le prêtre dit la messe des morts. Un très léger murmure lui répond, comme des voix d'outre-tombe. Je frissonne en regardant la neige qui ensevelit ce paysage désolé où toute la douleur du monde s'est réfugiée.

Le sanglot des cloches déchire à nouveau les nues. Le sacrifice est accompli. Tête nue sous la rafale, les villageois se pressent autour de la fosse ; le prêtre, énorme sous sa chape noire et argent, asperge la terre sacrée, tandis que les hommes en cagoule, terribles et fantastiques, rejettent la glaise sur la misérable dépouille.

Tout est fini : cierges, lumière dans le clocher se sont éteints. Par petits groupes muets et transis, les montagnards regagnent leurs pauvres demeures prises dans la neige comme un oiseau mort dans sa gangue de glace. Peut-être prieront-ils encore, devant leurs petites images, pour l'âme du trépassé, égrenant leur chapelet. Mais les plus jeunes se changent pour aller à leur besogne quotidienne, l'habit blanc a repris sa place secrète dans un coin du racard. C'est le vêtement dans lequel on les mettra le jour de leur mort. Nulle main indiscreète ne le touchera.

Où suis-je ? Dans quel recoin du Tibet, dans les terres du Dalai Lama, partout, mais pas en Suisse ! Pourquoi suis-je venu ici, dans ce pays qui me semble hostile, terrible, si éloigné de ce que j'ai connu jusqu'ici ?

2 décembre.

Journée lugubre. Dans le cimetière, la tache noire a disparu. La neige s'amoncelle partout et le brouillard nous enserme comme une prison. Cette lumière terne et obsédante (et obstinée) est encore plus déprimante que les ténèbres. La blancheur du cachot de neige porte en elle plus d'angoisse que les ombres de la prison de pierre.

Mes pensées sont couleur du temps, et voilà deux longues journées que ça dure. Mais je suis tout de même content d'être venu. J'aime la vie de hasard. Je ne redoute ni la solitude ni les émotions. Oh ! mon horreur de la vie banale, autrement plus terne et plus déprimante que quelques jours de neige et de brouillard à la montagne ! J'ai grand besoin de vivre, de sentir autrement que mon entourage et d'éprouver des émotions nouvelles. Je ressens l'absurde d'exister au milieu de gens presque heureux, honnêtes, sans ambition, incapables d'enthousiasme. Je crains de devenir, moi aussi, un de ces heureux qui vivent paisiblement pendant quarante ans, entre leur bureau et leurs bégonias, contents s'ils ont mangé trois fois par semaine de la viande à leur dîner. Je sais bien qu'en endormant son esprit à ce bonheur-là, on peut devenir un citoyen respecté, prétendu utile ; enfin qu'à ce régime on devient vieux, avec des cheveux blancs et la bénédiction d'une nombreuse famille. On aura un bel enterrement,

des regrets sincères et de bons articles nécrologiques, comme savent si bien les écrire les journaux de mon pays. Mais on peut se demander si, pour finir, avec cette vie-là, on a vécu.

Et comment veut-on qu'un peintre exprime quelque chose s'il n'a rien ressenti que ce qu'on sent partout ? « Pierre qui roule n'amasse pas mousse », m'a-t-on dit en partant. Tant mieux ! suis-je tenté de répondre. Je ne veux pas de votre mousse. Plutôt rouler d'abîme en abîme, être le roc qui se détache de sa montagne, qui se fend, se heurte, qui est lancé et qui se brise dans le vide, l'inconnu, et retombe n'importe où, comme ces pierres qui tombent encore chaudes d'un ciel qui les a rejetées.

J'ai besoin aussi de voir les grands spectacles de la nature. Plus que tous autres, plus que la vie humaine, ils m'émeuvent et me transportent. Je mourrais d'ennui dans un pays plat. Je deviendrais inerte dans un paysage de plaine, aimable et petit. Non, je cherche un paysage sauvage, grand, loin des plaisirs et du bruit des villes. Il me faut des rocs, des cimes altières, montant vers le ciel, des âmes tourmentées, des vallées inconnues et désolées ; non des routes, mais des sentiers rocailleux, pénibles, où la marche devient une souffrance.

Enfin, j'aime déjà ce pays. Je me sens attiré vers les humbles, les misérables et les déshérités. Non pas vers ces soi-disant forçats de la faim qui braillent l'Internationale et brandissent le drapeau rouge et qui passent leur temps à écouter leurs orateurs de Maison du Peuple. Non, je me sens attiré vers ceux qui souffrent sans se plaindre, vers ces stoïques aux prises avec la nature, luttant contre des forces plus formidables que les forces humaines : luttant contre la montagne qui s'écroule, contre leurs torrents qui débordent, contre la neige qui les ensevelit, contre la sécheresse qui détruit leurs récoltes, contre le gel, contre l'incendie qui les guette, contre la misère qui les étreint et qui les vicie.

En venant ici, je fuis aussi les coteries, les rhéteurs et les pédants. L'air est trop pur ; il les tuerait. Et les chemins sont trop pénibles pour qu'on en voie beaucoup. Je fuis les écoles où l'on apprend des recettes, où l'on vous inculque un métier, dont on sort en y laissant son talent : atmosphère déprimante où vivent comme dans un air empesté la jalousie, l'envie, l'ambition

et le désir du lucre. Pour peindre, il faut avoir des émotions, des tendresses, des amours et des enthousiasmes. L'école nous débarrasse de ces facultés, comme si elles étaient fardeaux inutiles. Elle vous renvoie dans la vie, la tête vide, les yeux fatigués, le cœur inerte et les mains mécanisées. A ce régime-là on devient un mannequin, et il faut dix ans de grand air, au moral comme au physique, pour se refaire.

Voilà pourquoi je suis venu ici, dans ce coin perdu des Alpes valaisannes, à 2000 m. d'altitude, dans les neiges, avec des toiles et des couleurs et des livres. Une grande nature, des villageois pour sujet d'étude, des couleurs pour s'exprimer et des bouquins que j'aime. En vérité, il ne me manque rien.

10 décembre.

Le brouillard nous a fuis. Je n'ai jamais rien vu de plus beau et de plus grand que ce pays au soleil, sous la neige. On ne s'attache pas à un tel spectacle. Il est surnaturel. Il serait puéril de vouloir le décrire avec des pinceaux, des couleurs, à plus forte raison se sent-on impuissant avec une plume. Il faut le voir, y vivre si l'on peut, et emporter pour toujours le souvenir rayonnant de cette échappée sur l'infiniment beau et l'infiniment grand.

Seul le génie du Dante a osé rêver sans l'avoir vue une lumière aussi irradiante, une clarté aussi grandiose : la lumière qui enveloppe Béatrice, dans le Paradis, est de même nature. Comment ne pas s'y sentir épuré et meilleur ?

Le village est accroché aux contreforts de la montagne. Les pentes sont très abruptes et, côté nord, les toits s'enfoncent dans le sol qui les recouvre. Les habitations, toutes tournées vers le sud, ont leurs façades d'arole brunies ou noires, que la lumière vers le soir rougit jusqu'au sang.

Tout est vaste, noble et pur. On ne s'encombre sur rien de mesquin. Tout n'est que majestueux et formidable. L'esprit subit sans s'en rendre compte l'influence de ces masses colossales qui montent fières et étincellent dans l'azur. Ici, la terre s'unit au ciel. Mais c'est une terre qui en est digne parce que vierge et assainie par les glaces et les neiges. Le rayonnement du soleil n'est

point arrêté dans son ascension. Le ciel n'est obscurci par aucun nuage. C'est ici le séjour des âmes radieuses. Tout ce qui monte de la plaine est refait à son contact.

Une telle création exclut l'hypothèse d'une formation spontanée, brutale, violente et livrée aux seules secousses telluriques ou géologiques. Une beauté aussi totale ne peut rien devoir au hasard. Tant l'harmonie, les couleurs et la majesté des formes supposent des forces pensantes, qui vous ramènent sans effort au Créateur (mains, force et pensée), comme on sent le génie devant un chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Les heures valaisannes

Chapitre premier
DÉPAYSEMENT

Fin novembre !

Sous le crépuscule brumeux, l'étroite vallée alpestre n'est plus qu'un interminable couloir aux parois confuses, tachées d'ombre. Un ciel tragique et lourd, tout chargé de silence, pèse sur des terres mortes où le train tour à tour rampe et se tord comme un animal disloqué.

On entend crisser les essieux aux courbes de la voie ; ahâner la locomotive qui s'épuise à cracher ses fumées sales aux flancs des wagons vides. Elle s'arrête partout, comme un pénitent aux quatorze stations d'un chemin de croix. Mais c'est pour reprendre haleine. Personne ne monte et personne ne descend dans ces gares solitaires, plantées tantôt à gauche, tantôt à droite, oubliées là en plein champ, dirait-on, par quelque ingénieur facétieux.

C'est le train du soir, le dernier, qui s'achemine à petites étapes vers les confins du monde habité. On voit bien que rien ne presse. Est-ce que le fleuve dont on remonte le cours, ne s'attarde pas, lui aussi, tout le long de ces rives endormies ? Du glacier au Léman, le pays est immense. Le Rhône qui descend, le train qui monte, ils ont le temps ! L'un d'aller se perdre dans des eaux anonymes, l'autre de somnoler jusqu'à l'aube sur sa voie de garage, au fond de cette noire vallée en cul-de-sac.

Et le convoi fantôme, trouant la nuit de ses feux réglementaires, roulait ce soir-là, sans hâte, vers des destinations illusoire.

* * *

Ce soir-là ! Trente années n'ont pu effacer ces souvenirs. Je les revis en cette minute avec intensité.

J'avais posé mon livre et j'étais assoupi. Je me réveillai au moment où le train s'ébranlait après une longue halte. J'essuyai la vitre embuée, reconnus la station, Sion, et consultai l'indicateur. Encore vingt minutes, encore deux gares et on arriverait. Hâte d'être enfin à l'étape. Sortir de ce wagon qui empestait ; fuir ce poêle surchauffé dont la chaleur moite faisait bouillir le crâne. J'ouvris une fenêtre, aspirai la nuit froide et reçus avec volupté sa gifle en plein visage.

On passait sur une digue et la rivière reflétait maintenant un ciel clair, moucheté d'étoiles. La lune immense, presque pleine, un peu éteinte, se hissait avec peine derrière la scie ébréchée des sommets. Je cherchais du regard les montagnes : une chape de neiges livides, jetées sur leurs épaules de roc, les recouvrait jusqu'à mi-corps. Je ne reconnaissais plus le pays.

* * *

Sierre ! Le train vide freine et s'arrête, et me voilà seul, avec mes bagages dans les jambes, sur la place d'une petite gare inconnue, semblable à toutes les autres : menue et grise avec son quai désert. Et toujours le même fonctionnaire en tunique sombre, le même facteur bleu appuyé aux brancards de sa charrette jaune.

On n'arrivait pas encore au centre même du bourg. Pas de magasins à arcades, ni la large artère qu'on appelle aujourd'hui « l'Avenue ». C'était une petite cité somnolente et archaïque avec des boutiques sans vitrines, des ruelles étroites traversées d'Anniardiards à mulets venus pour y faire des emplettes ou pour remplir des *barrots* dans leurs caves de Muraz.

C'était déjà alors un lieu privilégié, très fier de ses armoiries : un soleil d'or sur fond de gueules, et de son titre d'agréable (*Sirrum amoenum*) décerné un jour par quelque barde local et largement exploité par une hôtellerie attentive.

Deux douzaines d'Anglais, du genre bourgeois sédentaire, occupaient l'ancien château de la Cour, mué en « Bellevue », et ces insulaires peu sportifs se contentaient pour se dégourdir de

faire un peu de *footing* ou trois tours de patins sur le lac gelé de Géronde. Le soir, après des dîners solennels et compliqués, on buvait des whiskies en fumant quelques pipes, et on se couchait tôt.

L'hôtel — une gentilhommière de grande allure, bâtie au XVII^e siècle par un ex-officier aux gardes suisses — avait vue sur la place par un double promenoir à arcades à moitié caché sous un lierre épais.

Trois ou quatre demeures patriciennes transformées en maisons bourgeoises, restaurées, adaptées aux besoins des propriétaires actuels, s'échelonnaient le long du bourg. Un peu à l'étroit entre la grand-route et leurs jardins exigus, éventrés, réduits à rien par la voie ferrée. Seul le château des Vidomnes, encore féodal, avait conservé une allure guerrière avec ses quatre tourelles à vigie peintes en rouge et son contrefort empiétant sur la rue.

A chaque pas, quelque boutique et son étalage en plein vent où s'affairait toute une clientèle paysanne sans cesse renouvelée, marchandant, troquant, offrant des œufs, des fromages, des peaux brutes encore sanglantes contre des pains de sucre ou des coupons de drap démodé.

En carême, devant la porte du quincaillier, c'étaient de longues discussions autour des pioches, des pelles, des hottes, longuement convoitées, dûment soupesées, retournées, vérifiées avant d'en demander le prix.

Quant à la pharmacie d'en face, elle se souciait peu de renouveler sa devanture, établie sous une ancienne arcade. On y vendait de l'huile d'aspic, des onguents renommés, de l'élixir de longue vie. Les clients n'y entraient qu'avec des airs gênés et mystérieux, en parlant bas, avec une ordonnance du mège.

S'il restait quelques pièces de monnaie au fond du gousset et un peu de place sur le bât, on faisait une dernière halte chez le gros boulanger bernois, pour charger quelques kilos de son, ou un sac de polenta.

Tout autour de cette minuscule cité des affaires s'étaient les quartiers agricoles. Un agglomérat de maisons sommaires et primitives, jamais complètement terminées, mi-bois, mi-pierre, avec leurs dépendances : granges, greniers, *racards*, semblables à ceux

de la montagne, utilisés seulement de temps à autre par leurs propriétaires, les nomades d'Anniviers.

L'église paroissiale, non encore agrandie, avec son porche surmonté d'angelots congestionnés, et son saule pleureur, formait le centre de cette petite bourgade à la fois féodale et bonhomme. On saluait très bas, dans la rue, d'austères dames en noir qu'on appelait « les comtesses ». Le droguiste était en même temps chef politique, patricien et homme d'Etat. Des messieurs très vieille mode, polis et poussiéreux, ex-militaires à particule et à revenus réduits, vendaient leurs biens par bribes, chassaient un peu et braconnaient beaucoup, taillaient leurs vignes, buvaient leurs vins ; tout en occupant leurs loisirs à gérer les affaires publiques, comme des gens qui aiment les titres et les honneurs davantage que les paperasses. Et dont l'ordre est le moindre souci !

A l'écart, sur son monticule couronné de pins sveltes, dominant les vignes accrochées aux falaises, l'antique castel de Platéa veillait de son œil borgne — comme un sombre berger médiéval — sur le petit troupeau gris et blanc somnolant à ses pieds.

* * *

On passe au bas de la tour de Goubing ; il vient de sonner neuf heures. C'est le dernier jour de novembre ; un matin maussade et enneigé.

J'ai quitté — hier ! — un peu hâtivement, la maison paternelle. Avec armes — celles du peintre — et léger bagage. Avec ma première commande : un grand tableau *d'au moins trois mètres* ! Je suis heureux : j'ai vingt ans. Je cours ma première aventure en pays inconnu. (Macéré par trois mois de caserne, de cheval et de manœuvres, ne connaissant rien des hivers alpestres, j'allais, pour mes débuts, être servi à souhait).

Au départ, il neigeait à flocons serrés. On avait perdu beaucoup de temps, bu de nombreux verres à la cave, rempli bissacs et *barrots*, bavardé à la boulangerie. Et au dernier moment encore un bât qui tournait ; et c'était tout le bagage à terre. Vingt minutes perdues à recharger, à sangler de nouveau la bête.

Il fallait voir cette caravane ! Des mulets et leurs guides, des paysannes, un régent, un curé. Jusqu'au pied de la montagne, les

blagues et les rires fusèrent ; puis ce fut tout de suite la grimpée silencieuse, essoufflante, sur un sentier rapide ; parmi les pierres, la poussière ou la boue, mêlées de crottin et d'urine.

A Niouc, on était déjà dans la neige. On cherchait des yeux le village, ce Chandolin toujours invisible, décidément trop haut, perdu dans des nuées de drame. Marie, la servante, pressée d'arriver, et deux muletiers de Muraz, chargés de nos bagages, prirent un raccourci difficile. Force fut au reste de la troupe de faire le tour par Vissoie et Saint-Luc pour éviter les avalanches. Et c'était à chaque étape une halte d'une heure dans une cure surchauffée où on nous servait du vin trop froid, du marc dans des grands verres, du café au lait recuit. On repartait, chaque fois un peu plus alourdi, en s'accrochant, pour mieux monter, à la queue gluante des mulets. Ceux-ci soufflaient comme des forges, fumaient comme des chaudières crevées.

Parti en avant pour reconnaître la piste, je m'égare dans la nuit, les rafales et le brouillard, à travers un dédale d'aroles fantastiques et de mélèzes de cauchemar. Il fallut revenir en arrière. (Venu pour peindre la montagne, je me demandais en ce moment comment finirait l'équipée !)

Arrêtés à tout instant par la neige amoncelée, aveuglés par les tourbillons, nous n'avancions que fort lentement, sans mot dire, inquiets, oppressés. Il devait bien être minuit. Après une montée harassante nous finîmes par apercevoir les grands bras sombres d'une croix : c'était celle de la mission.

On arrivait ! Tous fourbus ; à bout de souffle ! Notre curé, trop corpulent pour soutenir un pareil effort, avait dû être hissé sur la mule — qui n'en pouvait déjà plus ! — avant la dernière grimpée. Et nous n'étions, ma foi, pas très rassurés sur le sort du saint homme et de sa bête.

Brusquement le sol devant nous s'abaisse ; les jambes remuent sans rencontrer d'obstacle. Etrange sensation de marcher maintenant sans effort sur une piste battue, jalonnée par de grosses masses sombres. C'est le village. Un village fantôme, avec un seul point lumineux qui tremblote dans la nuit : la flamme d'une bougie funèbre allumée près d'une morte qu'on veille dans cette cuisine. La porte s'entrouvre, laisse passer un peu de clarté, puis

une des veilleuses qui se signe et se hâte, pressée de rentrer chez elle.

Le prêtre, à moitié gelé et qui ne disait mot, l'a reconnue. Il se redresse sur son bât et lui lance gaiement, comme au lasso, un « Bonsoir, Innocente ! » en corsant son salut d'une boutade en patois. La fille se retourne, reconnaît son curé et se met à rire aux éclats.

A l'instant nos tranes disparurent. J'étais « à deux mille mètres au-dessus des hommes » ; à mille lieues de mon pays de Neuchâtel.

Mais quel changement ! J'avais reconnu le presbytère, retrouvé ma chambre, ses rideaux amidonnés sentant bon la lessive. Mais tout autour, le pays était comme un suaire. Et je songeais, ne pouvant m'endormir, à cette morte étendue dans sa cuisine, tout près d'ici, entre deux cierges et deux vieilles au chef branlant, égrenant leur chapelet, marmonnant des prières funèbres aux répons ponctués par le vent.

Oh ! cette nuit ; avec des plaintes dans les charpentes ; une nuit pleine de bruits lugubres et de craquements sinistres. Et toujours cette neige qui tombe sans arrêt, épaisse et lourde, presque silencieuse, avec à peine, lorsque le vent reprend son souffle, un petit bruit mat, continu et mauvais comme une fièvre.

Réveil pesant dans un matin blafard. Est-ce le cauchemar qui se prolonge ? J'entends des voix étouffées, un chant rauque et sauvage, des bruits de pas, et entre les hurlements de la tourmente, les sanglots du glas, deux notes monotones, soutenues, comme une plainte infinie et désespérée.

Et c'est alors l'étrange cortège qui défile sous ma fenêtre : fantômes en suaires, cagoules baissées, grotesques, effrayants, avec des cierges dont les lumières vacillantes sont protégées par de grosses mains gourdes. Et tout à coup, à hauteur de mes yeux — je pourrais le toucher — l'énorme cercueil noir balancé sur les épaules blanches des porteurs.

* * *

Le clocher s'est tu. L'Eglise a donné l'absoute. On ne voit déjà plus la tombe fraîche. Rien qu'un gros dos blanc de plup

contre le mur du cimetière. Les pénitents s'en retournent vers leurs chalets, sans mot dire. La cagoule dans la poche, l'habit sacré sur le bras. M. le curé, qui déjeune, a repris son air jovial et bon vivant. Il a le teint reposé d'un homme qui a bien dormi. Il a mis sa barrette à la crâne, il plaisante et mange de bon appétit ; de meilleur appétit que son hôte, et il s'en étonne...

Son hôte est pâle et n'a pas faim. Il grelotte et claque des dents. Il n'a pas encore défait ses malles.

Peut-être même songe-t-il en ce moment qu'il ne les ouvrira pas...

Pendant trois jours et trois nuits le village est invisible. Les chalets sombres ont disparu l'un après l'autre comme une flottille de pêche au milieu de la tempête. L'angélus assourdi, hésitant, entrecoupé de hoquets, arrive à nos oreilles de reclus comme un tocsin éloigné. La nuit, notre maison tangué ; les parois geignent. On se croirait sur un bâtiment désarmé, perdu sur une mer démente.

Mais au réveil, par un beau matin de fête — jour de Notre-Dame — le ciel apaisé envoie de nouveau sa lumière à travers le givre des fenêtres. Le vent est tombé et, voici, le village apparaît. Chaque *mazot* risquant à travers l'avalanche l'œil de quelque fenêtre borgne découpée dans la paroi de mélèze. Le sol a rejoint les toits. On cherche en vain des formes connues, des angles disparus, des creux maintenant comblés, des détails supprimés.

A gauche, sur la place, la fontaine persiste sous une cascade de glaçons. Une ancienne croix aux bras délabrés tend vers le ciel trop bleu son lourd fardeau de neige qui se met à fondre en larmes au soleil. Au couchant, l'église devenue jaune, à cause de tout ce blanc autour, montre à nouveau son clocher de pierres grises avec un toit pointu en forme de bonnet de clown, découpé au ciseau comme une silhouette collée sur un ciel outremer.

Pierre, le marguillier, a mis son orchestre en branle. C'est d'abord un carillon léger, sautillant et fruste comme une danse paysanne. Puis sous le pied expert de leur sonneur en liesse, les cloches bondissent, battent l'air, retombent, pour reprendre leur élan sans retenue, sans trêve, folles de joie, jetant aux quatre vents de la vallée livide l'annonce joyeuse de la fête immaculée.

Chapitre II

MON AMI LE CURÉ

M. l'abbé Jean-Joseph Pralong était depuis deux ans curé de la plus haute paroisse d'Europe ! Il n'en concevait nul orgueil et n'avait pas tardé à s'apercevoir — à ses dépens — qu'une nature aussi généreusement dotée que la sienne était assez mal faite pour vivre commodément à de pareilles altitudes.

Le bon abbé n'était certes pas venu là-haut pour son plaisir, lui dont l'ambition se serait satisfaite d'une petite cure de plaine — comme il y en a tant ! — posée entre deux *versannes*, à côté de quelque modeste église, dédiée à un saint de village.

Monseigneur de Sion, en le désignant pour ce poste élevé, ajoutait avec une bienveillante ironie : « L'air de la montagne vous fera du bien » ; aussi M. le curé Jean-Joseph Pralong avait-il obéi à cet ordre avec toute la résignation d'usage, persuadé au fond que sa disgrâce serait passagère, et qu'à la première occasion on l'enverrait dans l'une ou l'autre paroisse de ses rêves.

Mais, dans cette retraite forcée, solitaire et oisif, il se sentait de plus en plus oublié. Et l'*Ami du Peuple*, dont il lisait avec passion la chronique religieuse (surtout les faits divers du diocèse), ne lui apportait que sujets d'amertume. Si bien qu'à l'époque où je l'abordai pour la première fois, il avait perdu tout espoir de se voir déplacer selon les vœux secrets de son cœur.

Il n'était pas de ceux qui se rongent longtemps de regrets inutiles. Il avait fini par s'installer dans son abandon pour se

faire ermite bon vivant et bon enfant ; et la désillusion ne mettait plus aucune ombre sur sa belle humeur initiale.

Il m'avait donc accueilli avec joie sous son toit ; sans façons ; en ami plutôt qu'en prêtre. Et je ne songe jamais à ces temps bienheureux tout traversés de sereines visions et d'éblouissante lumière, sans y mêler étroitement la ronde silhouette de mon hôte et sa bonne figure enjouée.

Il était gigantesque et généreux. Il avait l'œil vif, le geste large et venait à vous les deux mains tendues, des mains énormes, celles du forgeron qu'il fut avant d'entrer — un peu tard — au séminaire. Très représentatif de sa race (une des plus douées qui soient), aimant à rire, à jouer de grosses farces, souvent plein d'esprit, sorte de Jérôme Coignard villageois, aimant la chère et le fendant, il tenait volontiers table et cave ouvertes et l'on ne frappait jamais en vain à la porte de son presbytère.

* * *

C'est en été, cette année-là, que je le vis pour la première fois.

Il vint m'ouvrir. Je le reverrai toujours avec sa face un peu congestionnée, la barrette en arrière, énorme sous sa vieille soutane où manquait une rangée de boutons. Je lui contai mes angoisses sans grandes phrases et nous nous comprîmes presque aussitôt. Il m'offrit une chambre (celle où loge Monseigneur dans ses tournées pastorales), meublée d'une table-lavabo et d'un lit qui la remplissait à moitié. Comme on se sentait loin de l'auberge dans cette pièce toute petite, tendue d'un papier à fleurs bleues, garnie de rideaux blancs dont la grosse dentelle ressemble à celle des surplis. Et, partout, cette saine odeur que répandent les draps propres et les maisons honnêtes.

Je l'aimai tout de suite, cette chambre, dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur un pays si vaste. Ce pays, on l'embrassait d'un regard, on l'étreignait d'un geste en descendant vers le bleu sourd des gorges pleines d'ombre où roule la Navizence, pour remonter jusqu'à la tête de cet étrange Cervin, tout nouveau, méconnaissable, aux formes de bête accroupie, prête à bondir par-dessus la muraille des glaces.

Cinq jours après, atteint par un ordre de marche péremptoire, je dévalais vers la plaine par les sentiers casse-cou de Soussillon. Non sans laisser derrière moi, épars à travers les herbes de la forêt d'aroles, sous le toit de la cure ou dans ma chambre aux fleurs bleues, le meilleur de moi-même (celui qu'on n'emporte pas à la caserne).

Je fis à mes hôtes promesse de revenir.

* * *

On vient de voir que j'avais tenu parole. Je faillis, ma foi, le regretter ! J'arrivais de trop loin, et j'avais de la peine à transposer mes visions romantiques de l'été sur le plan hivernal, à les faire concorder avec la sauvagerie de mon entourage actuel. Plus de comparaison possible. Venu pour *retrouver*, j'étais tombé dans un monde nouveau, plus vaste, et simplifié, ramené à quelques couleurs élémentaires, doué d'un éclat surnaturel auquel il faudrait s'adapter si l'on y voulait vivre.

L'animal humain peu fait pour ce cadre primitif devait, lui aussi, subir les lois du mimétisme. On le sentait au rythme déjà précipité du cœur : le sang, au moindre effort, affluait sous la peau. La montagne exigerait des yeux bien ouverts (mettre des lunettes noires est un geste étranger) ; un corps agile et résistant, un esprit lucide. Entre l'homme et une terre, pour que la communion soit possible, il faut d'abord identité.

* * *

J'avais chaussé mes skis pour arriver, après quelques évolutions, au pied d'un vaste alpage, au-dessus des derniers aroles. L'immense paysage s'était encore élargi, mais n'apparaissait qu'à travers de rares éclaircies. Depuis deux jours, le soleil et les nuées se livraient de furieuses batailles.

Soudain, le soleil fut vainqueur ! Je sentis bientôt sur mon front sa chaude et vivifiante caresse. Et le rideau opaque, déchiré par un glaive vermeil, dévoila tout un monde à mes yeux éblouis.

L'impression que j'en reçus peut s'exprimer par un sentiment qui irait crescendo du bien-être physique à la joie, de la joie à

la certitude. Et cette certitude une fois descendue dans mon cœur y mit une sorte de rayonnement, dont je sens encore aujourd'hui la chaleur bienfaisante.

Saurais-je dire de quoi cette clarté était faite ? Je venais de vivre, à Paris, deux années sombres et laborieuses. J'y laissais pas mal d'illusions. J'en sortais un peu désaxé. J'eus conscience, à ce moment-là, que le seul spectacle humain, si décevant, si trompeur et cruel me casserait les reins sans retard — ou me briserait de dégoût — et que je n'échapperais à l'emprise d'un milieu frelaté qu'en m'adonnant corps et âme à une existence primitive. Le hasard en m'amenant ici, dans ces solitudes, ne m'avait-il pas fait découvrir une source pure et insoupçonnée, et ne plaçait-il pas sous mon regard de faible, et à portée de mon esprit indécis, des éléments précieux et rares sur lesquels il serait possible de construire une vie ?

J'étais, l'avouerais-je ? assez mal préparé pour la lutte. Ce retour en arrière, vers un ordre naturel, dépouillé, encore intact, déclencha en moi des réflexes combattifs. En face de l'immatérielle netteté du décor alpestre, j'éprouvais le besoin de faire quelques coupes sérieuses dans le champ des idées reçues, tandis que je me plaisais à en voir d'autres crever toutes seules, comme des bulles au soleil...

On sortait de là comme d'un bain, allégé, nettoyé de sa crasse scolaire, soulagé d'un bagage inutile. Et pour la première fois on osait regarder la vie bien en face, comme on regardait ce paysage immense et éblouissant : sans lunettes noires ; avec confiance, mais sans forfanterie, sans préjuger de ses forces (sachant trop combien peu le cadre est à l'échelle de l'homme !). Mais comme un qui étudie sa route et, tranquillement, mesure les obstacles avant d'aller plus loin.

Je passai là-haut quelques semaines sans nuages, dans un enchantement absolu. Une sorte de bonheur tout nouveau, d'une qualité surnaturelle, s'était installé en moi, comme une veine ; et il m'arrivait de lutter contre le sommeil au cours de ces claires nuits polaires, pour savourer plus voluptueusement cette joie étrange qui s'obstinait à brûler au fond de mon être comme une veilleuse.

Il n'y avait là rien de la mauvaise joie nietzschéenne... Pas davantage de mysticisme, et pas trace d'élan religieux. Sollicité discrètement par l'Eglise, je restais sur le seuil, incapable de faire mon salut par ses voies...

Je pense aujourd'hui que ce bonheur était fait de bien humbles choses. Mais avant tout de jeunesse ; de ce bain journalier de l'être physique dans une atmosphère très pure. Et encore de la lumière qui s'était faite intérieure, à travers un esprit aéré et lucide ; précisément à cette frontière des âges où l'adolescent inquiet s'interroge et cherche à se connaître avant de s'affirmer.

* * *

Mes journées n'étaient cependant pas celles d'un contemplatif. Comme M. le curé disait sa messe et lisait son bréviaire, je faisais ma peinture. Une grande toile tendue à la sacristie se couvrait de traits au fusain et de touches de couleur ; mais la difficulté était de s'installer pour peindre.

Les chambres du presbytère étant trop basses, j'avais transporté mon châssis devant un *racard* au soleil, où je fis ma première esquisse. Mais j'émigrerai bientôt dans une petite chapelle solitaire, à l'orée d'un bois, au-dessus du village. Je devais, pour y arriver, traverser des champs de neige éblouissants avec tout autour, à hauteur des épaules, un moutonnement de sommets brutalement éclairés, striés d'ombres indigo.

L'endroit était fort tranquille et je travaillais dans une paix impressionnante, à peine distrait par le vol de quelques chocards qui s'abattaient comme une pluie noire au pied des mélèzes, ou le cri d'un casse-noix à la recherche d'un pin d'arole. On frappait parfois à ma porte. C'était le curé, rouge et soufflant, qui prenait plaisir à voir les progrès du tableau et aimait à donner des conseils. Ou bien, vers quatre heures, Alexine venait me prendre pour aller *gouverner*.

Alexine, une grosse fille, point laide, ni timide, aux hanches fortes, au parler sonore et vif, était notre voisine de la cure. Peu tendre, elle m'avait tout de même témoigné quelque intérêt et faisait volontiers la causette tout en m'apprenant le patois.

Comme j'étais un élève docile, je laissais là palette et pinceaux et nous partions pour les Plans-Praz où elle avait ses vaches. Elle me précédait sur une piste étroite, sa brante à lait accrochée à des épaules trapues, retroussait ses jupes et s'en allait posément, sans effort, montrant sans gêne ses fortes jambes à bas violets, saupoudrés de neige et de glace.

Quand on approchait de l'étable, les bêtes enfermées, en entendant nos voix, secouaient leurs sonnailles et beuglaient à la faim. On écartait la serpillière qui calfeutrait la porte, laquelle s'ouvrait d'un coup de poing en vous envoyant à la face une buée chaude et empestée. Alexine montait dans le fenil, distribuait le foin, et les vaches, tout en fourrageant de leurs mufles goulus, tendaient aux mains expertes de la jeune paysanne des pis gonflés et roses qu'elle soulageait lestement dans le seillon.

On rentrait, la neige craquant sous nos pieds dans un décor de glaces violettes et de sommets de braise.

* * *

C'était alors la bonne vie au presbytère dans une chambre surchauffée. M. le curé, qui avait fait la sieste, montrait des joues luisantes et carminées, un œil réjoui, et faisait servir une carafe de muscat. Puis il mêlait les cartes et on jouait au binocle jusqu'à l'heure du chapelet.

On venait parfois l'appeler pour un malade. Il faut dire que, là-haut, on réclame le prêtre bien avant d'appeler le médecin. Sur ces âmes ferventes, le viatique agit comme un remède, et beaucoup en reviennent qui ont déjà reçu l'extrême-onction. L'abbé en était fort prodigue.

Assez souvent, nous faisons ensemble la tournée des écoles. Leur surveillance est affaire du curé, et le mien prenait très au sérieux sa tâche. La visite de la classe de Fang exigeait une demi-journée. Mais il nous arrivait de l'allonger encore en nous arrêtant au retour à la cure de Vissoie, où les réceptions étaient larges et les vins, généreux !

Deux ou trois fois l'hiver on mettait tout en branle dans notre presbytère pour la confection des hosties. Nous possédions

un fer remarquable, bellement gravé, très ancien, et nos produits étaient en grande vogue dans les paroisses de la vallée. Quand on recevait les commandes, on devait s'y mettre tous et, certains jours de presse, s'adjoindre encore quelques aides bénévoles.

Cela me rappelait le temps où on faisait les gaufres chez ma mère. Les feuilles de pâte cuite, très minces, une fois refroidies, s'entassaient sur la table, et j'en enlevais les hosties à l'emporte-pièce. Comme elles n'étaient pas encore consacrées, M. le curé trouvait tout naturel de me compter parmi ses aides, et j'ose dire que je n'étais pas le plus malhabile.

L'entente, on le voit, s'était faite rapidement entre le huguenot de Neuchâtel et son hôte en soutane. Aussi cette existence d'humble prêtre montagnard n'eut-elle bientôt plus de secrets pour moi.

* * *

La première fête chômée fut Notre-Dame, et puis vint la Noël et la messe de minuit avec son carillon lancé à pleines cloches dans le ciel étoilé ; cependant qu'à la cure on se grise de vin chaud fleurant bon la cannelle.

Et, dès janvier, les Rois. Le soir de l'Épiphanie, avec les familiers — le vice-juge, le facteur, quelques voisins peu farouches et bien alangués — on grignotait les graines d'arole qu'on appelle là-haut des *mounettes*.

Il y avait aussi la Saint-Thomas. Ce jour-là, M. le curé endossait sa meilleure soutane, se rasait avec soin, se coiffait de sa barrette neuve. Et dès le matin les conseillers arrivaient à la cure, car c'est alors qu'on rend les comptes du bénéfice de l'église et que les gens viennent payer leurs redevances.

A midi, on se mettait à table et l'on n'en sortait qu'au chaplet. « Faites seulement tout d'un coup », disait alors l'abbé au sonneur, qui, comprenant que M. le curé n'irait point à l'église ce soir-là, sonnait l'angélus sans attendre.

Et quand les dernières taches lumineuses s'effaçaient des pentes bleues, on pouvait voir dans chaque maison des hommes et des femmes, têtes penchées et mains jointes, récitant à voix basse la touchante prière vespérale.

Mais pour un néophyte, curieux de tout, dans cette vie si nouvelle, rien ne valait les *Quarante-Heures*. On voyait arriver au village un révérend père capucin qui venait prêcher et aider pour les confessions. C'était généralement un joyeux moine au parler bruyant et coloré, à la dévotion un peu primaire. Le soir, on jouait au binocle et l'on racontait des histoires. Le dernier jour, les prêtres de la vallée venaient chanter la messe et dîner à la cure. Il y avait le recteur de Grimentz, vif et menu sous sa soutane à rochet des chanoines du Grand-Saint-Bernard, et le curé de Vissoie, doyen d'âge, gros prêtre aux façons rudes, mais âme tendre et cœur d'or sous des traits néroniens. Puis un jeune abbé, nouveau venu, naïf et distingué, qu'on soupçonnait de visées ambitieuses, et qu'on taquinait volontiers pour ses petits travers. Leurs devoirs accomplis (et Dieu sait combien ces braves gens s'en acquittaient avec conscience), on s'asseyait autour d'une table chargée de mets fort simples, mais flanquée de carafons aux couleurs variées, allant du jaune d'or des fendants à l'ambre des vieilles rèzes ; tous les crus du pays, auxquels ces connaisseurs faisaient un accueil généreux, en gens de bonne santé et de bel équilibre.

Puis, dès la fin janvier, M. l'abbé Jean-Joseph Pralong s'en allait à son tour prêcher les *Quarante-Heures* dans les autres paroisses, et son hôte, invité au repas de clôture, ramenait le révérend sur le mulet du facteur. En carême, après les mascarades du mardi gras, on faisait ses paquets pour la descente. Le matin, après la cérémonie des cendres, l'exode commençait. Curé en tête, la plus grande partie du village descendait en longue procession : chars, enfants, mulets, troupeaux, vers les vignes de la Noble Contrée.

A Sierre, c'était déjà le printemps ; dès l'aube, on était réveillé par la grêle musique des fifres, les roulements du tambour menant les travailleurs, drapeaux déployés, aux vignes bourgeoisiales. Mon bon curé qui, avec sa corpulence, souffrait du mal de montagne, tout heureux de se revoir dans sa petite cure de Muraz, pataugeait avec délices dans la boue de ses ruelles encombrées.



Les vigneronns avaient plaisir à le rencontrer, s'amusaient de sa démarche pesante, blaguaient sa bedaine, ce qui leur valait toujours quelque réplique corsée de sel gaulois. On était avec lui familier et confiant, le peuple aimant à retrouver l'un des siens dans ce prêtre à grosses mains paysannes, au langage robuste et imagé.

* * *

Il sollicita et obtint son transfert dans un poste de la plaine où il vécut des jours moroses. Il y connut des soucis matériels : c'est le lot de ces modestes cures valaisannes où les revenus sont insuffisants. « Ce pauvre corps ! » disait en parlant de lui avec une pitié attendrie la vieille servante qui le morigénait comme un enfant.

« Pour l'amour du ciel ! » m'écrivait la bonne Marie quelques mois après leur installation, « venez nous trouver à R. Cela fera du bien à M. le curé qui se dérouté et fréquente de mauvaises gensses. »

La vérité est que le « pauvre corps » s'ennuyait, engraissait, et qu'ayant pris à tâche de ramener à l'Eglise le chef de gare et l'aubergiste, il se compromettait avec ces deux mécréants sans réussir à faire leur salut !

L'évêque, tenu au courant par ses informateurs, mit fin à cet apostolat en envoyant sa brebis égarée dans un poste facile tout près de son village natal. Et c'est le clocher de ses pères qui a sonné son glas.

* * *

Je le savais malade. Il me fit écrire par quelqu'un de son entourage pour me prier de le venir voir. Trois jours après — j'étais alors en voyage — on annonçait sa mort en ces termes : *L'abbé Jean-Joseph P., rév. curé de X., vient de mourir à l'âge de soixante-six ans. Il avait desservi la paroisse de Chandolin de 1896 à 1902.*

* * *

Ces pages je vous les devais, ô mon vieil ami ! car vous méritiez plus et mieux que la brève épitaphe dont se contentèrent les

journaux bien pensants et qui, dans sa sèche concision, semble extraite du registre des morts.

Se peut-il que vous, qui preniez tant de place dans la chambre trop basse de votre presbytère, vous qui m'apparaissiez si large sous votre belle chape d'or, les jours de grande fête, se peut-il qu'on vous ensevelisse ainsi sous trois lignes banales ? Sous la dalle commune avec ceux qu'on oublie trop vite ?

Séparé de vous depuis tant d'années, je n'ai pas pu répondre à votre ultime appel et accourir à votre chevet. Mais je garde de vous une image si saine et si joviale que je suis presque heureux de n'avoir pas vu sur votre face réjouie les affres terribles de la mort...

Mais sans doute l'aviez-vous attendue avec moins de terreur que de résignation. La mort n'est-elle pas l'amie de tous ceux qui n'ont rien sur la terre ? Et ce royaume des ombres que nous redoutons tous, peut-être est-il, au contraire, pour des âmes comme la vôtre, tout rempli de clartés...

Semblable aux heures pleines de lumière que nous vécûmes ensemble, là-haut, sous votre toit, déjà si près du ciel...

Chapitre III

JOURNÉES BRÈVES

Décembre.

Cinglant contre mes vitres, une pluie dense, mêlée de grésil. Elle tombe sur un paysage morne et ruisselant, taché de terres noires et de verglas. Où sont les beaux hivers de Chandolin ? Les beaux hivers de ma jeunesse ? Ne vont-ils plus jamais revenir ?

Clairs hivers d'autrefois ! Est-ce que nos souvenirs — dont à l'ouïe de ce seul mot nous remontons le cours — est-ce que nos souvenirs ne seraient qu'un mensonge, et la splendeur pailletée des neiges d'antan une illusion de plus vue à travers le mirage de nos jeunes années ?... Si le Rhône aujourd'hui n'est plus à nos yeux qu'une eau noire filtrant entre deux rives désolées, si la grande artère valaisanne nous apparaît comme une étendue livide — pays alpestre redevenu plaine — sous la lourde chape des nuées, est-ce seulement parce que nos cœurs trop las ne battent plus d'un rythme joyeux sous la chape glacée des ans ?

Derniers jours de décembre ! Jours où pèsent sur nos têtes devenues soucieuses — et plus qu'en tout autre temps — le poids d'un passé trop heureux. Jours de fêtes ! mais pour les petits seulement. Pour eux, la plus belle neige n'est-elle pas faite de cette jolie poudre argentée qu'on sème sur les branches du sapin de Noël ? Les enfants n'ont pas besoin d'une lumière qui réchauffe, puisque l'arbre de leurs rêves se reflète dans leurs clairs regards avec les feux en étoiles de toutes ses bougies.

Pour nous, les grands (sinon les vieux), dont le vrai soleil est devenu nécessaire à la vie, nous avons peine à garder en nous nos trop fragiles joies, lorsque le ciel jette, sur les choses que nous aimons, le voile endeuillé de ses brumes et les ensevelit sous le grand suaire hivernal !

* * *

1^{er} janvier.

Nous voici claquemurés pour un temps. A cause du gel et des chemins qui sont des patinoires. A cause de la grippe et du médecin qui vous colle ses quarante-huit heures d'arrêt avec le motif...

Fin d'année ! Fin du livre trop longtemps ouvert. Gardons-en quelques pages (pour nous seuls) ; les meilleures et les plus mauvaises. Elles n'appartiennent pas aux indifférents. Et tournons la trois cent soixante-cinquième sans trop regarder en arrière.

Tirons les stores épais de nos fenêtres pour ne plus voir ce paysage livide et ce soleil exsangue. Il rougit de honte avant de disparaître derrière les montagnes violacées par le froid. C'est l'heure de faire la lumière nous-mêmes et en nous-mêmes. Eclairons notre vie intérieure. Soufflons sur ce charbon qui peut devenir braise ; voici, dans la cheminée, une bûche qui flambe.

Ce retour vers l'âtre familial, après tant de journées vécues un peu partout, et sur tant de routes, c'est comme la rentrée d'un navire vers son port d'attache, dans son bassin de radoub. On ne navigue pas sans essuyer quelques grains, sans être entamé par les embruns et les lames de fond. Il va falloir repeindre le bateau, faire quelques réparations aux agrès déchirés, remettre ses soutes en état de tenir à nouveau la mer...

Car on n'est revenu que pour repartir. On ne vit pas impunément au milieu de ce peuple de pasteurs nomades ! Le sang des grands migrants bibliques a passé dans nos veines, et comme eux nous ne faisons halte à présent que pour mieux préparer nos exodes futurs.

* * *

Ces exodes d'Anniviards, ils commencent tout de suite après les Cendres, d'ordinaire en février. Les journées sont déjà plus longues et le sol se réchauffe ; un peu de vie va renaître dans les vignes.

Les montagnards, nomades comme les Sarrasins leurs ancêtres, répondent à l'appel de la terre. Ils ont quitté, à l'aube, leurs villages encore enneigés et descendent en procession dans la plaine. Hommes, femmes, enfants, troupeaux, mulets traînant des chars de paille. Et par les lacets de Niouc gagnent sans hâte leurs villages de la Noble Contrée ; humbles chalets mi-pierre, mi-mélèze, vides pendant l'hiver, mornes et tristes sous leurs volets clos.

On voit alors les hameaux déserts s'animer à nouveau. Les fenêtres s'ouvrent, s'égayent d'un foulard de soie bleue, d'une couverture rouge, ou d'un géranium en pot. Et des caves entrouvertes montent des voix sonores, des rires, l'accent vif et rapide, déjà italien, du patois. On choque des verres autour d'une tonne remplie d'un vin doré comme le madère ; le bois de mélèze lui a donné ce goût de « glacier ».

Retour timide — un peu trop précoce — du printemps. Mais il n'est encore que dans les cœurs avides. Il fait déjà chaud et la terre fume comme une cavale mal entraînée. On met tout son espoir dans un cep qu'on taille ; sa joie dans une primevère qui risque un petit œil jaune à travers l'herbe morte. Réconfort de sentir, dans tout ce qui vous entoure — et en soi-même — la sève renouvelée. Bonheur de n'écouter plus qu'une voix : celle qui les domine toutes ; celle, bienfaisante et douce, de la nature ranimée.

L'homme docile — ici plus qu'ailleurs — obéit à l'ordre éternel ; à la terre son amante. Peut-être parce qu'elle le nourrit, et qu'il faut vivre. Mais aussi parce qu'il l'aime, et qu'entre la chair et la glèbe il y a des liens mystérieux et puissants. On marche à la vigne comme au combat, tambour battant, bannière en tête, la pioche sur l'épaule, ainsi qu'un fusil. Et il y a aussi les fifres. Tout le jour on fossoie au son de ces jazz primitifs. Au sommet des terres grises, le drapeau rouge et blanc semé des treize étoiles troue l'azur et claque au vent de mars.

Au bout de chaque raie, le procureur verse à boire et on trinque sous les plis du drapeau bourgeoisial. Ici le travail devient fête. Tant il est vrai que la foi de l'homme est faite seulement de ses illusions. Puisqu'un peu de soleil et un verre de fendant suffisent pour lui remettre de la confiance au cœur, et aident à lui faire oublier sa misère fondamentale.

Il faut voir les hommes dans ce vaste décor. Comme ils paraissent petits, hors d'échelle ! Pensant les mieux décrire — ou les mieux peindre — on a trop montré les montagnards sous leurs atours pittoresques et colorés, leurs tabliers de soie, sur un fond de channes d'étain, de mulets et de mazots soigneusement passés au brou de noix. On a étouffé l'humain sous le falbalas. D'autres, au milieu d'eux, s'évertuent à fausser leur vie en la compliquant encore d'absurdes passions politiques.

Dans un pays alpestre, vaste et tourmenté comme le nôtre, l'atome humain s'efface et disparaît. Quand la nature occupe toute la place et remplit tous les plans, les choses ont plus d'importance que les êtres. Une saison qui naît, un arbre qui met ses premières pousses apportent plus d'espoirs dans les âmes qu'une révolution politique. Et le grondement d'une avalanche fondant sous les coups du fœhn, les fracas d'un torrent qui roule ses eaux grises à la fonte des neiges étouffent la voix grêle des hommes et le bruit de leurs controverses.

Mais qu'un rayon troue les nues après une pluie chaude ; qu'une anémone perce, frileuse encore, sur une colline rousse ; qu'un pêcher se fleurisse de rose sur un fond de glaciers, et plus rien ne subsiste des querelles humaines.

Que peuvent des souffles haineux sur des cœurs réchauffés ?

* * *

Avril.

J'ai rencontré sur ma route un mulet noir avec une belle paysanne, très digne, gracieuse sur son bât comme Marie sur l'âne de la Fuite. Elle serrait sur son cœur le petit enfant enveloppé dans des langes écarlates. Joseph, le charpentier, suivait avec la vache ; Marie et Joseph avaient la tête basse et semblaient murmurer une prière ; répons aux notes grêles d'un angélu lointain.

C'était l'heure où les humbles clochers perdus dans les vignes convient les fidèles à l'invocation vespérale.

* * *

Parfois cet appel résonne comme une cloche d'alarme. Parce qu'il y a tout de même des mauvais saints qu'on redoute. Il neige en avril de vrais flocons mêlés à la pluie glacée. Mais dans les vergers, précocement fleuris, il neige des pétales blancs et roses. On rentre chez soi transi, secoué par le frisson des mauvais jours, tandis qu'à travers les vitres embuées le paysage déjà vert, avec ses bouquets gigantesques, semble un décor de féerie.

On rallume son feu. On est comme un soldat battu qui a tenté une sortie et qui recule devant la contre-offensive. On se fâche contre cet hiver qui ne veut pas mourir ! On le voit maintenant qui s'accroche à mi-côte, à quelque cent mètres au-dessus de nous. Que va-t-il rester de ce printemps trop hâtif et de ses promesses magnifiques ?

D'humbles regards soumis interrogent le ciel lourd comme les cœurs. Les pensées sont rivées à ce sol qui contient tant de richesses périssables. On rencontre des visages fatigués et inquiets : on a mis tous ses espoirs sur une pommeraie en fleurs ; dans ce parchet de vigne où tremblent quelques bourgeons frêles...

Chapitre IV

LES SIGNES DU PRINTEMPS

Nos yeux pleins de soleil ont vu le renouveau. Le grand souffle fécond a passé en vainqueur sur la terre endormie. Elle vient de s'éveiller, grosse de promesses et d'espoirs.

Des carillons de Pâques s'envolent par-delà les clochers rustiques dans la poussière dorée de la jeune saison renaissante. La vie s'infuse à nouveau dans la matière et l'âme de son beau rythme éternel. Généreuse comme le sang des artères, l'eau des neiges redescend dans la plaine, y entonne sa complainte familière et reflue sur les collines cultivées, le Rhône roule des eaux déjà grises. On entend leur bruit sourd mêlé à la chanson des bisces. Orchestre magnifique : voici les premières mesures de la vaste symphonie. Le rideau s'est levé sur le grand poème estival !

* * *

Sur la route déjà poussiéreuse s'avancent d'étranges caravanes. C'est le temps des migrations. Les ménages montagnards — les « forains » comme on les appelle — reprennent le chemin de la haute vallée après avoir planté les derniers échalas dans les dernières vignes. Dans la plaine, les fenils sont vides, et déjà l'herbe pointe là-haut, autour des mayens noirs. Un sol plus aride, plus avare attend les travailleurs.

Des nomades — en automobile — bousculent ces processions paysannes et se mêlent aux nomades anniviards. Curieuses rencontres ! La longue vallée du Rhône reste à travers les siècles la route des invasions et des grands exodes. Serbes d'Hérens, Romains de Savièse, Sarrasins d'Anniviers, mercenaires et conquérants des vieux âges voient passer à leur tour sur cette marche du sud tous les grands vagabonds d'Europe ; ceux qui galopent dans le vrombissement des moteurs vers Brigue et le Simplon et les plaines italiennes ; et tous ceux des sleepings, emportés dans l'incessant flux et reflux des express roulant à toute charge vers les terres danubiennes et l'Orient mystérieux.

Lequel de ces errants modernes ne trouverait sur cet antique sol valaisan, foulé par tant de races, une image réduite de sa propre patrie ? Il y a ici plusieurs mondes ; des zones bouleversées et incultes alternent avec des sites ordonnés, nobles et élégants comme des paysages grecs. C'est encore le nord, et c'est déjà le midi ; la vigne et le mélèze, le bouleau et le pin parasol. Viège, avec ses ruelles sombres, est un bourg italien ; Varone, un village slovaque ; Loèche, une cité de l'Épire. A la vue des collines sédunoises, on évoque Tolède et l'Espagne.

Et tout au fond de la vallée, mordu comme une eau-forte sur les contreforts cuivrés du Simplon, le fier château Stockalper fait songer aux coupoles de quelque église slave, ou aux minarets d'or d'un pays des Mille et une Nuits.

* * *

Dans le bourg, c'est l'afflux des hôtes accourus pour les vacances pascales. L'hôtel a fait son plein ; les pensions refusent du monde. Des autos passent, rapides, indifférentes et empoussiérées. Tel personnage rencontré hier, solennel et engoncé, à la Corratierie, cueille aujourd'hui des anémones sur les collines de Géronde. On le verra demain — bon époux et bon père — ordonnant un pique-nique, débouchant des bouteilles dans une clairière du bois de pins.

Il y a aussi le clan des pêcheurs, paisible et taciturne, et celui plus bruyant des joueurs de tennis. Et d'autres qui tuent le temps

dans les caves, autour d'un tonneau de fendant. Le soir, après dîner, tout ce monde en habit encombre le hall de l'hôtel. On papote un moment, on se couche de bonne heure, pendant que l'orchestre consciencieux égrène son programme devant un lot de chaises vides.

Les bureaux se reposent, la banque, l'université et la magistrature somnolent. C'est décidément le printemps !

* * *

On le reconnaît encore à d'autres signes. Voici revenu le temps des randonnées vers les sites qu'on aime ! Le soleil avance maintenant jusqu'à la forêt de Finges dont le sol est tout rose de bruyères fleuries. Passé la pineraie, c'est Loèche, d'aspect presque farouche : beau brigand médiéval qui dort — comme un lézard au soleil — entre ses tours calcinées. Près d'Agarn, dans un stade primitif, un club rustique, vestons bas, chemises ouvertes, s'adonne aux joies du football. Les pentes de Tourtemagne s'éclairent d'étoiles jaunes ; ce sont les adonis qui ouvrent leur paupière d'or au milieu des herbes encore mortes.

On pousse plus loin jusqu'à Rarogne : une grappe de sombres et hautes maisons accrochées au contrefort rocheux, ou plantées à la sortie d'une gorge étroite dans l'ancien lit d'un torrent capricieux. Sur la place, une jolie demeure patricienne, à moitié enlissée, sort de l'étreinte figée des boues, comme un minerais de sa gangue. Tout en haut, trouant le ciel de cobalt pur, le clocher effilé de l'église bâtie sur les ruines d'un château fort. Flanquée d'un presbytère et d'une tour communale aux murs salis de rouille, elle semble, vue d'en bas, quelque cimier gigantesque farouchement agrippé — comme un aigle — à son casque de roc.

On s'en va aussi à Longeborgne. C'est un lieu de pèlerinage célèbre dans le pays. On y conduit dès l'âge tendre les petits Valaisans qui savent leur catéchisme. Et là-haut, devant l'autel de la Sainte Vierge, fillettes à caracos, petits bonshommes à pantalons trop longs ou trop courts, égrèment, dociles et yeux baissés, les prières apprises, avant d'être lâchés sur la place où on pourra, sans gêne, lamper les barilletts et vider les bissacs remplis de *tommes* et de viande séchée.

Il ne faut pas monter à Longeborgne en curieux ou en simple touriste. Ce n'est point là un site à voir. C'est une oasis minuscule dans un paysage sinistre. Il faut y aller en pèlerin avec un missel à la main et des prières dans le cœur, comme ces bonnes gens du bourg voisin, graves et dévots, qui s'arrêtent pour dire un chapelet aux quatorze stations du chemin de croix.

C'est vendredi saint, un jour gris et chaud où l'herbe pousse, très drue, avec des taches blanches qui sont des buissons d'aubépine et des poiriers en fleurs. Dans la gorge sombre, sur les pentes qui dominant le gouffre, des bouleaux rabougris montrent leurs troncs livides et encapuchonnés de vert tendre.

Un bruit étrange et mécanique se mêle au murmure des patenôtres ; dans un pan d'ombre, à l'entrée de la gorge, une centrale électrique, battant neuve, halète de toutes ses turbines.

A mi-chemin, là où le sentier devient très raide, une statue de saint Antoine l'Ermite, à moitié brûlée par la flamme des cierges, noircie par des fumées séculaires, semble une momie informe et desséchée. Tous ceux qui ont des bêtes malades ont recours à ses bons offices. Et la dalle usée, où l'on s'agenouille, porte les traces de dévotions innombrables.

Mais pour accomplir le pèlerinage, il faut monter plus haut encore, jusqu'à la quatorzième station, sur l'esplanade où se trouve la chapelle, toute blanche sous le rocher sombre. Dans le chœur mal éclairé, au-dessus du tabernacle ouvert et vide — car c'est jour de deuil pour l'Eglise — Notre-Dame des Sept-Douleurs étale son cœur percé de sept glaives, trois à gauche, quatre à droite, ainsi qu'une panoplie de sabres ! Elle exauce toutes les prières. Aux femmes qui font monter vers elle leurs vœux d'épouses stériles, elle accorde l'enfant désiré, et comme à Crétolette-sur-Randogne, l'ermite lui-même l'apporte au jour béni dans sa vieille hotte. Comme saint Gothard de Cordonne-sur-Miège, elle guérit les plaies et les jambes malades. Elle sauve enfin ceux qui l'invoquent dans les accidents et protège les alpinistes dans les courses de montagne.

Des ex-voto, en grand nombre, décorent les murs de la chapelle. C'est presque toujours le portrait — plus ou moins ressemblant — des donateurs dans une chambre de malade, à genoux

devant un lit ou au pied de l'autel. Les personnages sont des messieurs de la ville, à cadennettes poudrées. Ils portent culottes et bas blancs et l'habit brodé des seigneurs du grand siècle. Les dames de Sion ont la collerette blanche et le bonnet de tulle des douairières de province ; d'autres sont en crinoline du second Empire. Ailleurs on voit des paysans avec l'habit à la française, taillé dans le gros drap bleu du pays ; des paysannes avec le *bianzette* ou le caraco, coiffées des chapeaux aux modes des vallées.

Invariablement, la partie supérieure du tableau, séparée du reste de la composition par des nuages complaisants, est réservée à l'apparition céleste de Notre-Dame des Sept-Douleurs. La Vierge se penche sur le corps de son saint fils mort, comme dans les anciennes piétà, et les sept glaives rayonnent comme un soleil autour de son cœur stylisé.

Ceux qui sont touchés par la grâce déposent ici le fardeau de leur mal et font à la bienfaitrice céleste l'hommage d'un membre guéri par son intercession. Certaines de ces effigies sommaires semblent venir tout droit de la Cour des Miracles ! On peut reconnaître des jambes, des bras, des cœurs, des mains et même des seins, taillés dans du bois ou découpés en silhouette dans du papier d'emballage. Et on frôle, en sortant, un lot de vieilles béquilles, qui s'entrechoquent comme des ossements.

Aujourd'hui le sentiment fait défaut, et l'ex-voto se meurt. Les derniers, brodés sur canevas, sont de la camelote de bazar, et l'invocation dévote remplace partout les légendes ingénues de jadis.

Les ermites eux-mêmes se font rares ! Il arrive que le jardin, avec ses iris et ses giroflées, ses légumes et la petite vigne, soient abandonnés pour un temps.

Longeborgne est trop accessible. On y peut venir entre deux trains depuis la station voisine. On y vend des cartes postales. Et l'ermite, tenté comme autrefois saint Antoine — entre deux prières — a ouvert boutique de breloques et de médailles pies.

* * *

C'est la saison des festivals musicaux. Au seuil de l'été, nos vergers fleuris débordent de flonflons politiques.

On ne saurait, chez nous, souffler dans un trombone ou dans un cornet à pistons sans arborer une cocarde ou brandir un manifeste. La musique et la politique se tiennent de trop près pour pouvoir dire, exactement, où commence l'une et où finit l'autre.

Du haut des tribunes pavoisées, l'éloquence officielle s'en donne à cœur joie, et les paroles de flammes s'envolent dans l'air bleu avec les derniers pétales. Mais l'auditoire, fût-il conservateur comme à Fully ou radical comme à Saxon, reste partout docile et bienveillant, et prête une oreille bénévole aux parlotes — farcies de réclame électorale — qui tombent des lèvres inspirées de ses mandataires.

C'est là une façon de petit impôt prélevé par l'électeur sur ses élus. Il n'ignore pas que l'homme a ses faiblesses, et qu'on préfère généralement les honneurs aux charges qui en découlent. Il est parfois dur de haranguer les foules, tandis qu'il ferait si bon boire en paix son verre de vin frais...

Mais le peuple aime à voir de près ses idoles, et paraît peu enclin à les dispenser de ces douces corvées.

Qui saura jamais ce qu'il peut y avoir de narquois dans une âme d'électeur conscient !

On peut tenir en assez mince estime cette passion puérole pour la politique de clocher qui agite à toute occasion la plupart de mes concitoyens. Car ils s'habituent dangereusement à tout placer sous ce signe et à tout envisager sous cet angle.

Cette hypertrophie de l'esprit civique serait-elle autre chose qu'un don quichottisme inutile ? On voit ici les partis — ou les clans — user leurs forces sans aménité ni mesure, et presque toujours contre des moulins à vent aux étiquettes diverses. Alors qu'au fond, tous ces moulins tournent au bon vent du Rhône, tous dans le même sens, pour moudre une farine identique. Ne voit-on pas le patricien sédunois et le bourgeois libéral de Sierre assister à la messe et tenir le dais dans les processions ? Ne leur arrive-t-il pas de boire dans le même verre à la cave commune ?

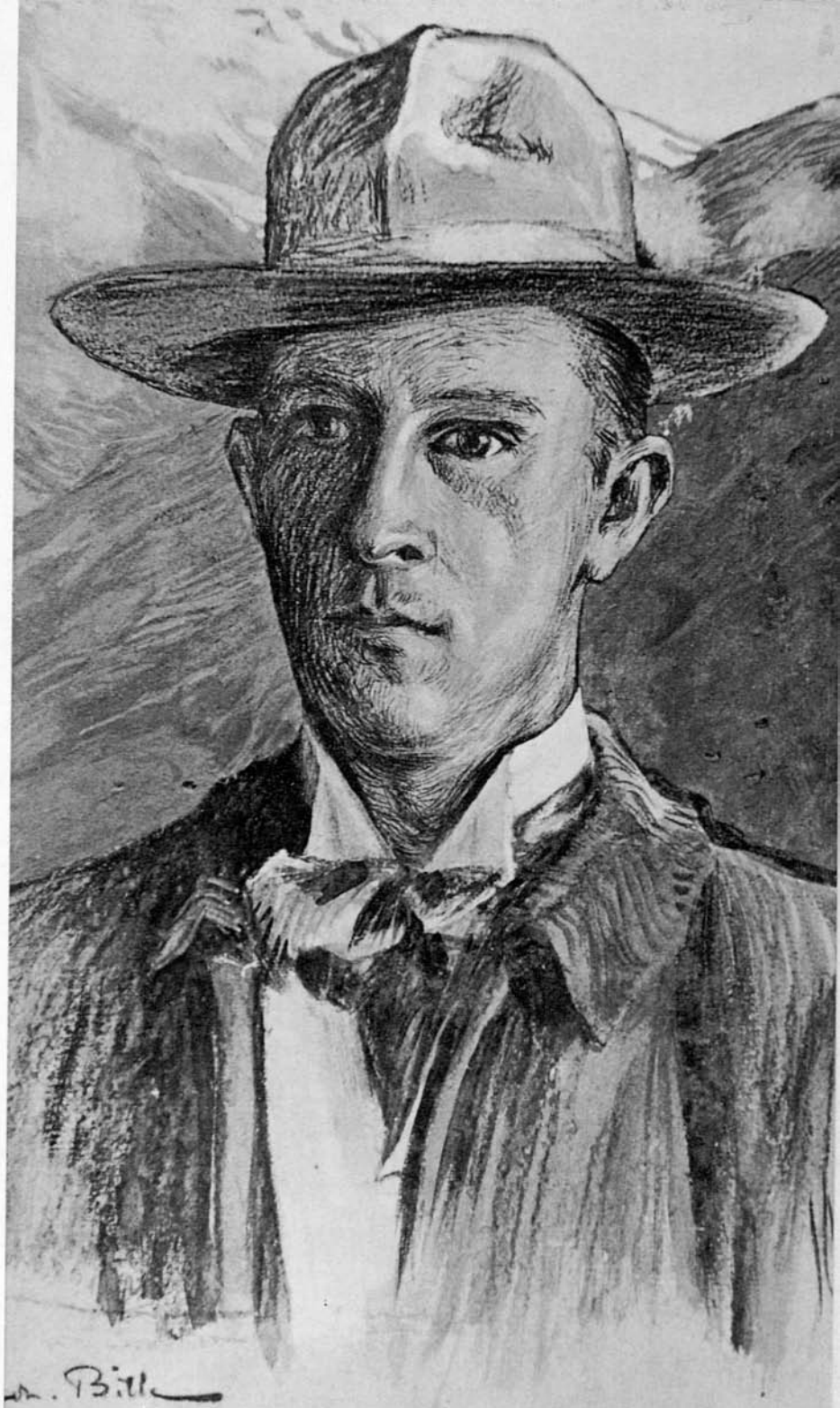
On pourrait, semble-t-il, travailler de concert, aux sons des fifres et du tambour, comme aux vignes bourgeoises. Mais, sans ces luttes, l'existence, à la longue, deviendrait monotone. La

galerie demande à être amusée, et il faut bien faire quelque chose pour la distraire !

Peut-être ne s'agit-il, après tout, que de se donner de l'air, pour se refaire du muscle et se détendre les nerfs. On aime le bruit, les assemblées politiques, les discours. On ne dédaigne pas l'invective, les coups de mine (on les appelle ici des *cabales*) préparés dans l'ombre des caves. Le moindre scrutin exige des conciliabules, des préparatifs ouverts ou secrets, des réunions bruyantes où figure, en guise de pot-de-vin, l'honnête et traditionnel tonnelet, mis en perce sous les yeux des participants. Tout cela, avouons-le, paraît moins méchant que pittoresque, plus savoureux que répréhensible, et témoigne de plus de vitalité que de perversion.

Il arrive que des désordres s'ensuivent. Et, pour y parer, on a coutume de tenir la gendarmerie l'arme au pied. Elle n'a guère à intervenir. Les superbes agents bleu et rouge du commandant de Preux mettent une note colorée dans les groupes d'électeurs qui circulent entre les rangées de tables couvertes de bouteilles et de verres. On s'abreuve, sans gêne, à l'un et l'autre clan. Et cela vous a, ma foi, plus l'air d'une kermesse que d'une révolution.

Ici, on s'arrange toujours autour d'une channe pleine.



Chapitre V

TERRE DE CHANAAN

On vaque ici à des affaires fort diverses. Les uns pensent à leurs pommes et à leur vin. D'autres courent les bourgades et harangent les électeurs. Peine perdue. Le Valais tout entier s'adonne à ses récoltes. On est tout à ses fruits, à ses vignes ou à son pressoir. Vendémiaire au soleil cuivré caresse les dernières grappes. Il s'attarde dans les dizains supérieurs, dans les parchets d'où surgissent les tours brûlées de Loèche; et là-haut vers Varone, où grimpent à même les rocs, ces ceps tordus comme les cornes du diable — leur vin noir n'est-il pas le fameux *Enfer*? Ou encore sur les pentes de Visperterminen, à treize cents mètres d'altitude, où pousse un cru de choix qui n'a de *payen* que le nom.

Terre des mois féconds et des récoltes dorées! Jamais la vallée du Rhône ne m'apparaît plus belle que vers ce début d'octobre, ainsi drapée dans sa robe pourpre et or pour les claires journées des vendanges.

* * *

On a quitté, après un long séjour, le pays vert et bleu des Waldstätten et son lac aux eaux sombres, aux rives chargées d'histoire. Rappelé vers la terre de son cœur. N'est-elle pas devenue pour nous une sorte de Chanaan biblique, où mûrit la grappe légendaire portée comme une châsse sur des épaules de bronze?

Tout un peuple, heureux et libre, défile sur les routes au rythme lent des cortèges. C'est, dès le matin, le roulement des chars menant les *fustes* et les cuves, les brantes repeintes à neuf, jusqu'au pied des coteaux. Les groupes s'égrènent dans les *versannes* et les vendangeuses piquent çà et là, dans le vert des feuillages, la fleur ardente de leurs coiffes écarlates. On dirait de vastes coquelicots ondoyant à la brise.

Aux abords des vignes, les mulets et les vaches, les sabots dans leur crotte, somnolent, attachés aux ridelles des chars. Et quand passe une auto dans un hululement de sirène, les bêtes effrayées tirent sur leur longe et esquissent une ruade. Puis elles retombent dans leur nirvâna.

Dans le bourg aux ruelles étroites, les véhicules se bousculent, s'entrecroisent et c'est la cohue. L'odeur des moûts se mêle à celle d'huile brûlée des moteurs. Et devant les pressoirs on vide les *fustes* pleines, tandis que s'ébranle lentement la longue file des chars, lourds de vendange foulée. Sous la voûte, le marqueur note les arrivées ; on entend toute la nuit le dé clic des treuils en action.

Le Valais fait ses vendanges et récolte ses fruits. Quand les journaux vous disent que « les partis s'agitent », il ne faut pas les croire à la lettre. A chacun son métier ! Quand on surveille son vin et qu'on compte ses brantes, on se soucie peu de la politique.

Chaque chose en son temps. Pour l'heure, la vigne et le verger vous réclament. On pèse son moût et ses pommes. On est propriétaire avant d'être électeur. Et comme le soleil, ici, luit encore pour tout le monde, chacun a au moins un tonneau à remplir et un cellier qui attend sa cueillette ; qu'il soit montagnard d'Hérens ou d'Anniviers, « monsieur » de Sierre ou de la capitale.

On est fier de son nom sonore, mais il y a beaucoup de candeur dans cet orgueil de caste, et les bouteilles des caves patriennes s'adornent du blason et de la particule. On met un point d'honneur à soigner sa récolte ; à égaliser, voire à surpasser les grandes marques. Cincinnatus est revenu à sa terre. Au fond de chaque Valaisan bien né, vous trouverez le paysan qui sommeille !

Une fois les récoltes à l'abri, on songera peut-être aux élections prochaines. Mais les saisons généreuses apportent

l'apaisement, et quand l'année est bonne, l'esprit révolutionnaire somnole, comme les mulets derrière leurs chars.

* * *

Dans ma région, qui ne passe pas pour être riche en gibier, circulent dès septembre plus de cent cinquante porteurs de permis. Cela fait bien quinze fusils pour un lièvre ! Par bonheur tous ne sont pas de parfaits nemrods.

Si j'avais quelque goût pour la chasse, je voudrais être chasseur à la façon de Jean-Marie Dayer, mon ami.

Dayer passe dans sa petite ville pour être un grand chasseur. Tombeur de femmes et adroit tireur, il porte beau, endosse dès l'automne une veste de chasse anglaise, aux amples poches, et montre un fusil double, toujours bien astiqué. Un peu distant, il ne souffre guère qu'on fasse allusion à ses succès et à ses chasses. Il est modeste et mystérieux. Son auréole s'est encore accrue lorsque, voici quelques mois, le bruit courut qu'il avait payé la forte amende pour un flagrant délit de braconnage, à la montagne de Rouaz. Cinq cents francs versés au gendarme, séance tenante, sans sourciller. En vérité, mon ami Jean-Marie est un grand chasseur !

Quelques mauvais esprits essayent — vainement — de ternir sa renommée. On n'aurait jamais vu, assure-t-on, une oreille de lièvre sortir de sa gibecière. Dayer répond froidement qu'il n'a pas de gibecière et qu'au surplus, beaucoup exhibent des oreilles qui auraient peine à montrer le reste ! Les confrères jaloux, se sentant visés, n'en demandent pas davantage, et leurs propos envieux ne trouvent plus que des auditeurs sceptiques et distraits.

Quand Dayer, la veille de l'ouverture, arrive chez le receveur, son permis est déjà là, sur la table, tout prêt, et n'attend plus que sa signature. « Trente francs, que vous aurez tôt fait de retrouver », ajoute M. le receveur, d'un air entendu. Mon ami sourit, digne et modeste, comme un homme saturé de victoires.

* * *

In vino veritas. Après une exquise *raclette* de la dernière descente, arrosée de deux bouteilles de pétillant, mon hôte, très en forme, m'a conté hier sa vie de chasseur. Il faut convenir que sa réputation est terriblement surfaite !

Mon ami Jean-Marie n'est point l'adroit nemrod de la légende locale. Il est poète ; il n'est même que poète et pas chasseur du tout. Il a la passion des bois et des champs, des collines couronnées de pins sylvestres, de tout ce qui vit dans les herbes et sur les arbres. S'il se promenait ainsi seul, sans fusil, on le prendrait pour un fou. Son arme et son permis le rangent parmi les gens de bonne compagnie. Et puis, il faut bien se dégourdir les jambes quand on engraisse. Mais l'exercice se réduit à peu de chose, car Jean-Marie aime trop l'affût, les longues stations sous les pins, sur la mousse et dans les bruyères. Il sort alors de ses vastes poches un livre au titre bizarre, et regarde à côté de lui si son arme est au cran de sûreté : il a une peur terrible qu'elle ne parte toute seule.

C'est généralement le grand silence, et les pas sur les aiguilles de pin craquent comme s'ils brisaient des fragments de verre. Sur le bord des étangs aux eaux vertes, pas trace de canards, mais on entend le *plouff* d'une grenouille qui plonge, le coassement d'une rainette cachée dans les roseaux qui remuent. Et soudain, au-dessus du chasseur, cible facile sur le ciel clair, un vol de pies insolentes. Quand Jean-Marie épaule elles sont déjà trop loin, en lieu sûr. Dans les futaies, de l'autre côté de l'eau, des taches noires et blanches se payent sa tête de poète et ricanent devant son fusil à la double gueule inutile.

Il arrive à Dayer de rencontrer des lièvres, et toujours quand il s'y attend le moins. Chaque saison, un ou deux passent à côté de lui, frôlant presque cet étrange chasseur, si surpris qu'il vise avec une arme au cran d'arrêt. Quand d'aventure il tire, le lièvre facétieux ne montre déjà plus qu'une petite touffe de poils roux difficile à repérer parmi les hautes herbes. Ces incidents mettent toujours notre nemrod en excellente humeur, et comme il est sûr d'être tranquille pour le reste de la matinée, il jette loin son fusil pour allumer une pipe.

Il se peut qu'à ce moment-là, Dayer voie venir à lui d'autres chasseurs hâves, exténués, portant sur la face le découragement d'hommes qui ont couru dès l'aube, lancé leurs chiens, pataugé dans les mares, escaladé des rocs... sans voir une trace quelconque de gibier.

« Moi, je viens de faire un lièvre », leur dit Jean-Marie, avec un sourire cruel et mystérieux. Et les chasseurs s'éloignent, en grondant, avec l'air mauvais des envieux.

Quand notre homme rentre chez lui, on ne lui demande jamais s'il a fait bonne chasse. Mais sa femme, attentive, lui recommande de changer de chaussettes, puisqu'il revient des lacs.

Deux ou trois fois dans la saison, on mange à sa table un excellent civet. Le lièvre a été acheté au village voisin chez un chasseur discret. Quand un de la ville vient offrir du gibier, la bonne le renvoie en affirmant que « monsieur chasse ». Elle sait pourtant que depuis une décade, monsieur n'a rapporté qu'une poule de bruyère, empoisonnée de genièvre, et une sarcelle puant la vase.

L'an dernier, après la clôture, un gendarme passa chez tous les porteurs de permis, « pour la statistique ». Il voulait connaître le chiffre exact des grosses bêtes tirées par mon ami. Le chasseur se récria, fit le modeste ; le gendarme insista, ordonna, posa des questions, y répondit lui-même. Quand il partit, M. Dayer, Jean-Marie, trente-cinq ans, sans profession, figurait au tableau d'honneur pour au moins deux chamois, quatre tétras et six lièvres ; sa réputation, bien malgré lui, avait reçu la consécration officielle.

Et notre héros, un peu confus, après avoir brisé le col d'une troisième bouteille — d'amigne, celle-là — me souffla très bas à l'oreille :

— Je ne le dis qu'à toi, mais, veux-tu savoir ? Mes succès de femmes, comme ils disent, eh bien ! eh bien, c'est comme pour la chasse... on exagère !

En ce moment on apportait une lettre.

— Un billet doux ? fis-je, un peu narquois.

Mon hôte me tendit le papier. Ça venait d'une mégère du voisinage qui lui réclamait trente francs, *plus les frés de pharmacie*, pour avoir été mordue par son chien !

— Braconniers ? Ces hommes libres, qui levaient la *mazze* contre leurs seigneurs, ont ça dans le sang, m'a dit Dayer qui les connaît mieux que personne.

Autrefois, dans certains villages, on assure qu'ils l'étaient tous. Depuis le président jusqu'au juge; depuis le facteur jusqu'au garde-forestier. A présent c'est plus rare ! On est devenu prudent. Et puis le gendarme veille...

Mais, payer un droit ! Pour chasser chez eux, dans leurs forêts, sur leur territoire... A d'autres ! Ils leur laissent les lièvres et les tétras. Petite chasse ! Ils gardent pour eux les chamois ou les marmottes, dont la graisse, dit-on, guérit des tas de maladies.

Le chamois réclame de l'audace, de l'adresse (on les tire avec un fusil à balles, bien souvent le fusil militaire) et n'y vont que les courageux, ceux qui ne craignent ni fatigue ni vertige.

Pour la marmotte, ayez le sang chaud, de bons bras, armez-vous de pelles, de pioches et de patience. Quand on connaît les bons coins — c'est souvent au diable, tout en haut des alpages — il leur arrive, après des heures de travail, de surprendre la bête dans son gîte, assoupie, déjà à demi-morte. Mais si la marmotte se réveille à temps, c'est une lutte terrible où, de part et d'autre, on gratte des griffes et des crocs, où on creuse et s'acharne, parfois tout un jour, quelquefois toute la nuit. On a rarement vu des chasseurs abandonner la partie ; mais on a vu l'animal exténué crever dans son trou !

Et Jean-Marie me conte une histoire de là-haut :

C'est la première semaine après l'ouverture. Firmin le charpentier entasse du bois mort au bord du bisse, à la lisière de la forêt d'aroles. Il me voit venir avec mon fusil, reste immobile et me dévisage d'un œil ironique.

Je crois y surprendre une pointe d'envie. Firmin est chasseur, mais ne chassera pas cet automne. Après quelques réticences, un peu gêné, il m'en avoue la cause :

— C'est, m'assure-t-il, que la patente maintenant coûte trop cher !

Mais Firmin chassera comme les autres années. Il m'a proposé une affaire. Je lui avancerai l'argent de son permis, et il m'apportera d'ici à la fermeture « quelques lièvres » pour payer sa dette.

Je me contenterai d'un seul... de deux tout au plus, s'il l'exige. Mais l'heureux chasseur se récrie :

— Au moins *quatre*, insiste-t-il, et des gros !

Je m'éloigne presque honteux, comme un usurier qui prêterait à cinquante pour cent.

De retour chez moi, j'annonce la chose ; tout le monde est content. On mangera du civet cet hiver ! On attend tous les jours le chasseur, mais Firmin ne vient pas. C'est maintenant mi-décembre : chasse fermée. Tant pis ! Le pauvre diable n'aura pas eu de chance.

Huit jours plus tard, Firmin s'amène, l'air inquiet, l'œil méfiant ; et puis le voilà qui sort de sa veste — où il était bien dissimulé — un lièvre ; mais un lièvre de misère, maigre et galeux, dur comme une bûche. Et il le dépose en hâte sur la table.

En s'excusant ; en bredouillant ; mais je finis par comprendre. Firmin, aussi malin qu'adroit chasseur, a vendu, sans vergogne, au marchand, tout le gibier tiré avant la fermeture...

Mais, pris de remords, il m'apporte aujourd'hui le fruit de son premier braconnage.

— J'ai cru bien faire, ajouta mon ami, en lui faisant grâce des trois autres !

* * *

Quand on est petit propriétaire et qu'on a rentré sa dernière brante, on prend un permis pour s'en aller dans la montagne, le fusil sur l'épaule. Une bagnole essoufflée vous monte à quinze cents mètres par un nouveau chemin forestier, coupé de périlleux lacets.

Cinq cents mètres plus haut, c'est déjà le village, qu'on découvre au dernier tournant. Je n'y étais pas revenu depuis deux années, mais il est resté le même. Voici, dans la douce pénombre des fins de journées, la grande église blanche, plaquée sur son fond de mazots. Noirs, accrochés à la pente, avec leurs toits violets d'où s'échappent des fumées, on dirait un amas de ruches vétustes, percées de petits yeux où brillent des lumières.

On retrouve son mayen qui sent bon la résine, les chambres basses aux bois jaunis, de vieux dessins piqués aux parois et des livres oubliés — cent fois relus — auxquels il manque des pages.

On est heureux : un bonheur qui ne ressemble à aucun autre. On se dit qu'on ne redescendra plus ; que la vie, après tout, n'est bonne qu'au-dessus des hommes ; très loin des mesquins soucis journaliers. On sent renaître en soi des passions primitives, endormies dans le confort et la sécurité. Mélange d'instincts sauvages et d'élans contemplatifs, lesquels auront raison de l'homme étrié que nous sommes ? Le barbare libéré des lois, des contraintes ? Ou l'ermite au front pur, abîmé dans sa prière et son renoncement ?...

Et la nuit vous surprend, tandis que le rêve se prolonge dans une clarté lunaire, avec, autour de soi, l'immense enclos des sommets, découpant sur le ciel vide la dentelure farouche de leurs arêtes ébréchées.

Le soleil matinal dissipe les fumées de la veille. On sort de sa rêverie, et la joie est entière à simplement se sentir vivre dans le grand silence apaisant de l'automne alpestre. La cloche sacrée lance dans l'espace blond son appel quotidien, mais le prêtre officie dans la solitude... Le village est presque désert. Les hommes et les aînés sont à Muraz, dans les vignes.

Les femmes, restées seules avec les petits, gardent les troupeaux dans les prés maigres, à peine tondus de leurs *refoins*. Les chèvres, rassemblées au son du cor, quittent le parc et s'éparpillent sur les pentes ; on les prendrait de loin pour des taches de neige. Ici et là, les mélèzes mettent déjà des cadmiums au bout de leurs fines aiguilles.

On décroche son fusil et l'on grimpe vers les derniers aroles. C'est une forêt splendide qui longe les alpages. On foule avec délices les airelles sanglantes. Il arrive qu'on déloge un tétras caché dans les genièvres, et tandis qu'il s'envole avec un grand bruit d'ailes, on le salue d'un plomb tardif et inutile. On a plus de chance avec les casse-noix gorgés de *mounettes* fraîches. Mais le gibier est rare et la chasse n'est guère qu'une flânerie dont on rentre allègre et dispos, grisé d'air et de soleil.

Vers le soir, quand l'ombre bleue agriffe le village, les derniers contreforts aux tons de croûte de pain flambent encore comme du métal en fusion. C'est l'heure où l'angélu s'évade du clocher de pierre et égrène ses dernières notes.

Quand il s'est tu, la nuit étend ses larges ailes funèbres, plane un moment sur le pays comme un oiseau de malheur, avant de s'abattre sur la vallée qui maintenant semble une morte, couchée pour toujours entre les cierges allumés des cimes.

INDEX DES PORTRAITS

1. Autoportrait (1941)	Frontispice
2. Autoportrait (1895)	12
3. La mère du peintre (1917)	80
4. Le père du peintre (1917)	96
5. Le pasteur de Dombresson (1906)	160
6. La grand-mère du peintre (1917)	176
7. Mon ami le curé (1900)	288
8. Autoportrait (1902)	304

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos de S. Corinna Bille	7
Autoportrait	11

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE

Chapitre I	Les années zéro	33
» II	La maison Soule	43
» III	Tante Isaline	51
» IV	Le chat crevé	61
» V	Le carnet rose	65
» VI	Premier départ	73
» VII	Ma mère	85
» VIII	La mort de l'oncle Alcide	91
» IX	Les inspecteurs	95
» X	La bibliothèque de mon père	101

SECONDE PARTIE

L'ADOLESCENCE

Chapitre I	Winterthur	111
» II	Neuchâtel	121
» III	L'Ecole des Beaux-Arts	125
» IV	Figures de Genève	133
» V	Mon premier mensonge	139
» VI	Mon père	147
» VII	Le pasteur de Dombresson	151
» VIII	L'Affaire Dreyfus	153
» IX	Les Hollandais	159
» X	Paris et Le Havre	163

TROISIÈME PARTIE

LES VINGT ANS

Chapitre I	Brienzwiler	177
» II	Histoire d'un dessin	191
» III	Ecole du soldat	199
» IV	La fenaison	209
» V	Du danger de lire Werther et Jean-Jacques	213
» VI	L'officier	221
» VII	Le revenant de la colonie	229
» VIII	Le retour du soldat	235
» IX	Voyage en Italie	239
» X	Histoire du « Sphinx »	249
» XI	L'emprise du Valais	263

LES HEURES VALAISANNES

Chapitre I	Dépaysement	273
» II	Mon ami le curé	281
» III	Journées brèves	291
» IV	Les signes du printemps	297
» V	Terre de Chanaan	305

Index des portraits	315
-------------------------------	-----

Ce volume, le premier de la « Bibliotheca Vallesiana », a été achevé d'imprimer le dix-huit janvier mil neuf cent soixante-trois sur les presses de l'Imprimerie Pillet, à Martigny. La composition a été faite en caractère Garamond corps 10. Les photos des hors-texte sont de René-Pierre Bille, les clichés ont été exécutés par Raymond, photogreveur à Lausanne.

